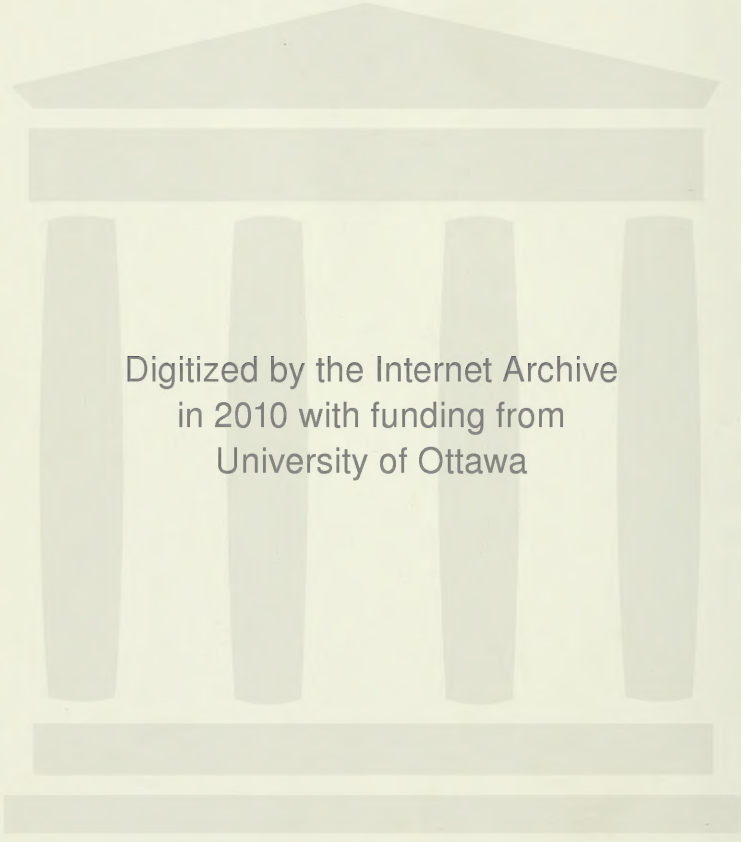
Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n38viedespeuples10pari

VICTORIA COLLEGE
LIBRARY.

QUATRIEME ANNÉE NUMERO 38

AP V67 146

LA VIE DES PEUPLES

WITHDRAWN FROM VICTORIA
UNIVERSITY LIBRARY

REVUE DE LA PENSÉE ET DE L'ACTIVITÉ
FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

JUIN 1923

LA

VIE DES PEUPLES

REVUE DE LA PENSÉE
— ET DE L'ACTIVITÉ —
FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES

PARAIT LE **20** DE CHAQUE MOIS

— DIRECTEUR —
A. DE LAPRADELLE

Secrétaire Général :
JEAN BONNEROT

Secrétaire de la Rédaction :
C. MONJAUZE

Administrateur : PIERRE BRUNEEL

Prière d'adresser tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration, 4, rue Tronchet. — Téléph. : Louvre 09-75

Le Directeur reçoit le Samedi
de 2 à 4 et sur Rendez-vous.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Abonnement France :
Un an..... 50 francs.
Six mois... 30 francs.

Prix : 5 fr.

Abonnement Étranger :
Un an..... 70 francs.
Six mois... 40 francs.

LA DOCUMENTATION INTERNATIONALE

SOUS LA DIRECTION DE

A. DE LAPRADELLE, Professeur de Droit des Gens à l'Université de Paris

Fr. Lit.

Sous Presse

LA CONFÉRENCE DE WASHINGTON

12 Novembre 1921 — 6 Février 1922

Limitation des Armements

Réglementation de la Guerre

Question du Pacifique

Question de l'Extrême-Orient

4 Volumes : Tome I. Bibliographie et Partie Générale ; Tome II. Limitation des Armements. — Réglementation de la Guerre ; Tome III. Question du Pacifique. - Question de l'Extrême-Orient ; Tome IV. Discussions Parlementaires, Ratification.

En souscription :	En Librairie :
40 Fr. le volume	**50 Fr.** le volume

Envoyer les souscriptions à l'adresse suivante :

M. l'Administrateur de la Documentation Internationale

4, rue Tronchet, PARIS

20 Juin 1923

LA VIE DES PEUPLES

Directeur : A. DE LAPRADELLE

SOMMAIRE

Edouard BENES.....	*Le Sens de la Révolution Tchéco-Slovaque*	293
Jean BONNEROT	*La Mort de Pierre Loti*	352
Edmond VERMEIL ...	*L'Allemagne pendant l'occupation de la Ruhr*	365
Pierre GALLOTTI.....	*Impressions marocaines. Dix villes* ..	400
Pierre GELY	*Henri Bremond, humaniste dévot*.....	407
Claude BERTON.....	*Les Nuits dans le Roman Contemporain*	440
Juliette BERTRAND ..	*La Vie littéraire en Italie*	458
R. de CLERY	*La Balance du commerce de l'Allemagne est-elle passive?*	467
***	*La vie économique en Sibérie*.....	469
Gaston CAHEN.....	*La révolution bulgare du 9 juin 1923* ...	477
Y. A. BODRY	*En Russie des Soviets*	481
Yves CHATAIGNEAU	*Le Ministère Pachitch et l'opposition croate*	488
A travers journaux et revues		499

Rédaction et Administration
4, rue Tronchet
Téléph. Louvre 09-75

Le Numéro : 5 Francs

Ont collaboré à ce numéro :

Edouard Benès né en 1884 à Kozlany, en Bohême, docteur en droit de l'Université de Dijon, docteur en philosophie de l'Université de Prague, docteur *honoris causa* des Universités de Paris et de Strasbourg, professeur de sociologie à l'Université de Prague, est, depuis la fondation de la République tchécoslovaque, son ministre des affaires étrangères, et a, de septembre 1921 à octobre 1922, joint à son portefeuille la présidence du conseil. Il est aujourd'hui l'un des hommes d'Etat les plus en vue de l'Europe. Son rôle actif dans la politique internationale a commencé à l'automne de 915, quand, par une fuite romanesque, s'évadant de sa patrie surveillée par l'Autriche, il rejoignait en Occident M. Masaryk, dont il était le disciple de prédilection, et, sous la direction de son maître, organisa l'action nationale pour la constitution d'une République tchécoslovaque indépendante. Si les Alliés ont été gagnés à l'idée révolutionnaire de laisser l'Autriche-Hongrie disparaître et de créer sur ses ruines une Europe centrale nouvelle, le mérite en revient très largement à l'ardeur, à la science, au tact, à la souplesse, à la conviction que M. Benès mit au service de cette conception politique novatrice et féconde. Depuis, à la Conférence de la Paix, dans les assemblées de la Société des Nations, à la Conférence de Gênes, partout il a prouvé qu'en même temps que grand patriote tchécoslovaque il était grand Européen. Il a prouvé que sa surprenante carrière, son étonnante fortune n'étaient que tout justes égales à son mérite.

Edmond Vermeil Professeur d'histoire de la civilisation allemande à l'Université de Strasbourg, M. Edmond Vermeil, ancien élève du lycée de Nîmes et ancien étudiant des Facultés des Lettres de Montpellier et de Paris, est l'un des plus connus des disciples de M. Charles Andler. Deux ans et demi (1905-1907), passés, au sortir de l'agrégation, dans le poste de lecteur à l'Université de Göttingen, le mettant en contact direct et quotidien avec l'un des milieux les plus caractéristiques de l'Allemagne contemporaine, ont donné à son esprit pénétrant la vue la plus large et la plus profonde de cet organisme complexe, aux apparences si trompeuses. Attiré d'abord par les recherches d'histoire et de philosophie religieuses, dans le domaine desquelles est pris le sujet de sa thèse sur l'Ecole catholique de Tubingue, la guerre, puis sa nomination à Strasbourg, où il fut, après la mort du docteur Bucher, chargé de diriger le précieux *Bulletin de la Presse allemande*, l'ont orienté vers les études de psychologie politique allemande, dont son récent ouvrage, *La Constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande*, l'une des plus précieuses contributions apportées à notre connaissance de l'Allemagne nouvelle, offre un exemple achevé.

Ont collaboré à ce numéro (suite) :

Jean Bonnerot né à Poitiers le 5 juillet 1882 de famille bourguignonne, après des études au lycée Louis le Grand et à la Faculté des Lettres de Paris est entré en 1903 à la bibliothèque de l'Université de Paris (Sorbonne) où il est actuellement bibliothécaire. Poète, il a publié un recueil d'Odes « *Au cœur du temple* » 1905, « *Le Livre des livres* », aux *Cahiers de la Quinzaine* (1908), et « *Province* » aux *Cahiers Normand et du Centre* (1912). Historien il est l'auteur des *Routes de France* (1921) et d'une *Monographie d'Autun* (1922). Il va publier prochainement un livre sur *les paysages de France*. Biographe, il a consacré à *Camille Saint Saëns* (1914) et à *Romain Rolland* (1922) des Etudes documentées. Critique, il rédige à l'*Annuaire des Artistes* les rubriques théâtrales et musicales. Depuis 1920 il est secrétaire général de la *Vie des Peuples* où il a publié des articles signés Jean Dalligny.

P. Gallotti Initié de bonne heure par de fréquents séjours en Tunisie au monde de l'Islam, M. G. Gallotti, est entré à l'Ecole des Langues Orientales dont il est sorti diplômé pour l'arabe. Après un roman de jeunesse « *L'essai du Bonheur* », il donnait plusieurs nouvelles qui après avoir paru dans la *Revue Hebdomadaire*, formèrent chez Plon une série de volumes : *Le Jardin délaissé*; *Ceux qui ne ressuscitent pas*; *Les époux Bardonnèche*; *Souvenirs de l'Ile Marken*...

En 1913, dès le début de l'organisation du Protectorat français au Maroc, il fut chargé de missions par le Quai d'Orsay. Distingué par le Maréchal Lyautey, il fut de ceux auxquels le Résident Général confia l'exécution technique de ses grands desseins. Chargé à Marrakech de la Conservation des Beaux-Arts et des Monuments historiques, il y fit d'intéressantes découvertes archéologiques qui lui valurent d'être désigné comme correspondant du ministère de l'Instruction publique dans la Commission des Etudes historiques de l'Afrique du Nord.

Sensible à toutes les formes de la beauté, nul mieux que lui ne pouvait mettre en valeur le caractère et la piété de ces villes du Maghreb qu'il présente aujourd'hui à nos lecteurs.

LE SENS DE LA RÉVOLUTION TCHÉCOSLOVAQUE

De tous les Etats de l'Europe centrale et orientale, c'est le plus jeune qui, au lendemain de la guerre, s'est le plus rapidement replacé dans des conditions de vie politique et économique normales.

Dès 1919, la Tchécoslovaquie apparaissait cristallisée au milieu d'une Europe centrale et orientale encore en fusion.

Le préjugé, si répandu, qui dénie aux Slaves toute aptitude à l'organisation a reçu à Prague un démenti éclatant. Mais aussi, de tous les Slaves, les Tchèques sont les plus occidentaux, non seulement par leur situation géographique, mais par l'éducation, les habitudes et la façon de penser. En ce sens, ils se rapprochent plus que le monde germanique des démocraties occidentales, latines ou anglo-saxonnes.

On en trouvera une preuve nouvelle dans la conférence dont M. Edouard Benès a bien voulu autoriser La Vie des Peuples *à publier la traduction.*

Faite pour un milieu essentiellement tchèque, prononcée à Prague, dans une réunion organisée par l'Union des Légionnaires tchécoslovaques, elle est la première d'un cycle où les chefs les plus éminents de l'action révolutionnaire tchécoslovaque pendant la guerre ont fait l'historique des diverses phases de ce mouvement; œuvre d'autant plus utile qu'il importait de détruire une fois pour toutes certaines idées soit fausses soit inexactes qui ont encore trop souvent cours au sujet de toute l'action nationale tchécoslovaque menée à l'étranger pendant la guerre.

Sous sa forme un peu prise à la mesure du public auquel elle était destinée, cette conférence s'élève fort au-dessus du niveau des simples considérations propres à intéresser surtout les Tchèques. Elle présente un remarquable tableau du mouvement révolutionnaire tchécoslovaque, et elle contient, sur la guerre en général et sur certains de ses aspects ou certaines de ses phases, des idées ou des précisions de faits qui sont de première importance. Elle montre que le secret des succès de la politique tchécoslovaque a toujours consisté essentiellement dans sa loyauté, dans sa fidélité aux principes de démocratie ordonnée, et aussi dans sa confiance dans l'avenir, fondée également sur la croyance mystique au triomphe final de la vérité, que Hus proclamait encore sur son bûcher de Constance, et sur la force que doivent à leur puissance de travail et à leur esprit critique les meilleurs d'entre les Tchécoslovaques et tout particulièrement le président Masaryk et M. Benès.

Introduction.

On m'a demandé d'expliquer, en quelques brefs chapitres, le sens de notre révolution nationale. Je me suis donc efforcé de placer dans le cadre de la guerre mondiale tous les événements historiques dont l'ensemble constitue ce que nous appelons notre révolution. C'est, en effet, la seule manière de se faire une idée juste de l'importance et du sens de la reconquête de notre indépendance de nation et d'Etat.

Notre révolution est partie intégrante de la grande guerre. Mais elle est aussi liée étroitement à l'évolution des idées au cours des siècles derniers, elle est l'expression de tendances philosophiques de la pensée contemporaine.

Notre libération est le couronnement de l'évolution de l'idée nationale à l'époque moderne. Elle est aussi en relation intime avec le développement économique de l'Europe et avec les mouvements sociaux d'aujourd'hui, car on peut aussi

peu séparer en pensée de la guerre mondiale la révolution russe que la destruction de l'Autriche-Hongrie.

Nous sommes les témoins d'un formidable bouleversement universel, politique, économique, social et moral. Le sens exact de notre révolution nationale ne se comprend que si on l'étudie du point de vue de ce bouleversement mondial, sous tous ses aspects.

C'est dans cet esprit que je me suis efforcé d'esquisser ces considérations. Le sujet est trop vaste et trop compliqué pour être épuisé en une conférence même longue. Je m'excuse donc tout d'abord d'avoir dû écourter certaines parties, et leur donner un caractère surtout théorique.

Les faits concernant les diverses périodes de notre révolution seront exposés par les conférenciers qui me succéderont ici. Mon étude s'en trouvera complétée. Dans une seconde conférence, j'exposerai dans toute sa richesse de faits l'aspect politique et diplomatique de notre révolution.

I. — Sens et Philosophie de la Guerre mondiale.

Nous ne pouvons nous borner à chercher le sens de notre révolution ni en nous-mêmes et dans le présent, ni même dans notre histoire nationale. Elle a des racines bien plus profondes, qu'il est nécessaire de retrouver dans les conceptions philosophiques modernes en général et spécialement dans la philosophie de l'histoire des temps modernes. Pour bien saisir le sens de notre révolution nationale, il faut avant tout faire une exacte analyse de la dernière guerre. *La philosophie de cette guerre coïncide dans une large mesure avec la conception philosophique du sens de notre révolution nationale.*

La dernière guerre a divisé le monde en deux camps, séparés par une différence de principes. D'une part, l'Allemagne dynastique, monarchiste et toute pénétrée d'esprit militariste. A son côté l'Autriche-Hongrie, Etat médiéval par toute sa structure politique et sociale, dominé par cinq grandes cas-

tes : la dynastie, l'armée et ses chefs, la bureaucratie aristocratique, le haut clergé et, pour partie, les milieux de haute finance. Ces deux Etats détestaient la démocratie dans toutes ses formes, représentaient l'idée théocratique du droit divin et maintenaient artificiellement dans l'obéissance des peuples et des classes qui rejetaient cette idée. Dans leur alliance antidémocratique entrait aussi la Turquie, Etat au fond point encore civilisé, avec une philosophie orientale de la force et des méthodes de gouvernement fondées sur la théocratie musulmane. Quant à la Bulgarie, il n'est pas inutile de rappeler que c'est surtout l'influence de ses classes dirigeantes corrompues, poussées par l'ambition de la dynastie prussianisée de Cobourg, qui d'esprit et sur le terrain rangea le peuple bulgare dans cette alliance inouïe dans l'histoire, coalition de la violence, de la barbarie, de l'absolutisme et de tout ce qui est antidémocratique.

Au camp des alliés se groupaient la Belgique ; la France, qui a déjà fait sa Révolution il y a près de 150 ans, fondé une nouvelle démocratie, éliminé de sa vie politique les principes dynastiques et monarchiques et qui s'est peu à peu rapprochée de l'idéal de la démocratie politique moderne ; l'Angleterre, patrie du parlementarisme et du constitutionnalisme classiques, le pays qui, avec tout son esprit conservateur, a su assurer le plus parfait respect de l'individualité humaine et de la liberté personnelle, en les conciliant avec les devoirs envers l'Etat et la Société ; l'Italie, dont l'histoire dans les soixante dernières années est une lutte pour l'idéal démocratique, contre la haute Eglise, pour la réalisation de l'unité nationale démocratique, pour le développement des traditions de la liberté moderne nées chez les peuples latins ; l'Amérique, terre classique de la liberté démocratique moderne, patrie des grandes figures d'un Washington et d'un Lincoln, qui, dans son histoire, ne s'est jamais écartée de l'idéal d'humanité, n'a jamais cessé de défendre les droits de l'homme et s'est efforcée de créer dans la vie politique le type vraiment idéal de l'Etat démocratique moderne.

Il est vrai que, dans ce camp, on rencontrait aussi la Rus-

sie. C'était, au début de la guerre, un Etat autocratique politiquement mineur, monarchie d'un type insoutenable, de dangereuses tendances antipopulaires, de méthodes de gouvernement mauvaises et, par toute sa structure, son esprit et ses tendances, plus proche du groupe des puissances centrales que de celui des Alliés. D'ailleurs, la place et le rôle de la Russie dans la guerre sont une question à part, et, dans notre effort pour esquisser une analyse de cette lutte il nous faut le bien souligner, car le fait a la corrélation la plus étroite avec les destinées de la Russie pendant la guerre, avec l'attitude que nous avons adoptée envers elle alors et avec celle que nous prenons aujourd'hui.

On ne saurait trop fortement insister sur ce que la guerre mondiale mit aux prises deux conceptions philosophiques entièrement opposées, deux vues de l'univers contradictoires dans leur principe. C'est un grand événement que, dans cette lutte, celle de ces conceptions que représentaient les puissances centrales ait été totalement vaincue, même dans les éléments qui, chez les Alliés, se rapprochaient à ce point de vue des Empires coalisés. La Russie en fournit la meilleure preuve. D'un côté s'affirmait la philosophie de l'individu libre, tenant haut pendant toute la guerre le principe de la liberté, construisant toute une doctrine des droits de l'homme et de la nation; la philosophie de la liberté des peuples et de l'humanité, la philosophie qui défendait, comme la conséquence des droits de l'homme et du citoyen, les principes de la démocratie, le républicanisme, le droit, le progrès, l'esprit moderne, les temps nouveaux. Dans le camp opposé, toutes les puissances médiévales représentant la violence et le mensonge, l'absolutisme, la monarchie théocratique, l'oppression des nationalités, le dressage militariste, et cette barbare théorie du machiavélisme, qui professe que la fin justifie les moyens.

Je suis loin de ne voir d'un côté que lumière et de l'autre que ténèbres. Les Etats alliés, eux aussi, avaient et ont encore leurs points sombres, et il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet. Mais, à grands traits, le tableau répond à la réalité.

Je pense qu'on n'y a pas encore assez insisté chez nous. Dans la guerre mondiale, les uns n'ont vu avant tout que deux grands blocs de forces matérielles, Etat contre Etat, comme si le voisinage de deux grandes puissances entraînait *a priori* la nécessité d'une lutte violente entre elles pour certains intérêts politiques. D'autres ont construit la théorie d'une guerre capitaliste, pour des colonies, la route vers l'Orient, la domination de l'Asie et des marchés du monde. Pour d'autres, enfin, c'est la lutte de peuple à peuple au nom de la pure idée nationaliste, et l'on a parlé de la guerre des Germains contre les Slaves.

Expliquer ainsi la grande guerre, ce serait simplifier l'histoire, mais aussi la fausser et l'interpréter de façon unilatérale et superficielle. Sans nul doute tout cela aussi était en jeu pendant la guerre. *Mais ce qu'il faut, c'est discerner l'essence de la lutte, et chercher à comprendre non seulement le choc de toutes ces forces matérielles et le heurt des intérêts économiques ou autres, mais encore le sens philosophique de tout ce cours d'événements.* Sociologiquement, la guerre est un phénomène très compliqué, un ensemble de manifestations matérielles et spirituelles, avant tout morales. Même la lutte pour les colonies et les marchés, il faut bien le comprendre, signifie en dernière analyse ceci : Les colonies et les marchés doivent-ils échoir à celui dont la politique est humaine et la philosophie amour, ou bien à celui qui représente le mensonge et la violence?

Pour ce qui est en particulier des Slaves et de leur rôle dans la dernière guerre, l'occasion se présentera peut-être ailleurs d'examiner plus à fond cette question du point de vue de la philosophie de l'histoire.

II. — La Nation Tchécoslovaque dans les temps modernes et pendant la Grande guerre.

L'évolution politique de l'Europe a, depuis le Moyen Age, pris une direction tout à fait précise. L'humanisme du Moyen

Age et la Renaissance ont été la base de l'individualisme politique moderne, dont la philosophie cartésienne, la philosophie libérale anglaise, les encyclopédistes français ont préparé l'expansion jusqu'aux révolutions anglaise, américaine et française, qui ont marqué l'écroulement des conceptions médiévales aristocratiques et féodales, et l'établissement des premières assises du constitutionnalisme moderne. C'est l'évolution de l'Amérique et de toute l'Europe occidentale; elles créent l'homme moderne libéré des entraves de l'absolutisme; elles proclament la philosophie du respect de la personne humaine, philosophie de l'humanité, de l'égalité civique et sociale et de la pleine démocratie politique moderne.

Ces Etats ont alors traversé en vérité leur révolution politique; mais, du fait que cette révolution politique a aboli chez leurs citoyens le vieil esprit de féodalisme et toute la conception aristocratique et absolutiste de la « sujétion », ils ont accompli en même temps leur révolution spirituelle. Ils ont créé la notion du citoyen moderne qui se gouverne lui-même, pour lui-même et par lui-même. Ils ont créé une nouvelle espèce d'homme, le citoyen, le type du citoyen dans la démocratie, qui est exactement à l'antipode du type du sujet de la monarchie absolue et de l'aristocratie féodale.

En dépit de leurs diverses révolutions politiques, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie ou la Turquie n'ont jamais accompli une révolution, ni dans l'ordre politique, ni dans l'ordre moral, comparable à celles qu'ont faites ces Etats de l'Europe occidentale et l'Amérique. Chez nous, l'absolutisme régna sans interruption jusqu'en 1848; la révolution de 1848 fut passagère et incomplète; puis l'absolutisme revint, et toute la période soi-disant constitutionnelle à partir de 1860 et 1867 n'a été en réalité qu'absolutisme masqué. L'Allemagne n'a pas fait mieux, et ce n'est qu'en 1908 que la Turquie a accompli une espèce de révolution, réduction de notre 1848. Aussi la révolution morale dans les esprits, la création du type

1. *Poddanost*, état d'être soumis, d'être sujet, servage. (*N. du T.*).

nouveau du citoyen et de la démocratie était-elle pure impossibilité en Europe centrale. Le régime médiéval empêchait l'éducation collective qui conduit l'homme vers l'idéal d'humanité, de démocratie, et — dans les Etats de races et de langues diverses — de nationalité: il provoquait au contraire la corruption morale et intellectuelle des masses. C'est à bon droit qu'à la lutte que nous menons encore contre les conséquences de cet état de choses nous donnons aujourd'hui les noms de désaustriacisation et démagyarisation.

Cependant, par son évolution historique, par son idéal, ses conceptions, sa structure spirituelle et sociale, notre nation se range au camp de l'Europe occidentale.

Seule de toute l'Europe centrale, elle a subi cette révolution spirituelle qui transforma l'Europe occidentale au cours de ses bouleversements politiques. Je ne veux pas m'étendre sur notre révolution spirituelle et politique du Moyen Age, que caractérisent les noms de Hus, Jijka, Kheltchitsky, Komensky, sur cette révolution spirituelle au cours de laquelle notre nation se dressa contre l'Eglise et contre les Habsbourgs et plus d'une fois aussi contre notre voisin à l'esprit conservateur, l'Allemand, tous toujours prêts pour des motifs politiques, nationaux, sociaux et religieux, à écraser les dangereux révolutionnaires qu'au cours de toute l'histoire ont été les Tchèques. Evoquons simplement en quelques faits toute notre évolution et toute notre renaissance nationale des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, et nous verrons apparaître non seulement tout le caractère intellectuel et philosophique de notre révolution spirituelle, mais aussi cette marche vers une nouvelle structure sociale de notre peuple, où se marque tout le développement politique, économique et social de notre nation au cours du siècle dernier.

Après la ruine de l'indépendance des pays tchèques et de notre résistance nationale, accomplie au cours des années qui suivirent la Montagne Blanche, sous le règne de Marie-Thérèse et sous celui de Joseph, notre effort de renaissance nationale commença, on le sait, par la littérature. Nos « éveil-

leurs[1] » s'attachèrent dans leurs travaux à renouer le fil de notre histoire nationale et de notre tradition hussite, et à établir le contact avec la philosophie humanitaire de la Révolution française.

Il importe de montrer comment cette évolution intellectuelle fut complétée par l'orientation de la nation vers une nouvelle structure sociale. Au début du XIX^e^ siècle, la vie et la langue tchèque ne subsistaient qu'à la campagne chez les paysans et que dans les faubourgs des grandes villes, parmi les artisans et les ouvriers. Mais en 1848 nous avions déjà nos premiers intellectuels conscients de leur nationalité, et notre révolution eut une couleur fortement nationale. En 1860, nous possédons une solide classe paysanne, de nombreux ouvriers et les premiers éléments d'une bourgeoisie aisée. Vers 1880, nous comptons une classe intellectuelle très nettement délimitée, l'embryon d'une bourgeoisie constituée, des ouvriers et des paysans munis de leurs premières organisations politiques. En 1890, nous avons toute la structure sociale d'une véritable nation : prolétariat industriel, paysans, bourgeoisie des villes, intellectuels, la première organisation financière, le début d'un système bancaire, une haute finance, des gens d'affaires. A la veille de la guerre, nous disposions d'un excédent d'intellectuels, d'une forte expansion économique et financière, d'une puissante influence intellectuelle sur nos voisins et notamment sur quelques peuples slaves. Nation héréditairement sujette, nous n'avions point part au gouvernement de l'Autriche, à la bureaucratie, aux dignités ecclésiastiques, au commandement de l'armée : c'est pourquoi nous avons eu notre développement à part, propre, en marge de toutes les influences et de toutes les idées d'un pouvoir médiéval.

Ce n'est donc pas seulement le courant de la pensée européenne, c'est aussi la nature de cette remarquable évolution vers une structure sociale définitive qui, par une nécessité

1. Nom consacré pour désigner la génération de savants et de littérateurs qui a tiré la nation tchèque de son long sommeil. (*N. du T.*).

logique poussa la nation à rejeter tout ce qui la rattachait au Moyen-Age : aristocratie (dont elle avait été privée en grande partie par la Montagne Blanche[1], et dont les restes l'avaient ensuite reniée), haute Eglise, conceptions militaristes, sentiments dynastiques, philosophie de violence de ceux qui étaient habitués à dominer. Le peuple tchèque des temps modernes prit conscience qu'il s'était formé tout entier dans la rude lutte des petites gens pour l'existence et que toutes ses classes, y compris les intellectuels, y compris les milieux économiques et financiers dirigeants, tous, en un mot, avaient commencé leur existence nationale cent ans plus tôt, dans la chaumière d'un pauvre paysan, d'un petit artisan ou d'un ouvrier, qu'il y avait là un fait qu'il n'était pas permis d'oublier, et qu'en ce fait était tout notre avenir. L'évolution du rameau slovaque de notre peuple fut identique. La politique de magyarisation lui fit perdre son aristocratie, et la renaissance nationale, au cours des dernières années, fut purement l'œuvre des classes populaires.

C'est ainsi qu'automatiquement, du seul fait de leur évolution nationale au cours du siècle dernier, les gens de chez nous ont fait leur révolution spirituelle. Elle nous a tout naturellement conduits à entrer dans le camp allié dès qu'en 1914 tonna le premier coup de canon contre Belgrade.

Dira-t-on que c'est là une théorie trop schématique et que ce qui nous conduisit vers les Alliés, ce fut avant tout notre amitié pour la Serbie, la Russie et la France, et notre intérêt bien compris? Je réponds non. Il est certain que ces sentiments et que cet intérêt existaient : mais ils étaient eux-mêmes précisément le résultat de notre révolution nationale et spirituelle du XIX^e^ siècle. Voilà le sens de notre renaissance, voilà aussi le sens de notre lutte pendant la guerre.

Si nous examinons de ce point de vue le rôle de la nation tchécoslovaque pendant la guerre nous nous demanderons avec étonnement comment il s'est pu que tous les dirigeants

1. La grande défaite des Tchèques au début de la guerre de Trente ans. (*N. du T.*)

de notre peuple ne vissent pas clairement dès le début dans lequel de ces deux camps était notre place. Chacun pourtant pouvait comprendre ce que signifierait matériellement et moralement la victoire de l'Allemagne, et surtout, pour nous, la victoire de l'Autriche-Hongrie. Mais la pression brutale du régime de guerre et une politique opportuniste conseillaient l'abstention. Ainsi certains de nos hommes politiques hésitèrent et pensèrent qu'il fallait attendre de voir quel tour prendraient les événements. Je ne veux ni juger ni justifier cette tactique. L'histoire se prononcera un jour nettement : elle condamnera l'opportunisme qui était dicté soit par l'incapacité politique de mesurer exactement la portée des faits, soit par le manque de courage personnel, et qui, à plusieurs reprises, contraria notre action à l'étranger et lui nuisit.

Cet opportunisme témoignait aussi de l'ignorance de la situation, de trop de superficialité dans le jugement sur l'évolution historique de l'Europe, d'une insuffisance de réflexion philosophique et, surtout, du manque d'une forte conscience morale de la portée des événements politiques mondiaux. La situation internationale, le sens de l'histoire de l'Europe, l'intérêt du progrès et les principes moraux d'humanité ordonnaient à qui voulait pratiquer une politique active de marcher, sous quelque forme que ce fût, avec les Alliés et à celui qui ne le voulait pas ou ne le pouvait pas de rester passif et de se taire strictement.

III. — La Guerre mondiale : Nationalisme et Chauvinisme, Socialisme et Bolchevisme.

Expression de la lutte de la démocratie contre le régime absolutiste et aristocratique des Empires centraux, la guerre mondiale affirma deux grandes idées nées de l'idéal démocratique : la justice nationale, et la justice sociale.

L'idée nationale est un produit des temps modernes et la conséquence directe de la philosophie de la Renaissance et

de la Réforme. Ce que celles-ci avaient fait dans l'ordre de l'esprit, la Révolution française le fit dans l'ordre politique par sa philosophie humaine, qui proclama les droits de l'homme et du citoyen, c'est-à-dire de l'Individu comme tel : ce qui, en pratique, veut dire avant tout le respect assuré à ses traditions, à ses sentiments, à sa langue, à son aspiration à satisfaire ses besoins intellectuels et matériels de chaque jour.

C'est dans la philosophie humanitaire de la Révolution française que notre renaissance a puisé sa théorie de la liberté nationale, comme l'ont fait les autres nations slaves, et de même que d'autres peuples (l'Italie, l'Allemagne, la Yougoslavie) y ont trouvé les principes de leur unité nationale. En un mot, la philosophie humanitaire est la base de la démocratie moderne, et de cette démocratie résulte le droit des peuples à l'indépendance politique, économique et culturelle. Ceux qui, pendant la guerre, étaient du côté de la démocratie ne pouvaient donc que soutenir les droits des nations opprimées. D'où ce fait essentiel de la dernière guerre, que l'Europe occidentale tenant le drapeau des principes politiques démocratiques, dut, pour être logique, élever aussi celui de la libération des nations opprimées et se faire le héraut de l'idée de nationalité[1].

Il ne serait pas exact de penser que, lorsqu'elles entrèrent en guerre, la France, l'Angleterre et l'Italie, ou la Russie, avaient conscience de ce fait et de toutes ses conséquences. Elles parlaient bien des droits de la civilisatio occidentale en danger, des droits de la démocratie et de la liberté menacées, de la Serbie et de la Belgique; mais pendant trois ans elles envisagèrent la question du point de vue des Etats et non de celui des peuples, sans parvenir à la claire conscience de ce que signifiait, sous l'aspect national, la lutte contre l'Autriche-Hongrie. Elles voulurent, presque jusqu'au dernier moment, conserver la monarchie des Habsbourg, pensant que la meilleure solution du problème serait le maintien de l'Autriche-

1. A ce propos, il est très intéressant d'étudier l'aspect philosophique tant des déclarations de circonstance faites par les divers hommes politiques alliés que des manifestations officielles collectives des Alliés lorsqu'ils répondaient aux Etats centraux ou lorsqu'ils s'expliquaient devant l'opinion publique de leurs propres pays sur la nature et les buts de la guerre.

Hongrie comme contrepoids à l'Allemagne vaincue. C'est la prolongation de la guerre, l'exceptionnelle ténacité, de la résistance des Empires centraux et la tension surhumaine des forces de l'Allemagne pour la réalisation des plans pangermanistes avec le concours le plus complet de l'Autriche-Hongrie, qui contraignirent les Alliés à une réflexion plus profonde sur la nature de cette guerre. Alors, dans sa seconde phase, acceptant dans les principales questions politiques les principes wilsoniens, expression de l'esprit démocratique américain, ils arrivèrent enfin à la seule conclusion juste, fondée sur les bases philosophiques du conflit mondial.

C'est alors seulement que l'on commença à comprendre ce qu'est le pangermanisme. Il est à l'idée nationale ce que le bolchevisme est au socialisme, c'est-à-dire sa dégénérescence. L'idée nationale exprime le respect de l'individu d'une certaine nationalité pour l'homme d'une autre nationalité; elle exprime donc une philosophie de pure humanité. Le pangermanisme, au contraire, est la philosophie de la violence, de l'anti-humanité. Tel qu'il a été formulé par les philosophes et les hommes politiques allemands à partir de Lagarde, son sens se résume en quelques propositions.

1° Par sa force numérique, sa maturité et sa civilisation, le peuple allemand est appelé à diriger tout le reste de l'Europe.

2° Les petites nations de l'Europe centrale, en particulier, sont appelées à se soumettre à sa direction et à être gouvernées par lui.

3° Uni à l'Europe centrale, aux Balkans et à la Turquie par une alliance dans laquelle l'Allemagne est l'élément le plus fort et le facteur dirigeant, le peuple allemand a le droit de jouer un rôle décisif dans la politique mondiale.

Même atténué dans ses formules, ce programme pangermaniste est donc la négation complète de l'idée de nationalité, du principe de l'égalité des hommes et des peuples, du principe démocratique, de tout ce dont, dans le monde des idées, l'Angleterre, la France, l'Italie et l'Amérique étaient la représentation politique et sociale.

C'est seulement quand se révéla à eux l'impossibilité d'abattre rapidement la résistance formidable du militarisme allemand, tout empreint d'esprit pangermaniste et soutenu par toutes les forces de la monarchie habsbourgeoise, que les Alliés trouvèrent la voie qui les mena vers les petites nations de l'Europe centrale.

Celles-ci devinrent pour eux des alliés naturels qui, en résistant aux Empires centraux, en sabotant leur administration, leur vie économique, leurs mesures militaires et toute leur conduite de la guerre, apportèrent à l'Europe occidentale un secours précieux. Les Alliés réfléchirent sur ces faits; ils comprirent que la lutte entre les Empires centraux et l'Occident était aussi la lutte pour l'existence de ces petites nations, la lutte pour la réorganisation de toute l'Europe centrale et orientale, la lutte qui déciderait du camp où se rangeraient dans l'avenir ces nouveaux Etats nationaux, la lutte, en un mot, pour la réalisation d'une des grandes idées de la guerre, l'idée nationale, au moyen d'une réorganisation politique pratique de la future Europe.

C'est seulement lorsqu'eut été compris cet aspect de la guerre mondiale qu'elle prit son caractère définitif et sa profonde signification pour l'Europe et le monde. La grande guerre, nous le verrons encore, apparut comme la lutte pour une humanité nouvelle dans l'ordre social, et renforça ainsi le grand mouvement de justice sociale déjà commencé; elle apparut comme la lutte pour une humanité nouvelle du point de vue national, et elle aboutit à la création de plusieurs nouveaux Etats nationaux, rendant par là générale dans l'univers, et particulièrement en Europe, la foi dans l'idée nationale et le sentiment national.

Rien d'étonnant qu'en ce sens aussi on ait eu à constater des excès et des dégénérescences. Du conflit mondial sortit, comme extrême de gauche, la dégénérescence bolcheviste, pendant que le nationalisme excessif se trouva renforcé dans divers Etats et sous des formes diverses. Il est l'extrême de droite, chauvinisme outré fondé sur la même philosophie de la force, de l'intolérance et de la vanité nationale

qui distingue le pangermanisme. Tous ces fascismes divers, différents de nuances selon les Etats, ne représentent en réalité rien d'autre que la réaction confuse née du manque de clarté dans les idées et provoquée par la déception des désirs restés insatisfaits et par l'ambition de « désespérés » de la politique.

Avec la même force s'imposa pendant la guerre l'idée de justice sociale.

La guerre éclata dans un moment où la démocratie s'était déjà solidement implantée dans les pays occidentaux et où les masses populaires y possédaient une influence décisive sur la politique. En outre, elle fut la première guerre de *masses*. Des dizaines de millions d'hommes y participèrent en Europe, en Amérique et dans l'univers; il n'y eut guère de contrée qu'elle ne touchât. La conduite de la guerre se trouva donc être, en réalité, entre les mains du peuple, des masses, de tous sans exception, et la conséquence naturelle en fut que les masses, voyant que l'on décidait souvent de leur sort sans elles, voulurent au moins collaborer aux décisions qui le fixaient. En échange des sacrifices qu'elle exigeait des masses populaires, il fallait que la guerre leur donnât de nouveaux droits. Mais la démocratie politique, par exemple, l'octroi du droit de vote aux femmes, ne leur suffisait déjà plus. A tous, sans exception, la guerre, directement ou indirectement, imposait de terribles souffrances. Tous avaient à faire de grands sacrifices, de leurs biens, de leur santé ou de leur vie. Il était tout naturel que ceux du sort desquels on décidait ainsi s'efforçassent d'obtenir en compensation de leurs souffrances certains droits, avant tout dans l'ordre économique et social. Ils voulaient non seulement décider eux aussi de leur sort à l'avenir, mais encore, pour prix de leurs souffrances, exercer leur influence sur la vie économique de l'Etat, le gouverner, le diriger, le transformer selon leurs besoins. La guerre elle-même donna aux Etats de nouvelles fonctions, notamment économiques. En outre, elle causait aux classes dirigeantes des embarras dont la classe ouvrière sut profiter. Ainsi l'Etat fut poussé dans la voie de la socialisation. Rien d'étonnant que

l'idée socialiste, étatiste, ait gagné tant de terrain et soit, au moins pour un certain temps, et tout particulièrement dès la fin de la guerre, devenue dominante.

Une troisième cause agit dans le même sens. Les belligérants, conscients de l'importance que présente pour toute discussion politique et pour la conduite de la guerre l'opinion publique internationale dans une Europe en grande partie démocratisée, en un temps où sont si développés les services de presse, la télégraphie, le téléphone, mirent tout en œuvre pour propager leurs vues sur l'esprit démocratique des Alliés et l'absolutisme et le caractère réactionnaire des Empires centraux. Ce fut la plus vaste propagande faite pour le droit et pour la justice politique, économique et sociale dont l'expression la plus courante est le socialisme.

Ainsi la vague des idées socialistes grossit irrésistiblement durant la guerre. Et même si l'on admet que le souvenir encore tout frais des souffrances des masses populaires pendant la lutte fut pour beaucoup dans ce succès, ce serait une illusion de penser que la démocratisation de l'Europe, conséquent ce de la guerre, ne sera que provisoire: que, par suite, cette vague tombera complètement et que les progrès du socialisme n'auront été qu'un phénomène passager. Notre Etat, qui est industriel, et notre peuple où, par suite de son évolution sociale, les deux classes des paysans et des ouvriers sont de beaucoup les plus nombreuses, devaient naturellement être plus sensible à cette influence qu'un grand nombre d'autres Etats.

Dans les pays où la démocratie avait pris pied avant la guerre, ce bouleversement social, né surtout du grand combat fut une moindre surprise. Mais plus on va vers l'Est, plus on avance dans les Etats naguère absolutistes de l'Europe centrale et orientale, plus ce choc social fut violent et dangereux. La vague aboutit en Allemagne à une tentative communiste, et provoqua une révolution bolcheviste en Hongrie et en Russie, jusqu'à un certain point même en Bulgarie. Le bolchevisme et le communisme furent donc le flot extrême de la marée socialiste, d'autant plus fort que l'Etat

qu'il atteignait était avant la guerre plus réactionnaire et socialement plus arriéré.

IV. — Caractère de notre Révolution nationale.

Les idées caractéristiques de l'évolution de l'Europe au cours des derniers siècles et les principes qui dirigèrent les Alliés pendant la guerre — les idées de démocratie, de justice nationale et sociale — ont partout et toujours été les moteurs de notre révolution nationale pendant la Grande Guerre.

Il nous suffit de suivre l'évolution de notre mouvement révolutionnaire à l'intérieur et à l'étranger et d'en considérer les traits caractéristiques, pour rencontrer partout cet idéal.

Dès le début de la lutte, le grand nombre de nos soldats, poussés par l'instinct de leurs cœurs et de leurs âmes, commencèrent sur le front à se rendre ou même à passer à l' « ennemi »; la population, en masse, fit une opposition passive organisée à la guerre, et commença en maint endroit à saboter ouvertement l'Etat, son administration et son commandement militaire. Les hommes politiques se conduisent d'abord avec prudence On sait qu'ils étaient divisés. Les uns manquaient de foi et hésitaient; d'autres calculaient prudemment, et certains, enfin, croyaient, parmi lesquels quelques-uns agissaient avec la plus ferme conscience. Mais les masses du peuple croyaient tout simplement, et, au vrai, elles entraînèrent tout derrière elle. Ainsi la lutte chez nous, à l'intérieur, fut l'action des masses, populaire et démocratique à fond. Il est caractéristique, — et on ne saurait le souligner avec trop de reconnaissance — qu'elle trouva sa première expression nette dans une manifestation des écrivains[1]. Depuis le début de notre renaissance nationale, toute la littérature tchécoslovaque est pénétrée des idées révolutionnaires

1. 19 mai 1917. (*N. du T.*)

de liberté nationale et d'idéal démocratique. Nos écrivains restaient donc fidèles à une glorieuse tradition.

A l'étranger, notre révolution eut le même caractère. Partout, dans nos colonies, ce fut l'homme du peuple qui se dressa le premier. Parmi les prisonniers, ce furent avant tout les petites gens qui comprirent immédiatement leur devoir; partout l'âme démocratique répondit : « présente ! » A l'étranger aussi, il y eut des circonspects et des calculateurs — mais là aussi, ils furent lentement, mais sûrement, entraînés par le courant démocratique des masses. Dans toute notre armée de légionnaires[1] s'est exprimée notre structure démocratique nationale et notre évolution vers la démocratie. Non seulement parce qu'ils appartenaient aux milieux les plus humbles de la société, mais aussi par leur éducation, leurs idées et leurs sentiments, la majorité de nos soldats étaient, sans peut-être s'en rendre toujours entièrement compte, pénétrés de l'idéal de la démocratie moderne, de la liberté sociale et nationale.

Quiconque a été alors parmi nos soldats, les a organisés, et a vécu avec eux l'ère des travaux et des combats, a bien nettement reconnu dans notre mouvement révolutionnaire à l'étranger et chez nos légionnaires ces idées directrices :

1° *L'idéal d'indépendance nationale.* — En général, on n'analysait guère la nature de cette idée. Elle était claire pour tous. Elle était imprimée en tous, grâce à notre tradition et à ce qu'on leur avait chez eux appris de notre histoire, et nous dans notre propagande, nous avons toujours usé également des arguments du droit naturel et de ceux du droit historique, rappelant que nous avions déjà eu notre Etat et qu'il nous avait été enlevé contre tout droit. La guerre mondiale fournit simplement l'occasion de réaliser par la révolution, notre idéal d'indépendance nationale.

2° *L'idée antihabsbourgeoise, antidynastique.* — Cette idée fut l'un des facteurs les plus puissants de notre révolution.

1. Les armées de volontaires, prisonniers ou engagés, formées à l'étranger. *N. du T.*

Elle répondait aux tendances générales de la lutte entre les deux camps européens, démocratie contre absolutisme, libres nations de l'Occident contre monarques militaristes de l'Europe centrale. Emanée de l'éducation historique et politique reçue au pays, c'est à l'étranger qu'elle trouvait pour la première fois la pleine liberté de se manifester sans voiles et sans atténuations. Elle recélait l'idée de revanche pour la Montagne Blanche et pour tout ce que, dans l'histoire, la dynastie avait commis contre nous. Elle exprimait aussi le fait que, depuis des siècles, nous n'avions pas eu de dynastie nationale. Négative, elle nous amenait tous, par nécessité — et particulièrement les simples soldats — à une autre idée, celle-là positive, l'idée républicaine. Le problème de la forme de l'Etat ne nous intéressait que peu à l'étranger, et ne se présenta sous une forme concrète que pendant une période très courte, au temps de nos luttes intestines en Russie, où une fraction parmi nous, d'ailleurs peu importante, le résolvait très nettement en faveur de la dynastie des Romanov. Nous avons été toujours très réservés sur la question de la forme de l'Etat, dont nous ajournions la solution pour des raisons tactiques. Nous avions en vue avant tout l'indépendance nationale, et en second lieu seulement la forme de l'Etat. Néanmoins, dès le début, nous avons indiqué la possibilité d'une République. Aussitôt que commença la Révolution russe, la question, par l'effet de la situation européenne, particulièrement en France, se trouva résolue pour nous tous définitivement; l'évolution vers le système républicain fut rapide et irrésistible, conséquence nécessaire de nos dispositions antihasbsbourgeoises et de notre tout esprit démocratique.

3° *L'idée d'opposition à Vienne et à Budapest.* — Au fond elle signifiait opposition à tout ce dont Vienne et Budapest étaient pour nous les symboles avant la guerre : absolutisme viennois, bureaucratie, militarisme, aristocratie, perfidie et jésuitisme, vieille morgue viennoise, prisons politiques de Vienne et exploitation économique; pour Budapest, vieille brutalité magyare, chauvinisme insensé contre les Slaves,

« bétyarisme[1] », arrogance, hautain mépris des Slovaques. Ces sentiments, tous nos compatriotes les éprouvaient et les manifestaient, sans réflexion, sans analyse, sans explications particulières.

Il y avait en tout cela encore plus de négatif que de positif; c'était avant tout une opposition consciente à l'état de choses établi. Mais le positif que suscitait cette négation, c'était l'idéal démocratique de justice sociale et nationale. Par son opposition instinctive à Vienne et à Budapest, le citoyen tchécoslovaque se trouvait forcément placé dans le cercle des idées et des conceptions philosophiques du camp allié, qui bon gré mal gré représentait la démocratie, l'idée de la justice sociale et nationale.

Je voudrais signaler ici une particularité caractéristique. Nos rapports avec l'Allemagne et les Allemands du Reich, nos idées sur eux différaient quelque peu de notre point de vue sur l'Autriche et la Hongrie. Contre l'Autriche-Hongrie, contre Vienne et Budapest, nous éprouvions une exaspération indignée, l'aversion spontanée du sentiment : mais contre l'Allemagne c'était la lutte raisonnée, bien calculée, logique et intransigeante. Entièrement solidaire de la France, nous regardions pourtant l'Allemagne avec un certain respect et avec une espèce de considération, comme un adversaire direct, plus digne que cette Autriche-Hongrie où la dynastie et une certaine caste ne faisaient qu'abuser de tous les peuples pour les fins les moins nobles. Notre conception d'ensemble n'en était pas changée; au contraire, l'Allemagne ne nous en apparaissait que davantage comme l'adversaire de beaucoup le plus redoutable. Mais notre position en face d'elle en prenait et en garda plus d'objectivité et, dans le fond, un caractère plus élevé.

4° Mais ce ne fut pas uniquement la négation instinctive d'un certain état politique qui dès le début caractérisa notre révolution à l'étranger. Il s'y trouvait aussi quelques éléments

1. *Bétyar* est un mot magyar qui signifie vagabond, puis rustre. Il s'emploie en allemand, et en tchèque, pour exprimer la brutalité asiatique de l'ancien régime magyar. (*N. du T.*)

positifs, dont l'ensemble peut se définir du terme « rattachement conscient à nos traditions historiques ». Le hussitisme, la fraternité militaire des troupes hussites, leur esprit démocratique, et toute la tradition qui va de Hus aux Frères Bohêmes, tout cela joua, dans l'esprit de nos soldats, un rôle énorme lors de l'organisation de notre lutte armée. On le vit à certains traits de notre armée de volontaires : nous nous nommions « frères », les soldats à tous les degrés de la hiérarchie se tutoyaient, les rapports du simple soldat et de l'officier présentaient un caractère tout particulier d'humanité et de camaraderie. Nous devons ici rappeler avec reconnaissance l'éducation donnée par des Sokols[1] : son esprit, sa nature démocratique et les résultats de son instruction physique exercèrent partout une profonde action. J'ai plaisir à y insister, car en ce sens l'idée « sokole » joua un grand rôle même à l'étranger. En Russie, sous l'influence des événements russes, il s'établit même dans nos régiments des institutions démocratiques toutes particulières. C'étaient là des choses qui n'étaient pas usuelles dans les autres armées, les Alliés les supportaient avec peine, et du point de vue militaire, il serait certainement possible de les critiquer. Mais elles étaient indispensables parmi nous, elles avaient leurs racines dans la nature même de notre armée, dans le caractère de nos gens, dans les traits propres de toute notre révolution nationale. Elles étaient, nous avons le droit et le devoir de le dire, la condition de notre succès. Là encore nous nous sommes trouvés instinctivement dans le camp de la démocratie, d'autant plus que tous, à l'étranger, nous étions convaincus jusqu'au fond de l'âme que notre armée avait deux traits qui lui imprimaient un cachet démocratique : elle était une armée de volontaires, et une armée politique.

5° L'organisation politique de notre mouvement révolutionnaire à l'étranger ne sortit pas de ce cadre d'idées. Voici en effet ce qui la caractérise :

1. Sociétés nationales de gymnastique. (*N. du T.*)

A. Nous nous sommes efforcés de réunir dans l'organisation plus démocratique tous les éléments que nous avions à l'étranger : colons, prisonniers, émigrés. Nul groupe de la moindre importance, où qu'il fût dans l'univers, qui ne se soit joint à nous. Le monde tchécoslovaque tout entier fut avec nous.

Nous nous sommes efforcés — et avec un succès qui étonna nos amis non moins que nos ennemis — de rassembler tous les éléments dispersés dans les Etats alliés de toutes les parties du monde en une organisation centrale unique, le Conseil National de Paris, qui devint le centre politique, diplomatique et finalement militaire de toute notre action. Dans cette centralisation même, nous sommes restés fidèles à nos principes démocratiques. Les sections locales eurent toujours la liberté suffisante pour décider elles-mêmes sur leurs besoins et leurs désirs. Nous considérerons toujours comme une preuve de la maturité politique de notre peuple le fait qu'en dépit de sérieux obstacles nous ayons pu affirmer le principe de la discipline, d'une soumission démocratique et volontaire à l'autorité lointaine de l'organisation centrale et de son chef, le président du Conseil National, le président Masaryk : car d'autres, peuples qui se trouvaient dans les mêmes conditions que nous, ne purent pas parvenir au même résultat. C'est d'ailleurs aussi la preuve qu'à une époque décisive de son histoire notre peuple était mûr pour un régime démocratique, et qu'il ne pouvait donc pas ne pas sortir vainqueur de ce grand duel à mort entre la démocratie et les idéals politiques du moyen âge.

B. Tout notre mouvement avait un chef démocratique. Masaryk, le philosophe de l'humanité, de la démocratie, de l'idée nationale et sociale, devint le symbole de notre révolution, l'organisateur intellectuel et aussi pratique et l'incarnation de toute notre lutte; il représenta tous nos buts et nos tendances, notre idéal et nos désirs. Peu de peuples, ont eu le bonheur, à un moment aussi décisif de leur histoire, de pouvoir se grouper sans conteste et sans réserves autour d'un chef qui personnifiât aussi parfaitement l'idéal contemporain

et les grandes luttes spirituelles et militaires de son pays, l'idéal de l'avenir, la tradition nationale, les aspirations présentes, autour d'un chef qui sût tracer avec tant de netteté le programme de leur révolution politique et morale.

A côté du chef, le président Masaryk, je tiens à nommer certains de ses collaborateurs, dont le travail a particulièrement contribué au succès de notre mouvement, et qui tous sortirent de la masse révolutionnaire.

A la différence des hommes qui dirigèrent l'action révolutionnaire à l'intérieur du pays, nos révolutionnaires à l'étranger, si divers de tendances qu'ils fussent, appartenaient tous à une génération politique toute nouvelle, plus jeune. Stefanik [1] et moi-même, avant la guerre, ne faisions pas de politique active. Osusky [2], Klecanda [3] et Sychrava [4] ne furent pratiquement amenés à en faire que par la guerre. Markovitch [5], Girsa [6], les généraux Syrovy et Gajda [7], et tant d'autres ne devinrent hommes d'action politique et militaire à l'étranger que par l'effet des circonstances et de la situation. C'est grâce à son éloignement du sol natal, où la politique a des racines profondes, chez les anciens, que l'action révolutionnaire à l'étranger exprima la politique d'une génération plus jeune.

Il faut d'ailleurs remarquer que nos légions et nos légionnaires, dans la mesure où ils exerçaient et exercent encore une action politique, devaient nécessairement, pour des raisons intellectuelles et physiques, représenter une génération nouvelle, politiquement plus jeune.

1. Le général qui fut le représentant des Slovaques dans le premier Conseil national tchécoslovaque, puis ministre de la guerre auprès des armées tchécoslovaques en Sibérie, et qui mourut tragiquement au moment d'atterrir sur le sol natal. (*N. du T.*)
2. L'actuel ministre de Tchécoslovaquie à Paris. (*N. du T.*)
3. Aujourd'hui colonel à l'état-major général tchécoslovaque, ancien élève de notre École supérieure de guerre. (*N. du T.*)
4. L'un des premiers organisateurs des services tchécoslovaques, en Suisse et ensuite l'un des principaux collaborateurs de M. Benès à Paris. (*N. du T.*)
5. Ministre du cabinet actuel. (*N. du T.*)
6. Médecin à Kiev, aujourd'hui directeur politique au ministère des affaires étrangères à Prague. (*N. du T.*)
7. Généraux des armées tchécoslovaques en Sibérie. (*N. du T.*)

Cela est vrai même de ceux qui, comme par exemple Markovitch, Pavlu[1], Patejdl[2], avaient quelque part à la vie politique, avant la guerre. Je ne nie pas qu'il y ait eu à l'étranger des tendances représentant la génération plus ancienne ; je constate que les anciens aussi s'efforcèrent, suivant leurs forces, leurs tendances et leurs méthodes, de travailler à la cause commune ; mais il était logique et conforme à l'esprit de toute la révolution et des événements mondiaux qu'ils finissent par passer au second plan. Il n'y a là ni injustice ni choquante dureté : ce fut la conséquence naturelle de leurs fautes et de leurs erreurs, comme de l'esprit de la révolution et de son évolution. La situation se développa d'elle-même sous l'influence des événements : les collaborateurs actifs à l'étranger furent ces hommes de valeur, qui y vivaient ceux qui comprirent leur époque, son esprit et ses possibilités d'évolution et qui, de plus, voulurent se consacrer loyalement à la cause commune, sans aucune arrière-pensée personnelle. La guerre et la révolution n'admettent pas une politique de calculs personnels.

Que l'on ne voie dans ce que je dis aucune intention d'établir une comparaison avec notre situation à l'intérieur. Là, il y avait des partis organisés démocratiquement, avec leurs cadres, leurs hommes, et cela déterminait les choix. Les vieux y travaillèrent comme les jeunes et, en raison des circonstances de temps et de personnes, plus encore qu'eux. Ceux qui ont vu de près leur travail l'apprécieront. Pour moi, je n'ai, dans cette esquisse du sens de notre révolution, qu'à tracer le cadre où se place, considéré sous l'aspect des idées, notre mouvement révolutionnaire à l'intérieur et à l'étranger.

Voici encore un autre fait intéressant. L'action extérieure fut dirigée par Masaryk, qui était depuis de longues années en rapports avec l'étranger et qui avait une réputation internationale. Stefanik vivait à l'étranger depuis près de dix ans quand éclata la guerre. Moi-même, j'avais passé plusieurs années en France, en Angleterre et en Allemagne, peu de

1. Ministre de Tchécoslovaquie à Belgrade, l'un des directeurs de l'action tchécoslovaque en Russie.

2. Collaborateur de M. Masaryk en Russie, député au Parlement tchécoslovaque aujourd'hui.

temps avant la guerre. Osusky avait reçu son éducation en Amérique, d'où il nous revint. Klecanda et Girsa nous arrivèrent de Russie. Sychrava quitta la Bohême pour l'étranger dans les premières semaines de la guerre. Voska, Fischer, Vojta Benès et nombre d'autres habitaient l'Amérique avant la guerre ou la connaissaient. Comme nous n'avions pas eu précédemment d'émigration politique, ce fut une chance pour nous de trouver parmi les nôtres quelques hommes qui connussent le monde international d'une manière au moins suffisante pour ce qui nous était nécessaire immédiatement.

Je tiens pour mon devoir de dire ici quelques mots du général Janin. Les circonstances ont fait que l'action de ce collaborateur loyal et dévoué n'a pas été suffisamment appréciée. Notre opinion publique n'a pas été juste envers lui. L'étude historique de notre activité diplomatique et militaire à l'étranger lui donnera certainement pleine réparation et montrera que, somme toute, du commencement à la fin, c'est en France qu'il y eut le plus de compréhension pour notre révolution nationale sous tous ses aspects philosophiques, politiques ou militaires.

C. Il y a eu encore ceci de démocratique dans notre action politique : qu'elle ne fut pas un travail organisé par une oligarchie d'émigrés. Notre grande force fut d'être dès le début en rapports avec notre patrie et ses hommes politiques à l'aide de la Maffia[1], de ne pas perdre notre base réelle, le gros de la nation, de ne jamais nous considérer comme autre chose que les délégués de la patrie et de n'agir jamais qu'en cette qualité. Ce fut un trait remarquable de notre activité, et il suffit à me faire penser qu'il faudrait laisser là toutes les controverses ou allusions propres à provoquer une discussion sur le point de savoir quel a été l'élément décisif pour le succès de notre révolution, de notre action à l'étranger ou du travail des nôtres restés au pays.

1. Organisation secrète de renseignements et d'action nationale à l'intérieur de l'Autriche-Hongrie. (*N. du T.*)

Plus libres à l'étranger, nous avons pu déployer plus d'activité politique et militaire; mais l'essentiel pour nous était de ne pas être désavoués par la politique de l'intérieur. Nous nous sommes donc efforcés de faire le plus possible connaître au dehors l'activité des nôtres à l'intérieur. Parfois, nous donnions à certains événements ou manifestations un caractère plus révolutionnaire ou une importance plus considérable qu'ils n'avaient réellement; mais c'était de bonne foi. Jamais nous ne songeâmes à diminuer la valeur du travail fait à l'intérieur, au contraire. Il était, je le répète, une des principales conditions de notre succès. Notre révolution doit une grande reconnaissance à tous ceux qui ont subi la persécution. Avec la persécution et la condamnation des hommes politiques, la persécution des femmes fit sur l'opinion étrangère une impression particulièrement forte. Il serait injuste aussi de ne pas apprécier objectivement le travail efficace de nos milieux politiques dirigeants : il fut énorme, dans les conditions les plus dangereuses et dans l'esprit le plus démocratique, depuis les premières déclarations au Parlement jusqu'à la déclaration du jour des Rois et jusqu'aux fêtes du Théâtre National [1], et enfin jusqu'à l'action de ceux qui accomplirent chez nous la révolution du 28 octobre [2], exactement selon la pensée dans laquelle nous avions travaillé à l'étranger, et qu'exprima la déclaration faite le même jour par le *Nàrodni Vybor* (Comité National).

De tout cela il résulte que toute notre activité, à l'intérieur ou à l'étranger, doit être toujours regardée comme un tout car elle aurait été impossible sans l'appui que se prêtaient réciproquement ces deux mouvements. L'histoire impartiale appréciera justement le rôle de tous ceux qui participèrent à l'action révolutionnaire.

1. Déclaration de tous les députés tchèques au Reichsrat et aux Diètes autrichiennes, réunis à Prague le 6 janvier 1918 (*N. du T.*)

2. 18 mai 1918, pour célébrer le cinquantenaire de sa fondation; ce fut à l'intérieur un Congrès des nationalités opprimées, symétrique de celui qui s'était tenu à Rome le mois d'avant. (*N. du T.*)

6. Un des traits caractéristiques de notre révolution nationale à l'étranger, surtout parmi les soldats et au début de la guerre, fut l'opposition à Rome. C'est d'autant plus explicable que, haïssant Vienne et l'Autriche, nos soldats savaient qu'elles avaient été soutenues par l'Eglise catholique dans leur lutte contre notre idéal national. De plus certains cercles dirigeants catholiques se mirent ouvertement du côté de l'Autriche dès le début de la guerre, bien que, chez nous, les milieux catholiques fussent dès 1914 avec le reste du peuple contre l'Autriche.

Par la suite, notre direction politique put atténuer cette disposition d'esprit, lorsque l'on vit les catholiques tchécoslovaques d'Amérique se mettre ouvertement au service de la Révolution nationale et rendre des services considérables à notre mouvement. La direction politique avait pour tâche de rassembler autour du drapeau révolutionnaire à l'étranger toutes les classes de la nation, sans distinction de parti. On y parvint, et ce résultat contribua sensiblement à rendre notre action plus compacte et solide tout en lui gagnant une certaine sympathie dans des milieux qui, au début, étaient en principe contre nous.

Ce fut l'un des plus beaux aspects de notre révolution que ce caractère si purement démocratique, cette égalité et cette fraternité naturellement établies entre tous ceux qui y participaient.

7. Les rapports entre Tchèques et Slovaques furent l'un des problèmes fondamentaux de notre politique révolutionnaire. Certaines divergences, parfois assez vives, se manifestèrent, surtout au début de la guerre et dans la première phase de notre action révolutionnaire, en un temps où il n'avait pas encore été assez nettement défini. Cependant, le Conseil National de Paris eut dès sa constitution, une ligne de conduite bien déterminée et affirma le principe d'une complète unité tchécoslovaque. De cette idée Stefanik fut dans l'émigration slovaque le représentant le plus éminent; ses opinions et son action fournirent la meilleure démonstration de notre unité.

Les Slovaques d'Amérique et de Russie mirent un certain temps à avoir une idée bien nette de ce problème. Nous résolûmes d'éviter le plus possible d'en parler et de le traiter en doctrine, de laisser notre peuple en décider à l'intérieur et de lui donner à l'étranger la solution la plus démocratique, c'est-à-dire de mettre tout Slovaque en état de montrer partout sa valeur, et d'établir une entière égalité théorique et pratique dans nos organisations et notre armée. C'est ce qui eut lieu partout. Ensuite, sous l'action des simples nécessités pratiques de la politique, la question se régla d'elle-même. Tous les Slovaques sensés virent très vite qu'ils n'obtiendraient rien des Alliés par une action isolée. Leurs plus grands amis à l'étranger leur montrèrent et leur prouvèrent que semblable action serait une folie et, pour eux, une catastrophe politique. De leur côté les Tchèques eurent conscience du coup que porteraient à la révolution nationale des discussions qui aboutiraient à une action séparée.

Si les Tchèques étaient peu connus avant et pendant la guerre, les Slovaques, l'étaient encore moins. Dans ces conditions, il leur était presque impossible de se présenter seuls devant l'opinion internationale et de faire du problème slovaque isolé un problème international. Mais surtout la destruction de l'Autriche Hongrie demeura jusqu'à la dernière phase de la guerre une question discutée; et dans cette discussion, le principe de l'intégrité de la Hongrie occupait une position incomparablement plus forte que ne faisait l'intégrité de l'Autriche, où, durant la guerre, chacun voyait déjà un Etat en une certaine mesure décentralisé. Poser isolément le problème slovaque et dresser une statistique des Slovaques dans leur nouvel Etat aurait donc, étant donné les conceptions alors dominantes, abouti à travailler non pas à la destruction, mais à la conservation de l'intégrité de la Hongrie.

Qu'il s'agît en effet de la Tchécoslovaquie ou de tous les autres nouveaux Etats, l'Occident redoutait la « balkanisation » de l'Europe centrale, et cette crainte aurait certainement triomphé contre nous s'il s'était posé encore la question

d'un Etat slovaque indépendant, avec un peu plus de 2 millions de population slovaque. Aussi bien nous avons vu quel mal ont fait aux Yougoslaves des différends de cette sorte, et par quelle défaite s'est terminée la lutte assez semblable pour la Galicie orientale.

Et enfin, notre armée était l'un des éléments décisifs de tout notre travail révolutionnaire. Les Slovaques auraient difficilement obtenu de constituer une armée à part, et ils n'auraient pas pu l'organiser. Stefanik vit tout cela mieux que quiconque, et c'est pourquoi, pendant toute la guerre, il fut aussi si résolument pour l'union complète des deux rameaux du peuple tchécoslovaque.

Là aussi, l'idée nationale tchèque et slovaque, appuyée de part et d'autre sur les principes démocratiques, fut le salut de notre révolution. C'est une leçon qui, dans cette question surtout, ne doit pas être perdue pour nous.

V. — La Politique étrangère de la Révolution nationale tchécoslovaque. — Nos rapports avec la Russie.

Il faut dire au moins quelques mots de la politique étrangère de notre révolution nationale qui, dans sa conception d'ensemble et dans son activité pratique, s'est efforcée, elle aussi, d'être l'expression d'un idéal d'humanité et de démocratie.

Avant la guerre, seules quelques personnalités isolées (Masaryk, Kramar, Klofatch, par exemple) ou quelques cercles politiques peu nombreux s'intéressaient aux questions de politique étrangère. Notre opinion publique avait ses tendances, très simples, mais très claires : sincère sympathie pour la France, grands espoirs en la Russie, amitié profonde pour les Yougoslaves, opposition résolue à la Triple Alliance. On ne connaissait pas bien clairement le conflit de la politique italienne et du mouvement d'unité yougoslave. Tout le monde se rendait compte, au moins dans leurs

grands traits, des différends polono-russes. Par contre, il ne se trouva aucun écho dans les masses populaires pour une politique fondée sur la croyance en la possibilité d'un rapprochement de l'Autriche-Hongrie et de la Russie et pour la politique balkanique qui en eût découlé, conceptions soutenues avant la guerre, en des formules connues, par M. Kramar.

La guerre fit l'unanimité chez nous : ces conceptions politiques furent définitivement abandonnées, et les éléments qui, en pays tchécoslovaque, travaillaient à la révolution furent dès le début entièrement avec les Alliés, laissant l'émigration diriger en toute indépendance une politique étrangère dont elle eut à établir elle-même le programme suivant les circonstances et les événements.

Des conflits éclatèrent à l'intérieur, nous le verrons, à propos de nos rapports avec la Russie. Les événements donnèrent raison à ceux qui avaient adopté dans cette question une attitude critique et réservée.

A. Les Yougoslaves furent, dès le début, nos collaborateurs et nos alliés les plus intimes. Cette intimité fut telle que notre revue, *La Nation Tchèque*, fut dans sa première année autant yougoslave que tchécoslovaque. Après l'entrée en guerre de la Roumanie, les Roumains devinrent eux aussi nos proches alliés et nos collaborateurs. Les bases de la Petite Entente se trouvèrent dès lors ainsi posées. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'en Autriche-Hongrie l'évolution fut la même. Sur ce point, l'intérieur et l'émigration se trouvèrent en pafaite harmonie.

Nos rapports avec les Polonais furent dès le début très amicaux et notre collaboration intime et loyale. Çà et là, il se montra un peu de rivalité. Mais dans l'ensemble, nous avons toujours soutenu les Polonais, et les plus éminents d'entre eux ont fait de même pour nous.

B. La base de notre politique étrangère fut d'observer la loyauté la plus complète envers tous nos alliés, Russie, Angleterre, France, Belgique, Italie, Japon, Amérique ; adopter la même position envers eux tous, de ne donner aucune préférence à l'un d'eux sur les autres. Au début, cependant, nous

nous attendions à voir la Russie prendre un peu l'initiative dans les affaires qui nous concernaient. Nous n'avons jamais voulu devenir l'occasion d'aucune jalousie, ni demander le protectorat spécial de telle ou telle puissance. Cette politique loyale et sage, la seule juste, il nous fallait d'autant plus la suivre que l'Occident eut dès le début une certaine défiance de la Russie, et qu'en particulier tous les Alliés occidentaux, sans exception, étaient contre toute espèce de panslavisme. Comme on employait systématiquement contre nous cet épouvantail du panslavisme, il importait de fonder nos relations tant envers la Russie qu'envers l'Occident sur une entière loyauté, et de ne prêter en aucun cas au soupçon de la moindre arrière-pensée.

C. Deux graves problèmes se posèrent néanmoins à notre action dès le début : celui de nos relations avec l'Italie, et celui de nos rapports avec la Russie sous l'angle de la Pologne.

La difficulté de nos relations avec l'Italie découla du conflit italo-yougoslave. Je suis heureux de pouvoir aujourd'hui, après coup, constater deux choses :

1° Jamais nous n'avons caché aux Italiens que nous avions avec les Yougoslaves les relations les plus étroites, que nous ressentions leurs misères, que, dans tout ce conflit, nous étions liés à eux de fraternité, que jamais nous ne pourrions rien faire qui ressemblât le moins du monde à un reniement de ces principes. Toute notre action dans ce conflit consista à chercher à l'atténuer et à rapprocher les deux camps, en les réunissant pour la lutte commune contre l'Autriche.

2. Pendant toute la durée de la guerre, nous avons été logiquement et en tout les amis et alliés de l'Italie, ne faisant rien qui pût lui nuire sous quelque forme que ce fût. Dans certains cas, nous avons exprimé franchement notre avis sur le conflit, et nous nous sommes prononcés pour les Yougoslaves. Mais les Yougoslaves comme les Italiens voyaient nos intentions, la loyauté de nos actes et notre but. On peut dire que ce conflit contribua beaucoup à nous montrer les voies futures de notre politique, et toute notre attitude d'après-guerre dans la ques-

tion de l'Europe centrale et envers l'Italie n'est que la mise en pratique de ces principes.

D. Un autre problème, bien plus délicat, s'est posé à notre politique étrangère dans la question de nos relations avec les Polonais sous l'angle de la Russie.

A la différence de la question tchécoslovaque, la question polonaise a pris figure de question internationale dès le début. Mais, durant toute la guerre, les Polonais n'ont pas eu une conception politique unique. Les uns marchaient avec les Alliés, les autres avec les Empires centraux; car ils n'avaient pas pour les guider une vue d'ensemble sur la guerre et le résultat de la victoire de tel ou tel camp, mais ils considéraient exclusivement la victoire polonaise, quel que fût le parti qui dût en faire les frais. Tandis que nous autres, les Tchécoslovaques, nous avons eu du début à la fin de la guerre une conception claire — celle que la victoire tchécoslovaque ne pouvait être obtenue que par le triomphe des Alliés; — la thèse polonaise finit par s'exprimer dans cette formule : « La victoire de la Pologne ne peut être réalisée que par le triomphe des Alliés occidentaux et la défaite de l'Allié oriental, la Russie ».

De même que les alliés occidentaux, nous nous trouvâmes donc constamment en présence d'un terrible dilemme. Notre devoir moral et notre désir de voir restaurée la Pologne nous mettaient en principe à ses côtés. Nous avions en outre besoin des Polonais dans la lutte contre les Empires centraux, et toute l'idée que les Alliés se faisaient de la guerre les contraignait à reconnaître entièrement les droits de la Pologne : si nous voulions faire admettre les nôtres, il nous fallait donc aussi, pour ne pas nous faire tort moralement, reconnaître les siens. Mais la loyauté envers nos amis nous obligeait à nous dresser résolument contre la politique antirusse de la Pologne. A cela s'ajoutèrent des difficultés directes entre les Alliés et la Russie. Il y eut des moments où, à cause de la Pologne, la Russie fit aux Alliés mauvaise et dangereuse figure. Briand dut pour ainsi dire lui arracher les premières déclarations en faveur de la Pologne. Bientôt même apparut le danger d'une paix sé-

parée entre la Russie et l'Allemagne, par crainte de la Pologne autant que pour des raisons de politique intérieure. Dans cette situation délicate, notre politique prit pour règle les principes suivants :

1° Atténuer les divergences, faciliter les compromis, et résoudre le problème sur la base des principes de démocratie et de justice nationale. En toute impartialité, je dois constater que par crainte de la Russie, d'un conflit entre elle et les Alliés et de ses déplorables conséquences, nous nous sommes inclinés dans quelques questions vers des solutions, qui ne pouvaient pas satisfaire les Polonais. C'est que nous n'avions toujours en vue que de gagner la guerre, devant être réglées après les questions litigieuses.

2° Nous ne nous sommes pas immiscés dans les conflits concrets, et n'avons d'ailleurs jamais voulu le faire. Chaque fois que nous l'avons pu, nous avons exprimé notre point de vue démocratique aux deux parties, tout en restant neutres dans leur lutte politique active. Nous avions conscience d'une part qu'une Russie démocratique est la condition de la santé de l'Europe et de l'équilibre de l'Europe centrale, mais, de plus, que l'existence des deux Etats est la condition même de notre existence. Nous craignions que la Pologne ne se trouvât à l'avenir entre deux ennemis mortels, l'Allemagne et la Russie, et nous nous sommes demandé quelle devrait être notre politique dans ce cas. Toutes ces considérations nous amenèrent à une politique qui, tout en restant fidèle à la Russie, établit des relations amicales avec la Pologne et qui, dans le regrettable conflit de ces deux Etats, ne peut que rester neutre, les avertissant de temps en temps, l'un comme l'autre, des dangers où cette situation peut mettre tout le monde.

Nous arrivons ainsi à une question extrêmement complexe et d'une importance de premier ordre : celle de nos rapports avec la Russie. C'est ici que l'application des principes de notre révolution démocratique se heurta aux difficultés les plus grandes et traversa le plus de crises.

Dans la recherche du sens de notre révolution nationale, il faut donner à la question russe sa place exacte, car elle

a exercé une influence considérable sur notre mouvement et elle constitue l'un des problèmes les plus importants de notre politique présente et future .

En parlant de nos rapports spirituels avec nos alliés orientaux, j'ai signalé que le problème russe doit être considéré pendant toute la guerre comme un problème distinct des autres.

Nos rapports avec la Russie ont toujours été rendus délicats par une contradiction interne. Cette situation a été encore plus difficile pendant la guerre. Etat absolutiste, tsariste, médiéval, la Russie fut cependant pendant la guerre l'alliée des démocraties occidentales et combattit contre l'absolutisme et l'esprit féodal des Empires centraux. Nous-mêmes, tout pénétrés de l'idéal moderne de l'homme-citoyen, nous sentions en notre âme cette contradiction. Nous avions peur du tsarisme; mais pendant la guerre nous avons résolument surmonté cette répugnance, nous disant que tout cela devait être négligé et qu'avant tout il fallait gagner la guerre.

Mais auprès de nous, en Angleterre, en France, en Italie, en Amérique, il y avait des Russes, des révolutionnaires russes, qui non seulement nous prédisaient cette révolution russe qu'ils désiraient de tout leur cœur et à laquelle ils travaillaient de toutes leurs forces, mais qui menaçaient directement notre victoire en parlant de paix blanche et en démontrant que la Russie était le point faible des Alliés et que la révolution russe était beaucoup plus importante pour le monde que la victoire des Alliés.

Notre simple soldat aimait la Russie, d'un amour puisé dans notre sol natal, traditionnel et sentimental, car le slavisme, la politique slave, la solidarité slave, c'était devenu chez nous des sortes d'axiomes politiques. Nous considérions — à tort, je pense — la Russie et ses besoins du point de vue de nos besoins et de nos plans. Nous croyions en sa force, en son appui, et cette foi nous a, en vérité, souvent été utile dans notre action nationale, tout autant qu'elle aurait pu nous être funeste dans la guerre mondiale si nous avions commis la faute de mettre tout notre jeu sur la seule carte russe. Mais

le soldat tchèque vint en Russie; il vit qu'on ne nous y connaissait pas, et il passa par plus d'une épreuve qui ébranla sensiblement ses idées sur la solidarité slave et son enthousiasme. On sait que la plupart des Tchèques prisonniers en Russie eurent beaucoup à souffrir.

Notre direction politique et militaire en Russie, qui y travaillait, comme chez les autres Alliés, à l'organisation d'une armée et à la création d'institutions politiques, vit bientôt que la Russie officielle non seulement ne l'aidait guère, mais au contraire ne voyait pas d'un bon œil cette action, et même l'entravait. Il parut bien que le mouvement révolutionnaire tchécoslovaque, par ses tendances démocratiques et ses plans politiques, était sur beaucoup de points fort désagréable à la Russie tsariste et absolutiste. La contradiction interne entre les idéals tchécoslovaques et ceux de la Russie officielle se montra à nu.

Ainsi se produisit la première grande crise de notre révolution nationale. Les racines, d'ailleurs, s'en trouvaient déjà dans la différence de nos opinions sur la Russie. Il y a toujours eu chez nous deux tendances à l'égard de la Russie, l'une acceptant la Russie tsariste, l'idéalisant et voyant en elle la protectrice de notre peuple et de toutes les nations slaves, notre appui futur dans la lutte pour la libération; l'autre réprouvant, souvent avec énergie, la Russie tsariste, ne voulant rien savoir d'une politique slave faite avec elle, tenant pour tout cela pur romantisme et même sur certains points pour un danger pour le progrès de notre nation. Cette seconde tendance affirmait qu'au fond la nation tchécoslovaque démocratique ne serait jamais soutenue par les adversaires de la démocratie. Tandis que la première voyait surtout en la Russie le facteur politique international, elle tenait compte en outre, elle, du régime intérieur russe et de ses conséquences sociales, et craignait que les conséquences de sa politique intérieure n'orientassent en politique étrangère la Russie dans un sens opposé à nos fins.

Notre action révolutionnaire à l'étranger s'efforça d'adopter dans cette question le seul point de vue officiel

possible, qui était celui du juste milieu. Elle ne voulut pas connaître les différends entre la droite et la gauche, elle voulut simplement faire la guerre, sans aucun désir de résoudre les questions litigieuses aussi longtemps que le dernier mot ne serait pas dit sur les champs de bataille. Elle ne voulut pas irriter les milieux russes de droite par son esprit démocratique et son opposition au tsarisme. Elle ne demanda qu'à aller loyalement avec la Russie officielle jusqu'à la complète victoire. Le président Masaryk eut à plusieurs reprises l'occasion de formuler cette attitude de manière classique, en exposant objectivement et officiellement au gouvernement russe la situation et les tendances de notre pays. Au début de la guerre, l'idée la plus populaire était celle d'un grand-duc russe sur le trône de Bohême ; d'autres indiquaient la possibilité d'un prince anglais ; d'autres enfin désiraient une République. Nous sommes loyalement avec tous les Alliés, disait le président Masaryk, par conséquent avec la Russie, et nous ne règlerons les questions litigieuses que plus tard, en temps convenable. En attendant, il est nécessaire de s'organiser aussi vite que possible, politiquement et militairement.

Les milieux officiels russes, politiques et surtout militaires, avaient une autre conception. Espérant entrer en Bohême avec leurs troupes, ils se réservaient le règlement de la question, ajournaient la solution du problème de notre armée, voyaient sans sympathie toute extension de notre organisation politique et militaire. Ils s'opposaient aussi à la concentration de l'action politique à Paris et s'efforcèrent de créer à Petrograd un organe politique particulier, indépendant de Paris. Une partie des colons tchécoslovaques de Russie accepta cette orientation, ainsi qu'un membre du Conseil national, l'ancien député Durich, en conformité, dit-il, d'instructions reçues de Bohême. Le problème tchécoslovaque devait entrer entièrement dans la sphère de la politique russe, être remis entièrement dans les mains du gouvernement russe et réglé dans le sens de la « politique slave », telle que certains milieux de droite se la représentaient à Pétrograd, et, comme disaient quelques-uns de nos compatriotes, dans le sens d'un grand empire slave.

Une grave question vint s'ajouter à ce problème. Quelques milieux russes, soutenus particulièrement par plusieurs publicistes d'extrême droite, se dressèrent contre l'idée de l'unité tchécoslovaque, dont ils contestèrent la réalité, en vue de faire de la Slovaquie une partie de l'Empire russe. Ç'aurait été une atteinte directe aux fondements mêmes de notre révolution et à notre existence nationale. La contradiction interne entre nous et la Russie officielle, que nous n'avions jusqu'alors ressentie que dans nos idées, pouvait avoir dans cette question de très mauvaises conséquences pratiques. Je le répète, notre révolution nationale traversa alors sa première grande crise.

L'immense majorité de nos soldats, de ceux qui avaient quelque idée politique — et ils en avaient presque tous — et la grande majorité aussi de nos compatriotes occupés dans l'action politique en Russie avaient toujours été contre l'absolutisme tsariste. Ils se trouvèrent renforcés dans leur opposition, et la contradiction entre notre idéal et la Russie officielle en devint plus forte.

Au moment critique, après une lutte des plus vives au sein de nos organisations politiques et militaires, Durich dut abandonner toute activité, l'unité du mouvement fut sauvée et la révolution éclata. Toute la situation fut subitement retournée. La révolution libérale et bourgeoise avait exactement les mêmes idées, tendances ou conceptions que l'Europe occidentale et que nous-mêmes, et, pour l'instant, des relations idéales s'établirent entre nous et la Russie officielle : nos idées étaient les mêmes, il n'y avait pratiquement aucun obstacle au travail, il semblait que toute contradiction entre nous et la Russie allait disparaître.

VI. Le problème de notre intervention militaire en Russie.

Pendant la révolution libérale bourgeoise nous nous heurtâmes à toute une série d'obstacles bureaucratiques et tech-

niques — ceux même qu'en pratique, nous venons d'avoir à surmonter chez nous. Du moins nous avions alors le sentiment d'une harmonie d'idées fondée sur la communauté des intérêts et des objectifs. Mais cette situation ne dura pas longtemps. Avec le triomphe de la révolution bolcheviste, tout notre mouvement se trouva de nouveau non seulement mis en contradiction avec l'ensemble du problème russe, mais encore jeté lui-même dans une profonde crise intérieure.

Inutile de rappeler ce qu'a été et ce qu'est au fond le bolchevisme russe. Nous n'avons ici qu'à déterminer ses rapports avec notre révolution nationale. Le problème est difficile à traiter à fond ; je me bornerai donc à caractériser la situation sur les principaux points.

Avant tout, je veux constater que tout notre mouvement — national, politique ou militaire — du début à la fin et jusqu'à aujourd'hui, a été l'adversaire déclaré de tout ce qui était bolchevique, idées, méthodes, personnes. Le petit nombre de ceux qui, parmi les nôtres, adhérèrent au bolchevisme disparaît dans la masse. Voici les principaux motifs de cette opposition.

A. Les bolcheviks conclurent aussitôt que possible la paix de Brest-Litovsk avec les Allemands et les Autrichiens. Ils nous abandonnèrent, ils abandonnèrent l'idée pour laquelle nous luttions en commun. Ils aidaient ainsi indirectement à la victoire de ceux qui représentaient pour nous l'absolutisme du Moyen Age et l'oppression violente des nationalités. Tous nos soldats considérèrent instinctivement cette action comme un crime, et ne purent comprendre les motifs et les buts spéciaux des bolcheviks, qui n'avaient en vue que de rendre plus facile leur situation intérieure. Là encore nous voyions tout le problème russe à travers nos intérêts nationaux particuliers. Ce n'était pas tout à fait juste, mais c'est fort compréhensible.

B. La révolution bolchevique provoqua la dissolution définitive de l'armée russe. Nos soldats virent de leurs propres yeux la désorganisation et la catastrophe de cette grande armée ; ils en ressentirent sur eux-mêmes les effets et ils la

virent bientôt s'étendre à toute l'administration, à toute la vie politique et administrative de la Russie entière. Comme ils avaient tous de l'esprit politique, ils tirèrent de ces faits leurs conclusions contre le régime.

C. Nos soldats ne tardèrent pas à voir ce qu'étaient les méthodes de lutte politique des bolchevistes. Ils les virent persécuter leurs adversaires politiques. Ils furent témoins d'une oppression violente et de la suppression de toutes les libertés et de tous les droits individuels. Par ses méthodes, cette révolution ne pouvait certainement pas aboutir à une réalisation humaine de l'idéal socialiste. Les sentiments démocratiques et les principes humains de nos légionnaires les mirent en révolte contre les idées, les institutions et les personnes qui représentaient ce nouveau régime.

D. Nos gens, à la fois révolutionnaires et soldats, furent soulevés dans tout leur être par l'idée de la dictature. Par tempérament et par éducation, notre peuple ne peut supporter la dictature sous aucune forme. Ils comprirent peu à peu ce que signifiait la dictature du prolétariat, et prirent position contre elle pour deux raisons : l'humanité, car ils voyaient par quels moyens elle se maintenait; le sentiment démocratique, car ils ne découvrirent pas de différence sensible entre la dictature du tsar, de sa camarilla et de l'aristocratie et celle d'un parti dont les membres n'étaient, en fin de compte, pas plus nombreux que ceux de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie russes, maîtresses de la Russie avant la Révolution. Nos soldats avaient assez d'éducation politique pour avoir compris, pendant la guerre, qu'ils devaient respecter les convictions politiques de leurs camarades et que, dans notre révolution nationale, l'ouvrier, le paysan, le bourgeois, l'intellectuel, le catholique et le socialiste, le libéral et le conservateur devaient agir en étroite union et chercher la formule des compromis nécessaires entre leurs divers intérêts. Aussi se révoltèrent-ils à la pensée que l'argument politique décisif devait être la peine de mort.

Ils comprenaient cependant fort bien la révolution russe. Ils comprenaient les souffrances du peuple russe, surtout du

moujik, d'autant mieux que tous, à l'étranger, nous étions pénétrés d'esprit révolutionnaire, nous avions nous-mêmes une psychologie de révolutionnaires: nous faisions consciemment notre révolution, nous voulions être logiques, et, en un certain sens, nous étions des fanatiques de la révolution. Nous n'avions donc aucun préjugé contre aucune révolution et, en particulier, contre une révolution russe qui délivrerait le moujik. Mais tout comme nous avions senti en silence, mais vivement, notre opposition interne à la veille Russie tsariste, même quand il nous avait fallu la surmonter par un effort conscient, il nous fut impossible de comprimer les sentiments de nos simples légionnaires aux moments les plus critiques de la révolution bolcheviste. Et, j'y insiste de nouveau, notre peuple prouva qu'il était mûr pour l'état démocratique idéal, en s'écartant instinctivement d'un système et de gens dont les théories apparaissaient si séduisantes à l'homme d'après la guerre et prirent dans la crise morale qui suivit la grande lutte la forme d'une immense épidémie morale à laquelle personne n'échappait.

Cependant, dès le début, nous adoptâmes pour notre mouvement la règle de la non-intervention dans toutes les affaires russes. Nous en avions plusieurs raisons.

A. Avant et pendant la première révolution russe, il avait été convenu avec le gouvernement français que la plus grande partie de notre armée de Russie passerait sur le front français. Cette idée fut accueillie avec enthousiasme par tous nos soldats, convaincus qu'ils pourraient faire beaucoup plus en France pour leurs idées et mieux y témoigner leur valeur. Elle créa, dans l'armée, un état d'esprit tel que tous cherchaient à pouvoir quitter la Russie, que les questions russes ne les intéressaient plus. L'idée de non-intervention en fut la conséquence naturelle.

B. Nous avions tous l'idée, proclamée dès le début de notre mouvement, qu'en aucune façon nous ne devions nous immiscer dans les affaires intérieures des Etats dont nous étions les hôtes, que nous ne devions pas participer aux luttes de partis, de factions et de personnes. Autrement, nous aurions

nous-mêmes provoqué dans ces Etats les discussions sur notre mouvement, et nui ainsi aussi bien à notre propre cause qu'à la cause commune. Il nous fallait ne voir toujours en face de nous qu'un Etat tout entier et qu'un peuple tout entier, l'Etat russe et le peuple russe. En outre, c'était pour chacun de nos soldats une pensée terrible que celle d'avoir à se battre, de sa propre volonté, contre des Russes ou contre certains Russes, dans lesquels il voyait ses frères, même quand ils faisaient la révolution bolchevique.

C. Enfin tous voyaient autour d'eux la décomposition générale. Il n'y avait aucune organisation militaire capable de s'opposer à l'anarchie : partout dissolution économique et politique. Déjà, à Zborov et après Zborov, sous le gouvernement de Kerensky, nos soldats virent nettement la catastrophe et firent leur deuil de tout ce qu'ils avaient eu à défendre en commun avec les Russes. De là un dégoût, une méfiance générale et la constatation de l'incapacité de la Russie d'alors à sauver la situation. Le désir de quitter la Russie ne fit donc que s'accroître.

L'apathie, l'inaction et le désarroi dont firent preuve dès le début tous les éléments antibolchevistes dans leur lutte contre les bolchevistes provoquèrent d'ailleurs chez nos soldats un étonnement bien naturel, puis le sentiment de ne pas comprendre, et enfin même de la répulsion. Ils furent, eux qui s'y connaissaient en choses militaires, témoins oculaires de la prise de Kiev, du côté le plus inexplicable, par une poignée de soldats rouges de l'armée Mouravi ev, indisciplinés et insuffisamment armés, alors que plusieurs dizaines de milliers de jeunes officiers russes se trouvaient complètement inactifs dans la ville et que l'arsenal regorgeait d'armes et de munitions de toute sorte. Cette irrésolution, cette inaction, aux moments les plus critiques, montraient nettement quel était l'état moral de tous les éléments antibolchevistes en Ukraine, et plus tard en Sibérie, pendant toute la marche de notre armée vers l'Est. Sur le front de l'Oural aussi, nos troupes combattirent en petit nombre contre des forces très supérieures sans pouvoir obtenir le moindre secours des éléments russes anti-

bolchevistes qui remplissaient tout l'arrière-pays, toute l'immense Sibérie. De tels faits ne pouvaient que provoquer le dégoût et le mécontentement de nos soldats Ils en tirèrent les conclusions politiques qui s'imposaient.

D. Les Alliés ne demandèrent jamais à notre direction politique ou militaire d'intervenir en Russie. Je l'affirme avec une grande énergie, précisément parce que tant de gens ont répandu et répandent encore le bruit que les gouvernements de nos alliés d'Occident nous ont poussés à intervenir, ou nous l'ont demandé, ou nous l'ont imposé comme condition. Il n'y a eu sous aucune forme rien de semblable. Au contraire, dès le printemps de 1918, M. Clemenceau mit toute son énergie à obtenir le transport de tous nos soldats sur le front français, et nos soldats le savaient parfaitement. Si l'on en vint à se battre en Russie, ce fut précisément parce que nos troupes eurent à se frayer par la force leur chemin vers la France. J'ai moi-même vécu tous ces événements et négocié à ce propos avec les gouvernements français et anglais. Il était donc tout naturel de manifester notre politique de non-intervention en décidant de quitter l'Ukraine, par l'Est, pour aller à travers la Sibérie vers Vladivostok et la France.

Mais le problème russe devait une fois encore se présenter à nous dans toute la complexité politique et militaire où il nous était apparu au début de la guerre. Ce fut dans cette marche vers l'Est, au cours des premiers combats avec les bolchevistes et lors du coup d'Etat de Koltchak. La maladresse des soviets locaux, la méfiance et la déloyauté des soviets centraux envers nous provoquèrent avec notre armée en retraite des conflits à la suite desquels, au su des Alliés et d'accord avec eux, elle dut se frayer par la force la route vers l'Est. Ainsi eurent lieu nos premiers combats avec les bolchevistes. Notre armée, obéissant toujours aux mêmes idées et aux mêmes nécessités pratiques, soutint une lutte défensive. Elle ne voulait que garder la ligne maîtresse de la Sibérie pour, selon l'accord avec les Alliés, pouvoir rentrer en France par échelons. On sait que Koltchak et son entourage profitèrent de la position prise par les nôtres en Sibérie pour

faire un coup d'Etat. Et notre révolution nationale traversa une nouvelle crise profonde. Du point de vue des idées et de notre politique pratique, nous nous trouvâmes dans une situation plus difficile encore qu'au début de la guerre.

Après la première surprise au lendemain du coup d'Etat, nos soldats de Sibérie prirent d'emblée position contre Koltchak. Leurs mobiles étaient ceux même qui avaient fixé leur attitude envers la Russie tsariste et la dictature bolcheviste; ils voyaient le même absolutisme, les mêmes tendances antidémocratiques, les mêmes méthodes de violence, les mêmes cruautés, le même désordre, la même corruption et la même anarchie. Tout leur amour pour la Russie, tout leur désir de venir en aide à cette malheureuse nation, tout leur esprit révolutionnaire ne purent vaincre leur répulsion contre un tel régime, et leur volonté de quitter au plus tôt la Russie n'en fut que renforcée. Depuis le début de la guerre, ils n'avaient en tête qu'une idée : aller se battre contre le fol impérialisme de l'Allemagne, contre la violence et la perfidie de Vienne, contre la brutalité de Budapest. Entre le bolchevisme et Koltchak, ils ne voulaient pas choisir.

Notre direction politique et militaire traversa alors pour la seconde fois une profonde crise intérieure, tout comme l'année précédente, lors du conflit dans le Conseil national entre les orientations « russe » et « occidentale ».

Ainsi se présente, du point de vue théorique comme de celui de la politique pratique, le problème de l'intervention de notre armée en Russie. Au fond, c'est le problème général de nos rapports avec la Russie dans le passé et le présent; et c'est aussi le problème de toutes nos conceptions philosophiques dans le domaine de la politique intérieure et extérieure, le problème de l'évolution, de la structure, de la tradition de notre peuple. Quand on en sera arrivé à traiter cette question, non plus du point de vue des personnalités intéressées, mais sous l'angle plus large de la politique générale et nationale, de la philosophie et de la morale, on verra à quelle hauteur d'idée et de conscience s'est maintenue notre révolution nationale. Ni ceux qui, à droite ou à gauche, nous reprochent

notre non-intervention, ni ceux qui nous reprochent au contraire d'avoir quand même pratiqué une politique d'intervention n'ont, il me semble, le moindre sens des conditions spirituelles de notre révolution nationale, de ses possibilités pratiques et des circonstances réelles dans lesquelles elle se déroula. Ils ne comprennent pas non plus, je pense, nos relations avec la Russie, qui doivent être celles de deux Etats et de deux peuples indépendants.

Quelques mots seulement, au passage, sur l'une et l'autre de ces critiques.

A. A droite, on aurait voulu qu'en 1918 nous prissions Moscou, Kiev et Pétrograd pour dominer toute la Russie, détruire le bolchevisme et rendre la Russie à un gouvernement russe bourgeois ou socialiste révolutionnaire, donc à la politique alliée, dans l'intérêt de la Russie et du slavisme. Mais c'était n'avoir aucune idée de la situation réelle. Nous n'avions pas assez de soldats ni d'armes, nous étions en plein travail d'organisation. La Russie était déjà décomposée, et c'eût été de notre part une folie de penser que notre intervention pût y créer quelque chose de durable. La révolution russe était comme un mouvement de la nature, trop profondément populaire pour que nous pussions alors nous en emparer. Notre intervention ne pouvait que détruire notre propre embryon d'armée, nous empêcher d'envoyer en Occident le moindre soldat, de faire ce que, militairement, nous avons pu faire par la suite et qui nous fut si utile, et donc menacer de la façon la plus sérieuse toute l'existence de notre propre révolution.

Demander cette intervention, c'était en même temps n'avoir aucune idée de l'état moral et de la psychologie de nos soldats, de leurs sentiments pour la Russie d'alors, de leurs idées sur toute notre révolution et sur toute la guerre. Notre légionnaire n'a jamais obéi passivement : il a toujours voulu connaître les raisons des ordres reçus, il a discuté sur tout et, en fin de compte, il a toujours collaboré en tout à la décision prise. Nous savons tous qu'une armée régulière ne peut pas et ne doit pas avoir ce caractère : mais notre armée était une

armée révolutionnaire de volontaires, particulièrement démocratique, et par suite, politique.

Je sais que dans l'armée et dans les milieux politiques quelques petits groupes avaient une opinion différente. Une unanimité de pensée toute mécanique eût, au reste, été quelque chose d'assez triste. Tous, et le président Masaryk lui-même, nous avions réfléchi à fond, passionnément, sur ce problème, et nous avions conscience de notre responsabilité. Tout esprit impartial reconnaîtra que les événements nous ont donné raison. La publication de documents authentiques, certains de nature militaire, dont une partie provient de nos Alliés, le montrera avec encore plus d'évidence.

En 1919, il était encore plus impossible de songer à une intervention. A cette époque, elle eût été vouée, par suite du manque de transports, de ravitaillement et d'organisation, et à cause d'impossibilités techniques, à aboutir à la perte de l'armée, qui eût sombré dans l'anarchie bolcheviste déjà consolidée. J'en ai pour preuves, avec les dépêches et rapports officiels du général Janin, les mémoires des états-majors auxquels ils servaient de base ; les uns et les autres m'ont été adressés au temps où se faisaient auprès de nous des tentatives en vue d'une nouvelle intervention. Mais, en outre, vouloir intervenir en 1919, alors que la paix régnait déjà partout, c'était demander l'impossible à nos soldats qui, après plusieurs années de souffrances, étaient au bout de leurs forces et de leurs nerfs.

B. A ceux qui, à gauche, reprochent à notre révolution nationale d'avoir été contre-révolutionnaire, nous répondons nettement : « Oui, nous sommes et nous avons été contre vous. Nous n'avons pas fait contre vous de contre-révolution armée, mais nos sentiments démocratiques se sont révoltés contre votre caricature de socialisme, contre vos inutiles effusions de sang, contre votre jésuitisme prolétarien, contre vos méthodes, identiques à celles de l'absolutisme du Moyen Age et peut-être même pires, car vous avez fait litière des principes les plus sacrés de l'humanité, en proclamant et en appliquant dans votre politique la règle que la fin justifie les moyens. »

Chez nous aussi, certains des théoriciens ou des hommes d'action de la politique prétendent que notre *révolution* nationale a fait tort à la *révolution* russe. Il y a parmi eux des partisans de « l'art pour l'art », pour qui le mot de *révolution* est sacré. De quelque manière que se fasse une révolution, quelles qu'en soient les méthodes, il leur suffit qu'elle se réclame des idéals socialistes. Pour nous, une révolution qui dans la réalité n'a fait que caricaturer l'idéal socialiste et le compromettre par sa cruauté et son incapacité pratique n'a pas de quoi nous en imposer. Je ne veux pas rechercher si l'on pouvait ou non faire en Russie une révolution plus humaine. Il est certain que dans l'histoire des peuples il y a des instants où une révolution est moralement justifiée et politiquement nécessaire, et où s'y opposer serait criminel. Mais même dans ce cas nous ne pensons pas qu'on ait le droit de s'écarter des principes d'humanité. A nos yeux la révolution bolcheviste russe a été beaucoup plus sanglante qu'il n'était nécessaire; son cours a montré que ni le peuple, ni les intellectuels, ni les chefs révolutionnaires n'avaient la capacité et la préparation politique suffisantes, n'étaient à la hauteur de leur tâche; et enfin les méthodes politiques par lesquelles le bolchevisme a accompli et défendu la révolution étaient immorales. Je sais que le bolchevisme d'aujourd'hui a beaucoup appris, qu'il s'est bien modifié et que sur bien des points il a changé sa manière d'agir. Il cherche de nouvelles voies vers un compromis et voudrait faire oublier bien des choses. Mais les actes inhumains de la révolution restent inexcusables.

Je ne marque ici que la position de principe que notre révolution nationale, guidée par ses sentiments, prit et garda dans la pratique à l'égard du bolchevisme. Nous sommes contre les révolutionnaires qui glorifient la révolution pour la révolution. Leur révolutionnarisme est ou simple pose, ou superficialité et ignorance : dans la masse, il n'est que démagogie et souvent brutalité. Ce genre de révolutionnarisme se rencontre aussi dans notre pays. Mais, nous, qui avons fait vraiment une révolution chez nous et à l'étranger, pour les biens les plus sacrés du peuple, qui avons conspiré, qui avons cons-

ciemment préparé à l'intérieur une insurrection et l'avons réalisée hors de nos frontières, au mépris des sacrifices personnels qu'elle exigeait de nous, nous avons le droit de parler ainsi, tout comme nous avons le droit de repousser toutes ces démagogies nationalistes qui, sous divers noms, prétendent donner des leçons et des certificats de patriotisme à ceux qui mettent au service de la nation, mais leur travail.

Notre révolution nationale suivit donc sa propre voie sans souci de la droite ni de la gauche. Elle se garda d'employer la violence quand elle pouvait s'en dispenser, mais elle sut se servir avec la dernière énergie de la force pour réaliser son idéal. Elle ne commit nulle part envers notre tradition nationale et les idéals de pure humanité l'infidélité de soutenir la réaction, mais elle ne souilla pas non plus sa conscience d'un appui direct ou indirect prêté aux hommes qui étaient responsables de la cruelle tragédie russe et de ses inutiles effusions de sang. Elle n'en conserva pas moins au peuple russe et à son idéal slave un amour profond ; mais il fut critique et raisonné. Ses propres souffrances lui révélèrent le fond de ces problèmes, et elle en tira un grand enseignement pour l'avenir. *Pour n'avoir plus à revivre pareilles tragédies, il nous faut une Russie reconstruite, démocratique*; *une Russie nouvelle avec des sentiments nouveaux, des plans et des buts politiques nouveaux, avec une mentalité rapprochée de la nôtre, une mentalité démocratique et qui n'aura plus de place pour les conceptions impossibles de la vieille Russie tsariste et de ses idéologues. Par sa seule existence, une telle Russie serait la véritable défense de notre indépendance d'Etat.*

Avec une telle Russie, nous pourrons, les autres Slaves et nous, faire une politique réellement slave.

Cette Russie deviendrait un élément d'équilibre dans nos rapports avec l'Allemagne et l'Occident. Toutes les exagérations panslavistes ne feraient que compromettre cet équilibre et nous mettraient en conflit avec le reste de l'Europe, qui alors marcherait contre la Russie et contre nous.

Je crois en cette future Russie démocratique, et c'est pourquoi je n'ai aucune crainte au sujet de nos destinées.

C'est encore l'un des enseignements de l'histoire de notre révolution en Russie.

VII. La guerre mondiale n'a pas atteint tous ses buts. La lutte contre les progrès de la démocratie se poursuit. La Tchécoslovaquie et l'Allemagne.

La grande guerre a donc été la lutte de l'absolutisme médiéval contre la démocratie moderne. L'enjeu en était le triomphe et l'application des principes de démocratie politique, de liberté nationale et de justice sociale dans toute l'Europe. Notre révolution nationale fut un exemple et une expression typique de ce combat grandiose. Les idées de la grande majorité de nos légionnaires sont d'ailleurs à ce point de vue, aujourd'hui encore, très caractéristiques.

Cinq ans après la guerre, nous pouvons dire que les principes démocratiques ont triomphé dans l'ensemble. *Mais « dans l'ensemble » ne signifie pas « entièrement ».*

A. Du point de vue des principes de démocratie politique, on peut dire avant tout qu'extérieurement la victoire paraît complète, bien qu'elle ne le soit pas. La guerre s'est terminée sur les champs de bataille, par la victoire des Alliés et la défaite des Empires centraux. Dans tous les Etats vaincus éclata une révolution politique. En Allemagne elle détrôna les Hohenzollern et toute une série de dynasties allemandes, et elle enleva le gouvernement du Reich aux milieux dirigeants bureaucratiques, militaires et aristocratiques, pour le remettre aux mains des partis ouvriers et socialistes. En Autriche-Hongrie, la révolution balaya la dynastie, l'aristocratie, la bureaucratie, l'influence de l'armée et celle de la haute Eglise. En Bulgarie, elle emporta les cercles politiques dirigeants et le monarque régnant. En Turquie même, la guerre se termina par une révolution et un changement des milieux gouvernants, et en Grèce, enfin, elle se termina d'abord par une révolution vénizéliste qui, malgré le retour temporaire de Constantin et la contre-révolution qui l'accompagna, entraîna

par les conséquences de la nouvelle guerre gréco-turque la victoire des mêmes principes que dans ces divers pays. Enfin, la Russie absolutiste, qui figurait parmi les Alliés, succomba au courant démocratique révolutionnaire; le tsarisme et la dynastie disparurent ainsi que les milieux dirigeants, et la libération du paysan fut le résultat le plus profond de la Révolution. Ce mouvement s'égara, il est vrai, dans l'extrémisme révolutionnaire du bolchevisme.

En pratique, le plan international de l'impérialisme pangermaniste échoua entièrement. La création de nouveaux Etats ferma le chemin de l'Orient à l'Allemagne qui, privée de ses colonies, de sa flotte et de certains de ses territoires européens, ne peut plus maintenant réaliser ses plans d'hégémonie en Europe et de suprématie dans le monde. Tous ces résultats ont été rendus définitifs par les traités de paix de Versailles, de Trianon et de Saint-Germain.

B. En ce qui concerne les nationalités aussi, la guerre aboutit à des résultats inattendus. Au cours de la réorganisation de l'Europe, la philosophie politique que les Alliés avaient élaborée, en l'exposant de la façon la plus nette dans leur note du 10 janvier 1917, au président Wilson et en acceptant plus tard les principes wilsoniens sur le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, fut appliquée dans ses grandes lignes. L'Autriche-Hongrie fut détruite, et diverses parties du territoire des Etats vaincus furent incorporées dans l'unité de nouveaux Etats nationaux. Cependant le principe de libre disposition des peuples n'est pas appliqué entièrement et matériellement dans toutes ses conséquences; d'une part, parce qu'il est impossible de l'appliquer partout ainsi: de l'autre parce que les circonstances politiques ne permirent pas de le faire prévaloir entièrement. Il faut pourtant reconnaître que *du point de vue théorique et moral comme de celui de la politique pratique, l'un des plus grands résultats de celle guerre fut justement l'application du principe des nationalités.* La constitution de nouveaux Etats nationaux aura, dans tous les domaines, une influence très considérable sur la vie de l'Europe.

C. Quant aux principes de justice sociale qui, dans cette guerre pour l'idée démocratique, étaient en jeu bien plus qu'il ne semblait au premier abord, les changements furent aussi très grands. Bien que ces principes sociaux n'eussent pas été un des buts de guerre directs des puissances belligérantes, bien que, tout au contraire, les intentions des dirigeants fussent exactement à l'inverse, la guerre eut sur ce point les résultats les plus inattendus. Petits paysans et prolétaires acquirent presque partout une grande influence dans les Etats agricoles et industriels, et les classes inférieures, paysannes et ouvrières les plus humbles, furent appelées à collaborer aux gouvernements. Parfois même elles eurent pour un temps tout le pouvoir entre leurs mains. La réforme agraire, aujourd'hui générale, est en réalité une révolution agraire. En Russie, enfin, la guerre poussa cette conséquence jusqu'au régime bolcheviste.

Remarquons, en passant, combien, durant la guerre, certaines affirmations du marxisme se révélèrent caduques, sa crise grave, et l'inexactitude de quelques-unes de ses thèses principales éclatante. Dans presque tous les Etats, il fut incapable de donner aux partis socialistes une juste ligne de conduite politique pour le temps de guerre. Et ceux qui lui furent le plus attachés avant et pendant la guerre, les Allemands par exemple, commirent de nombreuses fautes. Le bolchevisme d'ailleurs est le disciple conséquent du marxisme. Aussi, aujourd'hui, tous les partis socialistes qui ont pu obtenir une situation dirigeante et collaborent au gouvernement revisent-ils en réalité le marxisme par leur activité pratique. C'est la révision la plus efficace ; il faut exiger seulement qu'elle soit continuée avec ténacité et avec logique.

Il serait insensé de penser que ce grand mouvement des petits paysans et des ouvriers pour la justice sociale, conséquence de la victoire des principes démocratiques dans la guerre mondiale, est purement passager et que les vieux temps reviendront. Tout ce que nous avons dit ici sur la nature de la guerre, sur l'évolution de l'Europe moderne, sur les bases spirituelles de notre révolution nationale, montre suffi-

samment, je pense, que bien que notre société ne soit pas appelée à être socialiste demain ou après-demain, les progrès du socialisme et sa victoire, sa participation et celle des larges masses paysannes au gouvernement, sont, chez nous, un fait durable, suite directe des conditions de l'évolution de la société moderne et des conceptions morales de l'humanité contemporaine. La dernière guerre n'a fait que renforcer et généraliser ces idées en Europe. *L'idée d'humanité, l'idée de justice sociale et l'idée de liberté nationale sont aujourd'hui la base de toute société démocratique. L'évolution de la pensée humaine nous a conduits à ce stade. Tout recul est impossible*; ne regardons donc pas en arrière, mais en avant.

Dans son ensemble, le bilan de la grande guerre est ainsi vraiment considérable. En réalité, l'Europe a traversé un grandiose bouleversement politique, économique et social, une véritable révolution politico-sociale d'où l'avenir fera dater une nouvelle époque de son histoire. Notre génération ne peut pas se rendre exactement compte de l'étendue de ces événements, ni les apprécier justement. Nous devrions ne pas nous plaindre de nos misères présentes, mais remercier le destin de nous avoir fait vivre en des temps si émouvants, si riches en faits, en idées nouvelles et en impressions puissantes. Notre libération nationale n'est que le résultat et l'expression de ce bouleversement mondial qui, du fait qu'il est lié à la restauration de notre Etat, a eu l'influence la plus profonde sur les idées, sur la vie économique et sociale de notre peuple. Notre politique ne devra jamais l'oublier.

Bien que les résultats de la guerre, au point de vue moral et politique, soient en réalité immenses, nous n'avons pas encore aujourd'hui la tranquillité que nous souhaiterions. Nous vivons toujours dans la crainte du lendemain et, sur toutes les lèvres, nous voyons cette question : pourquoi n'avons-nous pas encore le calme désirable?

Si l'on ne peut pas exposer ici cette question dans toute sa complexité, on peut au moins toucher à quelques-uns de ses principaux éléments.

Dans la lutte pour la démocratie mondiale, nous avons abouti, dans certains cas, à des extrêmes excessifs, et, dans d'autres cas l'application des principes démocratiques n'est pas allée aussi loin que le commandait l'intérêt d'une paix véritable. On en peut donner des exemples dans tous les domaines où a touché la guerre.

A. Dans la lutte pour la démocratie sociale, nous avons abouti à l'extrême bolcheviste, qui est un dissolvant de la vie intérieure de tous les Etats et un élément de désorganisation dans les rapports internationaux. Le bolchevisme ne peut se maintenir qu'à la faveur de la nervosité internationale et intérieure et d'un état de tension durable; mais il pousse fatalement à la réaction toutes les autres classes de la société. Plus on se rapproche d'une vie politique, économique et sociale normale, plus sa décomposition est rapide, son incapacité évidente. Il a partout le même résultat, une crise du socialisme, dont les positions en sont affaiblies. En ces derniers temps, la politique bolcheviste elle-même le comprend et, par suite, revise ses méthodes et sa tactique. Elle évolue lentement à droite vers un compromis, qui lui permette de conserver de ses institutions ce qu'elle peut. Elle abandonne visiblement l'espoir d'une prompte révolution universelle.

B. Pour l'aspect national de la démocratie nous sommes arrivés soit à une imparfaite application de ce principe, soit à une excitation du sentiment national qui l'a poussé au chauvinisme et à de nouvelles sortes d'impérialisme. Il y a des cas où peut-être, dans certains Etats, on aurait pu appliquer plus exactement les principes de démocratie dans les questions nationales sans modifier pour cela profondément l'aspect général ni l'état de l'Europe réorganisée.

Voici d'autre part tous ces divers mouvements populaires auxquels on a donné d'une façon générale, bien qu'avec une certaine inexactitude, le nom de fascisme. Le fascisme italien est, en effet, par sa nature, un mouvement tout à fait différent du nationalisme radical de Hitler en Bavière et de l'Orgesch allemand, des organisations magyares du même genre, du « mouvement national » chez nous, etc... Non seu-

lement ces mouvements, par leurs tendances, rendent l'opinion plus nerveuse et contribuent à l'agitation générale, mais, par leur base morale, ils sont en opposition radicale avec l'idéalisme incarné dans les doctrines d'humanité qui ont gagné la guerre, avec tous les principes de démocratie et toutes les idées de justice nationale et sociale qui ont été le fondement de notre révolution. Tout véritable démocrate tchécoslovaque qui veut vivre dans l'esprit de notre révolution doit repousser ce système d'idées dans son principe et dans toutes ses conséquences.

C. Voici enfin un dernier motif pour lequel nous n'avons pas encore le calme désirable; c'est le principal, et il est décisif. La guerre mondiale a été la lutte de deux conceptions philosophiques représentées par la démocratie occidentale et par les principes aristocratiques et théocratiques de l'Europe centrale. Ce qui était en question, c'était de savoir si, après la guerre, les nations vaincues de l'Europe centrale s'adapteraient au nouvel ordre de choses, non seulement extérieurement mais aussi intérieurement, dans leur conception générale du monde; si elles accepteraient l'idéal démocratique dans toutes ses conséquences *et si elles accompliraient cette révolution spirituelle que la France, l'Angleterre, l'Italie et l'Amérique ont déjà accomplie aux XVIII*e *et XIX*e *siècles et nous au cours du XIX*e *pendant notre renaissance nationale*?

On a le regret de constater que l'Allemagne a bien effectué une révolution politique, mais que jusqu'ici, dans son ensemble, *elle n'a pas encore fait cette révolution spirituelle absolument indispensable pour elle et pour nous, qui est la condition de la paix européenne.* Il y a bien en Allemagne une forte aile gauche qui s'efforce dans ce sens. Dans l'état actuel des choses, on doit cependant constater qu'une importante majorité s'oppose à cette régénération, et il semble même qu'elle continue à défendre consciemment tout son système d'idées d'avant-guerre. C'est un malheur pour l'Allemagne et l'Europe. Parmi les peuples de l'ancienne Autriche-Hongrie, nous avons, pour notre part, accompli entièrement cette révolution; l'Autriche l'a fait dans une grande mesure, la Yougoslavie

presque entièrement et, jusqu'à un certain point, la Roumanie même qui, par ses origines, jouit des avantages de la civilisation latine. Seule des Etats de l'Europe centrale, et bien qu'elle eût traversé deux révolutions politiques, la Hongrie n'a pas fait cette révolution spirituelle et morale, qui aurait dû être aussi, dans une certaine mesure, sociale (par la réforme agraire). Nous nous trouvons donc avec nos voisins, la Hongrie et l'Allemagne, *dans la même opposition d'idées qu'au début de la guerre*, e on le voit à toutes ces provocations, ces propagandes, ces tentatives de coups de mains réactionnaires, ces conspirations militaires et ces menaces de revanche qui viennent de là-bas.

Je sais que les différends entre les divers Etats européens se manifestent aujourd'hui surtout sous la forme concrète de questions de réparations, de désarmement, de territoires perdus par les vaincus et de minorités ethniques. Mais, pour caractériser cette situation d'un point de vue philosophique, il faut reprendre une précédente formule. *Dans la grande guerre mondiale, la démocratie a bien été victorieuse. L'Allemagne et la Hongrie ont été vaincues matériellement, désarmées et mises, pour l'instant, hors d'état de nuire, mais la paix n'est pas encore réalisée, car l'esprit qui a provoqué la guerre n'a été que faiblement modifié dans de larges couches de la population de ces deux Etats. Bref, l'Allemagne n'a pas accompli entièrement sa révolution spirituelle.* Voilà le danger de l'heure présente, et c'est pour nous tous un mémento pour l'avenir.

En ce sens, la grande guerre n'a pas atteint son but, et nous devons voir autour de nous certains dangers pour notre révolution nationale. C'est la situation où, dans les temps critiques de notre histoire nationale, nous nous sommes toujours trouvés par rapport à nos voisins. La guerre mondiale et notre révolution nationale, conduite conformément à nos traditions, nous ont replacés dans notre position historique. Certains de nos compatriotes soutiennent que notre esprit révolutionnaire traditionnel et démocratique nous a menés à notre perte dans le passé, nous a conduits à Lipany [1] et à la Montagne Blanche.

1. Bataille de 1434, où les Hussites radicaux furent défaits par les éléments modérés ou conservateurs (*N. du T.*)

D'autres pensent, au contraire, que les causes de la catastrophe de la Montagne Blanche, c'est l'inimitié de la noblesse envers le peuple tchèque, l'asservissement de ce peuple et l'abandon de nos traditions démocratiques. Pour moi, je ne vois que ceci : *De même que les plus grands événements de notre histoire se placent au temps où l'idée de la solidarité humaine, de la justice nationale et sociale et de la liberté spirituelle animaient toute notre nation, de même notre récente libération n'a été que la conséquence de la victoire générale de toutes ces grandes idées dans la guerre la plus cruelle que l'histoire ait jamais vue.*

VIII. Le legs de notre révolution nationale.

Je voudrais dans ma conclusion réunir en une brève synthèse tout ce que je viens de dire.

Notre révolution nationale nous apparaît comme une lutte pour l'idée nationale, pour les principes de démocratie et pour l'idée de justice sociale, c'est-à-dire pour des idées qui procèdent toutes de l'idéal humanitaire. Dans un dur combat de quatre années, nous avons pris conscience de toute une série de problèmes nationaux, que nous devons aujourd'hui résoudre dans l'esprit de cette philosophie. Ce sont les problèmes de notre existence nationale et de notre Etat; c'est aussi la question des conclusions que nous devons tirer de cette philosophie à l'usage de notre politique extérieure et intérieure, et de la vue que nous prenons de notre position dans le monde.

Le sens de notre révolution nationale et tout son cours montrent nettement que nous sommes unis indissolublement à l'Europe occidentale par les affinités intellectuelles et par nos conceptions philosophiques. *Par notre culture, nous appartenons entièrement à la sphère de civilisation de l'Europe occidentale.*

Intellectuellement, nous devons donc regarder avant tout vers l'Occident, et la France, l'Angleterre et l'Amérique doivent voir que dans les idées comme en politique, c'est avec elles que nous sommes.

De toute cette lutte il ressort aussi avec évidence que par les sentiments, la politique et les intérêts, nous sommes indissolublement unis avant tout avec les Yougoslaves, et ensuite avec les Roumains. Notre politique d'après-guerre ne fait qu'exprimer fortement ce fait. Enfin, notre ambition doit être de conserver toujours avec l'Italie les relations loyales et sincères que nous avons établies pendant la guerre. La Pologne est notre voisin slave le plus proche, et nous avons toute une série d'intérêts communs avec elle. Notre Etat est né des mêmes souffrances et des mêmes grands principes; c'est ce que, chez nous, nul ne doit oublier. Dans la politique, nous devons conserver et resserrer nos liens de sentiment et d'intérêt avec la Russie, dans la forme qu'ils ont prise durant la guerre. Je suis persuadé que l'histoire des rapports de notre révolution nationale avec la Russie contribuera beaucoup à nous faire bien comprendre ce problème, l'envisager calmement, et tirer de cet examen, pour notre politique, les conclusions justes. En quatre années d'après guerre, nous avons déjà déterminé nos rapports avec nos autres voisins et notamment avec les Allemands. Notre politique devra continuer à suivre la ligne que nous avons tracée.

En politique intérieure, nous devons aussi approfondir et appliquer dans toutes leurs conséquences ces mêmes principes qui furent les bases de notre révolution nationale. C'est en ce sens que le président Masaryk a exposé le problème de notre politique intérieure dans cette déclaration de Washington qui doit rester toujours notre programme d'avenir. Nul ne peut la négliger, qui veut réfléchir sur le sens de notre révolution nationale et sur ses conséquences pour notre politique intérieure; elle contient tout en substance, de la réforme agraire et de la séparation des Eglises et de l'Etat jusqu'aux principaux problèmes de politique sociale. Et nous ne devons pas oublier que la condition de notre liberté nationale et de l'indépendance tchécoslovaque est l'unité des Tchèques et des Slovaques. Sans les Tchèques, les Slovaques auraient tout perdu.

Notre révolution nationale ne peut pas renier le principe de justice nationale dans la politique intérieure; elle ne peut donc pas ignorer le problème des minorités. Ici aussi, elle doit appliquer les principes d'humanité et de démocratie, tout en avertissant ceux qui voudraient abuser de ces principes contre notre révolution nationale et contre l'Etat qui en est sorti que les principes humanitaires et les droits de la démocratie sont sacrés, mais plus sacré encore le droit de la démocratie à défendre son existence. Pendant la guerre, les Allemands de Tchécoslovaquie et les Magyars étaient au camp de l'absolutisme et de la réaction. Cela seul devrait suffire à leur interdire d'abuser contre la démocratie des principes démocratiques. Aux époques les plus glorieuses de notre histoire, alors que toute la nation luttait pour ses libertés et pour son idéal politique et religieux, pour ses traditions démocratiques et pour son idée nationale, les Allemands ont toujours été du côté de la réaction : ainsi aux temps hussites, sous Georges de Podiébrad, pendant toute la Contre-Réformation, sous les premiers Habsbourgs, après la Montagne Blanche, lors de notre renaissance nationale, durant toute l'ère des luttes constitutionnelles en Autriche-Hongrie [1], enfin et surtout, à plus forte raison, dans la dernière guerre.

Voilà le mauvais héritage avec lequel les Allemands et les Magyars sont entrés dans notre Etat. Dans une démocratie sans frein, qui n'a pas le sens de la discipline, où l'on ne voit point que si la démocratie donne des droits importants au citoyen elle lui impose des devoirs encore plus grands, il est facile d'abuser des principes démocratiques et de pousser l'Etat vers l'anarchie. Parmi nos Allemands et nos Magyars, certains éléments très divers, toujours imprégnés de cet esprit réactionnaire qui conduisit à la guerre mondiale, et qui comprennent que notre Etat est né du principe démocratique, voudraient abuser de ce principe pour pousser la République et la nation à l'anarchie. Alors la réaction qui nous guette pourrait reprendre la parole et obtenir des succès dangereux

1. 1860-1911 (*N. d. T.*

pour l'Europe démocratique. *Notre devoir à tous, le legs de notre révolution est de nous défendre contre ce danger.*

Reviser leurs traditions, renoncer à tout emploi abusif des principes démocratiques contre l'Etat dont ils font partie, abjurer définitivement toute penchant pour la philosophie de violence d'avant-guerre, c'est pour les Allemands et les Magyars de notre pays la seule voie qui puisse les conduire à une réconciliation avec les Tchèques, avec les Slovaques et avec la démocratie tchécoslovaque.

Mais d'autre part, parmi nous-mêmes, de grands dangers nous menacent. Nous ne devons pas oublier que cette lutte pourrait conduire notre jeune démocratie à des actes capables d'introduire dans notre organisme national, dans l'organisme de notre Etat les bacilles funestes pour nous de la réaction. Ici encore, il nous faut redire notre *mémento* : N'oublions pas que les Etats vivent de ce qui les a fait naître.

Il nous reste enfin un problème essentiel. Il ne suffit pas de proclamer un idéal humain de démocratie et de justice nationale et sociale, il faut avant tout, *dans l'esprit de cet idéal, faire notre éducation et celle de tous les citoyens de la République.* Il nous faut bien approfondir le problème de la démocratie, bien réfléchir sur les droits du citoyen, mais aussi sur ses devoirs et *ne jamais oublier qu'il est singulièrement plus difficile d'organiser et de diriger un Etat démocratique qu'un Etat absolutiste.*

Un regard sur la carte de l'Europe nous montre que la Tchécoslovaquie est une espèce d'îlot. L'étude de notre histoire nous confirme que le destin de la nation tchécoslovaque a été d'être un îlot dans l'histoire de l'Europe. Cette esquisse d'une philosophie de la dernière guerre souligne encore ce fait. Du point de vue des idées, du point de vue national et du point de vue social, nous constituons en un sens un îlot qui, pendant la guerre, a résisté à toutes les vagues de la violence et de la réaction voisines.

Si nous voulons sortir de cet isolement de nature particulière, nous devons donner la main à ceux qui, par leurs idées, sont les plus proches de nous, nous devons avoir leurs sympathies, leur appui moral, leur approbation et leur aide. Toute

notre politique intérieure et extérieure doit donc être dirigée de façon à conserver toujours l'appui qu'elle a su obtenir de l'Occident pendant la guerre. Nous devons aussi travailler énergiquement autour de nous à ce que ces idées fassent la conquête de ceux mêmes contre qui nous avons dû lutter pour elles. Cet effort sera, sans nul doute, long et pénible. Affirmer un idéal d'humanité et de justice nationale ne signifie pas faire à tout prix des concessions aux adversaires, ni renoncer à quoi que ce soit, ni rester indifférent à tel ou tel but national. Au contraire, c'est mener une lutte énergique pour imposer son droit partout et en tout. De l'habileté ou moins grande avec laquelle nous mènerons cette lutte dépend notre existence nationale.

Je n'ai aucune crainte pour cette existence, à une condition: c'est qu'aussi bien envers nos amis qu'envers nos anciens ennemis nous la défendions selon l'idéal qui a conduit à sa grande victoire notre révolution nationale.

Edouard Benès.

LA MORT

DE

PIERRE LOTI

Pierre Loti est mort. Celui qui fut le plus prestigieux écrivain de la langue française, celui qui pendant cinquante années nous chanta avec tout son cœur «les deux ou trois chansons que tout poète doit chanter et qui sont toujours les mêmes », cet arrière petit-fils de marins qui passa toute sa vie à courir le monde,cherchant au bercement des flots la réponse anxieuse à son doute, Pierre Loti est mort. Malade depuis quelques mois, vieilli, ne sachant plus, hélas, se servir comme jadis de ces mots frais et jeunes qui enchantaient ses amis il avait quitté sa maison de Rochefort pour venir le mardi 7 juin dans son ermitage d'Hendaye.

Voici trente-deux ans qu'une amitié fidèle avait commencé d'initier Pierre Loti au pays basque, et d'Ascain à Sare, de Saint-Jean de Luz à Erribiague, il en avait parcouru tous les sentiers, il en connaissait tous les habitants et savait au bruit des cloches et des musiques deviner dans quel village il y avait fête et partie de pelote.Combien de fois il avait,guidé par Otharé, le premier *pelotari* de France, couru les villages de contrebandiers, les auberges de frontière. Que de longues causeries

avec Ignacio et Pantchiket tandis que dominant les horizons marins, on entendait les « sinistres tapages de vent ou de marée.» Mais qu'est-il devenu le vieux chemineau tout courbé, tout tremblant qui vint un jour d'août, une boîte noire attachée dans le dos, frapper à la porte de la maisonnette basque? il avait de bons yeux suppliants, il portait pour vêtement l'inusable caban de marine et son livret militaire disait : « a pris part au bombardement de Thuan-an (Tonkin)». Mort sans doute, sans avoir revu sa Bretagne... Et qu'est-il devenu le noble et beau Ramuntcho, coiffé du béret et chaussé d'espadrilles « souple et silencieux dans sa marche de montagnard. » Disparu peut-être lui aussi et retourné à l'éternelle poussière. Cependant la Bidassoa continue à refléter la maison et les contrebandiers le soir glissent lentement sur ses eaux, la nuit c'est...

un miroir immobile et clair un peu plus lumineux que le ciel où se reproduisent et se renversent toutes les constellations d'en haut, toute la montagne d'en face, découpée en silhouette si sombre sur l'atmosphère tranquille.

Le paysage familier n'a pas changé, le rythme des heures est éternellement le même, et selon la marée monotone le flot marin revient deux fois par jour emplir ce lit plat qui ressemble alors à

un lac, une charmante petite mer où courent de minuscules vagues bleues, — et les barques flottent, les barques vont vite; les bateliers chantent leurs airs des vieux temps qu'accompagnent le grincement et les heurts des avirons cadencés. »

Non, Pierre Loti, n'a pas dit adieu au pays basque, il n'a pas répété le chant du barde Yparraguire *Adio Euskualleria.* Et puisque ses forces de malade reviennent un peu, il veut de nouveau respirer cet air de montagne embaumé des premières fleurs du printemps. Il veut de sa chambre revoir la lumière radieuse par les vitres grandes ouvertes et aspirer à longs traits les souffles tièdes venus de la mer. Depuis des mois ceux qui longeaient la Bidassoa regardaient avec émotion les volets verts obstinément clos qui se sont fermés comme des

yeux et dans le grand jardin aux arbres magnifiques nul pas ne venait troubler le sautillement des oiseaux sur les pelouses. Soudain, par un matin de juin, la maison s'est réveillée : c'est le docteur Duruthy, l'ami fidèle, qui est venu de Fontarabie aérer les pièces, installer les chambres et redonner à toute la demeure un aspect riant et de bon accueil. Il faut que tout soit lumineux et gai pour ce grand malade qui veut vivre encore et garde l'espoir, au pays basque, de prolonger ses jours en recouvrant la santé.

S'il n'entend plus les bruits du village et ceux de la campagne, s'il ne perçoit plus l'aubade lointaine des coqs, du moins il peut deviner au battement des avirons, le départ d'un pêcheur pour le large, s'il lui est interdit de grimper à son cabinet de travail par la fameuse échelle de corde, du moins tous les objets familiers qui l'entourent, la silhouette précise des vieux meubles, la blancheur laiteuse des fenêtres, la senteur des innombrables roses et le parfum doux des herbes et des feuilles lui rappelleront le temps passé avec les visions lointaines qui dorment dans ses yeux. Si la nuit est longue et douloureuse, parce que près de sa tête :

tinte un petit bruit régulier, rapide, monotone, le tic-tac grêle d'une montre, qui est là, pendue, et qui se dépêche, qui se dépêche, comme enfiévrée par la fuite du temps qu'elle voudrait suivre... Vite, vite tout se précipite, les secondes, les minutes, les heures... Illusion, l'immobilité et le silence; une même course folle emporte les jours et les ans, la terre et les mondes, un même tourbillon les entraîne et les use... Mon Dieu, tant de ruines, en arrière de ma route, et tant de choses que je voudrais revoir, achever ou comprendre.. Non je ne pourrai jamais.. Si vite, si vite, s'enfuit le temps, les secondes, les minutes, les heures.. Et ce sera demain la fin, avec le grand oubli...

du moins quand l'aube rose pointera ce sera la délirante aubade du soleil levant; dans tous les arbres

à pleins poumons, à plein gosier, moineaux, linottes, chardonnerets, pinsons et bouvreuils donneront de la voix.. dans l'ivresse de regarder naître encore un si beau jour.

Quand le rideau de brouillards sera tiré, là-bas, il reverra éternelles, immuables, les cimes brunes du Jaïz-Guibel,

perpétuellement dressées dans la lumière du ciel. Joie intime et vivifiante de retrouver dans un tiroir telles fleurs fanées d'anciens étés, dont l'âcre arome évoque des milliers de souvenirs et de respirer, par la fenêtre ouverte, les parfums exquis des chèvrefeuilles et des tilleuls. Joie profonde, mais rapidement évanouie, la dernière qui reste au cœur de l'homme, « quand on devient trop las ou trop meurtri pour s'attacher aux gens comme autrefois, c'est cet amour du terroir et des choses qui seul demeure, pour encore faire souffrir... »

* * *

Et dans une vision lente, les yeux à demi-ensommeillés il lui semble revoir toute sa vie : c'était comme un de ces kakemonos colorés et fragiles qui se déplient sans fin, laissant juste le temps de regarder et de se souvenir. Pour la première fois depuis qu'il existait, se réalisait ce rêve si souvent espéré :

de retourner, ne fût-ce que pour un instant furtif, en arrière, dans l'abîme des temps révolus, dans la fraîcheur matinale des autrefois plus ou moins lointains. »

Il lui semblait dans une demi-obscurité de brume assister de nouveau à une pièce comme en ce jour ancien, où dans une baignoire, il avait vu se dérouler sur une scène de théâtre son idylle polynésienne de *Rarahu*, et comme il avait souffert de cette profanation ! Mais cette fois, il n'y avait pas d'acteurs, pas de lumières, pas de bruits étrangers : nul rideau banal, nul décor peint ne s'interposaient entre lui et sa vision. C'était en même temps très doux et très estompé : tous ceux et toutes celles qu'il avait connus passaient et disparaissaient, tous les cieux de tous les pays se suivaient sur un horizon doré semblables à des vues de lanterne magique.

Voici dans l'île d'Oléron à l'extrémité de la petite ville de Saint-Pierre, la très vieille et silencieuse demeure blanche,

« blanche comme un logis arabe sous des couches de chaux que les siècles ont épaissies. Elle a des auvents peints en vert, et un grand portail cintré. Peu d'ouvertures sur la rue déserte ; toute la façade, garnie

de treilles anciennes, se développe sur une cour intérieure, où jaunissent au soleil quelques arbres centenaires, des amandiers, des grenadiers, un peu mourants et à bout de sève. Après la cour, un long jardin, après encore une petite vigne et un petit bois, confinant à la campagne, à cette campagne de l'île, partout sablonneuse et plate, avec, à l'horizon, l'Océan qui roule lourdement ses volutes sur des plages immenses et qui toutes les nuits fait entendre sa voix profonde. »

C'est là que vécurent il y a deux siècles ses ancêtres huguenots et cette Judith Renaudin, une de ses arrière grand'tantes, dont les lettres jaunies lui ont inspiré un drame émouvant.

Puis, c'est la maison de Rochefort, demeure de province très modeste

« où se sentait l'austérité huguenote et dont la propreté et l'ordre irréprochables étaient le seul luxe. »

Loti la revit brusquement, telle qu'il l'avait quittée quelques heures auparavant avec son musée, ses tentures anciennes, ses vases et les souvenirs qu'il avait rapportés de tous les coins du monde, tandis qu'au loin la Charente aux eaux argentées glisse et miroite et que sur le fond du ciel les mâtures des vaisseaux se profilent et s'estompent. Il revit tous les siens dont il restait le seul survivant ; tante Lalie et tante Clarisse, tante Corinne et tante Eugénie, toutes coiffées de bonnets de dentelle « avec des coques de rubans ou des fleurs. » Il revit sa mère,

« souriante dans l'embrasure de la porte, arrivant accompagnée d'un peu de soleil et du grand air du dehors. »

Il revit sa sœur, assise à la fontaine de Saint-Michel avec son fiancé, tandis que l'onde délicieusement limpide coulait dans un bassin antique sous des châtaigniers centenaires. Hélas,

cet avenir que les deux fiancés s'étaient là promis l'un à l'autre a fini comme un songe ; leur jeunesse a passé, leur âge mûr a passé, et aussi leur vieillesse côte à côte, ils ont connu les enfants de leurs petits enfants, et depuis quelques années ils dorment ensemble sous les mêmes dalles de cimetières. »

Il revit son frère aîné, de quatorze ans plus âgé que lui, qui tant de fois avait conté par lettres ses promenades à dos d'éléphant ou des chasses aux oiseaux merveilleux parmi les végétations folles de l'Indo-Chine; son frère qui avait été de loin son conseiller intime et secret et son grand camarade. Un jour d'avril 1867, une lettre était venue contenant ses derniers adieux; il était mort dans la nuit tropicale, à bord du paquebot qui le ramenait en France, deux jours avant d'arriver à Ceylan, et c'est là qu'on l'avait immergé dans le golfe de Bengale, une lettre de l'aumônier indiquait le degré de latitude exact. Vingt ans plus tard, lieutenant à bord d'un cuirassé qui se rendait en Annam pour bombarder les forts de Hué, Pierre Loti passait au point précis où avait été immergé le corps de son frère : c'était un matin, au petit jour; il s'était recueilli avec une émotion immense en songeant que là

« son enveloppe terrestre, après avoir subi déjà maintes transformations, s'était depuis longtemps évanouie dans les organismes des coraux, des algues ou de ces bêtes inconnaissables qui hantent l'obscurité du fond des océans. »

Combien de fois depuis, au cours de ses voyages, il avait assisté à cette scène poignante du matelot que l'on coud dans des morceaux de toile grise avec un boulet aux pieds et que l'on fait glisser par dessus bord dans l'abîme sans fond. Chute tragique dans les profondeurs infinies, tandis que la mer indifférente continue son remous éternel et que sur le bateau les maris agenouillés saluent une dernière fois le camarade englouti.

Tous les siens n'étaient-ils pas morts ainsi? celui-ci à bord du *Vengeur*, celui-là, canonnier, à Trafalgar, et cet autre enfin disparu sur le radeau de la Méduse... Deux seulement depuis tant de générations pouvaient reposer dans l'enclos plein d'herbes et d'arbustes du cimetière de Rochefort. Puisque le destin en avait décidé ainsi Pierre Loti aurait pour tombe un coin de terre dans l'île d'Oléron et non pas l'Océan immense. Du moins il entendrait encore la mer à coups précipités battre les rives et par les soirs de tempête où les vagues furieuses montent à l'assaut, la grande voix plaintive et

désespérée. La mer « si souvent regardée par ses ancêtres marins », et que pendant un demi-siècle il avait presque chaque jour contemplée au point que ses yeux semblaient en refléter l'immensité, la mer féconde et belle, incessamment remuée et toujours vivante avec ses senteurs âcres et fortes qui gardent le secret des siècles et des âges depuis toujours ; la mer enfin tour à tour verte ou blonde, rousse ou bleue, selon que les heures du jour l'éclairent et l'illuminent, ou blanche, argentée, laiteuse, quand le manteau des constellations se répand sur ses vagues. Depuis le soir où il l'avait aperçue avec ses parents au bout du sentier,sombre et bruissante, instable et perfide, il l'avait aimée et surtout il l'avait reconnue parce que depuis tant de générations, de père en fils on était marin, et que lui, faible « comme une petite fleur rare de serre chaude », il n'avait pu échapper à l'emprise de son appel. Il se souvenait encore de cette impression de frayeur et de tristesse « de solitude désolée, d'abandon et d'exil » qui l'avait étreint tandis que les « cheveux tourmentés par le vent » il était venu se serrer contre sa mère pour y chercher la consolation. Cependant il était parti sur la mer comme les autres. La lecture d'un vieux journal de bord, qui lui apprit que le 20 juin 1813 sous les Tropiques il faisait beau temps, belle mer, jolie brise du Sud-Est et qu'au ciel glissaient de petits nuages blancs nommés queues-de-chat et d'un *Voyage de Polynésie* qui fut son premier livre d'enfant fixèrent à jamais sa vocation. O magie ensoleillée de ces mots mystérieux qu'il aimait à répéter comme un chant : mer des Indes, îles polynésiennes, golfe de Bengale, côte orientale d'Afrique ! c'est là qu'il voulait aller, vers ces pays enchantés dont les lettres de son frère lui faisaient des descriptions merveilleuses...

Confusément Loti repassa ses années d'études : Rochefort, l'école de Brest, le lycée Henri IV à Paris, puis le *Borda*. Dès lors il est marin et sa vie n'est plus qu'un grand voyage autour du monde, voyage incertain, capricieux, qui le mène de la Méditerranée au Pacifique, l'entraîne à Tahiti où il fait une longue halte, le conduit sur les côtes du Sénégal, au détroit

de Magellan et au cap Horn, en Grèce et en Turquie, en Espagne, en Egypte, en Arabie, en Chine, au Japon. Sans ordre n'ayant pour lien entre eux que le soleil qui les éclaire ou les étoiles qui les argentent, les décors de tous pays se suivent étrangement : voici la lointaine Polynésie, la patrie de Rarahu à l'ombre de ses cocotiers blancs tandis que la houle infinie gronde près des « îles aux ceintures de corail blanc » et que le vent dans la solitude chante et pleure de son rythme régulier, éternel « comme s'il était l'haleine du monde ». Voici Dakar et ses baobabs gigantesques, avec ses huttes basses coiffées d'immenses chapeaux de paille cependant qu'au loin les griots battent le tam-tam pour les bamboulas. Voici l'île de Pâques, « grain de sable égaré dans l'immensité du grand Océan » mystérieuse, isolée sans aucune terre aux environs, à plus de huit cents lieues de toutes parts, l'île de Pâques avec ses dieux monstrueux et énigmatiques, œuvre d'on ne sait quelle race aujourd'hui dégénérée ou disparue. Voici dans les brumes de l'Irradouaddij les pagodes d'or de Birmanie qui contiennent les reliques de cinq Bouddhas et trois cheveux de Gaudama, avec leurs portes au couronnement hérissé de clochetons d'or, leurs monstres-gardiens et les bosquets, les grands vases et les gerbes tout d'or sculpté luisant et scintillant. Voici la Perse dans la saison des roses avec ses vieilles villes de ruines et de mystères, ses dômes antiques et ses « minarets bleus d'un inaltérable émail », la Perse berceau des humanités aujourd'hui déserte et là-bas éblouissante, ensoleillée, royale et prophétique Ispahan-la-Belle comme un palais des Mille et une Nuits, avec ses milliers de roses odorantes et fraîches. Voici le Maroc et le désert qui chante au son des petites flûtes, des tam-tams, et des castagnettes de fer, les grandes plaines sauvages tapissées de fleurs et les fraîches oasis ombragées de palmiers.

Voici la Galilée où s'éveille à chaque heure du jour toute l'histoire d'Israël et dont les noms évoquent tant de souvenirs pieux : Bethléem, le Mont Sinaï, Béthanie, Nazareth, Jérusalem ! Loti après beaucoup d'autres a fait son pèlerinage au Saint Sépulcre pour « réveiller au fond de lui-même les vieux

espoirs morts » et retrouver la consolation de Jésus, la paix bienfaisante et l'inaltérable prière depuis longtemps désapprise. Et voici au delà du « grand suaire du désert de Lybie » le Sphinx accroupi auquel il est venu rendre visite: il le revoit plus raide et comme momifié sous le rayonnement de la lune et regardant en face du ciel depuis d'innombrables siècles le même horizon vide et sans fin. Plus loin les temples gigantesques ornés d'hiéroglyphes et les dieux et les pharaons orgueilleux, Thèbes en ruines, le Nil jaune où passent les dahabiehs, le sanctuaire d'Isis à Philae qui lentement se meurt englouti par les eaux !

Voici Stamboul, la patrie d'Azyadé, avec au fond de la Corne d'or le sombre paysage d'Eyoub et les blanches mosquées ceintes de minarets d'où monte au heures saintes l'appel cristallin et pieux du muezzin. Voici Ceylan où depuis deux mille ans s'est éteinte « dans la nuit des feuilles la ville merveilleuse d'Anuradhapura » et l'Inde « des grandes palmes » avec ses cortèges de fêtes : du fond de la plaine où coule le vieux Gange apparaissent au soleil les granits de Bénarès, ses pyramides rouges, ses pointes d'or, « toute la ville sainte dressée en amphithéâtre comme pour saisir avidemment la lumière initiale, se parer de la gloire du matin ». Il se revoyait montant « le sentier impérial » réservé au Fils du Ciel et qui aboutit au temple ; ô cette ville de Pékin ! si longtemps mystérieuse et qui semble dissimulée sous des voiles de gaze ou de nuages de brume d'où émergent des palais, des pagodes, des arcs de triomphe haut perchés, des dragons de toutes les couleurs, comme une « découpure de papier rose et bleu dans l'air ». Soudain comme un paravent frêle orné d'oiseaux et de branches fleuries, c'est un Japon de rêve qui apparaît : les gens glissent en procession sans bruit, le soir, au ballottement des lanternes multicolores et font de petits gestes, des courbettes et des révérences. Parmi eux il reconnaît Mademoiselle Jasmin, Mademoiselle Pluie d'Avril, Monsieur Kangourou, Madame Prune. Dans cette suite de décors changeants et radieux se glissent lointainement comme des fantômes de songe tous ceux et toutes celles qu'il a rencontrés comme des « reflets sur sa sombre route ».

Tous se ressemblent et lui ressemblent : compagnons de voyages, hôtes de pays mystérieux ou héros de ses romans auxquels il a prêté pour quelques pages ses pensées et son âme. Ils se mêlent dans son souvenir au point de se confondre, qu'ils se nomment le spahi Jean Peytral, le marin Yves Kernadec ou Yann Gaos et Sylvestre Moan les pêcheurs d'Islande, ou encore Jean Berny, le pâle et doux matelot. Toujours et sans cesse « figures et choses qui passaient » bayadères ou princesses, sultans, reines ou rois de pays lointains... il les reconnaît à un geste, à un costume, à un regard, et comme éternellement les lieux où nous avons aimé et souffert laissent une trace impérissable dans notre souvenir, comme on voit à l'été des fleurs éclore à la rosée..., des formes naissent qui furent ses belles et ses amoureuses : c'est Rarahu la polynésienne, demoiselle d'honneur de la reine Pomaré, c'est Pasquala Ivanovitch, la bergère monténégrine; c'est Azyadé l'odalisque aux yeux verts de Salonique; c'est Chrysanthème, la mièvre mousmé, fine comme une porcelaine et jolie comme une poupée; c'est Carmencita la Chilienne, musicienne et danseuse et c'est la belle gitane, tresseuse de paniers, qui la première tendit ses bras à l'adolescent.

Que sont-elles devenues et dans quels cimetières lointains dorment-elles à jamais? Depuis tant d'années certes il ne les avait pas oubliées, mais comme les autres elles devaient être mortes, mortes comme cette petite Lucette qui s'éteignit le lendemain de son retour de la Guyane par ce matin de juin de 1867, un matin pareil à celui-ci où les vitres étaient ouvertes, où le vent frais soufflait et où le soleil de vie glissait sur ce corps inerte. Que de fois il avait vécu ce premier chagrin, que de fois il avait revu le cadavre de son amie d'enfance sur ce lit, songeant que

« cette bouche si pâle entr'ouverte sur les dents par une sorte de sourire figé, c'était la même bouche que toute son enfance il avait connue si rieuse... »

Et depuis, à chaque nouveau deuil, il s'était senti impuissant et faible devant la mort qui lui avait ravi successivement

tous les siens et qui chaque année jetait au gouffre noir des hommes par milliers.

Pour fuir cette hantise, en vain il avait couru le monde, en vain il avait interrogé les croyants de toutes les religions; il avait imploré les sages de l'Orient, les magiciens du désert, les pontifes de l'Inde et la parole consolatrice qu'il avait espérée n'était jamais venue. Angoisse épouvantable qu'il avait traînée au long de tous ses voyages : les plus beaux décors étaient passés, les femmes les plus charmantes lui avaient souri, les chants les plus harmonieux avaient retenti à son oreille, les soleils les plus radieux avaient éclairé ses yeux, mais le doute affeux était demeuré en son âme. Un jour dans le temple de Saint-Pierre d'Oléron il s'était écrié dans un élan : « O notre Mère ! ne jamais la perdre, Après la mort la revoir, revivre nous tous auprès d'elle pour l'éternité !... le Christ nous avait promis cela et si je pouvais obtenir cette radieuse assurance, rien ne m'épouvanterait plus ». Il avait tant de fois vu la mort de près, sur les mers de l'équateur ou dans le désert brûlant, qu'une immense pitié s'exhalait de son âme; mais il avait beau scruter l'horizon, il ne rencontrait partout que le néant.

Du moins il était parvenu à oublier à certaines heures l'atroce incertitude de la vie, le dilemme épouvantable de l'au delà, en écrivant jour par jour, au long de ce continuel voyage, son interminable livre de bord. La dernière page se fermerait demain peut-être quand la mort fatale et redoutée y poserait son signet, car ses livres n'étaient pas des romans mais plutôt des confessions, des causeries. Il n'avait jamais écrit que lorsqu'il avait « l'esprit hanté d'une chose, le cœur serré d'une souffrance ». Et il n'avait employé que des mots français

« ces vieux mots français qui suffisaient si bien à nos pères pour tout dire ».

dédaignant le style et considérant la langue écrite comme un moyen très simple de conserver pour soi-même et quelques amis sa pensée. Peut-être ses livres, ses héros, ses amies, tout cela serait-il emporté dans l'insondable oubli... Quant l'âge passerait au crible des années les œuvres, que resterait-il de

ces pages si pleines de lui-même? Voici qu'en ce jour qui s'achevait il se prit à douter du jugement de l'avenir...

Pendant un demi-siècle il avait voyagé, sans repos, sans arrêt et ses courses perpétuelles étaient comme le symbole de sa vie : départs ensoleillés, adieux déchirants, escales éphémères en des pays jolis, embarquements... les heures se suivent, on change d'océan, de costume, d'amour et c'est encore la même instabilité, la même incertitude. Que l'on regarde la mer grise de Bretagne, le miroir blond des mers de l'Equateur ou les vagues bleues du Pacifique c'est toujours l'éternité qui vous entoure et vous appelle. Et à chaque escale ou à chaque départ les mêmes joies ou les mêmes désespoirs, chaque adieu vous rapproche de la mort; ô cette mer qui fut

« le cloître profond et superbe, le souverain refuge ouvert aux désolés qui n'ont pas de foi ».

la mer immense, insaisissable et profonde, chante dans l'œuvre de Loti, elle baigne ses phares, elle les enveloppe et son gémissement, selon le mot de Rodenbach « flotte dans le blanc des pages ». Et comment en serait-il autrement? n'est-ce pas au bercement des flots qu'il avait noté ses impressions de voyageur et conté sous des noms d'emprunt les aventures romanesques et tristes qui avaient marqué les escales de sa vie. N'est-ce pas dans la rade d'Alger, qu'il avait le 21 mai 1891 à l'heure où le soleil baissait, appris son élection à l'Académie Française? N'est-ce pas la mer qui s'était faite « douce et cajoleuse » pour sa première nuit sur le *Borda* :

« Elle ne rendait qu'une sorte de susurrement d'ensemble qui montait de toutes parts le long des parois du vaisseau; elle s'indiquait seulement par les milliers de petits clapotis discrets qui sont comme ses pulsations, les nuits de très beau temps ».

Et pourtant elle disait aussi, à voix très basse :

« Je suis là profonde et infinie en dessous, alentour, partout... c'est moi qui, à nos heures, fais danser la danse d'agonie aux navires; c'est moi qui, depuis les origines du monde, secoue sur leurs assises tous les granits de l'Armor... » Mais la sourde menace ne pouvait atteindre ce fils et ce petit-fils de marins qui s'endormait « confiant,

heureux de s'être livré à la mer, amusé de l'écouter et même ravi, perdant bientôt conscience de toutes choses, dans la symphonie de ses myriades de légers clapotis berceurs ».

*
* *

Une cloche dans le silence se mit à tinter, un coup, puis deux, puis trois : était-ce la cloche de vigie qui du fond de sa mémoire s'ébranlait pour marquer l'heure aux marins du bord? Mais une autre se mit à sonner « joyeuse, empressée, argentine ». Il reconnut la cloche de Fontarabie dont les sonneries flottaient dans l'air, puis d'autres plus lointaines, plus vagues répondirent, de Saint-Jean-de-Luz ou d'Irun et des couvents de moines épars dans la montagne : elles appelaient « avec les mêmes timbres vieillis les mêmes voix qu'aux siècles d'avant ».

C'était dimanche, la mer au loin luisait « comme une bande de nacre bleue », la Bidassoa inerte reflétait les maisons, les arbres et les choses. Par instants des barques lentement passaient, montées par des marins ou des contrebandiers, les églantines étaient en fleurs, les chèvrefeuilles embaumaient, les roses étaient roses, et les jeunes filles allaient « l'épaisse mantille noire abaissée sur le front »... Les cloches sonnaient toujours, c'était dimanche.

Et du fond de son passé, il lui sembla entendre encore, mais lointainement, comme un souffle imperceptible venu de l'autrefois, la Berceuse de l'île que leur mère chantait pour les endormir les uns et les autres quand ils étaient petits :

Passe la Dormette
Passe vers chez nous
Pour endormir Ninette
Jusqu'au point du jour.

Et le visage illuminé d'une lueur triste et douce, Pierre Loti s'endormit dans la mort.

Jean Bonnerot.

L'ALLEMAGNE

PENDANT

L'OCCUPATION DE LA RUHR

(JANVIER-MAI 1923)

Dans le *Berliner Tageblatt* du 1er avril dernier, le comte Hermann Keyserling, l'auteur bien connu du *Journal de voyage d'un philosophe* et le fondateur de l'« Ecole de Sagesse de Darmstadt, publiait un suggestif article sur la « Renaissance spirituelle » de l'Allemagne (*Geistige Erneuerung*). En voici un extrait : « Quand les Français entrèrent à Essen j'exprimai le désir que ce jour fût proclamé fête nationale allemande. Aucun doute, en effet, ne me paraissait désormais permis au sujet du relèvement de l'Allemagne. L'occupation de la Ruhr ne venait-elle pas juste à point pour guérir notre pays de sa démoralisation et de son morcellement (*Zerrissenheit*), pour discréditer aussi la France dans le monde? » Le comte Keyserling ajoutait que ce vœu et cette hypothèse n'avaient provoqué que sourires ou haussement d'épaules dans les milieux cultivés où il les avait exprimés avec toute la chaleur de sa conviction. Il déplorait que les classes bourgeoises et dirigeantes manquassent à ce point de foi et d'élan. Mais il croyait devoir ajouter que la résistance des mineurs westphaliens lui avait donné raison.

A notre tour de sourire. Et j'ai fait part de mon propre scepticisme au comte Keyserling lui-même, qui m'avait gracieusement envoyé l'article en question. Je ne pense pas qu'au fond le prolétariat de la Ruhr ait mieux justifié les espérances du comte Keyserling que la bourgeoisie et la classe moyenne allemandes. Mais les réflexions du Sage de Darmstadt ont pour nous le grand mérite de poser en termes exacts le problème sur lequel il convient que nous portions le meilleur de notre attention. Nous voulons être payés par la nation allemande. C'est du moins ce que tout Français affirme avec obstination. Nous entretenons tous l'agréable illusion qu'un jour viendra où, l'Allemagne se décidant à régler sa dette envers la France, celle-ci pourra, en toute sécurité, achever la reconstitution de ses régions dévastées et consolider ses finances. Comme les nombreuses conférences qui ont eu lieu depuis le traité de Versailles n'ont abouti à rien, sinon à décomposer l'Entente en face d'une Allemagne qui paraît, elle aussi, se décomposer de plus en plus [1], nous nous imaginons volontiers que l'occupation de la Ruhr sera l'acte décisif qui, frappant en plein cœur la vie économique allemande et atteignant un point vraiment sensible, galvanisera enfin les énergies dispersées du peuple vaincu et l'amènera à résipiscence. Voici exactement quatre mois que nous tenons la Ruhr. Sommes-nous, à cet égard, plus avancés qu'en janvier 1923? Les récentes propositions du gouvernement allemand pourraient nous faire croire que non. Il est vrai que ce même gouvernement en prépare d'autres, dont nous ne savons pas encore ce qu'elles seront. De toutes manières, il est bon de jeter un regard sur le passé, de voir en particulier comment l'Allemagne, considérée dans son ensemble, a réagi en face de l'épreuve capitale qu'est pour elle notre occupation de la Ruhr.

M. le lieutenant-colonel Reboul disait, dans une conférence du 3 avril 1922, ceci : « L'Allemagne semble se ruiner ; mais ce n'est là qu'une manœuvre. Sa véritable richesse, son sol, ses mines, ses moyens de communication, le travail de ses habi-

1. Voir notre article sur « La Décomposition de l'Etat en Allemagne et le Problème des Réparations » dans la *Vie des Peuples* du 10 mars 1923.

tants et surtout son énorme force de production restent intacts. Voilà ce qui constitue sa richesse. Celle-ci est plus élevée qu'on ne le croit communément. L'Allemagne peut, si *elle veut*, s'acquitter de ses obligations financières. Nous laissons à d'autres plus qualifiés que nous de dire *par quel moyens nous pouvons l'y contraindre* ». Paroles excellentes. Mais la première partie de cette proposition est déjà moins vraie, en raison des conséquences que l'occupation de la Ruhr a inévitablement entraînées pour la vie économique et financière de l'Allemagne. D'autre part, le plus vigoureux moyen de contrainte ayant été employé par nous pendant quatre mois, la bonne volonté, ou plutôt la simple « volonté » de l'Allemagne nous paraît de plus en plus douteuse. J'entends bien que certains Allemands voient clair et le disent courageusement. Et je n'oublie pas que l'évolution qui s'accomplit en ce moment dans la pensée d'un Stresemann est singulièrement intéressante, sinon pleine de promesses. Mais où est la force qui peut entraîner la totalité du Reich monstrueux dans une direction donnée? Où est le point sensible d'où l'on puisse agir sur cette masse d'Etats, de partis, de confessions, de fédérations patronales ou prolétariennes pour la galvaniser? Voilà, exactement, le problème angoissant qui s'impose de plus en plus à notre méditation.

C'est qu'en somme ce terme de « volonté » dit tout. Pour que nous soyions payés par la nation allemande, il faut que cette nation ait une volonté. Il faut qu'il y ait, dans ce Reich weimarien au gouvernement duquel nous nous adressons, une possibilité d'orientation, de direction. Or cette volonté nationale, on ne sait où elle est, ni quelle elle est. Elle ne paraît exister, à l'heure actuelle, ni pour la guerre ni pour la paix, ni pour le refus catégorique de payer, ni pour le désir de tenir des engagements depuis longtemps souscrits. Tout au plus s'incarne-t-elle, si elle a une réalité quelconque, dans cette résistance passive difficile à définir, qui semble fléchir sur certains points et s'intensifier sur d'autres, qui prend mille formes diverses et échappe à toute prise comme à toute analyse. Voilà, pour l'instant, le plus clair résultat de notre action dans la

Ruhr. Il faut le reconnaître courageusement. Que répondre à ceux qui vous disent, en toute candeur et simplicité : « Nous sommes dans la Ruhr ; nous y resterons jusqu'à ce que les Allemands aient mis les pouces »? N'ont-ils pas mis les pouces, complètement, en 1918? Pourquoi n'avons-nous alors rien obtenu de décisif, ni pour notre sécurité, ni pour nos réparations, ni pour la France, ni pour l'Europe? Avons-nous aujourd'hui plus de chances d'obtenir de l'Allemagne ce que nous désirons? Et savons-nous même ce que nous désirons d'elle?

La volonté nationale ! Comment existerait-elle dans l'Allemagne contemporaine? Avant la guerre, la puissante personnalité de Bismarck, une prospérité économique inouïe et les rêves ambitieux du pangermanisme avaient pu créer en Allemagne, à force de compromis et de moyens plus ou moins artificiels, un semblant de volonté nationale. Il s'est manifesté par la ruée de 1914, par un enthousiasme guerrier que les déceptions et la durée des hostilités n'ont pas tardé à affaiblir. Mais, dans le Reich républicain qui a succédé au régime bismarckien, où est le centre de gravité? Des Allemands de bonne foi, tels que le comte Keyserling, ont pu croire que l'occupation de la Ruhr ferait renaître l'enthousiasme de 1813. Des Français, également de bonne foi, ont pu espérer que l'Allemagne céderait ou craindre, au contraire, qu'elle ne sortît fortifiée de cette lutte nouvelle. Ni les uns ni les autres n'ont eu jusqu'ici raison. Impossible de dire et de savoir ce que fera l'Allemagne de demain.

L'occupation de la Ruhr est un fait accompli. Inutile de revenir sur ses origines, de montrer une fois de plus qu'elle est le terme fatal d'une série fatale. Ce qui demeure possible, c'est de reconstruire l'histoire intérieure de l'Allemagne au cours des quatre derniers mois écoulés. Il y a lieu de considérer ici : 1° l'effort vers l'unification et vers la galvanisation des énergies par la résistance passive ; 2° la continuation du processus de décomposition politique, sociale et économique.

*
* *

Depuis janvier, les Allemands répètent sans relâche que leur volonté de résistance est unanime, que leur solidarité nationale est hors de doute. Mais il faut y regarder de plus près.

1. Dès le début de l'occupation, la manœuvre se dessine avec une ampleur indiscutable. Les déclarations solennelles d'union sacrée se succèdent sans interruption. A peine la Ruhr est-elle occupée que le gouvernement remet à l'ambassade de France une note de protestation que le chancelier, dès le lendemain, commente à la tribune du Reichstag. On connaît la thèse allemande, ses arguments essentiels. Il s'agit de démontrer que l'occupation est une injustice, que cette opération plus militaire qu'économique constitue une violation du droit des gens et du traité de Versailles. Pourquoi l'Allemagne n'a-t-elle pas été entendue? Pourquoi la sanction n'a-t-elle pas été décidée par les Alliés réunis? Pourquoi prend-on un gage territorial? Il n'était pas difficile de critiquer l'acte du point de vue juridique.

De là la politique dite de résistance passive. Il faut qu'elle apparaisse comme la conséquence logique de l'injustice bien et dûment constatée. Le chancelier annonce donc que l'Allemagne ne pliera pas devant la force et qu'elle s'opposera à l'envahisseur jusqu'à user sa patience. La mise en scène est habilement présentée et tous les partis, toute la presse, tout le pays approuvent avec ostentation le discours du chancelier.

Les 25 et 26 janvier, séances consacrées à la discussion du budget. Discours de Hermes et de Helfferich, les deux têtes financières du jour. Tous deux, d'un commun accord, insistent sur ce fait que l'occupation équivaut à une liquidation totale du traité de Versailles. Ils recommandent le calme et le sang froid à la nation entière. Les partis politiques font chorus. Seul le social-démocrate Wels nuance ses déclarations héroïques de quelques allusions modérées. Au nom du centre, des démocrates et du parti populaire, le député Koch-Weser vient xeprimer sa confiance au gouvernement.

La presse obéit docilement au mot d'ordre. On mettra de côté momentanément, puisqu'il le faut, les divergences traditionnelles entre partis. Les organes de la droite usent de la violence de ton accoutumée. Les journaux d'opinion moyenne ne sont pas moins ardents. Tous communient dans la haine de la France. Ce sont partout les mêmes reproches d'impérialisme et de militarisme. Dans la *Vossische Zeitung* du 21 janvier, Georg Bernhard écrit : « Le peuple allemand, sans distinction aucune de parti, est uni pour résister. » Seule la *Rote Fahne*, l'organe des communistes, proteste contre la résistance. Récits de manifestations populaires ou appels de secours remplissent les colonnes des quotidiens. Leurs correspondants, dans la Ruhr, les alimentent en nouvelles sensationnelles. On parle ainsi de l' « arrière » qui se constitue par rapport aux « combattants » de la Ruhr. Partout les mêmes tableaux, les mêmes détails, les mêmes arguments et les mêmes commentaires. Partout l'optimisme officiel en ce qui concerne les conséquences économiques ou financières de l'occupation. Partout les mêmes compliments à l'égard des ouvriers et des mineurs westphaliens. Et l'on célèbre avec enthousiasme, au lendemain de leur procès, les grands industriels, ces « héros de la bourgeoisie allemande ». Le 22 janvier, Théodore Wolff écrira dans le *Berliner Tageblatt* :

> Jamais l'Allemagne, en dépit de toutes ses entraves, n'a été plus libre qu'en cet instant. Elle est libre parce que le même sentiment de liberté, la même volonté de liberté emplit toutes les classes et tous les partis, l'employeur comme l'employé. *Les organisateurs de l'expédition de brigandage comptaient sur la désunion de l'Allemagne. Ils croyaient qu'autour des drapeaux qu'ils déployaient sur notre sol nous nous déchirerions entre nous et ne serions capables d'aucune défense unanime...* En dehors de quelques communistes qui crient au Parlement et de quelques « racistes » (*deutschvölkisch*) qui vivent de la désunion nationale, nul n'est prêt, en Allemagne à favoriser l'impérialisme français et sa tentative de morcellement.

Et Th. Wolff d'insister sur « la marche résolue, en rangs serrés, de tous les travailleurs ». Pour un bourgeois, c'est là l'essentiel.

Les Etats, les communes et les diverses associations qui couvrent le pays de leur réseau complexe suivent le mouvement. L'exposé officiel du chancelier est adressé aux gouvernements des divers Etats-Pays. Il est par eux unanimement approuvé. Le premier ministre de Bavière, von Knilling, déclare que « cette attitude ferme du gouvernement trouvera, dans tous les pays allemands, y compris la Bavière, approbation et soutien ». Et il ajoute : « Il y va de la dignité de toute l'Allemagne, de son salut et de sa liberté, de soutenir le Reich. Le peuple bavarois est prêt à lutter jusqu'à la dernière extrémité. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'un mot d'ordre : l'avenir et la prospérité de l'Allemagne, l'unité du Reich par-dessus tout ». Or, quand la Bavière affirme ainsi sa solidarité avec le Reich, on peut compter sur les autres Etats ! Dans toutes les grandes municipalités, des résolutions de protestation sont adoptées. On organise partout la Journée du Deuil national, pour le dimanche 14 janvier. Les associations s'émeuvent. Elles « oublient toute discussion en vue du but commun ». Elles publient un manifeste de résistance. Associations d'étudiants, corps de métiers, etc., réclament du gouvernement qu'il « déclare le traité honteux de Versailles nul et non avenu ». Les grands syndicats font appel à l'union contre l'impérialisme à l'aide des travailleurs étrangers. « Car le combat que mènent les travailleurs allemands est celui du prolétariat international ». C'est un argument qui a souvent servi depuis le traité de Versailles ! Le Jour de Deuil apparaît donc comme un symbole. « Jour de larmes », s'écrie le *Lokalanzeiger*, « jour de colère, jour de haine, le premier jour d'une ère nouvelle dans l'histoire allemande ». La *Deutsche Bergwerkszeitung*, l'organe des patrons westphaliens, flétrit le manque d'unité nationale qui a caractérisé les années précédentes, le « flot trouble qui a passé sur l'Allemagne » ; et elle recommande à tous les Allemands la lecture d'Arndt, de Fichte et de Schleiermacher, de tous les héros spirituels de la guerre d'indépendance. Nous y voilà bien ! C'est l'enthousiasme de 1813 qu'il fallait retrouver !

Ce que dirigeants, politiques et journaux quotidiens cherchent surtout à mettre en évidence, c'est la solidarité sociale,

l'accord entre patrons et ouvriers, malgré les tentatives françaises de désunion. C'est bien le point capital. Aussi commente-t-on copieusement les deux entrevues qui ont eu lieu, le 16 janvier, entre le général Denvignes d'une part, et, de l'autre, les représentants des patrons et ceux des ouvriers. La tactique française veut, dit-on, user à son tour du *divide et impera*. Et l'on s'écrie :

Voici Tartarin qui invite patrons et ouvriers de la Ruhr à négocier. Il joue à la fois le conquérant victorieux et le fin diplomate, le premier vis-à-vis des patrons auxquels il donne des ordres impératifs, le second à l'égard des mineurs auxquels il donne de belles explications, à seule fin de leur prouver que les patrons allemands sont la cause de tout le mal, que les Français viennent apporter au pays la liberté et le bonheur. Résultat : les ouvriers lui répondent qu'il est un envahisseur criminel et lui assurent que, s'ils n'ont pas toujours eu, dans le passé, de très bons rapports avec leurs patrons, ils s'entendront à l'avenir mieux que jamais avec eux, justement à cause de l'occupation et qu'ils formeront avec eux un front inébranlable contre la conquête gauloise.

Et toute la presse de renchérir, de montrer les classes hostiles se réconciliant dans la Ruhr. On félicite les patrons martyrs de leur cause, les cheminots et les mineurs décidés à résister. « Tout Allemand », s'écrie le *Tag* du 23 janvier, regarde un autre Allemand comme un allié, prêt à la secourir, à lui ouvrir son cœur. On se retrouve, sans se connaître, par la simple communion des sentiments ». Et l'on comparera telle réunion, tenue à Gelsenkirchen, au serment du Rütli.

« L'assemblée entière debout », écrit le correspondant du *Schwäbischer Merkur*, les mains droites tendues, prêtant le serment de résistance. Ni avant, ni pendant la guerre, je n'ai vécu pareille fête et d'un caractère aussi élevé. Toutes les classes étaient représentées. Je suis surpris moi même du revirement qui s'est produit dans le peuple allemand. Ce que nul gouvernement, si fort fût-il, n'aurait pu atteindre à coup d'années, la marche des Français l'a accompli en huit jours. L'unité du peuple est un fait réalisé sous nos yeux. »

Aussi célèbre-t-on avec enthousiasme l'anniversaire de la fondation de l'Empire allemand. Le *Lokal Anzeiger* du 26 janvier affirme que, si un esprit de la clairvoyance de Gœthe se

trouvait à Essen, il pourrait se croire, comme le jour de Valmy, au commencement d'une ère nouvelle.

Des affirmations on passe aux actes. La résistance passive s'organise. Elle s'exercera dans trois directions différentes : 1° refus d'exécuter le traité de Versailles; 2° désorganisation de la Ruhr, grâce à la pression que le gouvernement exerce sur les patrons, les fonctionnaires et les ouvriers; 3° organisation de la résistance en Allemagne non occupée.

Ces trois moyens jouent à plein dès janvier. Une sorte de rupture diplomatique se produit entre France et Allemagne. Toutes les prestations à la France sont interrompues. Le 22 janvier, retrait des représentants du tribunal arbitral mixte; le 25, cessation des paiements à titre de compensation; le 28, interruption du travail de la Commission des Restitutions; le 31, suspension de l'accord Stinnes-Lubersac. Enfin, paralysie quasi complète des commissions de contrôle. C'est bien clair. Dans la Ruhr, la tactique du gouvernement rend toute exploitation charbonnière impossible. C'est le sabotage méthodique de tout le bassin industriel. C'est une vraie résistance active qui se manifeste ici, avec des actes d'hostilité déclarée. On multiplie les obstacles devant les autorités d'occupation. Après le transfert du *Kohlensyndikat* à Hambourg, interdiction aux propriétaires de mines de livrer du charbon à la France et à la Belgique, interdiction aux cheminots d'effectuer tout transport à destination de ces deux pays, mêmes ordres au personnel des voies fluviales, défense aux fonctionnaires des finances et des douanes de communiquer leur comptabilité aux Français. Bref, à chaque mesure française, une contre-mesure allemande. On essaie enfin de déterminer le prolétariat à déclarer la grève générale. Promesse formelle de payer toutes les journées de grève. Toute la bourgeoisie allemande est comme suspendue à cette menace de chômage général. C'est son souhait le plus cher !

En Allemagne non occupée, des mesures avaient été prises longtemps avant l'occupation de la Ruhr, événement prévu. Le *Reich* se donne soudainement une physionomie de place assiégée. Le 17 janvier, le gouvernement demande au Reichs-

tag des pouvoirs exceptionnels « pour parer aux dangers économiques et sociaux ». Si l'opposition socialiste empêche cette dictature déguisée, le gouvernement n'en prend pas moins d'importantes mesures de restriction. Economies alimentaires, suppression de trains, avance de l'heure de fermeture pour les cafés et les restaurants, suppression des bals et des réjouissances. On veut pénétrer les masses du tragique de la situation, entamer une vraie campagne de moralisation, présenter la Ruhr comme une sorte de front de bataille derrière lequel chacun doit combattre avec toute son énergie. Le paysan enverra des produits agricoles, le mineur augmentera volontairement ses heures de travail, chaque citoyen donnera son obole et haussera son âme à la gravité des circonstances. Solidarité économique et entr'aide sociale doivent s'affirmer. La France, a déclaré le ministre Hermes le 25 janvier, étend sa main sur le centre vital de l'Allemagne afin de construire le grand trust français du charbon, afin de réaliser, sous sa direction, une association du fer, du charbon et du minerai qui lui assurera une prééminence industrielle plus considérable que celle de l'Allemagne bismarckienne. Il faut donc se préparer, dans le domaine économique, à une guerre de durée et de positions. En ce qui concerne le ravitaillement en charbon, on estime que l'Allemagne peut tenir. Certains journaux font remarquer que les usines saxonnes s'approvisionnent dans la région de Zuvickau et en Bohême, que celles du Sud et de Thuringe peuvent importer du charbon anglais puisque les Anglais font des conditions favorables. Pour ce qui est du minerai de fer, la presse insiste sur les traités que l'industrie rhéno-westphalienne vient de passer avec la Suède et qui sont valables jusqu'en 1923. Il s'agit de 4 à 5 millions de tonnes par an. Mais, comme ces marchés sont passés en couronnes, ce sera une lourde charge pour l'industrie allemande. On espère alors se rattraper grâce à la haute teneur du minerai suédois, deux tonnes de ce minerai équivalant à trois tonnes de minette lorraine. Enfin les populations de la Ruhr tiendront si l'Allemagne les ravitaille, si elle collabore tout entière à la fameuse *Ruhrhilfe*. Les étudiants de Berlin se cotisent pour les

ouvriers de la Ruhr. Dans les usines, les administrations et les maisons de commerce, les fonctionnaires, les employés et les ouvriers abandonnent pour la Ruhr 2, 3, 5 et même 10 % de leurs salaires de janvier. Les dons en nature affluent. Les boulangers de Berlin envoient des wagons de farine et de pain. De différentes régions agricoles on expédie des trains de vivres et de céréales. Le gouvernement prend la tête du mouvement et publie, le 24 janvier, sous la signature d'Ebert et de Cuno, un manifeste engageant tous les Allemands à donner pour le *Deutsches Volksopfer*. Les grandes associations économiques patronales ou prolétariennes publient à leur tour une proclamation commune. Des collectes sont partout organisées. La répartition des dons en espèces et en nature sera assurée avec le plus grand soin. Un compte de chèques postaux sera ouvert dans tous les bureux de poste, un compte courant dans toutes les banques. En ce qui concerne les dons en nature, les vivres seront centralisés par les chambres d'agriculture et envoyés, avec transport gratuitement assuré par l'Etat, à la chambre d'agriculture de Westphalie, qui se chargera de la répartition en pays occupé.

A côté des mesures économiques, les mesures financières, les plus difficiles à prendre, les plus tardives aussi. Elles ne s'ébauchent que faiblement encore en janvier. L'occupation de la Ruhr provoque la baisse du mark et de nouvelles perturbations. L'industrie s'efforce d'acquérir le plus de devises possible pour couvrir, en particulier, les achats de charbon étranger. D'autre part, il faut que le gouvernement mette à la disposition des mines des avances importantes, par l'intermédiaire de la *Reichsbank*, pour atténuer la crise qu'elles vont subir. Du 15 au 31 janvier, le dollar bondit de 13.950 à 28.500 marks. Les prix de gros montent, suivis rapidement par les prix de détail. Bientôt le gouvernement envisagera l'action de soutien du mark. Nous aurons à y revenir tout à l'heure.

2. On ne saurait nier l'ampleur du mouvement, la savante organisation de la manœuvre de résistance. On a pu croire, pendant le mois de janvier, que l'union sacrée était un fait acquis, que l'occupation de la Ruhr galvanisait la nation en-

tière, que les Français lui rendaient l'insigne service de concentrer sur un point unique, sur des préoccupations uniques, ses énergies dispersées. En d'autres termes, notre occupation renforçait et consolidait l'action gouvernementale, si faible et si impuissante d'habitude. C'était d'ailleurs à prévoir. Mais la question était alors de savoir si cette galvanisation soudaine, qui pouvait faire penser aux premiers mois de la guerre, était susceptible de durer.

En fait, de février à mai, nous avons assisté à une décroissance marquée du mouvement. Son caractère artificiel est apparu de plus en plus nettement. Un Allemand de marque disait récemment, à Paris, qu'il n'y avait rien eu de « spontané » dans ce mouvement. C'est fort possible. Et cependant, en janvier, on a l'impression d'une certaine spontanéité, d'un redressement soudain, comme d'une occasion saisie hâtivement pour sortir du marasme. Il semble que, pour le gouvernement et pour certains Allemands, l'entrée des Français à Essen soit comme l'événement attendu, providentiel, dont il faut retirer quelque bénéfice moral. Mais peu à peu l'héroïsme de commande s'affaiblit et, devant la réalité, devant les ruines matérielles qu'accumule l'occupation, dans la Ruhr comme dans le reste de l'Allemagne, devant les constatations et les avertissements des esprits compétents, l'opinion s'égare à nouveau et l'union sacrée ne sera bientôt plus qu'un pâle fantôme.

Raison de plus, d'ailleurs, de profiter de tout événement significatif pour galvaniser à nouveau l'immense et lourde nation. Les Français étendent-ils leur occupation dans le Sud, en Bade, le président Ebert s'en va à Karlsruhe et y prononce, le 12 février, un discours où, montrant que l'unité du *Reich* est menacée directement par la France, il fait appel à la fidélité du peuple badois. « Les temps où l'on pouvait séparer le Nord du Sud sont passés. Les Allemands ont l'inébranlable conscience qu'ils sont fils d'un même peuple et membres d'un même Etat ». Le 7 février, la *Vossische Zeitung* avait déjà fait remarquer que nulle part l'idée du Reich ne s'était si fortement affirmée que dans le Palatinat, en Wurtemberg et en Bade. La France, s'écrie-t-on, s'imagine-t-elle qu'elle va ressusciter l'ancienne Confédération du Rhin?

Mais le gouvernement du Reich tient-il bon? C'est lui qui est l'organisateur, l'âme de la résistance. La *Frankfurter Zeitung* du 19 février démontre longuement que sa situation est solide, qu'il n'y a plus en Allemagne, comme pendant la guerre, de dualisme entre pouvoir civil et pouvoir militaire, que toute la direction des affaires publiques incombe au seul cabinet, que la liberté de mouvement de ce dernier est parfaite, puisque la droite lui décerne louanges sur louanges et que toute la gauche lui fait confiance.

Dans le courant de février, les tiraillements politiques se font cependant de plus en plus impérieux. Derrière les rodomontades et les affirmations passionnées apparaît le vrai visage de l'Allemagne, visage décomposé. Il faut enrayer ce mouvement de désagrégation. Ce sera le but visé lors de la curieuse séance du 6 mars au Reichstag. Ici, mise en scène tout à fait théâtrale et symptomatique. Discours typique du chancelier, destiné à satisfaire tout le monde, n'annonçant ni négociations, ni nouveau programme de réparations, ni rupture définitive avec la France. Description très noircie des « atrocités » françaises dans la Ruhr: appel au peuple allemand et à l'opinion universelle. On se dirait en 1917, quand l'Allemagne préparait la paix tout en continuant la guerre à outrance. Chaque parti tire de l'oubli un vieux rossignol politique, prêt à dire ce que l'on voudra : David pour les social-démocrates, Hergt pour les nationalistes, Dernburg pour les démocrates, Stresemann pour le parti populaire, Marx pour le centre. Mêmes descriptions pathétiques des crimes de la France; mêmes compliments à l'adresse des populations de la Ruhr. On sent l'apprêt, les discours faits d'avance, l'idée qu'il faut à tout prix défendre une cause décidément mauvaise. La *Frankfurter Zeitung* osera dire, le 8 mars, que cette séance n'avait rien que de spontané[1] !

Autre parade. Après l'unité politique, l'unité économique. C'est la plus importante. Au congrès des paysans de la Mar-

1. *Die Reichstagsaussprache hat ein getreues Spiegelbild der Volksstimmung ergeben. Es handelte sich nicht um eine künstlich aufgezogene Schaustellung.*

che de Brandebourg, réuni à Berlin quelques jours auparavant, mise en scène plus habile encore. Assemblée solennelle et grave; visages hâlés que marque une seule volonté tendue vers le même but; le choral de Luther et l'hymne de Schenkendorf; orateurs divers qui montrent les agriculteurs de l'Est allant au secours des prolétaires de l'Ouest; descriptions de la brutalité française, du régime de la cravache; discours de Löffler, social-démocrate, devant cet auditoire réactionnaire qui, fait sans précédent, écoute avidement ce socialiste. Le voilà bien, le miracle de l'union sacrée! Comment douter de l'union sacrée qui fait de la Prusse un seul corps, galvanisé dans sa volonté de résistance?

Mais il y a l'Allemagne du Sud. On a besoin d'elle, plus que jamais; d'autre part, elle souffre des conséquences de l'occupation de la Ruhr plus qu'aucune autre région allemande. Aussi le chancelier Cuno, comme autrefois Bethmann-Hollweg, se rend-il à Munich et à Stuttgart. Il dénonce une fois de plus, dans la capitale bavaroise, le plan français de dislocation. Il fait encore appel à l'esprit d'union. Le 23 février, il parle à Stuttgart : « N'avons-nous pas envoyé assez d'offres à la France? Devons-nous lui sacrifier l'intégrité des pays rhénans, l'indépendance et la liberté du peuple allemand? »

Dans la *Vossische Zeitung*, Georg Bernhard croit devoir rappeler à l'étranger que l'union sacrée est intacte; mais il ajoute : « Le front uni actuellement formé par le peuple allemand n'a pour but que de parer au danger extérieur, et il n'implique nullement le sacrifice des points de vue différents en ce qui concerne la politique intérieure. » Voilà un aveu qui en dit long! C'est ainsi qu'on essaie, en février et en mars, de donner par tous les moyens l'illusion de l'union sacrée. « Nos ennemis voudraient profiter du fédéralisme pour morceler l'Allemagne. Ils ne réussiront pas à établir la ligue du Main. Les monarchistes allemands sacrifient leurs revendications sur l'autel de la patrie. Les groupements économiques font preuve de la plus grande abnégation ». On verra plus loin ce qui en est de la valeur objective de telles affirmations.

Les incidents de Buer viennent à point secouer l'opinion. On en profite largement. Le 14 mars, l'Union des Associations patronales (*Vereinigung der deutschen Arbeitgeberverbände*) se réunit à Berlin. Devant cette assemblée de compétences, divers orateurs, venus de diverses régions, viennent dire comment il faut prolonger la résistance. Deux idées sont surtout commentées : maintenir la paix sociale et se procurer les devises nécessaires, pour nourrir les ouvriers de la Ruhr. Et M. Kirdorff, le grand industriel rhéno-westphalien, interprète l'occupation de la Ruhr comme un acte de haine sadique qui laisse tomber de bonne semence dans les cœurs allemands et qui reconstruit, à lui seul, l'unité du peuple allemand. Enfin, en avril, les incidents tragiques d'Essen. Toute la presse crie à la culpabilité des Français. En même temps, la fête de Pâques fournit un aliment nouveau aux déclarations enflammées. Gerhart Hauptmann croit devoir intervenir. « Que nous reste-t-il à faire? L'homme de la Ruhr a répondu. Sa résistance est aussi instinctive que profonde. Comme cela lie chacun de nous! Les travailleurs forment un rempart de fer ». Le 10 avril, le jour des obsèques des victimes d'Essen, deuil national. Cérémonie singulière au Reichstag : salle des séances, statues, bancs et pupitres voilés de crêpe; représentants de tous les partis et de tous les groupements économiques semés à travers la salle, comme pour symboliser qu'il n'y a plus de distinction de partis; marche funèbre de Beethoven et discours du chancelier. Rien n'y manque. Mais, cette fois, Cuno fait allusion aux négociations prochaines. Il les écartait le 6 mars !

Dans l'intervalle, le gouvernement a essayé de galvaniser les forces financières de la nation, de mettre un terme à l'inflation et de rétablir l'assiette des impôts. Il est intervenu, dès février, pour jeter sur le marché, grâce à l'aide de la Reichsbank, quantité de devises étrangères et faire remonter le cours du mark. Le dollar avait atteint à la Bourse de Berlin jusqu'à 50.000 marks. On le ramène en quelques jours à 20.000. Cet effort était évidemment une conséquence directe, la plus remarquable de toutes, de ce renforcement momentané de l'action et de l'autorité gouvernementales qui avait caractérisé les

premiers temps de l'occupation. L'entreprise allait, d'autre part, se heurter à de terribles difficultés, surtout si l'Allemagne s'obstinait à poursuivre sa politique de résistance. En outre, pareil effort fournissait à notre action une justification inattendue, puisqu'il obligeait l'Allemagne à réagir contre l'inflationnisme et à assainir ses finances, première démarche en vue du règlement des réparations. Jusqu'ici l'inflation avait permis aux Allemands d'aggraver leur insolvabilité tout en conservant leur expansion économique, aux socialistes d'établir sans trop de difficultés leur système d'impôts progressifs sur le capital et de développer l'étatisme, aux magnats de l'industrie d'éluder pratiquement les conséquences désastreuses de l'utopie fiscale. C'est le programme fiscal des socialistes qui avait constitué peut-être le plus gros obstacle matériel au paiement des réparations. Et il a été une des causes principales de l'inflationnisme, car les capitalistes n'ont évité une expropriation quasi totale que par l'inflation ; en outre, le produit des impôts indirects est devenu de plus en plus insignifiant. Or, avant la guerre, les ressources du Reich ne comprenaient que les douanes et les impôts indirects. Donc, des impôts directs légèrement progressifs, établis pour le compte du *Reich* en vertu de la centralisation financière réalisée par la Constitution de Weimar, eussent suffi pour couvrir les charges des réparations. Il y avait donc intérêt à risquer une action de soutien de grande envergure, grâce au concours de la Reichsbank et au moyen de l'emprunt-or que l'on sait. Nous n'avons pas à insister ici sur les détails de la réforme amorcée par le cabinet Cuno en février et mars derniers. Il a paru, à ce moment-là, que l'attitude de la Reichsbank et des banques régionales s'expliquait par une confiance réelle dans l'effort financier du gouvernement.

A côté de cela, tentative de réforme fiscale qui a porté sur les trois éléments suivants : 1° évaluation de la matière imposable ; 2° tarifs ; 3° surtaxes tendant à provoquer un recouvrement rapide des impôts. Inutile également d'insister sur le détail de cette opération délicate. Ajoutons que, pour compléter ces mesures financières importantes par des mesures

économiques et pour parer au danger de la spéculation, le cabinet Cuno a présenté au Reichstag, le 12 février, un *Notgesetz*[1] qui devait lui donner pleins pouvoirs contre la spéculation dans certains domaines. Le 8 février, le secrétaire d'Etat Hamm ne disait-il pas, à la commission du budget du Reichstag : « Contre une poussée injustifiée des prix, contre les profiteurs, aucun moyen de combat et aucune peine ne seraient assez rigoureux. Le devoir du Reich est de forger des instruments légaux. La tâche des Etats est d'en faire un usage décisif sans égards et sans faiblesse ».

Le 8 avril, Martin Spahn, ancien professeur à l'Université allemande de Strasbourg et transfuge du Centre, écrivait dans le *Berliner Lokal-Anzeiger* :

Depuis environ mille années le Français sait fort bien que nous sommes les plus forts. Mais il met tout son espoir dans nos difficultés intérieures, dans l'impossibilité de notre unité nationale. Nous avons toujours combattu pour délivrer Strasbourg. Et nous n'y sommes parvenus que sous la direction de Bismarck. C'est pour la même raison que les Français ne se sont jamais laissé intimider par nos victoires pendant la guerre mondiale. Et, à l'heure actuelle, ils attendent que notre résistance s'affaiblisse et se décompose. C'est seulement quand nous aurons réalisé notre unité que les Français changeront d'avis.

Et F. W. Förster, le pacifiste bien connu, disait lui-même, dans la *Menschheit* du 7 avril, qu'il avait voulu montrer, aux Français, au cours d'une conférence faite récemment à Paris, que toute tentative de morcellement, toute atteinte portée à l'unité allemande ne pouvait que provoquer de terribles réactions. Car, ajoutait-il, « l'unité allemande est bien plus invisible, bien plus insaisissable que l'unité française, mais elle n'est pas moins réelle ». Grave avertissement, et utile à méditer ! Voilà bien le problème qui se dérobe derrière les faits et les chiffres ! Et il convient de voir maintenant comment ont agi, pendant ces quatre mois, les *fermenta decompositionis*.

1. Loi expédient d'urgence.

II

Nous examinerons ici successivement : 1° l'attitude des divers partis politiques et les divergences réelles qui se cachent derrière leur union apparente ; 2° la politique des principaux Etats et le maintien de l'esprit particulariste ; 3° le rôle de la Reichswehr ; 4° l'action des groupes professionnels dans le domaine économique et financier ; 5° les fluctuations de l'opinion dans la Ruhr elle-même ; 6° les difficultés de l'action gouvernementale et le problème des négociations.

1. Jamais les partis allemands n'ont été plus profondément divisés que pendant ces quatre mois. Il faut d'ailleurs se rappeler qu'à la suite de l'évolution politique de 1922 l'ancien dispositif des partis allemands, qui s'était maintenu tant bien que mal de 1919 à 1922, s'est sensiblement modifié. On avait autrefois le bloc moyen : social-démocrates, centre et démocrates ; à gauche, les indépendants et les communistes ; à droite, les populistes et les nationaux-allemands. La coupure entre socialisme et bourgeoisie passait ainsi comme au travers de cette coalition gouvernementale qui, depuis l'Assemblée de Weimar, unissait bourgeoisie modérée et socialisme modéré. Au cours de l'année 1922, les forces socialistes se sont concentrées, ainsi que les forces bourgeoises. Du côté du socialisme, union entre social-démocrates et indépendants ; du côté de la bourgeoisie, établissement de liens nouveaux entre le parti populaire et les partis moyens : centre et démocrates. D'où le dispositif suivant : bloc socialiste et bloc bourgeois ; à l'extrême gauche, le communisme et, à l'extrême droite, les nationalistes à tous crins (*deutschvölkisch*).

L'occupation de la Ruhr a naturellement renforcé, du côté bourgeois, le nationalisme. Ce renforcement et la menace qu'il constituait pour le régime weimarien ne pouvait pas ne pas inquiéter les socialistes, malgré leurs affirmations de solidarité avec la bourgeoisie dans la résistance passive. En même temps, aux ailes, opposition anti-gouvernementale très violente, des

communistes convaincus que le gouvernement est trop faible à l'égard des grands industriels, des « racistes » persuadés qu'il est trop faible à l'égard de la France.

Regardons tout d'abord à gauche. Ici les communistes s'installent, dès le début, en marge de la fameuse union sacrée. Quant à la socialdémocratie, elle se voit, malgré les affirmations de solidarité, de plus en plus contrainte par les circonstances à critiquer la politique bourgeoise et même l'action gouvernementale.

La *Rote Fahne* mène campagne, au lendemain de l'occupation de la Ruhr, contre le gouvernement du Reich et contre la France à la fois. Mais elle en veut plus au premier qu'à l'ennemi extérieur. Dès le 12 janvier, la manchette de l'organe communiste porte : « Contre le nationalisme pour le combat prolétarien ». Il incrimine d'avance la bourgeoisie allemande, qu'elle capitule, résiste ou passe à l'attaque. Le 29 janvier, article « Contre le morceau de sucre français et la cravache allemande. » Pas un mot sur la grève générale. Les ouvriers, dit-on, ne veulent pas former un front unique avec les patrons nationalistes. Si les mineurs quittent le travail, c'est pour ne pas aider la France. Ils n'obéissent pas au mot d'ordre de la bourgeoisie. Donc, lutte sur les deux fronts, contre l'impérialisme français et le capitalisme allemand. La *Rote Fahne* ne tarde pas à divulguer que les 35 milliards de marks dus au gouvernement par les barons du charbon ont été laissés entre les mains de ces derniers. N'est-ce pas Schmidt, un ministre social-démocrate, qui s'est prêté à cette vilenie? Le capitalisme allemand n'est-il pas plus cruel, plus impitoyable encore que le général français? Bel héroïsme que celui de ces industriels condamnés à payer la somme dérisoire de 5.000 francs ! La grande industrie a commis tous les crimes; c'est elle qui est responsable des malheurs du Reich. La première révélation sera suivie de beaucoup d'autres. On dénoncera, vers la fin de janvier, les relations entre Reichswehr et organisation secrètes. Puis on s'attaquera, après ce beau scandale, au péril fasciste, ramassis de tendances contradictoires, mais dont il ne faut pas négliger le danger. On préconise en outre l'armement

et l'organisation de bandes prolétariennes et communistes. Et le mouvement se dessine déjà dans l'Allemagne centrale. Le fascisme prolétarien naît du fascisme bourgeois. C'est le moment où la Conférence communiste de Francfort décide : 1° la lutte contre le fascisme; 2° la formation de centuries dans toutes les entreprises; 3° la lutte contre l'occupation de la Ruhr; 4° l'internationalisation du mouvement. Aussi, vers le 7 avril, la *Rote Fahne* est-elle interdite par le gouvernement prussien. Mais voici que le *Vorwärts*, l'organe de la social-démocratie, proteste contre cette interdiction. Pourquoi? Parce que le désarroi s'introduit dans le parti communiste. En effet, la question saxonne, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure, menace de couper en deux le parti communiste, de séparer les intransigeants, qui ne veulent pas admettre l'alliance entre socialdémocrates et communistes saxons, des modérés, qui accepteront la solution saxonne. Ainsi, non seulement le communisme s'inscrit en marge de l'union sacrée, mais encore il tend à se fractionner. Il ne réalise même pas l'union sacrée pour son propre compte.

L'attitude de la social-démocratie est nécessairement plus trouble. Si elle parle beaucoup de l'union sacrée, elle en profite, d'autre part, pour faire le procès de la bourgeoisie. Jamais elle ne l'a risqué avec tant de franchise. Déjà, lors de la fameuse séance du 13 janvier au Reichstag, l'abstention d'une partie des social-démocrates avait provoqué quelque émoi. Comme le parti communiste, le parti social-démocrate laissait voir les dissensions intestines qui le travaillaient. Anciens indépendants et anciens majoritaires ne s'entendaient guère. Le *Vorwärts* du 14 janvier s'efforçait de réduire la portée de ce désaccord. Un peu plus tard, il défend le parti contre les reproches qu'on lui adresse. On lui en veut de sa mollesse, de ses hésitations. Le 27 janvier, Breitscheid osait écrire, dans le *Vorwärts*, les lignes suivantes : « Nous combattons actuellement l'impérialisme des Français; mais vous verrez avec quelle rapidité nous saurons changer de front si vous vous engagez dans la voie de la violence. » La *Glocke* du 22 ne dénonçait-elle pas déjà le retour à l'esprit de 1914 et les menaces contre la

République? Et enfin, que penser de l'injustice fiscale, surtout en ce qui concerne l'impôt sur le revenu? Donc, dès janvier, toute l'activité de la social-démocratie se partage également entre la protestation contre l'occupation de la Ruhr et le réquisitoire incessant contre les crimes de la bourgeoisie allemande. Au fond, les social-démocrates rompent avec l'union sacrée et ils ne la réalisent pas mieux que les communistes pour leur propre compte.

A partir de février, on verra la social-démocratie réclamer de plus en plus des négociations. C'est Morus qui, dans la *Weltbühne*, montre que l'Allemagne se ruine et qu'il faut mettre un terme à ce processus de désagrégation. La *Glocke* et le *Vorwärts* montrent que l'Allemagne doit être prête à accepter une médiation. La *Vossische Zeitung*, l'organe démocrate, appuie ce mouvement. Les *Sozialistische Monatshefte* le soutiennent aussi, avec l'énergie que l'on sait. Aussi voit-on la presse de droite vilipender de plus en plus les hommes de la politique continentale, ces défaitistes et ces traîtres. Le comte Westarp regrette que les indépendants exercent une si mauvaise influence sur les majoritaires d'autrefois. En revanche, les social-démocrates se plaignent que l'on forge à nouveau, contre eux, la légende du « coup de poignard dans le dos ». Wels n'hésite pas à montrer la nécessité absolue de cette double attitude de la social-démocratie. Pourquoi d'ailleurs renverser Cuno? Ne vaut-il pas mieux laisser le parti populaire se débattre dans les pires difficultés et montrer ce qu'il sait faire? Hilferding et Breitscheid mettent en évidence la véritable fin poursuivie par la social-démocratie : amener le gouvernement à négocier. Et l'on voit, d'autre part, le conflit s'exacerber entre social-démocratie et bourgeoisie à propos de la loi sur l'adaptation des tarifs fiscaux à la dépréciation de l'argent. Ce conflit mettait également le centre en assez mauvaise posture, car ses éléments prolétariens se solidarisaient naturellement avec la social-démocratie. Aussi Wels affirmait-il que l'union sacrée ne pouvait mettre un terme à la lutte de classes. Mais comment accorder alors le principe de la lutte de classes et la solidarité entre patrons et prolétaires dans la Ruhr?

Wels s'en tirait en déclarant que la solidarité westphalienne était « la lutte du travail contre la brutalité française. » En fait, cette solidarité était l'essentiel. On s'unissait dans la Ruhr; on se battait en Allemagne. Les Allemands n'ont-ils pas, de tout temps, concilié les contraires?

En mars, la question des salaires, conséquence directe de l'action du soutien du mark, viendra provoquer un conflit de plus entre patrons et socialistes. Tandis que les premiers réclament la réduction progressive des salaires, les salariés augmentent leurs revendications. Enfin, en avril, conflit nouveau avec les nationalistes à l'occasion de la lutte entreprise par le social-démocrate Severing contre les organisations secrètes.

Il est clair que l'attitude de la socialdémocratie met en cause, sur certains points, celle des partis moyens. Ici, des liens tendent à se rétablir, en faveur de la vieille coalition gouvernementale qui semblait détruite à jamais. Le groupe des *Sozialistische Monatshefte*, des journaux démocrates tels que la *Vossische Zeitung* et la *Welt am Montag* défendent des thèses analogues. Von Gerlach préconise un cabinet de concentration depuis Scheidemann jusqu'à Stresemann. Wirth prend la parole au nom du centre et décoche à Cuno de vives critiques. On parlera, vers la fin d'avril, d'une alliance possible entre le parti populaire et les démocrates, c'est-à-dire entre les représentants du libéralisme d'antan. Et il est clair que le parti populaire, avec Stresemann en particulier, s'oriente plus à gauche. Les populistes s'aperçoivent, en effet, que le régime actuel est plus solide qu'ils ne croyaient, et les démocrates sentent de plus en plus la fragilité des coalitions moyennes, de l'alliance entre bourgeoisie et socialisme modéré. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que, comme les partis de gauche, les partis bourgeois tendent à se fractionner eux-mêmes.

Le résultat le plus apparent de l'occupation de la Ruhr a été de déchaîner les énergies nationalistes. C'est cette intensification du chauvinisme qui apeure les socialistes et la bourgeoisie pseudo-libérale, c'est-à-dire les créateurs du régime weimarien. Car c'est bien ce régime qui est ici menacé. Mais toute cette agitation nationaliste et fasciste, qu'est-elle en réa-

lité, malgré les dangers qu'elle présente? Y a-t-il de véritables liens entre le national-socialisme, les associations patriotiques, le parti de la liberté allemande, l'Association nationale des Officiers allemands, l'Ordre germanique, et tant d'autres sociétés qui semblent toutefois poursuivre un but commun : la résistance active, sinon une guerre nouvelle avec la France? De toute manière, l'action de ces divers groupements ne peut que précipiter la décomposition politique de l'Allemagne. D'aucuns estiment, en Allemagne, que le conflit extérieur prendra fin un jour et que l'occupation de la Ruhr n'aura été qu'un épisode. Mais ils ajoutent que tant de haines et tant d'excitations arriveront à provoquer, dans le pays même, une sorte d'explosion intérieure. « Ce ne sont pas les Français », disent-ils, « mais la République weimarienne, que la destinée condamne! » La lutte féroce entre le social-démocrate Severing et les associations secrètes en Prusse éclaire le problème d'un jour singulier. Ici, un gouvernement lutte pour son existence contre ses pires ennemis, les communistes et les extrémistes de droite.

2. Mais le conflit prussien nous conduit à l'aspect territorial de la décomposition politique. Il n'est pas moins important que le précédent. Qui ne sait qu'il y a plusieurs politiques en Allemagne? Les éléments sont partout à peu près les mêmes, en ce qui concerne du moins les dénominations. Mais ils se combinent de manières diverses suivant les régions. Les trois foyers les plus intéressants sont la Saxe, où le socialisme, allié au communisme, l'emporte ; la Bavière, où le nationalisme anti-constitutionnel met en échec le gouvernement; enfin la Prusse, où le pouvoir essaie de se ressaisir et lutte à la fois contre ses adversaires de gauche et ceux de droite.

Les traditions révolutionnaires saxonnes expliquent aisément la crise gouvernementale singulière qui a si longtemps duré dans ce petit Etat. Ouverte depuis le 21 janvier 1923, elle a abouti, le 21 mars, à la constitution d'un nouveau gouvernement socialiste. Il ne s'agit pas ici d'un problème régional d'ordre secondaire. Toute l'évolution politique de l'Allemagne est intéressée à l'orientation que prend la Saxe. L'an-

cien gouvernement était purement socialiste. Le Landtag lui avait retiré sa confiance. Or ce cabinet ne s'était maintenu que grâce à l'appoint des 10 voix communistes. Les social-démocrates saxons pouvaient alors, soit maintenir leur accord avec les communistes, soit s'allier avec les démocrates et le centre, c'est-à-dire avec la bourgeoisie modérée. C'est la première de ces deux solutions qu'ils ont adoptée. Et l'on voit ici la social-démocratie accepter de collaborer avec un parti qui veut renverser le régime actuel et donner aux conseils ouvriers la direction politique et administrative du pays. Les communistes de Saxe sont, comme les communistes allemands en général, les héritiers de la doctrine qu'autrefois les indépendants défendirent à Weimar. Ce que l'on veut, c'est réaliser ici le soviétisme à l'allemande, une sorte de prolétarisation de l'Etat. Ce n'est pas le Parlement saxon qui a dénoué la crise; c'est bien plutôt le Congrès socialiste qui a pesé de tout le poids de son influence sur le Landtag. De toutes manières, la coalition moyenne est bien finie en Saxe. Et sa fin implique l'orientation à gauche. De là l'inquiétude de toute la bourgeoisie allemande, qui suit de fort près les événements de Saxe. Une sorte de coin mi-socialiste et mi-communiste s'enfonce ainsi entre l'Allemagne du Nord et celle du Sud. « Ce n'est pas seulement dans la Ruhr et sur le Rhin, disait la *Deutsche Allgemeine Zeitung* du 6 avril, que se livre la lutte entre l'ennemi du dehors, mais encore en Saxe ». Dans sa déclaration gouvernementale du 10 avril, le gouvernement saxon a affirmé l'union sacrée, sa solidarité avec le Reich dans la résistance; mais il a réclamé des propositions positives de la part de l'Allemagne. En même temps, il parlait de déclarer légales les organisations prolétariennes armées, décidées à la lutte contre le fascisme de droite. Et l'on peut ajouter, pour mémoire, que dans un petit Etat de l'Allemagne du Nord, l'Oldenbourg, on a vu la coalition moyenne, qui s'y était maintenue depuis 1919 et y avait pratiqué une politique très positive, s'effondrer et faire place à un régime de luttes et de conflits perpétuels.

En Bavière, la coalition moyenne est ruinée depuis longtemps, grâce à l'éviction totale des socialistes. Aussi l'orientation à droite y est-elle très marquée. L'agitation nationaliste y a pris, ces derniers temps, une forme particulièrement aiguë. Dès janvier, elle provoquait de graves dissentiments entre le national-socialisme et le gouvernement. Celui-ci, craignant un coup de force, a proclamé l'état de siège, puis il a fait des concessions au national-socialisme. Ici encore, comme en Saxe, double attitude : on affirme la solidarité avec le Reich dans la résistance ; à l'intérieur, on fait une politique fort menaçante pour le régime weimarien. Hitler, le chef des national-socialistes, mène lui aussi la lutte sur deux fronts. Il attaque simultanément la France, le gouvernement de Reich et celui de Bavière. Il en veut aux fameuses lois du défense républicaine que le cabinet bavarois, après les avoir sabotées l'année dernière, utilise maintenant contre le national-socialisme. Hitler sait déclarer, à ses heures, qu'il se moque bien de l'union sacrée ! Et c'est en capitulant que le gouvernement évite les collisions. En même temps, difficultés de toutes sortes entre les diverses organisations patriotiques dont les unes sont particularistes et les autres, dirigées par Ludendorff, unitaristes et nationalistes. Conflit croissant entre centre bavarois et national-socialisme. C'est ce qui rend la politique bavaroise si confuse. Il y a ici, en fait, trois groupes qui veulent renverser le régime républicain : 1° le groupe particulariste du kronprinz Rupprecht, de von Kahr et de Heim, qui admettrait la restauration des Wittelsbach, la liaison avec l'Autriche allemande et des liens assez lâches avec le Reich ; 2° le groupe nationaliste, qui voudrait unir la Bavière au Reich par des nœuds plus solides ; 3° enfin le groupe Ludendorff, qui entraîne Hitler à sa remorque et qui souhaite le retour à l'unité bismarckienne et à l'Empire. C'est donc bien un phénomène de décomposition politique et sociale que nous avons ici sous les yeux. Sans méconnaître son importance, il ne faut pas oublier que la presse munichoise tient tous les fils et que beaucoup de marionnettes s'agitent ici puérilement au-dessus d'un pays à population paysanne, à régime agraire,

de sentiments au fond plutôt démocratiques,et qui n'a aucune envie de faire une nouvelle révolution, fût-ce en faveur de la dynastie déchue. Le 12 avril, M. Heim remarquait, non sans raison, que la politique de Hitler avait contre elle toutes les masses paysannes et la classe moyenne. Un remarquable article de H. Schüzinger, dans les *Sozialistische Monalshefte* du 24 avril, mettait en évidence l'opposition entre le peuple bavarois et les énergumènes qui s'agitent dans la capitale. Il faut n'accorder à ces fantoches que l'importance qu'ils méritent. Le fascisme allemand est le contraire d'un vrai fascisme national.

Le gouvernement prussien, lui, cherche à retrouver son équilibre en luttant à la fois contre le communisme et contre les organisations secrètes de droite. Nous connaissons les raisons pour lesquelles la *Rote Fahne* a été interdite, et il faut voir, dans cette mesure, une sorte de concession à la droite. En réalité, c'est contre les organisations d'auto-protection que s'est concentré l'effort du ministre social-démocrate Severing. Ces organisations se sont formées et elles se sont également entraînées en Haute-Silésie. Dès le 16 janvier, le *Berliner Tageblatt* publiait un rapport circonstancié sur le rôle qu'elles avaient joué dans cette province prussienne. C'est là que le fameux Rossbach avait recruté ses partisans. C'est après son arrestation que les menées de tous ces groupements occultes ont pris un caractère dangereux. Aussi Severing a-t-il décidé de frapper un grand coup. Dans son discours du 23 mars, il révélait à l'opinion le complot tramé par les organisations secrètes contre la sûreté de l'Etat. Il s'agissait de liquider le parlementarisme et la république, dans le Reich comme en Prusse. C'était une invite à la dictature la plus effroyable. Le Reich était menacé d'une aventure comparable à celle de mars 1920, mais mieux étudiée et plus facile à réussir. En même temps, l'affaire Severing a révélé, une fois de plus, le dualisme entre Prusse et Reich. Le cabinet Cuno semble avoir fermé les yeux sur les agissements des sociétés secrètes. C'est le cabinet prussien qui les a attaquées. Ce qui est en cause, à n'en pas douter, c'est bien l'idée de l'Etat. « Le devoir de chacun,

disait Severing au Landtag le 21 avril, « *c'est de soutenir l'Etat tel qu'il est* ». Voici bien le mot de la situation.

3. La preuve en est l'affaire de la Reichswehr. On a vu ici une institution de l'Etat entretenir, peut-être de complicité avec le gouvernement lui-même, des relations avec ces organisations illégales que Severing a essayé de liquider. C'est la *Rote Fahne* qui a dénoncé ce nouveau danger. Et, dès le 17 janvier, le général von Schönaich, ancien officier de sentiments républicains, faisait d'intéressantes déclarations sur la connexion entre Reichswehr et associations d'officiers nationalistes. Il n'attaquait pas la Reichswehr elle-même. Mais il montrait quel dangereux voisinage constituaient pour elle ces associations d'officiers dont les officiers de la *Reichswehr* avaient adopté le code d'honneur. En cas de putsch, la Reichswehr ne subirait-elle pas de ce côté une violente pression?

Aussi un grand débat eut-il lieu, le 23 février, au lendemain des révélations de la *Rote Fahne*, au Reichstag, à propos du budget de la Reichswehr. Le député socialiste Schöpfling, tout en déclarant que l'action communiste nuisait à l'union sacrée, déclarait que le ministre de la Reichswehr, devait au Parlement des précisions. Il insistait sur ce fait que l'esprit de la plupart des officiers de la Reichswehr était contraire à l'esprit même de l'institution.

> Les organisations illégales, disait-il, jouent un rôle dangereux. Elles agissent comme si elles avaient toute la Reichswehr derrière elles. Elles veulent passer de la résistance passive à la résistance active, à une sorte de guerre de guerillas analogue à celle de Haute-Silésie. C'est mettre en péril la nation allemande, le Reich et favoriser les plans de l'ennemi extérieur. La classe ouvrière ne tolèrera pas ces abus.

La réponse de Gessler, ministre de la Reichswehr, fut curieuse et bien révélatrice. Il essaya, tout d'abord, de faire comprendre pouquoi il y avait, en Allemagne, tant d'organisations secrètes. C'était la maladie fatale du pays et la politique française en était, naturellement, la cause essentielle. Les communistes y étaient bien, eux aussi, pour quelque chose ! Bref, le ministre prenait la défense de la Reichswehr.

Ces déclarations ne pouvaient guère calmer l'opinion. Celle-ci s'émouvait. Dans le *Berliner Tageblatt* du 23 février, Dombrowski montrait à son tour les liens étroits entre Reichswehr et associations illégales. Le même jour, la *Vossische Zeitung* écrivait : « L'Allemagne ne saurait se permettre de nouveaux troubles intérieurs, provoqués par des associations défendues et par les relations entre les mêmes associations et les institutions du Reich. » L'illégal et le légal ne pouvaient s'accoupler ainsi. La Reichswehr était-elle entre les mains du gouvernement ou était-elle prête à le renverser?

Le débat a repris le 27 février. Cette fois, Gessler faisait des déclarations plus précises. Et la *Glocke* du 5 mars, signalant toute l'ampleur du danger, pouvait écrire : « Le brave bourgeois apprend par son journal du matin que sa sécurité est protégée par des organisations secrètes et illégales, non par la police ou la Reichswehr». N'était-ce pas une preuve de l'impuissance gouvernementale que le foisonnement de toutes ces associations d'auto-protection, depuis si longtemps interdites par loi du Reich? Et n'était-ce pas un signe d'évidente décomposition que de les voir gagner les institutions officielles ? La *Glocke* ajoutait, non sans raison, qu'il était faux de parler toujours de la dissolution de l'*Orgesch*, que ses anciens groupements Est, Sud-Est, Nord-Est et Nord vivaient sous de nouveaux noms, obéissant à une direction centrale bien organisée. « Les différents clubs sportifs, les associations agricoles, les groupements d'anciens combattants, les Ligues civiques sont en apparence indépendants les uns des autres ; en réalité, une volonté unique les régit ». La *Glocke* signalait aussi, comme fort dangereuses, les associations autorisées et elle ajoutait : « Tout ce qui a été divulgué ces derniers jours constitue un ensemble effrayant. L'argent, les armes et les hommes, des masses ordonnées et disciplinées, tout est prêt. *L'Etat est livré à des forces qui se trouvent en dehors de sa zone d'influence, à des forces hostiles à la République, qui veulent la dictature impériale* ». De là les excitations à la revanche. De là cette curieuse polémique entre les partisans d'une nouvelle guerre et les esprits modérés qui en montraient l'impossibilité.

4. Même menace apparente de décomposition dans le domaine économique et financier.

Il est trop évident que l'occupation de la Ruhr a eu, pour le Reich, des conséquences infiniment graves. Le bel optimisme du début a cédé la place à des constatations plus réalistes et plus sincères. Dès le 17 janvier, M. Pinkerneit, spécialiste très compétent, disait ses appréhensions, montrait la gravité de la situation. Partout, sous les déclarations officielles et rassurantes, l'appel à la constance du peuple allemand. En février, les jugements sur la situation économique se font de plus en plus divergents. Seule la droite maintient un optimisme de commande. Elle essaie de faire croire à l'opinion que la France et la Belgique sont plus menacées que l'Allemagne. Il faut importer, toujours importer, s'écrie Auguste Müller, et la question du change est terrible ! » C'est d'un vrai blocus qu'il s'agit. Malgré l'union sacrée et l'affirmation de la résistance, on a peur. Dombrowski ne disait-il pas, dès le 10 janvier : « La France atteindra ce qu'elle a toujours voulu. *Si, sous la pression formidable de ses maux politiques et économiques, l'Allemagne ne se dissout pas en une poussière d'Etats comme après la paix de Westphalie, la France tout au moins pourra en faire une colonie* ». De nombreux quotidiens montrent, de plus en plus nettement, que la production diminue, que la répartition du charbon se fait mal, que la Ruhr désorganisée ne sera pas remise en état de longtemps, qu'il faut acheter du charbon anglais, que les valeurs de potasse montent, que les chemins de fer rhénans sont sabotés. Avec quoi payer les importations de viande, de laine, de coton, de peaux, de métaux et de minerai de fer? C'est une formidable partie qui se joue, et ici les feuilles socialistes voient évidemment plus clair que les feuilles nationalistes. Au fond, personne ne se fait illusion. On sait, en particulier, que l'Allemagne du Sud est durement frappée. Le cordon douanier va fortement toucher l'industrie, dont l'activité était jusqu'alors restée normale. La structure des grands *Konzern* est menacée. Bref, toute l'Allemagne économique risque d'être ébranlée. Que le mark monte, et ce sera l'exportation qui sera compromise. Or, après la fermeture de la Ruhr,

il est bien clair que la situation de l'industrie sidérurgique est plus précaire encore que la situation charbonnière. De tous côtés agissent les ferments de discorde. Les agriculteurs de l'Est prussien veulent bien aider les populations de la Ruhr. Mais ils en profitent pour obtenir du cabinet Cuno une vraie capitulation en ce qui concerne la réquisition des céréales. Les prix ont partout monté. Le charbon coûte 12.000 fois plus qu'avant-guerre. De 6.000 marks par quintal avant l'occupation, le coke est passé, fin février, à 30.000. Or le charbon commande tous les prix, influe sur la totalité du marché. En six semaines, alors que le dollar ne faisait que tripler, il a quintuplé de prix. Trois augmentations frappent la population : 1° celle des loyers, qu'on avait jusqu'alors prévenue en ruinant les propriétaires de maisons ; 2° celle des transports et voyages ; 3° celle du combustible. De là le mécontentement des consommateurs. Les spéculateurs s'en donnent à cœur joie, malgré le *Notgeselz* du gouvernement. D'autre part, les frais de production sont devenus tels que l'industrie ne peut plus faire concurrence à l'étranger. La foire de Leipzig, puis celle de Francfort aboutissent à un retentissant échec. La politique de déflation brutale mécontente à la fois industriels, commerçants et classe ouvrière. Comment contenter tout le monde? Comment maintenir l'esprit de résistance et de solidarité dans l'ordre des intérêts matériels? Ce n'est pas en déclarant l'économie mondiale atteinte que l'on peut se consoler utilement de tant de déboires intérieurs !

En même temps, sabotage par les groupes économiques influents de la politique de déflation. On pouvait penser, fin mars, que la tentative du cabinet Cuno réussirait. Mais les vraies difficultés n'apparaissaient pas encore avec une entière netteté. La crise sociale devait fatalement devenir plus grave encore que les menées de la droite. Et, d'autre part, comment liquider le portefeuille en devises et les stocks de marchandises afin de récupérer les capitaux suffisants et de rembourser les crédits consentis à l'industrie et au commerce? Dès avril, il était clair que la tentative de Cuno avait fait fiasco. Brusque dépréciation du mark à partir du 18. Le dollar montait subite-

ment de 20.000 à 30.000 marks. D'où panique sur le marché. L'opinion met tout d'abord la Reichsbank en cause. Aurait-elle abandonné sa tactique? En fait, elle allait au plus pressé; elle essayait de stabiliser le mark à un niveau inférieur. Elle continuait, tant bien que mal, la politique de soutien. Son directeur, Havenstein, ne tardait pas à signaler les agissements traîtres menés contre sa tentative. Il montrait, dans un discours sensationnel, les intérêts particuliers l'emportant sur l'intérêt général. Il osait accuser les spéculateurs d'avoir sciemment ruiné l'action de soutien. Vers la fin d'avril les mêmes accusations montent de toute la presse de gauche et se précisent. On insinue que les industriels ont utilisé les larges crédits octroyés par le gouvernement du Reich pour les salaires ouvriers en achats de devises étrangères. Et l'on sait bien que, depuis plusieurs semaines, ils exercent sur la Reichsbank et le gouvernement une action violente : 1° pour faire monter le dollar; 2° pour améliorer l'exportation. La Reichsbank maintenant son point de vue, ils ont passé à l'acte. C'est maintenant aux socialistes de déclarer que les puissants du jour « poignardent dans le dos » la résistance sur la Ruhr. On rend Stinnes responsable de ce nouveau désastre. Ce qui est clair, c'est que les banques ne le sont pas moins que lui. En ce qui concerne l'emprunt-or, un quart seulement de la somme demandée avait été couvert par souscriptions libres. Les grands souscripteurs avaient fait défaut, donnant ainsi la vraie mesure de leur patriotisme. Quel attrait les possesseurs de devises pouvaient-ils éprouver à échanger une solide créance sur l'Amérique, la Suède ou la Suisse en une créance-or sur le Reich allemand? On avait autrefois souscrit aux emprunts de guerre. Quelle raison y avait-il maintenant de recommencer La seconde tentative d'assainissement financier après celle d'Erzberger échouait donc misérablement ! Et, dans le *Berliner Tageblatt* du 21 avril, Félix Pinner montrait l'intérêt que l'industrie lourde avait à faire baisser le mark. Ne craignait-elle pas que les crédits gigantesques accordés par le Reich ne donnassent à ce dernier une trop grande influence sur l'industrie et n'aboutissent, dans le cas où le mark se stabiliserait, à

une sorte de socialisation indirecte? Une dépréciation du mark ne la libérait-elle pas *ipso facto* de sa lourde dette envers le Reich? Et les banques, plus coupables encore, n'avaient-elles pas soutiré à la Reichsbank les devises qu'elles devaient verser pour la part d'emprunt souscrite par elles? C'était donc le lâchage général et, depuis lors, le mark n'avait cessé de baisser.

5. L'histoire de la Ruhr occupée a été en petit ce qu'a été celle de l'Allemagne. Point n'est besoin d'y insister bien longuement. Après la résistance du début et la fin du premier enthousiasme, l'opinion est ici devenue de plus en plus flottante. En réalité, elle a toujours été diverse, malgré les apparences de disciplines et l'obéissance passive au mot d'ordre donné de Berlin [1]. A côté des intransigeants qui parlent au nom de la vérité allemande et n'examinent jamais de près les « mensonges » français, il y a eu de tout temps les modérés, hostiles sans doute à la France, mais disposés tout de même à tenir compte de nos arguments. Ces modérés paraissent représenter plusieurs milieux. Ils communient dans la même horreur du socialisme, dans la haine de l'Angleterre, dans cette idée que la France a une responsabilité très limitée à l'égard de la guerre mondiale, que le vaincu doit réparer, que l'Allemagne, très appauvrie a déjà suffisamment payé. Tous ajoutent, en tout cas, que l'occupation de la Ruhr ne peut qu'aggraver les choses. Ce que l'on sait, d'ailleurs, c'est que la résistance dans la Ruhr tend depuis avril à se fractionner, qu'elle se renforce sur certains points pour diminuer sur d'autres. Et les récents troubles communistes ne sont pas pour donner à cette résistance plus de cohésion que par le passé. Ils sont, au contraire, un signe manifeste de décomposition sociale et économique, une preuve de plus que l'Allemagne est bien près de la guerre civile.

6. Tant de difficultés, tant de tiraillements ne vont pas sans influencer le gouvernement et la conduite générale des

1. Nous renvoyons, sur ce point, aux excellentes informations et analyses que M. le docteur R. Poidevin a publiées dans notre *Bulletin de la Presse allemande*, Nos 91, 95, 98 et 99. (Rédaction, 6, rue Pierre Bucher, Strasbourg).

affaires publiques. Le cabinet Cuno a fait une énergique tentative pour reprendre la nation en mains, pour renforcer son action. On ne saurait méconnaître la grandeur de cet effort. Mais son échec est patent. Les divergences entre partis politiques, l'attitude équivoque de la plupart des Etats, l'action sourde des groupements économiques et professionnels, l'affaiblissement de l'esprit de résistance, bref le développement fatal en temps de crise grave, de tous les *fermenta decompositionis* ont réduit à néant, semble-t-il, le prestige du cabinet actuel. On en a eu la preuve dans l'histoire même des négociations, histoire qui rappelle, à tant d'égards, celle de l'Allemagne en 1917. Sans doute le fameux discours de Rosenberg, le 16 avril, contenait-il des propositions fort intéressantes. Mais, si la bourgeoisie se déclarait satisfaite, la gauche ne cachait pas son mécontentement et M. von Gerlach ne craignait pas de reprocher à Cuno, dans la *Welt am Montag*, sa pusillanimité, son manque de courage, qui l'empêchait de suivre Rosenberg jusqu'au bout. En fait le gouvernement Cuno hésitait et tâtonnait de plus en plus.

Il a fallu qu'un grand leader du parti populiste vienne à la rescousse. Le discours de Stresemann marque évidemment une date, non pas seulement dans l'histoire des négociations entre la France et l'Allemagne, mais encore dans l'évolution politique de cette dernière. Stresemann a précisé le projet Rosenberg. Il a montré qu'il fallait courageusement chercher une méthode pour fixer le total des prestations allemandes, faire payer l'Allemagne en demandant le sacrifice nécessaire aux classes possédantes et établir enfin une collaboration économique féconde entre les deux pays. Et n'oublions pas le réquisitoire violent, mais admirable de netteté et de franchise, que le socialiste Ludwig Quessel a publié, dans le dernier numéro des *Sozialistische Monatshefte*, contre la politique de M. Cuno. Ce que L. Quessel ne pardonne pas à Cuno, c'est : 1° d'avoir cru en l'assistance de l'Angleterre et de l'Amérique ; 2° d'avoir demandé en novembre 1922, après tant de concessions faites par les Alliés, un moratorium impossible ; 3° d'avoir, par une politique insensée de résistance vaine, condamné l'Al-

lemagne à payer deux fois plus qu'elle n'eût payé par le plan de 1922 ou celui de 1923.

* * *

L'évolution et la quasi palinodie d'un homme tel que Stresemann met en lumière le problème à résoudre, ou plutôt la difficulté d'une solution. Stresemann dit d'excellentes choses et il fait acte de courage en les disant publiquement. Il parle d'atteler la production nationale aux réparations. Il ose affirmer qu'il n'y aura pas de règlement définitif sans un sacrifice important des classes possédantes. Il revient sur la saisie des valeurs réelles, qui fut longtemps le thème favori de la seule social-démocratie. Aussi celle-ci triomphe-t-elle ! Elle crie à la « conversion » de Stresemann. La droite est inquiète. Faudra-t-il que, sous la pression française et sous l'action des Allemands de bon sens qui voient la situation telle qu'elle est, elle cède enfin et « mette les pouces »? Elle prétendait jusqu'ici qu'elle avait réussi à organiser le front bourgeois contre le socialisme. Or voici que ce front s'effrite et que la défection de Stresemann risque de le détruire complètement.

Oui, sans doute. Le cabinet Cuno est moralement fini. Ses premières propositions, dont on dit qu'elles ont provoqué l'indignation de Stinnes, ont fait apparaître à tous les yeux sa lamentable faiblesse. Mais il peut vivre des semaines encore. Pourquoi? *Parce que personne ne veut assumer sa redoutable succession*. Le *Tagebuch*, une petite revue allemande de gauche, disait le 19 mai :

> L'idée de se mettre dans le lit de Cuno épouvante les Stresemann, les Müller, les Wirth et jusqu'à M. Schiffer, toujours prêt. C'est que les terroristes de droite ont si bien agi que les hommes politiques n'osent plus prendre les responsabilités du pouvoir. Il faut choisir : ou bien causer avec M. Graefe, ou bien se faire assassiner par ses séides.

1. Chef des nationalistes extrêmes.

C'est le mot de la situation. Il n'y a pas de gouvernement en Allemagne. Les énergies diverses y sont déchaînées; nul ne sait laquelle l'emportera sur les autres. Un de mes amis, qui habite Berlin depuis 1919 et connaît à merveille l'Allemagne comme sa politique, m'écrivait à la date du 20 mai :

Il faut que nos dirigeants discernent enfin, dans ce pays : une démocratie fragile qu'il faut, sinon défendre, du moins soutenir pour énerver et pour user d'autres énergies menaçantes: une oligarchie économique qu'on n'entame pas par des sanctions, qui s'adapte à tout, aux occupations comme au reste; un gouvernement qui ne gouverne pas s'il n'a derrière lui, pour lui dicter son devoir, pour renforcer son autorité défaillante, une nation sachant enfin ce qu'elle veut et prouvant qu'elle ne veut pas le pire. C'est l'obscurité de nos plans, le caractère lointain et inaccessible de nos vœux qui augmente l'impuissance du Reich à l'égard du capital comme à l'égard des Etats-Pays. Soyons légaux, précis, abordons le pouvoir central avec des réclamations nettes, basées sur les lois existantes du Reich (il en est de catégorique et d'inexploitées), et nous ferons marcher par le Reich l'industrie... Les Réparations ne peuvent sortir que *von innen heraus*[1].

L'ami en question me fournit aimablement la conclusion que je cherchais, au bout de cette trop longue étude. Et je suis heureux, en terminant, de substituer son autorité à la mienne.

Edmond Vermeil.

1. Par le dedans.

IMPRESSIONS MAROCAINES

DIX VILLES DU MAGHREB

RABAT

Devant la vieille Casbah des Oudaias.

Je suis resté près d'une heure, assis sur cette pierre, car on y voit Salé, l'estuaire, l'océan et la Casbah des Oudaias qui, à quelques mètres, dresse son promontoire dans les nuages.

Le pied de la falaise est rongé par les eaux et des raquettes de cactus ou des frondaisons de figuiers pendent, en lourdes grappes, des rochers qui surplombent la grève.

A l'abri des grandes franges vertes, sur les cailloux et sur les algues, des rats apparaissaient, un, puis un, avançaient par saccades, sur leurs petites roulettes, grignotaient et rentraient. Parfois ils dérangeaient des hirondelles de mer qui se faisaient des salutations dans la vase, ou bien ils soulevaient un vol de moineaux qui, après une pirouette au vent, allait se réfugier dans les remparts.

Ruines, vestiges de remparts, ce sont des rouges murailles qui se superposent, des tours qui se mêlent aux arbres et aux rochers; et tant de pierres y manquent qu'on dirait une hôtellerie d'oiseaux.

On y voyait d'abord les lourds pigeons qui venaient, d'un vol raide, taper juste sur leur trou, s'y plongeaient tout entiers, se retournaient et repartaient pour un nouveau voyage. Puis les martinets turbulents, qui ont toujours l'air de sortir de classe et d'entrer en récréation.

Il y avait aussi dans une écornure, à l'angle d'une tour, un couple d'émouchets qui faisaient l'amour. Parfois, tombaient dans l'abîme, voletaient, puis revenaient à leur couche aérienne. Et l'on voyait la femelle, agriffée à la pierre, s'aplatir sous les coups de bec du tiercelet qui, frémissant, battant des ailes, offrait la transparence de ses plumes écartées à la grande lumière marine.

Et, plus haut, au dos de la colline, sur les maisons, les arbres et les pans de murs croulants, le monastère des cigognes de l'ordre de Saint Dominique. Certaines, une branche au bec, achevaient de grandes couronnes d'épines. Plusieurs, se tenaient sur un pied et récitaient leurs patenôtres. Et quelquefois l'une d'elles, en fermant le claquoir du courent, affolait toutes les autres. Elles en cassaient leur chapelet, et, tandis que les grains tombaient à grand bruit de dégringolade, elles renversaient la tête à se toucher la queue et riaient aux éclats, comme frère Jean-des-Entommeures.

Et, plus haut encore, dans le ciel, on pouvait voir le minaret en forme de bougie avec, autour de sa mèche, une ronde d'hirondelles, comme des moucherons.

SALÉ

Le petit navire.

En sortant, ce matin, j'ai vu un trois-mâts sur la mer.

Il brillait au soleil, toutes voiles dehors, sous le ciel sans vapeurs. Il était pareil aux navires que l'on peint sur la nacre des coquillages, à ceux que l'on suspend à la voûte des chapelles ou que l'on voit dans des bouteilles à la vitrine des marchands. Et j'ai cru entendre de loin la voix de ses gréments qui chantait des mots oubliés : le tillac, le gaillard d'avant..., maître après Dieu sur son navire... le beaupré, le mât de misaine, le mousse et la grande hune...

Je regardais Rabat dont la rouge citadelle blanchit sous les lichens; et les murs de Salé avec leur chemin de ronde et leurs embrasures sans canons. Tu viens trop tard, pensais-je, « petit bateau, qui va sur l'eau », que ne vins-tu par ici du temps des corsaires moresques ou de M. Cornut et de Robinson Crusoé; lorsque les Saletins régnaient sur l'Océan par la vitesse de leurs polacres.

Tu les eusses vus sortir du fond de l'estuaire sinueux et tu te fusses longtemps battu parmi les clameurs sauvages. Puis, tandis que ton équipage s'en fût allé, la corde aux poings, vers le fondouk aux esclaves, tu eusses flambé, comme un brûlot, rendant dans un nuage ton âme voyageuse.

Jeux d'enfants.

Le vieux cimetière où j'habite est le jardin des enfants. Leurs robes de couleurs voltigent au soleil. Ils se poussent et se roulent; ou bien ils font des couleuvres avec des lanières d'écorce pour croire qu'ils s'effrayent et pouvoir crier. Les plus sages posent une branche sur une stèle et jouent à la balançoire. Tandis que deux grands s'installent sur une tombe, comme sur un diran profond, et jettent des cartes sans parler. Cependant les tout petits courent sans but dans l'herbe haute, et leur queue de cheveux, que soulève le vent, a l'air de ramper seule parmi les fleurs de moutarde.

Soir à Salé.

Etang profond de ramures, les jardins évaporent leur ombre au bas de la blanche ville.

Les degrés des terrasses montent jusqu'à la lune. Bleue comme une fumée, elle irise le ciel en fleur.

Et sa face inclinée semble sourire aux chants des enfants sous les branches, à la voix de la mer, aux meuglements des troupeaux.

Alors, Monsieur de Chénier, dans sa maison mauresque, quittant son fez et son caftan, eût ouvert son coffre d'arar, vêtu son habit d'or et remis sa perruque, pour aller au Dar-el-Caid faire sonner le nom du Roi. Un jour, un vaisseau de haut bord, tout gonflé par la brise et frissonnant d'oriflammes, avec une figure à la proue, des fenêtres à la poupe et trois rangs de canons, eût apparu en rade et lâché ses bordées. On eût répondu des remparts. Et tous les boulets en tombant dans l'eau, eussent fait de belles gerbes claires. Plus tard, des religieux fussent venus en mission pour racheter les captifs. Et ils eussent relaté ces choses dans les livres couverts en cuir, avec des tranches de vermillon. Longtemps on eût parlé de toi, l'histoire t'eût fait sien et ton nom se fût éclairé du rayonnement du martyre.

Mais tu passes au temps de la mort et vas au pays de l'enfer. Une torpille brisera ta carène et tu sombreras, inconnu comme un noyé dans la nuit.

Ah ! puisses-tu renverser tes voiles, et, poussé par un vent contraire, retourner avec moi vers le Passé d'où tu viens !

MEKNÈS

J'ai suivi vos couloirs, souks tigrés de rayons sous les toits de roseaux, d'où la vigne laisse pendre, en lustres, ses mamelles.

Echoppes pavoisées de foulards, rayées de cierges verts et jaunes; boutiques où les balances tintent à la chute des poids et oscillent au-dessus des mottes de savon noir; frais et purs, réduits pleins d'ombre, où farine et marchand font deux pyramides pareilles; niches diaprées des dévideurs de soie, pâles marchands d'arcs-en-ciel aux fuseaux de lumière; ateliers des tailleurs, que des enfants, debout et les deux mains levées, protègent d'un réseau de fils mouvants et tendus; j'ai passé parmi vous, au carillon des porteurs d'eau.

Puis, j'ai retrouvé les murs des quartiers du cuivre et du fer, les murs en lits de briques tendres comme l'ardoise, gris, effrités, tombants, dont le soleil des âges a recuit l'argile et l'effeuille.

Les chaudronniers battent des chaudières où tiendraient les péchés du monde; les forgerons mi-nus et noirs, parmi leurs colombes blanches, sonnent un branle de cloches pour les mules sans fers qui flageolent sous le tournet; on voit, dans les fondouks, frétiller la queue des ânes et l'on entend les borborygmes des chameaux, qui semblent à genoux devant leur propre royauté.

Les faubourgs passent au pied de l'ancienne Mequinez, carrée, aveugle et délitée, comme un vestige de Babylone.

La route s'en va, sous les mûriers dont les feuilles et la fraîcheur donnent un air de bonheur à la vie des métiers. Et, quand on trouve le souk des armes où les artisans intaillent des cris de guerre sur les lames de poignards en ailes d'engoulevent, quand on voit leurs meules usées comme la lune sur son déclin, on est près de la place Bab-Djedia.

C'est une place en Y, devant la tour carrée d'une porte de la ville. La voûte de l'ogive s'enfonce, fait un coude et disparaît aux regards. De chaque côté, dans des niches, des marchands de goudron trônent comme des santons. Et, à gauche, dans un recoin noir, on voit la case de roseaux d'un cuisinier qui, nuit et jour, fait des beignets

et des grillades à la clarté d'une veilleuse. Comme la porte est très grande, la place, très petite, est dans l'ombre le soir, mais un flot de soleil, tombant du haut de la tour, la coupe d'une nappe de safran.

De tous côtés, dans les murs, boîtes aux couvercles entrouverts, il y a des boutiques où perchent des marchands qui, jambes croisées, comptent des sous ou chassent les mouches.

Des marchands de légumes et de fruits; des marchands d'huile, de beurre et de savon; des marchands de menthe et d'armoise; des marchands de thé et d'épices, des marchands de cordes, des marchands de pains de sucre, des marchands de cierges, des marchands de racines, de plumes et de peaux à faire des enchantements.

Et, devant eux, longs plis tranquilles, il y a les manteaux de laine des passants qui s'arrêtent.

Puis, par terre, il y a ceux qui mendient au nom des saints, ceux qui mendient au nom d'Allah et ceux qui mendient en silence. Et, il y a aussi ceux qui vendent de figues de Barbarie, ceux qui vendent des pains à l'anis, ceux qui vendent des oranges et ceux qui tracent des talismans sur des éclanches avec de l'encre de bélier. Et, courant et criant, il y a des enfants en robes de poupées, aux coiffures dessinées comme des jardins.

Mais il y a surtout, — silence des pas, éclat des voix, — il y a la montée de ce qu'on voit venir par le gouffre de l'ogive.

Rentrant des plaines fauves et craignant les voleurs, il vient des citadins au visage de semoule, gras sous leurs voiles de neige, lourds dans leur fauteuil rouge, sur leur mule qu'un nègre escorte.

Il vient des jardiniers en tunique rayée, sur des mulets chargés de courges et de pastèques.

Il vient des troupeaux d'ânes dont les âniers claquent de la langue.

Il vient des troupeaux de bœufs, dont les bouviers crient comme la chouette et frappent de grands coups sourds.

Il vient des troupeaux de moutons, dont les bergers sifflent et hèlent.

Il vient des cavaliers dont les chevaux se dressent et serpentent comme un jouet qui claque.

Il vient des bédouins sous des chapeaux comme des pagodes.

Antique multitude aux manteaux couleur de toisons, jambes, bras et crânes nus, larges visages et barbes noires.

Il vient des voyageurs tenant de longs bâtons.

Il vient des laboureurs portant leur charrue sur l'épaule.

Il vient des aveugles en file, qui gémissent et nasillent et présentent au ciel les cavernes de leurs masques.

Il vient des chameliers le front ceint d'une corde et dont les dromadaires hésitent, comme des cygnes, au-dessus des flots de la foule.

Il vient des gens à cheval, sans selle, sans frein, sans bride, une baguette à la main.

Il vient des berbères blancs dont un collier de poils rares encadre la face en triangle et qui ont, à l'oreille, un anneau.

Il vient des femmes, rouges de henné, au sein tatoué, au cou chargé de pièces d'argent, aux jambes chaussées de guêtres, effarées et craintives dans leurs châles de laine et de soie.

Il vient des prisonniers qu'un gardien mène au nerf de bœuf et qui semblent rentrer du chantier des pyramides.

Il vient toute l'Egypte, tout Mycènes, tous les Numides.

Il vient toute la vie qui dort dans les vieux livres et sur les dédicaces des ruines ensablées.

Il vient tous les vieux peuples de la jeunesse du Monde.

Ils sortent de la voûte sombre comme un sépulcre et, gris comme la terre qu'ils soulèvent en nuages, ils entrent dans la gloire des rayons du couchant.

J'ai revu tout cela dans la fumée d'encens d'un mendiant qui chantait et suis rentré par les rues vides où je n'entendais plus que mes pas sur les pierres.

Jean GALLOTTI.

(*A suivre*).

Henri BREMOND

Humaniste Dévot

M. l'abbé Henri Bremond est cher aux lettrés; quoique prêtre, quoique spécialisé dans la littérature religieuse, son public dépasse notablement celui qui se confine dans la dévotion et même, simplement, se réserve pour les livres orthodoxes; il a connu de vrais succès, et les gros volumes de son Histoire du sentiment religieux ont beau nous entretenir de saints, d'extatiques et de nonnes, disserter sur l'amour pur et le mariage spirituel, coûter vingt francs chacun par dessus le marché, ils s'enlèvent comme des romans.

Il n'est pas cependant imprudent de supposer que le public, le grand public, a encore besoin qu'on lui explique qui est cet abbé qui vient d'éclater comme une bombe, et qui, n'étant pas archevêque ou cardinal, entre tout de même à l'Académie rien que pour avoir pris la peine de s'y présenter.

Un volume de M. Bremond porte ce titre : *L'Humanisme dévot*, mais toute son œuvre pourrait s'en parer.

Un humaniste, l'espèce en disparaît, et M. Bérard, à coup de décrets, tente d'avoir raison de cette forme très particulière de la dépopulation. Mais, si rare que soit la chose, on voit à peu près ce que c'est : Un ami des livres, ne s'inquiétant pas seulement de ceux du jour, mais habile à tirer son plaisir des plus anciens, leur trouvant le goût meilleur selon que, comme les vins, ils comptent plus d'années. Doutant que le progrès s'étende à tout, croyant à un fonds éternel dans l'homme, il

s'instruit encore dans Homère et dans Platon, dans Virgile et dans Sénèque, dans Montaigne et dans La Bruyère ; que dis-je, poussant plus loin que les maîtres, il puise son bien dans les livres oubliés, les commentaires des glossateurs et des disciples, ne suffit-il pas qu'ils soient anciens? Car il juge le présent aux lumières de l'expérience, et, jusque dans la littérature la plus récente, cherche à percevoir un écho du passé, trouvant léger et frivole ce qui ne porte pas avec soi un peu de cette voix grave et sûre.

Dévot, voilà encore qui est clair. Mais l'humaniste dévot déconcerte un moment. Ami de l'art et de toutes formes belles, l'humaniste semble bien l'homme de cette terre tandis que le dévot le serait exclusivement du ciel. Un dévot, en tout cas, est tout entier au christianisme où il veut exceller et qu'il cherche dans sa pureté. Or il est bien impossible d'imaginer un humaniste qui n'aurait pas de tendresse pour l'Antiquité païenne, et comment marier ce paganisme d'esprit avec la dévotion ?

Mais saint Basile et saint Grégoire de Nazianze ne se révoltaient-ils pas que Julien prétendît fermer les grands écrivains païens aux chrétiens? Le Moyen âge ne nous a-t-il pas conservé les chefs-d'œuvre grecs et latins, et quel sort n'a-t-il pas fait à Virgile? Saint François de Sales, et combien dans son entourage et de son temps, lisaient bien Sénèque pour se conforter le cœur ? Corneille et Racine, qui récitaient le bréviaire, n'avaient-ils pas aussi quelque goût, l'un pour Lucain, l'autre pour Euripide? Il y a donc une tradition d'humanisme parmi les dévots, et il n'est pas difficile de concevoir un humanisme modéré mais très délicat, qui, quoique ami de l'Evangile et de la prière, cherchant partout l'homme, ne laisse rien perdre des belles et bonnes choses écloses au cours des siècles, butine le paganisme, et, comme Virgile trouvait de l'or dans le fumier d'Ennius, y fait provision de richesses?

Eh bien, M. Bremond est un humaniste dévot.

On peut diviser son œuvre en trois parties, la critique littéraire, les études sur l'Angleterre, l'histoire du sentiment religieux.

Aucune de ces parties ne va sans empiéter sur l'autre. Si M. Bremond dans la première période a beaucoup fait de critique littéraire, son amour et sa haute connaissance des choses anglaises paraît déjà, et même, comme il appert d'une étude sur la piété d'un bourgeois de Reims au XVII^e^ siècle, son désir d'une histoire de la prière. Quand il s'occupe de poètes ou de romanciers et qu'il traite du livre qui vient de paraître, si aigu critique littéraire qu'il se montre, ce qui l'intéresse surtout ce sont les âmes. S'il aborde les Anglais, c'est pour nous mettre au courant de leur vie religieuse. Et quand il se consacrera au sentiment religieux, il n'oubliera jamais les droits des belles-lettres, signalant avec soin tout ce que l'artiste, le connaisseur, peut trouver de plaisir et d'instruction aux livres édifiants qu'il résume ou analyse.

* * *

M. Bremond, qui doit avoir dans les cinquante-huit ans, est né en Provence, à Aix, si je ne me trompe, d'une vieille et bonne famille catholique. Il y fit ses études en même temps que M. Charles Maurras, à qui il ne ressemble guère mais avec qui il a longtemps gardé d'étroites relations, aujourd'hui bien distendues. Il entra vers dix-huit ans chez les Jésuites, où deux de ses frères, plus jeunes, le suivirent bientôt. L'un d'eux André, comme lui humaniste et anglicisant, mais qui écrit malheureusement très peu, a publié de petits travaux précieux sur Shakespeare, le patriotisme antique, la piété grecque[1], la religion de Pindare. Je recommande cette dernière étude où les assertions de Croiset sont passées au crible par quelqu'un pour qui le grec n'a pas de secrets et qui sait trouver une âme sous un texte.

Entré dans la Province de Lyon, M. Bremond se trouva amené à passer le long temps de sa formation religieuse en pays anglais, la persécution de 1880 ayant poussé jusque là les maisons d'études des Jésuites de Paris et de Lyon. C'est là qu'il apprit l'anglais à la perfection, s'initia à Newman, connut Tyrrell et devint l'un de ceux qui connaissent le mieux

l'histoire des doctrines religieuses de l'Angleterre au XIXe siècle.

On eut vite fait de remarquer chez les Pères son gentil esprit.

En ce temps-là, régnait chez eux le R. P. Longhaye, figure qui mériterait le portrait. Autoritaire en diable mais professeur admirable, pendant trente ans il dogmatisa, et la plupart des Jésuites qui se sont fait en France une réputation depuis 1880 lui doivent quelque chose. Il a édifié une *Théorie des Belles-Lettres* où beaucoup de jeunes écrivains apprendraient la méthode. Ainsi pensait l'aimable poète Jean Marc Bernard, Dauphinois, pour qui elle fut une révélation. Déductif comme pas un, le P. Longhaye dévide tout son système en partant de cette proposition selon Lapalisse, mais qu'il éventre puissamment, *parler, c'est dire quelque chose à quelqu'un.* En revanche, incapable de sortir de l'ordre des concepts et des mots, il est le plus impuissant du monde à passer à l'observation des faits. Sa critique est nulle, il ne voit rien de ce qui est devant lui. Une anecdote le fera saisir.

Un jeune religieux, dont on espérait quelque avenir littéraire, lui fut confié pendant tout un an. Le maître, sensible plus qu'on ne saurait dire à la fraîcheur juvénile, le voyait chaque jour, le comblant, l'obsédant de son dévouement et de ses conseils. Vint l'heure de se séparer et de détendre quelque chose de cette intimité si vive. Le disciple, encore embéguiné, demanda un supplément de recommandation, une direction pour la vie.

Si vous aviez connu cet enfant, sans être grand clerc, armé de votre seul bon sens, vous lui auriez dit :

« Vous avez fait un grand effort pour plier votre imagination, votre sensibilité, votre jeunesse de jeune animal aux lois rigides de la Théorie des Belles-Lettres, c'est le moment de vous reposer. Pendant un an, mangez, dormez, jouez, sans chercher plus loin. Avoir le cœur pur vous suffira. Après, lisez les classiques, mais sans trop vous forcer, n'étant pas encore apte à les goûter. Vous augmenterez la dose avec l'âge,

à mesure que la sagesse viendra. Vous écrirez, je le vois bien; mon Dieu, ce n'est pas un mal, mais à condition d'éviter les grands sujets et les grands genres qui vous écraseraient. Ainsi, vous allez en philosophie, faites-en, puisque c'est inévitable, mais n'en retenez que la conviction qu'il n'en faudra jamais parler, les gens sérieux verraient trop bien qu'elle vous a passé par dessus la tête. Plus tard, ni question sociale, ni roman, ni même critique, les naïfs seuls croient que la critique est aisée; elle suppose des idées, et c'est ce qui vous manquera toujours. Tenez-vous en à des sonnets et à des odelettes. Vous avez de l'œil et du jarret, voyagez et rapportez des croquis, des paysages, des notations pittoresques, des anecdotes, des souvenirs. De temps en temps un conte, une bluette. Vous serez un pâtissier littéraire. Il n'y a pas de sot métier. Peu d'esprits peuvent soutenir longtemps les nourritures solides, vous agréerez sans empoisonner, c'est beaucoup.»

Mais cet homme de doctrine n'avait pas le don de voir, je l'ai dit, les hommes ni les choses. Hors des principes il ne valait rien, il ne savait pas même les appliquer. Il parla donc à Gresset comme il aurait parlé à Petau.

« Le scolastique de la Compagnie de Jésus sera, un jour, prêtre. Il doit donc connaître les langues anciennes, la philosophie, la théologie, l'Ecriture sainte, l'histoire, la morale, la liturgie, la pastorale... Tous les jours il faut donc... Après avoir donné le temps nécessaire à vos cours, profitez des temps libres. Ne jamais perdre une minute... lire en se rendant d'un exercice à l'autre,... vingt mots grecs en sortant de déjeuner... à deux heures, après le chapelet, un commentaire de l'Ecriture,... le dimanche, les Pères de l'Eglise.... surtout lire à la suite, et en prenant des notes...»

Pour le P. Longhaye, il n'y avait pas cet homme, noir, sanguin, fougeux, et celui-ci, blond, fin, lymphathique; il n'y avait que le scolastique de la Compagnie, une idée éternelle selon Platon; et chacun devait monter dans son programme omnibus.

Le petit père faillit en devenir fou. Il l'est resté un peu, car lancé par le maître, qui paraît bien avoir flatté sa vanité, il ne fait que dans les grands genres, où il est inutile de dire qu'il est aussi exécrable qu'admiré par les vieilles dames.

Bremond n'était pas précisément fait pour ce joug. Il ne paraît pas avoir gardé un agréable souvenir de ses relations avec l'excellent ogre qui veillait alors aux portes du Paradis des lettres. Je l'ai vu s'étonner que quelqu'un, dont il prisait l'intelligence, pût prendre le P. Longhaye au sérieux.

On raconte, j'ignore si c'est vrai, mais l'anecdote symbolise certainement une vérité, que le P. Longhaye pour se rendre compte de son talent lui demanda de ses compositions. Confiant et distrait, Bremond lui passe un paquet où, il l'avait oublié, se trouvait quelque part une sévère appréciation du maître. Celui-ci, solide religieux, ne lui en voulut pas, je pense, mais resta étonné que l'on pût douter de son système. De fait, on a rarement vu un homme plus confiant de tenir en tout la vérité. Ces partisans de l'objectivité de la connaissance sont les pires subjectivistes du monde. Ils sont la mesure de tout. Il n'est pourtant pas difficile de décider si la réalité se plie à leurs cadres !

Gardien inflexible de la vérité littéraire, le P. Longhaye lira plus tard les articles du P. Bremond aux *Etudes*, non pour s'instruire, mais pour savoir s'il peut en permettre la lecture à ses élèves. Tel article, où, à propos de Viélé-Griffin, le vers libre, loin d'être maudit, est présenté comme pouvant, après tout, se soutenir, fut consigné; il aurait gâté les idées.

Formé, le P. Bremond fut envoyé à Paris et attaché à la rédaction des *Etudes*. Influencé par Newman et par Maurice Blondel, il aurait désiré tenir le rubrique philosophique. Il avait le don de se faire lire, il aimait les poètes, il parut trop léger. On réserva la philosophie à quelqu'un de plus sûr. Avoir « des idées sûres » tient lieu de tout chez les Jésuites. Ils ont eu beaucoup d'histoires, leur nom fait peur, alors ils n'ont plus qu'un souci, se faire oublier, ne plus faire crier. Tout, ennuyer, mourir pour la défense de tous les clichés qu'on voudra, plutôt que d'avoir des histoires !

Bremond succédait à quelqu'un qui, toqué de Veuillot, faisait de la critique à coup de trique et s'était particulièrement déployé dans une série, *les malfaiteurs littéraires*, bon sujet, mais hélas, horriblement traité, et où la question littéraire, et

même le problème moral, étaient remplacés par des injures. Bremond tenait à se séparer de ce trublion, brûlait de révéler à son public, assez restreint mais très important, puisqu'il était surtout de prêtres, la littérature la plus moderne Il rêvait de percer le mur d'incompréhension qui sépare le clergé des esprits cultivés. Par Maurras, il était, malgré les barrières de la vie religieuse, en contact avec les jeunes. Il n'ignorait ni Anatole France, ni Bourget, mais ni, non plus, Barrès, Moréas, Henri de Régnier, *la Plume*, *le Mercure de France*, à une époque où on les ignorait encore profondément à la *Revue des deux Mondes*, qui ne connaît que ce que n'ignore plus personne. Tout n'alla pas sans difficultés. Un article ne passe pas comme cela aux *Etudes*. Il est soigneusement révisé par quatre collaborateurs ombrageux, et naturellement sûrs, qui croient d'abord tenir en main la réputation de l'ordre et qui, ensuite, exégètes ou archéologues, imposent leurs décisions littéraires au petit bonheur mais non sans énergie.

Bremond sut naviguer. Il trouva moyen de parler d'Anatole France, de Barrès, encore tout dégoûtant d'égotisme, et de beaucoup d'autres, sans trop forcer le ton, avec sympathie, même avec admiration. Je me souviens d'un article où pour Gourmont et son *Chemin de velours* il se montre plus qu'indulgent. Gourmont, c'est vrai, y venge les Jésuites de Pascal, mais il va tout de même un peu fort. Soutenir qu'ils ont étendu sur la voie royale de la croix un chemin de velours ! Grâce à Dieu, ce n'est pas vrai. Bremond se contente de sourire, car il suit le précepte de Verlaine, «prends l'éloquence et tords-lui son cou ! » Peut-être aurait-il pu résister un peu plus aux grâces de Gourmont, dont le matérialisme et le scepticisme sont finalement bien agressifs et bien dogmatiques.

Vers 1961, Mlle Th. V., une pénitente du P. Didon, s'étant avisée de faire la roue avec les plumes de son père spirituel, en publiant son assez médiocre correspondance, M. Bremond en prit sujet de son article.

Le P. Didon, brave homme mais un peu gros et court, agité, suant, forçant la voix, entêté du désir de paraître moderne, l'étant d'ailleurs assez approximativement, contras-

tait plus que tout autre avec le P. Bremond, fin, ami des détails précis, de l'information suggestive, détestant la boursouflure oratoire, les ronds, les ronrons, et surtout le simplisme habituel aux prédicateurs. Il devait être passé aux aiguilles. Avec un art fait de restrictions, de réserves achevant un compliment qu'elles retiraient par le fond, après avoir dit son fait à la pécore qui se faisait un piédestal du tombeau du P. Didon, le jésuite dégonflait doucement le dominicain, mais en évitant ces façons, toujours déplaisantes, d'un religieux qui n'est pas fâché d'égratigner l'ordre rival.

Je rappelle cet article parce qu'un détail ouvre jour sur notre auteur.

Léon Bloy, en deux circonstances, a parlé du P. Didon, et ces deux fois peuvent compter. La première, en 1884, à l'occasion des *Allemands*. Il débutait, ce jour-là, au *Figaro* et comme on entrait en Carême, il crut devoir l'ouvrir en administrant une vraie potée de cendres à un prédicateur tonitruant qu'il trouvait vaniteux. L'article *Un Savonarole de Nüremberg*, fit un bruit tel que les débuts de Léon Bloy, qui n'eurent d'ailleurs pas de lendemain, restèrent, toute une génération, célèbres dans la presse à l'égal de ceux de Rochefort qu'on cite encore. Le P. Didon en fut affecté au point de parler d'un procès, mais des amis raisonnables l'en dissuadèrent. A l'apparition de *Jésus-Christ* où le P. Didon prétend traiter de la divinité du Christ en utilisant les données les plus récentes de la critique, Léon Bloy récidiva. Il ne se rendait pas compte, dans sa belle ignorance, du besoin urgent où étaient les catholiques de renouveler leurs méthodes scientifiques, mais il avait assez d'intuition et de foi pour comprendre que certaines manières de se plier à la science ne sont ni bien scientifiques ni bien chrétiennes, et il y alla de tout son cœur dans le *Révérend Père Judas*, article qu'on peut lire dans les *Dernières Colonnes de l'Eglise*.

Le P. Bremond ne connaissait que ce second article, et il y faisait allusion d'un ton où il paraissait qu'il n'avait pas été plus scandalisé que cela.

A cette époque, Léon Bloy, qui a connu, dans les trois ou

quatre dernières années de sa vie, non pas le succès mais une certaine notoriété, quand toute une partie de la jeunesse littéraire se passionnait pour lui, était alors de ceux qu'on omet systématiquement de nommer. De temps en temps, un article, un cri de quelque écrivain proclamait son nom et son talent, mais bientôt le silence lourd retombait. Surtout chez les catholiques, Léon Bloy passait pour inavouable, *nec nominetur in vobis*.

Un ami de Bloy, étonné et charmé, proposa donc au P. Bremond de s'attaquer au monstre, offrant de fournir livres et renseignements. Le P. Bremond acquiesça avec enthousiasme. Il ajouta même :

« Son *Désespéré* vaut mille fois *En Route* qui n'en est qu'un démarquage. » Et dans une conversation, il racontait comment il avait connu « Le Révérend Père Judas », paru dans l'*Evénement*, journal de gauche, qu'on lisait évidemment moins que l'*Univers* dans les résidences de Jésuites, et où Léon Bloy, d'ailleurs, n'avait écrit que par accident.

Traversant Paris, j'avais été voir Maurras (qui vivait alors obscurément, à la *Plume*, où Léon Bloy avait un temps fait fureur).

— Lisez cet article, me dit Maurras, c'est extraordinaire ! Voyez, il y a dix ans, que je l'ai lu et je n'ai pas encore pu l'oublier.

J'aurais voulu connaître Léon Bloy, mais on m'en a dissuadé : Il vaut mieux ne pas le connaître, il vous créerait des ennuis.

Il faut le croire, parce que, après avoir promis, Bremond n'a jamais osé d'étude sur Léon Bloy. Il s'en est excusé sur *Le mendiant ingrat*, qui l'avait découragé, mettons atterré. Les plus belles pages de la *Femme pauvre* n'étaient pas parvenues à le remonter. Et puis Bloy haïssait Bourget et, que voulez-vous, M. Bremond a toujours aimé Bourget.

Pour moi, qui n'aime guère Bourget, il y a autre chose. Bremond, intelligent, adroit, était déjà du bois dont on fait les académiciens, et l'on sait qu'on n'est pas de l'Académie, sans un sens très aigu de l'économie, de la prudence. Maurras

qui n'a pas précisément le caractère de Léon Bloy mais qui, tout comme lui, prétend servir sa cause sans fléchir, s'est aperçu que ce n'est pas le moyen d'entrer dans l'illustre Compagnie. M. Bremond sait autrement mener sa barque. Je ne dis pas qu'il soit de ceux qui veulent arriver, non, non, M. Bremond, on le verra, a mené plus d'un combat, il s'est compromis plus d'une fois courageusement, mais enfin il a une façon modérée de dire des choses vives, qui les fait passer sans excessive inquiétude, et les gens aiment encore plus les apparences, les formes que la réalité.

En quittant les Jésuites et les Etudes, vers 1902, M. Bremond a presque renoncé à la chronique littéraire.

Le Correspondant nous annonça bien, il n'y a pas longtemps, qu'il allait la reprendre. Faux espoir. Que s'est-il passé, je l'ignore. Un article paru et ce fut tout. Il en valait la peine d'ailleurs. Mérimée, mauvais écrivain et grossier personnage, y passait un mauvais quart d'heure. Je recommande cela à ceux qui veulent voir dans Mérimée un classique.

Cette audace fit-elle trembler? ce qui est sûr c'est que, ni ce jour là ni les autres, on n'alla pas plus avant.

* * *

Je l'ai dit, M. Bremond ne s'occupait pas seulement de littérature contemporaine, c'était son moindre souci. En même temps il publiait des travaux sur la vie religieuse de l'Angleterre. On y retrouve ses qualités, information, attention, description minutieuse et cependant très vivante des âmes et de leurs plus secrets replis, joli style, passionné mais sans un brin de déclamation.

M. Bremond s'était attaché à Newman et à tout son mouvement. Ses articles forment plusieurs volumes : *Inquiétude religieuse*, *Ames religieuse* (deux séries). Il aurait voulu faire plus et il en était capable plus que personne. Mais M. Thureau-Dangin l'avait prévenu. M. Bremond se retira. Regrettons-le. Il n'aurait pas eu la belle ordonnance de son rival ; mais il eût fouillé le détail et nous aurions eu, en

une matière infiniment attachante, que l'on ne voit jamais de trop près, une double série de travaux qui se fussent admirablement complétés. Et puis l'esprit n'est pas le même. Ainsi Thureau-Dangin parle de Ward, ce pétulent, paradoxal, outré mais si original, et au fond si cordial, compagnon de Newman, en homme un peu agacé; Bremond reprend le portrait, le pousse et gagne notre sympathie à ce personnage cocasse et généreux qui, marié et père de famille, a passé la seconde moitié de sa vie comme professeur de théologie dans un grand séminaire. Aujourd'hui, M. Bremond lui serait-il aussi indulgent? Ward était de la graine qui s'épanouit en intégriste. M. Bremond n'a pas eu à se louer de cette espèce. Mais telle est la méthode de M. Bremond, il fait toujours une critique de sympathie, il épouse son personnage. Pour lui, critiquer c'est comprendre et faire comprendre. Il l'a dit à propos de Fénelon : la critique psychologique — et c'est la sienne — doit être passionnée, partiale, car il n'y a que l'Amour qui comprenne. Et c'est cela. Il aime ses héros. Certains trouvent qu'il les aime trop, qu'il en aime jusqu'aux verrues, que comme il avait pour les écrivains modernes d'inquiétantes indulgences, il loue des protestants de façon à troubler les âmes devotes que les prédicateurs ont habituées à d'autres manières. Mais il ne faut pas demander à M. Bremond ce qu'il pense des prédicateurs. Bossuet lui-même ne trouverait pas grâce tout à fait.

Tout en se décidant à plier bagages et à se retirer devant la magnifique *Histoire de la Renaissance du catholicisme en Angleterre au XIX^e^ siècle*, M. Bremond ne voulut pas avoir absolument perdu sa peine. Il mit au net au moins ses idées sur Newman dans un *Essai de biographie psychologique* qui est un portrait repris sous tous les angles, à sa manière, plutôt qu'une biographie. Il publia encore chez Bloud, dont il était devenu le directeur littéraire, trois volumes de Pages choisies de son maître préféré. On lui a reproché d'avoir un peu bricolé ces volumes, de s'être contenté de retoucher de médiocres traductions, dont, plus qu'un autre, il sentait la misère, et il a accepté le reproche en essayant, dans les éditions suivantes,

de réparer quelque chose de son erreur, mais tels quels les volumes sont précieux et particulièrement *la Psychologie de la foi*, à mon avis de beaucoup le meilleur. Ces extraits de *la grammaire de l'assentiment*, complétés et éclairés par quelques sermons bien choisis, mettent en merveilleuse lumière certains caractères de la foi que l'on négligeait trop dans l'enseignement ordinaire.

A écouter les apologistes classiques, pour arriver à la foi, il faut passer des preuves de l'existence de Dieu à celles de l'infaillibilité de l'Eglise par la divinité de Jésus-Christ. On connaît les étapes : la révélation est possible ; elle est souhaitable, elle a eu lieu, elle se trouve dans les Ecritures, etc... Le malheur est que l'expérience ne cadre pas avec cette méthode. Jésus-Christ ne s'est pas présenté aux âmes avec toute cette dialectique. Au total, il s'est montré, et les uns l'ont accueilli, tandis que les autres le repoussaient. On peut dire de ceux qui l'ont accepté qu'ils *l'ont reconnu*, reconnaissance qui allait sans grands discours, surtout sans discussion. Depuis, à travers les siècles, Jésus n'est pas accepté autrement. Les âmes naissent à la foi par un mouvement bien simple, par une reconnaissance de la vérité qu'elles attendaient. Les discuteurs, moins que les autres, achèvent en s'agenouillant. Taine, type du discuteur, a-t-il jamais abouti? Il a mis des années à se prouver des vérités simples, indispensables, qui étaient à portée de sa main, sur lesquelles il pouvait faire fond du premier coup. Des deux hommes qui étaient en lui, comme en nous tous, il n'a voulu connaître que l'un d'eux, celui que l'étude a formé...le professeur ou l'élève, le pédant, le pion, le dialecticien, le scientifique qui veut tout mesurer à ses formules. Mais l'homme comme tout le monde, qui croit au bien et au mal, qui se plie à leur discipline, qui admet l'existence du monde extérieur et la réalité substantielle des choses, qui se soumet à la patrie et au devoir social, pourquoi le nier, puisqu'il précède et, finalement, nourrit et soutient l'autre? C'est de cet homme que doit jaillir la foi. La dialectique très souvent ne fera qu'expliquer, bien loin de former, les convictions. On a commencé par croire, on trouve des raisons ensuite,

c'est au point que si l'on n'avait eu que ces raisons on peut parier qu'on aurait jamais cru.

Newman a certainement précédé Bergson dans sa critique du raisonnement. Il est allé trop loin, car il a le tort d'être exclusif, et peut-être M. Bremond l'a-t-il été avec lui. M. Maurice Blondel, qui s'est fait une spécialité de la question, après avoir paru donner des gages au fidéisme, et avoir été prôné comme tel par des disciples plus enthousiastes que compréhensifs, a, dans un volume, *Le procès de l'Intelligence*, nettement pris parti pour une hypothèse mixte où il harmonise intuition et raisonnement. Comme une statue de glaise a besoin d'une armature de fer pour la soutenir, ou comme notre chair ne se soutient pas sans le squelette, la vérité dans l'homme comporte un double élément, l'intuition, mais armée de raisonnement. Mais il ne s'agit point de cela, je ne voulais qu'indiquer l'extrême intérêt de ce volume où la main de M. Bremond a sa part car il a trouvé moyen de tirer un livre clair de la grammaire admirable mais bien un peu chaotique de Newman. *La vie chrétienne* me paraît le moins intéressant des trois volumes. Le fond de Newman est austère et inquiétant. Il mêle quelque chose d'âpre et de tourmenté à sa conception de la vertu. Je ne recommanderais pas sans hésiter ce livre comme lecture spirituelle. *Le développement du dogme*, livre de début de Newman, n'est pas agréable à lire, tel que nous l'offre M. Bremond, qui s'en tient trop aux sommaires, mais il met en lumière une vérité importante.

Une doctrine fausse ne prévoit que quelques cas particuliers pour lesquels elle est construite. Transportée dans une région nouvelle, elle ne peut s'adapter et meurt. Les hérésies n'ont jamais pu vivre hors des lieux et des temps qui les ont vu naître, le christianisme authentique lui, a pu s'adapter à tous les peuples, à toutes les situations, à tous les temps. Cette doctrine n'avait guère été envisagée avant Newman. Bossuet, lui, avait argué des variations des Eglises protestantes à la fausseté de leur doctrine. Mais il fait la vérité trop fixe. Nous croyons aujourd'hui ce que l'Eglise croyait hier, et demain croira comme aujourd'hui, fort bien, mais

il faut pousser plus loin. Cette permanence, cette constance de la vérité ne se produit pas sans de très grandes variations, et il est assez impertinent de prétendre que le IVe siècle des Pères et de l'Arianisme est semblable au IIe, époque des Catacombes et des persécutions, ou au Xe, siècle de la féodalité, ou au XVIIe, quand régnaient Bossuet et Fénelon. C'est une marque de la vérité que d'avoir des disponibilités indéfinies.

Malgré l'intérêt du sujet, qui est passionnant, le livre, je l'ai dit, ne donne pas entière satisfaction ; le sujet reste à l'étude, même après le livre du P. de la Barre *la Vie du Dogme* et de la conférence de Brunetière *l'Evolution du Dogme.*

Au moment où paraissent ces Pages de Newman, ces problèmes retiennent l'attention générale. C'est l'époque du Modernisme. Tyrrell, un jésuite anglais, « le seul, qui ait de l'influence sur moi, » disait Bremond à cette époque, Maurice Blondel, Laberthonnière sont de ceux qui les agitent. Bremond qui les aime et les fréquente assidûment, tient son rôle dans le concert. Maintenant qu'il n'est plus jésuite, il parle à peu près comme il veut, autant qu'on le peut ici-bas, où on doit presque toujours se taire. — Les travaux sur Newman, qui semblent incliner vers le pragmatisme et le fidéisme, sont âprement contestés. On lui fait savoir qu'il n'ait pas à les rééditer, s'il ne veut pas être mis à l'Index. Pauvre Newman ! Le plus grand esprit catholique peut-être et même sans conteste, depuis Pascal, qui a donné du Christianisme l'idée la plus profonde et la plus assimilable à nos esprits, n'aura pas été soutenu de son vivant, et, mort, ser a resté un signe de contradiction. Il aura rendu suspect ses fidèles. Pour l'honneur de l'Eglise, on ne l'a pas mis à l'Index, mais, c'est le cas de le dire, il s'en est toujours fallu d'un doigt. Bremond écrit dans *Demain*, et dans les *Annales de philosophie chrétienne*, revues d'avant garde qui sentent le roussi et seront condamnées avec Loisy et Tyrrell, qui eux, ne se soumirent pas. Quand en 1909, Tyrrell meurt, Bremond appelé à ses derniers moments, l'encourage, le soutient, et, sans songer à lui demander de rétractation, lui donne l'absolution.

Il accompagne son enterrement d'excommunié, prononce quelques paroles, s'il me souvient bien, en tout cas dit une prière à haute voix. L'évêque de Southwark immédiatement le suspend, Bremond s'explique et se soumet. Mais de quelque temps il restera suspect et silencieux.

* * *

A partir de ce moment il en a à peu près fini avec l'Angleterre, le protestantisme et le modernisme. Mais s'il renonce aux Anglais, ce n'est pas qu'il les oublie. A chaque instant il les cite, sans se donner assez la peine de traduire et d'éclairer sa lanterne. Il devrait savoir pourtant que le Français ne sait pas les langues. Il se met à son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours.*

Littéraire, Bremond affirme tout de suite qu'il n'a que faire d'aller aux inédits. Il suffira bien pour se faire une idée exacte du mouvement des esprits et de l'évolution des sentiments de s'en tenir à ce qui a été publié. Ce n'est qu'une partie de ce qui a été écrit, qui, lui-même, ne représente qu'une part infime de l'activité religieuse. Mais voulant éviter d'être infini, et, malgré cela, il sera assez long, persuadé surtout que ce qui transparaît, que ce que l'on devine de la vie intérieure par les biographies, histoires, traités, mémoires, correspondances, dissertations, suffit amplement à apprécier l'activité religieuse réelle d'une époque, il se réduit délibérément à l'imprimé. Mais qu'on ne se fasse pas illusion, si nous n'avons pas d'inédit, nous avons l'équivalent et amplement. — Fureter dans les bibliothèques de France ou d'Italie, visiter les collections publiques ou privées, des particuliers ou des ordres religieux, cela rend autant que la visite des archives les plus secrètes et les plus riches. Que de choses enfouies, que de pièces oubliées ! Le filet remonte avec d'incroyables richesses. Tous ceux qui ont quelque lecture, quelque amour de l'œuvre des siècles passés, qui croient donc les connaître un peu, avoueront qu'il n'y a pas un volume de cette histoire qui

ne leur révèle nombre d'auteurs et d'œuvres, d'ailleurs nullement négligeables, et dont ils n'avaient jamais rien entendu. C'est une Altantide qui ressurgit du fond des eaux. La lecture de M. Bremond est immense. Les gens aigres vous diront : « Ayant été jésuite, il connaît bien la littérature spirituelle de son ordre et il y paraît depuis le premier jusqu'au dernier de ses tomes. Pour le reste, c'est autre chose. Il y supplée en homme habile. Dans toutes les congrégations quelque érudit, fouilleur de vieilles choses, ami des coins perdus, bibliographe diligent et régulier, accumule des trésors. Bremond entre en conversation avec lui, le fait parler, se fait indiquer les grandes lignes de la littérature de l'Ordre, les lectures essentielles à faire, les caractéristiques d'une méthode ascétique. Bref, il extrait en un tournemain de la science de ce Sulpicien ou de cet Oratorien ce qu'il aurait mis des années à acquérir tout seul.

Mon Dieu, cela ne me choque pas : on a toujours le droit d'être intelligent et si, sur une question, le livre essentiel n'est pas fait et que nous n'ayons pas le temps de le faire, pourquoi se priverait-on de recourir à celui qui l'a dans la tête et ne saura peut être jamais le mettre sur pied ? — Un ouvrage se fait avec la collaboration des ouvrages antérieurs et aussi des spécialistes compétents — Cette adresse, cette grâce à s'insinuer, la certitude qu'on inspire à bon droit qu'on tournera en jolies choses des documents poudreux et une érudition indigeste, cela me paraît une supériorité, et si nous en bénéficions, nous qui n'avons plus qu'à nous asseoir et à nous passer la fantaisie d'une heure de lecture, nous plaindrons-nous ? Admirons plutôt cette souplesse et cette prestesse d'esprit qui supplée à des insuffisances inévitables et qui, sur le champ, comprend, s'adapte, s'assimile.

Bremond n'est pas seulement un curieux, qui va chercher dans un rayon oublié un livre presque inédit ou qui ouvre la mémoire d'un bibliothécaire. Il fait infiniment mieux. Il a le don de lire. Si l'on demandait ce qui le caractérise, je ne dirais pas seulement, comme tout à l'heure, que c'est la sympathie, ce ne serait pas dire assez, il a la fraîcheur d'esprit,

le regard neuf. Il a toujours l'air de se servir de ses yeux pour la première fois. Il aborde un livre avec la candeur de qui ne sait rien. Certes, il sait et beaucoup, ce subtil et grand travailleur; mais il a le don d'aborder son auteur comme s'il était le premier à le rencontrer, et il nous sert tout à trac sa réaction. Ah ! que peu lui importe ce qu'un autre aura dit avant lui. Cela suffit à renouveler les jugements.

Nous croyons tous connaître S[t] François de Sales, lisez ce qu'il en écrit et vous verrez ce que vous ignoriez.

Il a, le premier, nettement mis en lumière le mystique où l'on ne voyait qu'un auteur ascétique. Il distingue de façon définitive les deux doctrines des deux livres de l'*Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'amour de Dieu*. On savait qu'une fois ou l'autre, S[t] François de Sales abordait la mystique, mais personne jusqu'ici n'avait analysé et rendu sensible avec cette précision et cette information cette doctrine du grand docteur d'Annecy, justement parce qu'elle a quelque chose de délicat, de ténu, et que, plus que d'aucun autre docteur jusqu'alors, elle s'en tient à l'essentiel de la vie mystique, c'est-à-dire laisse là l'extase, les visions, les paroles, accessoires souvent encombrants et de seconde qualité, pour étudier et célébrer le sentiment de la présence de Dieu et l'abandon à son action.

M. Bremond a aussi montré en S[t] François de Sales le chef d'Ecole. C'est l'objet même de tout son premier volume : l'*Humanisme dévot*.

J'ai pour ce volume une prédilection : on se fait volontiers l'idée, depuis la mise à la mode de Port Royal, que le christianisme se réduit à la lutte contre soi-même et au mépris du monde. La pénitence, le jeûne et l'abstinence, regarder les créatures, surtout quand elles sont agréables, d'un œil torve, s'attendre toujours à l'enfer, se faire le disciple de la croix en se prenant en grippe, voilà, semble-t-il, l'unique occupation du chrétien authentique. Bien entendu, cela doit être soutenu, informé, par le désir de sauver son âme, de plaire à Dieu, de ressembler à Jésus-Christ, dont toute la vie, au dire de l'*Imitation*, fut une croix et un martyre, mais c'est

cela. La nécessité de se sauver, l'enthousiasme aussi, une magnifique générosité, peuvent faire souhaiter et embrasser cette vie de pénitence, et Dieu nous garde de ne pas admirer les nobles cœurs épris de la folie de la croix, mais une minorité seule en est capable. Les autres, la masse, ceux que ne transporte pas le désir de compatir à Jésus crucifié, de le consoler à tout prix, de s'unir à sa passion, risquent de voir dans ce christianisme sourcilleux et âpre tout simplement les travaux forcés et de désespérer, à moins qu'ils ne se ruent au plaisir et à l'incrédulité. — Ç'a bien été le résultat du Jansénisme et de toute la doctrine qui a fini pas s'imposer au XVIII^e^ siècle, et, avant, de toutes les sectes rigoristes. Or voici que toute une école, qui compte des Jésuites, des Capucins, des Carmes, des prêtres séculiers, des évêques, écrit, prêche, publie une doctrine profondément différente. On ne peut pas dire que cette école soit négligeable, ayant régné quatre vingts ans sur l'Eglise de France et donné le jour à une littérature considérable et singulièrement savoureuse, ni non plus qu'elle soit peu orthodoxe, puisque S^t^ François de Sales en est, lui, docteur de l'Eglise, le chef et l'excellente incarnation. Or que dit cette doctrine, que Bremond, qui paraît bien en être un des plus brillants tenants, nomme l'humanisme dévot ? Elle établit un concordat entre la nature et la grâce. La nature vient de Dieu comme la grâce, elle lui est inférieure mais elle est bonne, et doit s'entendre avec elle. La grâce l'aidera à s'achever et à s'entendre avec Dieu.

L'humaniste, parce qu'il est dévot, ne se croit pas obligé de rien renier des belles choses de l'antiquité. Virgile ou Sophocle sont pour lui de miel ou d'or, bien qu'il n'ignore pas le prix inestimable des Ecritures par où Dieu a parlé; et quand, à la suite du Christ, il fait effort pour se réformer ou pour affermir son cœur, il trouve naturel de confirmer l'enseignement de S^t^ Augustin ou de S^t^ Paul, par quelque texte déjà médité par Lucilius. Selon lui, tout créature sert au chrétien à s'élever vers Dieu, sa beauté prépare à la beauté divine et nous fait prendre en patience l'exil. Ainsi rien ne déplaît à ces amis de l'homme. La cour, selon eux, doit pouvoir être

chrétienne, le courtisan leur paraît apte à se sanctifier. Ils sont curieux de la science et de l'industrie qu'ils célèbrent dans de véritables encyclopédies, tout comme les arts, depuis la musique et les tableaux, jusqu'aux danses et aux jardins. Rien n'échappe, pas même la politique et la stratégie à leur curiosité enchantée, à leur sympathie. — Tout leur agrée en ce monde, tout sert leur piété, rien ne leur est étranger ou ennemi. Et qu'on ne voi point là, non pas un christianisme dégénéré, hétérodoxe, cela, nous l'avons dit, est faux, mais même un christianisme de seconde qualité, tempéré à l'usage des gens du monde. Non il s'agit bien d'une forme authentique et complète de la vertu chrétienne. Elle a pu faire S[t] François de Sales et plusieurs de ses disciples dont la vertu est difficilement contestable, et qui ont trouvé dans l'usage modéré et sympathique des créatures le moyen de s'élever jusq 'à la plus haute perfection, de dépasser l'ascétisme, et d'aboutir au mysticisme.

Ce volume, outre qu'il donne de la littérature sous Louis XIII une idée assez différente de celle que nous ont faite les manuels, les professeurs, et les lectures auxquelles même les lettrés se limitent, et qu'il nous révèle quelques écrivains excellents entièrement oubliés, sera pour beaucoup d'esprits qui ont été dressés à croire à l'hostilité foncière du monde et du christianisme et qui s'en scandalisent, une révélation et un soulagement.

S[t] François de Sales est peut-être l'auteur spirituel que connaît le mieux M. Bremond, et ce n'est pas un mince mérite, car ses œuvres, dans l'édition d'Annecy qui n'est pas finie, doivent bien donner 10.000 pages grand in-8. Il nous débarrasse par exemple de la légende d'un François tout sucre, ou plutôt, il n'aperçoit nulle part l'homme violent qui se serait fait un jour la douceur même. Il le voit, plutôt timide, compliqué, replié sur lui-même. Pour ses relations avec S[te] Jeanne de Chantal il nous change tout. C'est dans ces choses d'ailleurs que M. Bremond excelle. Rien qu'en réintroduisant dans ces deux vies la chronologie, en se donnant la peine de lire à leur date toutes leurs lettres, il rétablit la

courbe et les sinuosités de cette célèbre direction. Sans en diminuer un instant l'admirable sainteté, il la fait sortir de la banalité et du convenu, habituels aux hagiographes, qui en avaient, brouillant les textes au mépris des dates, fait un mélange sans suite de bonnes paroles. Il montre Jeanne, droite, sans réticence, conquise tout d'un coup et gagnant peu à peu son directeur hésitant, qui n'y voit tout d'abord pas clair. Une période suit de collaboration assidue et facile. Puis François, voulant mettre le comble à la perfection de Jeanne, rompt pour ainsi dire avec elle, et la laisse blessée, soumise, et toute en Dieu.

M. Bremond a écrit une vie de Ste Jeanne pour la collection *les Saints* de Lecoffre. C'était alors la lune de miel avec les Visitandines qui ne se tenaient pas d'aise de s'être annexé un si délicat écrivain. Toutes lisaient avec délices le petit livre, et rarement l'esprit avait pu tant se divertir tout en s'édifiant. Un diable jaloux vint troubler la fête. Un brouillon, un mêle-tout, un esprit dyscole comme eût dit St François, qui en voulait au Bremond de Newman et de Tyrrell, insinua à quelques Mères que ce livre léger et charmant était pourri de renanisme, que cette corbeille de fleurs cachait des vipères. On souffrait de l'horrible crise intégriste qui suivit le modernisme et fut aussi basse pour le cœur que l'autre avait été dangereuse pour l'esprit. Aussitôt les yeux de ces dames s'ouvrirent, elles virent vers quel abîme elles avaient glissé,et demandèrent à tous les bons Pères qui fréquentent les Visitations de signaler les points suspects, d'éclairer leur religion. La plupart, informés, indulgents et de bon sens, laissèrent tomber la question. Quelques-uns, plus zélés, plus hardis dans leur ignorance, se prêtèrent à ce jeu, et ces dames, oubliant les premières leur enthousiasme d'un jour, n'eurent de cesse que le malencontreux volume eût été mis à l'Index.

M. Bremond se tut, mais il paraît s'en être souvenu lorsque, il y a quelque temps, à l'occasion de je ne sais quel anniversaire de St François de Sales, il publiait un de ces articles, qui sont bien à lui, et où, sous couleur de célébrer le saint, il fait l'éloge de l'édition d'Annecy. Superbe édition d'ailleurs,

mais dont il ne manque pas de signaler les quelques défauts, et dont surtout il s'acharne à célébrer l'initiateur, Dom Mackey. Eloge justement mérité, Dom Mackey a préparé, rendu possible et grandement avancé l'édition définitive. Eloge perfide, car, à la vérité, les défauts signalés viennent des Visitandines et non de Dom Mackey, et aussi parce que Dom Mackey, contrarié par les dames, finit par leur être à charge et fut mis à la porte de son œuvre. D'autres sont bien venus mais M. Bremond s'obstine à n'en dire mot, les considérant comme inexistants, exaltant le seul dont le rappel puisse agacer. Ceci donne, je crois, bien l'idée de la manière dont M. Bremond excelle dans la litote et les silences ironiques.

L'histoire du sentiment religieux jusqu'ici compte six volumes. Nous ne pouvons songer à les analyser, mais on nous permettra, après avoir dit quelque chose de leur caractère général, de faire quelques réflexions à l'occasion de tel d'entre eux.

Tout d'abord cette histoire n'est pas précisément une histoire. Si Thureau-Dangin l'avait traitée, je parle de lui parce que, nous l'avons vu, M. Bremond a été amené à se mesurer avec lui et la comparaison fait mieux saillir la manière de M. Bremond, Thureau-Dangin aurait fait le tableau du temps, indiqué la part que la vie intérieure a dans la vie religieuse, et la vie religieuse dans l'ensemble de l'époque, puis il aurait situé les personnages, s'aidant de la chronologie, décrit leur action et les différentes réactions. On aurait eu un récit qui marche ou encore un monument bien équilibré, sans parties excessives. M. Bremond est un essayiste. L'architecture n'est pas son affaire. Son œuvre donne l'impression d'une ville touffue dont les quartiers sont très inégaux, irréguliers, pleins de jolis coins, de monuments pittoresques, de très belles choses, mais où l'on se perd. Ce sont des Lundis sur le XVII^e^ siècle religieux. C'est que M. Bremond fait songer à Sainte-Beuve, dont il a l'acuité, la délicatesse et l'information abondante. Mais comme il est donc plus libre et plus exact et plus fouillé en une matière où presque personne n'est

ni précis ni informé ! On jouit de la variété et de l'extraordinaire vie de chacune de ces études. Avec intérêt partout, il débrouille les cas de conscience ; sans lasser, il expose les systèmes les plus subtils. Il traite des matières les plus obscures du monde, que ceux qui les ont pratiqués comparent toujours aux ténèbres et au silence, avec une netteté, une clarté, un jour qui mettent en fête.

Naturellement on a contesté plusieurs de ses assertions, les Dominicains lui reprochent, et non sans raison, d'avoir pour ainsi dire ignoré leur ordre. Peut-être n'a-t-il pas trouvé de dominicain qui l'ait initié, comme il est arrivé pour l'Oratoire, Saint-Sulpice ou les Capucins. Lacune sensible qu'on regrette, autant pour les Dominicains que pour M. Bremond. Les Dominicains ont la réputation — à tort ou à raison, je n'en suis pas juge, — de croire facilement que tout se termine à eux : puisque près saint Thomas il n'y a rien. — Et Dieu sait si M. Bremond s'en passe de saint Thomas ! Un Mandonnet n'aura pas daigné informer M. Bremond, amusé de le laisser à ses propres moyens. On y aura simplement gagné que le public, qui ignore déjà beaucoup les Dominicains, les ignorera un peu plus.

Les Carmes aussi, qui ne devaient pas avoir à se plaindre, car ils sont largement et bien représentés, font des critiques. Eh ! mon Dieu, il est impossible que dans la masse des faits allégués il n'y ait matière à contestation et même à correction. Mais les Carmes sont bien divisés depuis Ste Thérèse et St Jean de la Croix. On ne fait pas une réforme sans laisser de rancunes. St Jean de la Croix en a su quelque chose. Dire que cela n'a pas suffi : il y a, dans la réforme même de Thérèse une bifurcation, deux branches de Carmélites, les Bérulliennes et les autres. Si légères que nous paraissent, à nous, profanes, les différences qui les séparent, cela leur paraît des montagnes.

M. Bremond avec sa subtilité n'est pas arrivé à satisfaire ces deux groupes.

De même à propos de l'Oratoire et de son théocentrisme, le P. Cavallera l'a fortement entrepris. Selon M. Bremond, Bérulle a fait dans la vie spirituelle de son temps une

révolution analogue à celle de Copernic dans la science astronomique. L'homme ne doit plus se servir de Dieu, chercher par exemple, à se sauver, à trouver son repos en Dieu, mais, prenant enfin au sérieux et son néant personnel et la magnificence de Dieu, il s'oubliera, s'abandonnera, pour graviter désormais autour de Dieu. L'adoration, la vertu de religion, devenant le tout de l'homme, la vertu même, voilà le thème nouveau que Bérulle développe. Certes, cette conception, personne ne l'a jamais combattue au cours des siècles, il ne manquerait plus que cela, elle est inscrite dans la nature des choses, elle affleure partout dans le christianisme. Mais personne, avant Bérulle ne l'avait mise en telle lumière, personne n'en avait fait la loi essentielle de la vie spirituelle.

Le P. Cavallera s'est élevé là contre. Et c'est un érudit qu'il ne faut pas éveiller imprudemment. Mais il ne m'a pas convaincu, et M. Bremond semble bien tenir le vrai. On peut, dans la littérature chrétienne, accumuler les textes qui magnifient la grandeur de Dieu, exaltent la vertu d'adoration. On peut, en particulier, en citer beaucoup de St Ignace de Loyola que Bremond s'avise d'opposer à Bérulle. Il faut encore prouver que ces textes ne sont pas accidentels, qu'ils traduisent le fond même de la pensée. St Ignace est un prophète de la gloire de Dieu, dira-t-on, pourtant que ses *Exercices*, qui ont pour but d'apprendre à se vaincre, sont des Élévations? Déjà, dans une controverse avec les Bénédictins, le P. Cavallera avait risqué le même paralogisme. On reproche aux Jésuites d'avoir une dévotion qui, par la façon dont elle ignore la liturgie, a, par l'accueil même qu'elle a trouvé, contribué à la décadence de la liturgie, et donc de la prière publique et sociale. Dans un travail où les éléments excellents abondent, le P. Cavallera cite force textes et travaux de Jésuites à la louange de la liturgie. Fallacieuse réponse. Il est impossible qu'en trois siècles des milliers d'écrivains et d'orateurs orthodoxes n'aient pas, une fois ou l'autre, célébré la liturgie, travaillé pour elle. Tout cela, ramassé en quelques pages, fait grand effet, mais ce sont là travaux accidentels, assertions de détails. Il reste... le reste qui est immense, qui est tout. Le déploiement quotidien des

forces de l'ordre, ses convictions, ses usages, sa pratique, vont-ils, oui ou non, à omettre, à mettre en tout cas au dernier plan, la liturgie? Tout est là. De par ailleurs, cet ordre a-t-il eu, oui ou non, un succès, une influence immense dans l'Eglise? Oui? Alors, si nombreuses que soient les exceptions qui la nuancent, la thèse générale est prouvée. Mettons que les Jésuites n'ont pas pu faire autrement, que les Bénédictins eux-mêmes n'ont pas fait mieux qu'eux, cela sera une réponse, — qu'on ne donne pas, quoiqu'elle s'impose — mais la conclusion est acquise : il y eut, du XVII^e^ au XIX^e^ siècle, une décadence de la liturgie où les Jésuites ont grande part.

De même pour le théocentrisme, ne croyons pas réfuter M. Bremond par quelques citations. Disons plutôt : Ignace fut un mystique possédé du désir de la gloire de Dieu. En ce sens, il répond admirablement à la préoccupation théocentrique de Bérulle. Mais ce mystique, pour la gloire de Dieu a cherché les âmes et, mystique pour son compte personnel, il s'est fait auteur ascétique, docteur du *vince Teipsum* à l'usage de ces âmes qui voulaient d'abord être détachées d'elles-mêmes et du monde. Bref, il a une doctrine pour son usage et une autre pour le compte des âmes. Lui, qui se nourrit de viande, donne le lait aux enfants, et cela explique un mélange de formules. Tout son discours est de l'examen, de la réforme personnelle, du salut, ainsi le demande l'auditeur : mais instinctivement ici et là lui s'échappe, laissant paraître des besoins des habitudes tout autres.

* * *

Et maintenant, mais en courant, signalons quelques-unes des curiosités qu'on rencontre au cours de ces volumes.

J'en ai assez dit du premier. Le second commence ce que M. Bremond appelle l'*invasion mystique*.

On assiste pendant un siècle à un épanouissement spirituel merveilleux, parallèle à l'épanouissement des arts. Une des plus belles saisons de l'humanité. Des âmes prennent en

foule, Bremond parlera à leur propos de *turba magna*, conscience de leur vie divine. Une certaine éducation plus foncièrement chrétienne, une meilleure intelligence surtout des conditions dans lesquelles se cherche Dieu, des exemples suggestifs, un apostolat supérieur, s'ingéniant non seulement à sauver, à décider à faire l'essentiel, à consentir le suffisant, mais poussant les fidèles à épuiser la coupe des grâces que leur tend le christianisme, à tirer tout ce que contiennent de vie les sacrements, et, à cause de cela, une fermentation, une ivresse de sainteté partout, dans tous les états de vie, à la cour et dans les faubourgs, dans les ministères et à la campagne, dans les cloîtres et dans les universités, la plus haute contemplation mystique, l'héroïsme de la pénitence, le détachement complet des créatures rencontré à tout bout de champ et sous tous les costumes, voilà ce siècle.

En ces temps étonnants, on a vu, sans s'en ahurir autrement, des hommes tenir un rôle considérable dans l'Etat, ainsi le chancelier de Marillac, et s'adonner à l'oraison, au point d'expérimenter les plus hautes grâces mystiques. Qu'on en pense ce qu'on voudra, mais un Marillac, un Séguier ou un d'Aguesseau, cela incarne tout de même la justice ! Ah ! il ne paraît pas que l'on gagne beaucoup à perdre le christianisme et à négliger l'oraison.

Cette conquête mystique est un des spectacles les plus curieux et les plus admirables que nous donne l'histoire. Le lecteur le plus charnel n'échappe pas à la séduction. Et cependant cela, il faut bien le dire, avait tout à fait fui les historiens. Le XIX^e^ siècle, qui s'est tant flatté d'avoir renouvelé l'histoire, aura laissé bien des choses à faire à ses successeurs, même dans les matières qu'il a cru épuiser. On dira de M. Bremond tout ce qu'on voudra, — on pourra, comme M. Maurras, dire qu'il ne vaut pas même Pontmartin !!! — il reste qu'il a révolutionné l'histoire du XVII^e^ siècle, qu'on n'en écrira plus, après lui comme avant. Et cela suffirait à sa gloire.

En fin de volume, remarquez un appendice, quelques pages serrées mais lumineuses, qu'on risque, mais on aurait bien tort, de dédaigner, une notion du mysticisme. Les lettrés

y trouveront de quoi s'éclairer mieux qu'ils n'ont fait jusqu'ici dans les discussions sur le quiétisme à propos de Fénelon ou de Molinos.

Dans la prière ordinaire, l'homme s'adresse à Dieu, s'élève vers lui. Dans l'oraison mystique, Dieu descend vers l'homme, se rend présent, s'impose à lui, l'envahit. L'âme n'a qu'a se laisser faire. Mais vivante, et surtout habituée, et d'autant plus qu'elle a une personnalité plus forte, à penser, à agir, à vivre d'une vie intense, elle tend à réagir; et puis l'action de Dieu est insolite, originale, incompréhensible en fait ou tout au moins déconcertante; l'âme, dérangée dans ses habitudes, ébranlée dans ses fondements, perdue dans un monde nouveau, est tentée de s'agiter comme une hirondelle qu'une main a saisie. Elle risque de remuer, de s'affoler, de chercher à se retourner dans ce nouveau milieu avec les gestes et les démarches dont elle a usé jusqu'ici. Pourtant, puisqu'elle n'entend rien à cet ordre transcendant et puisque Dieu se donne la peine d'agir, elle n'a pas d'autre devoir, ne peut en avoir d'autre, que de se soumettre, de se renoncer, de se désapproprier. Plus elle se tiendra tranquille, plus elle réduira son activité à adhérer au bon plaisir de Dieu, à lui laisser faire n'importe quoi, plus elle sera dans la vérité et la vertu. Car enfin il faut préférer Dieu à l'homme, Dieu même à nous, n'est-ce pas? Cet état a donc pour loi le laisser-faire et l'abandon. L'état mystique étant donné, mais tout est là, l'état mystique étant donné, on ne saurait aller trop loin dans l'acquiescement, la soumission. Mais transportez ces dispositions à l'oraison ordinaire, et vous avez le quiétisme. S'il n'y a pas d'action de Dieu à subir, le laissez-faire érige la paresse en dogme, mais si cette action est là qui presse et urge, il est la loi de la plus haute perfection. Les mêmes mots, abandon, laisser-faire, s'appliquant à deux états différents signifient donc le bien et le mal. On voit s'il importe de ne pas se tromper.

Le troisième volume est sur les Oratoriens et les Sulpiciens. Il a mis beaucoup de temps à paraître, il a même paru après le quatrième. Il vaut la peine qu'on sache pourquoi.

Rencontrant sur sa route M. Olier, M. Bremond n'avait

garde d'écarter l'homme admirable, qui prit, avec S[t] Vincent de Paul, Condren, Bérulle, Eudes, une si grande part à l'efflorescence du clergé français, et dont l'influence dure encore. L'étudiant, il devait recueillir des traits dont quelques-uns nous choquent. Soucieux de ne pas fausser la physionomie véritable de son héros, persuadé aussi qu'il y a un affinement, et même un certain progrès, dans le sentiment religieux, attentif enfin à fixer toutes les formes que ce sentiment a prises au cours des temps, M. Bremond a fait un sort à tous ces détails dans un chapitre intitulé, je crois : *Les Originalités de M. Olier*. Je me demande aussi si M. Bremond n'avait pas en vue, en soulignant le cas d'un homme qui n'est pas suspect, qui est en vénération à notre clergé, de préparer le lecteur à la correspondance de Fénelon avec Madame Guyon, où l'on trouve de ces naïvetés qui scandalisaient Bossuet et qui nous paraissent aujourd'hui, disons le mot, niaises. C'est que M. Bremond, on doit le dire, ne semble avoir fait son immense ouvrage que pour aboutir à réhabiliter son cher Fénelon.

Quoi qu'il en soit, un Sulpicien, ayant retraite à prêcher à Messieurs ses confrères, le pria de lui prêter son étude sur Olier : « Cela fera la matière de quelques conférences qui les intéresseront vivement ».

Bremond simple, il n'y a pas pour être candides comme ces réployés psychologues, livre sa prose. Jour d'indignation et de larmes : Notre Sulpicien n'hésite pas, il en réfère au Supérieur général et l'on tente d'étouffer le scandale. Quel moyen? Prouver que tout cela est faux? Oui, mais les documents protestent. Heureusement que l'on a toujours, dans un monde fortement hiérarchisé, des ressources contre les vérités désagréables. On fit entendre à M. Bremond que si les pages affligeantes ne disparaissaient pas, il armerait contre lui S. Sulpice. S. Sulpice, c'est la moitié peut-être des séminaires de France, c'est l'oreille de beaucoup d'évêques. Ce serait, presque à coup sûr l'Index. L'expérience des Visitandines et de Newman inclinait Bremond à tout craindre. Fuyant les cruels ciseaux, il protesta, s'indigna, plaida la vérité. Pendant des mois le livre bouda en épreuves chez l'imprimeur, et chez quel-

ques amis. Finalement il subit le destin et ne laissa paraître que le *Monsieur Olier* qui plaît à S. Sulpice.

Le volume sur Port-Royal, plus que les autres peut-être, contrebat les idées courantes. Et d'abord, le seul fait que tant d'autres volumes racontent d'aussi belles choses que lui, montre à l'évidence que, contrairement au préjugé assis depuis longtemps, toute la vie religieuse du Grand Siècle ne se réduit pas à Port-Royal. Il n'est qu'une hauteur, et pas la plus caractéristique, dans une chaîne de montagnes. Mais l'histoire elle-même de Port-Royal est profondément modifiée. Bremond se défend de vouloir refaire Sainte-Beuve, et il n'a garde d'en reprendre toute la suite, mais il le corrige heureusement, et en combien d'endroits. Disons tout net qu'il bouleverse les données acquises. C'est au point qu'on se demande où est le jansénisme, du moins aux origines et avant ce disputeur d'Arnaud, c'est-à-dire avant que les professeurs s'en soient mêlés ? Où est, en tout cas, la doctrine désespérante? Il est vrai qu'Augustin Cochin nous a révélé, et sur preuves, que la fameuse distinction du droit et du fait, qu'on nous avait apprise à considérer comme une hypocrite et scandaleuse échappatoire, avait été indiquée par le Pape lui-même.

Le volume sur l'École du P. Lallemand, et qui traite de la spiritualité des Jésuites, renverse un prejugé, lui aussi. Les Jésuites d'avant les *Provinciales* paraissent d'une singulière sévérité.

Justement parce qu'ils propagent une doctrine toute mystique, loin de se contenter de la vulgaire conversion qui tire l'homme des bourbiers du péché, ils en réclament encore une seconde, au moins d'eux-mêmes, et par laquelle leur âme déjà fixée dans le bien, prend une bonne fois le parti de la perfection intégrale, refuse désormais de se rien passer, s'interdit tout agrément, si légitime qu'il soit, afin de n'être qu'à Dieu jusqu'à la dernière fibre de l'être. Une garde du cœur constante surveillera les moindres mouvements de l'esprit et de la sensibilité au moment même qu'ils se font jour, afin que rien ne naisse, ne se développe et ne s'achève en l'homme que dans la plus entière docilité au Saint-Esprit. Se

croire, par le seul fait de sa vocation à la vie de jésuite, obligé de prendre un pareil parti, tel est l'idéal formidable des bons Pères. On voit si les *Petites Lettres* sont fondées, même venant de Port-Royal, à dauber sur de pareils hommes. Tous n'en sont pas là, mais du moins voilà la doctrine qui leur est prêchée, l'atmosphère où ils baignent, et qui leur paraît naturelle. Et cette conception austère, encore une fois, ne doit rien au jansénisme, lui est antérieure et sera tenue par des adversaires décidés du jansénisme. La sévérité qui gagne le grand siècle, et que nous appelons communément le jansénisme, ne dépend pas de lui proprement. A en croire M. Bremond, vivifiée par le mysticisme, elle n'eût rien eu de dangereux. Elle n'eût été que le résultat d'un amour très ardent et fort délicat. Elle ne prendra, cette sévérité son caractère néfaste et desséchant que pour avoir été coupée de ses racines mystiques par les rationnalistes, mettons les raisonneurs à outrance, les sectaires de la méditation et de l'examen, les Nicole, les Bossuet, les Bourdaloue. Mais stériliste et rendue stérilisante par l'anti-mysticisme, elle provoquera l'irréligion du XVIII^e^ siècle, cette irréligion qui déconcerte les historiens, car enfin, expliquez cela, que le XVII^e^ siècle nous ait donné notre XVIII^e^.

J'ai nommé Bourdaloue. Eh quoi, un Jésuite aurait part à cette misère que jusqu'ici on attribuait sans broncher à Jansénius et à sa suite? En fait on ne le nomme que pour symboliser toute une école de Jésuites. Car en vérité il y en a deux dans cette Compagnie, et aussi diverses et incompatibles que possible, la mystique et l'ascétique, Rodriguez et Lallemand. L'école ascétique refuse de dépasser le bon sens, elle se méfie, disons mieux, elle méprise « les profondeurs de Tauler », autrement dit l'oraison extraordinaire, la mystique. Tout se réduit pour elle à se raisonner et à s'examiner. S'abandonner à Dieu, se rendre docile aux « motions du Saint Esprit », disparaître de sa propre vie, croire que Dieu, premier partout, doit être le principal personnage de notre vie et non pas nous, c'est, en Espagne, la doctrine du P. Balthazar Alvarez, en France, du P. Lallemand et de tous ceux qui s'y rattachent. Surin, Rigoleuc, Huby, cette école admirable, après avoir brillé un

moment, voit se dresser contre elle les supérieurs qui craignent l'illuminisme, et bientôt on n'en aperçoit plus que des traces, soigneusement relevées par la piété de M. Bremond. Le Jésuite désormais n'est plus un mystique, il se résume en un dialecticien et un psychologue, sec et gris, Bourdaloue.

Au sixième volume, à propos de Madame Acarie, nous voyons son fils, le Bénédictin, dom Claude Martin, mystique et savant, dont la notice ouvre un jour tendre, passez-moi le mot, sur ces admirables Mauristes, à jamais fameux dans l'histoire de l'érudition. Il faut lire ce chapitre des relations de dom Claude Martin avec dom Martène. Je songeais, en m'y abandonnant, à ce que peuvent être aujourd'hui les relations de maître à disciple dans le monde incréduie. Je voyais Sainte-Beuve et l'un de ses secrétaires, Jules Levallois ou Jules Troubat, Taine et son gendre, Chevrillon, Fustel de Coulanges et Paul Guiraud. Renan le remarquait déjà. L'esprit d'oraison manque à nos savants. On prend la réflexion en riant, mais il avait, lui, touché ce que l'esprit intérieur, un grave et doux détachement de tout, peut mettre de sénérité tendre et respectueuse entre deux âmes adonnées à l'amitié et à l'étude.

Les Bénédictins peuvent se vanter d'avoir trouvé en M. Bremond quelqu'un qui les fait goûter. Et, mon Dieu, quel ordre n'en est là? Carmes et Carmélites, Bénédictins et Bénédictines, Jésuites, Sulpiciens, Oratoriens, Visitandines, Capucins, Lazaristes, etc.., ont été rarement aussi bien traités par l'historien. J'ai noté pourtant l'absence surprenante des Dominicains, mais, je l'ai dit aussi, la composition de l'ouvrage est déconcertante. On dirait que, plutôt qu'une histoire, M. Bremond a en vue des Paralipomènes, des addenda et des corrections à l'histoire du sentiment religieux. De Port-Royal il n'a dit que ce qui n'est pas dans Sainte-Beuve. Dans ce volume-ci, il s'avise d'expédier en une ou deux pages Sainte Marguerite-Marie. Sainte Marguerite-Marie d'où sort tout l'immense fleuve de la dévotion au Sacré-Cœur, qui va grossissant toujours et a rempli deux siècles ! Il prétend qu'il faudrait un nouveau volume, et qu'il doit se borner malgré son plaisir. Mon Dieu, je n'ai pas la force d'en vouloir à l'aimable auteur, après

tout ce que je lui dois d'agrément et d'instruction, mais je regrette qu'il n'ait pas eu l'occasion de nous dire son avis sur la conduite des supérieures de la Sainte.

C'était une mystique. Tout l'ouvrage de M. Bremond montre que c'est là pour les saintes âmes une voie, infiniment précieuse certes, mais normale. Or la pauvre petite a été toute sa vie brimée systématiquement, non seulement par de sottes compagnes, envieuses ou déconcertées, se mêlant en tout cas de ce qui ne les regardait pas, mais encore par ses supérieures et ses confesseurs, le P. de la Colombière excepté. Il paraît qu'on voulait par là s'assurer de la valeur de l'esprit qui la conduisait. Le dernier historien de la Sainte, sérieux mais de peu de génie, ne se tient pas d'admiration, tout le long de son écrasant volume, pour cette admirable prudence qui a ainsi authentiqué la valeur des confidences du Sacré-Cœur. Merci. La vie est assez difficile, même dans une Visitation, pour qu'on n'y ajoute pas. La vertu véritable, surtout, a d'assez âpres côtés pour qu'il soit inutile d'y dresser encore un supplément d'obstacles artificiels. Gardons en tout, même avec les mystiques, le bon sens et la charité, respectons de bonnes volontés et des vertus, dont nous ne serions souvent pas dignes de dénouer la chaussure. Aidons les âmes à monter, loin de leur chercher noise, et quand elles nous paraissent avoir des dons exceptionnels, n'aggravons pas leurs peines. Il y a des règles pour discerner les esprits, tenons-nous y. Ne réclamons pas niaisement « des signes » comme faisaient les pharisiens à Jésus et les théologiens à Jeanne d'Arc. Le bon sens, la vertu, l'esprit intérieur, la franchise, une vue supérieure des choses, bref toute la manière d'être du mystique, suffit bien. On a vite fait, au bout de quelque temps, de discerner si l'on a affaire à une hypocrite ou à une illuminée. Il n'y faut pas tant de chichis. La Mère Greyffier et les autres ont été, en réalité, victimes des racontars semés par ces auteurs spirituels à la Nicole que déteste M. Bremond.

Dans ce même volume, il est parlé longuement de Desmarets de Saint-Sorlin. Celui-là se réfère directement à la littérature, sans sortir de la mystique d'ailleurs. C'est, nous l'avons dit, l'une des originalités de ce siècle que de nous montrer des

politiques comme Marillac ou le P. Joseph, des savants comme Pascal ou Dom Martène, des artistes comme Philippe de Champaigne et Desmarets de Saint-Sorlin, pour qui l'oraison est le centre de la vie.

Desmaret de Saint-Sorlin, artiste, confident de Richelieu, qui ne recueillait pas les mazettes, auteur d'une jolie comédie *les Visionnaires*, fait dans l'histoire littéraire figure de grotesque, par la faute de Nicole et encore plus de Boileau. Boileau ! En voilà un dont l'étude devrait être reprise de près. Il a bénéficié de l'incroyable fortune de Port-Royal dont il a épousé les querelles et servi les rancunes. Nous vivons encore sur ses jugements. Théophile Gautier dans ses *Grotesques* a essayé d'en reviser quelques-uns. Mais son travail aurait besoin d'être poussé encore; l'ouvrage de M. Bremond y aiderait. Il donne en tout cas le signal de cette révision des valeurs.

Continuerai-je indéfiniment? Non. Mais en concluant, admirons qu'après six volumes, le XVII^e^ siècle religieux ne soit pas, de très loin, épuisé. Il reste à voir encore Fénelon et Bossuet, c'est-à-dire la Défaite et la Retraite des mystiques. M. Bremond sera là, au point culminant de son sujet. Il n'aura pour ainsi dire, dans les volumes précédents, fait que prendre son élan, et nous savons, non pas sous quelle forme, car il est ingénieux et sait se renouveler, mais sous quelle bannière il combattra. Bossuet est sûr de son affaire et passera de durs moments.

C'est que M. Bremond, a, dans son *Apologie pour Fénelon*, complétée de trois volumes de Pages choisies de Bossuet, et de quelles mains choisies et de quelle encre commentées, largement fait savoir ce qu'il pense. Pour lui, Bossuet est un malheur public. Son génie somptueux et sonore, mais tout verbal, l'a éloigné du réel. C'est un orateur, un théoricien qui ne sait pas se compléter et se contrôler par un contact constant avec la réalité. Il a réduit le Christianisme à un système magnifique mais finalement étroit et compassé comme tous les systèmes, et pour être devenu l'oracle, l'unique Père de l'Eglise de France pendant deux siècles, il a provoqué la décadence et la stérilité religieuse des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. Fénelon, lui,

est le génie souple, ingénieux, toujours en contact avec le réel, trouvant également Dieu et la créature, mystique et humain, homme d'oraison et homme d'affaires. Sa défaite fut un désastre social. Alors s'achève cette efflorescence que l'on admire dans tout le siècle et que Bossuet a remplacée par un jansénisme orthodoxe, le vrai celui-là, inviable, stérile, et cassant.

Et ici la vie, l'œuvre de M. Bremond s'éclaire. Humaniste dévot, il reprend la tradition féconde qui va de St François de Sales à Fénelon. Il prêche un christianisme qui ne veut rien ignorer d'un monde qu'il aime de tout son cœur et dont il a fait mieux que de prendre son parti. Il proclame, après saint Paul, que Dieu par le Christ s'est réconcilié toutes choses. Loin de lui un amour de ce monde où l'amour de Dieu n'aurait pas sa place ; mais loin aussi une conception de Dieu, judaïque et féroce, qui irait à tout piétiner ici-bas. Son succès auprès des gentils autant qu'auprès des chrétiens, l'accueil fait à sa personne et à ses livres, reçus par tous avec une vive satisfaction, fait augurer qu'il n'a pas parlé en vain.

Pierre GÉLY.

Vie Littéraire

Les Nuits

Fermé la nuit, par Paul Morand, éd. de la Nouvelle Revue Française; *Isvor au pays des saules*, par la princesse Bibesco, Plon-Nourrit, éd.; *L'Oubli des Morts*, par Eugène Montfort, librairie de France Sant'Andréa et Marceron, éd.; *Les Nuits de fer*, par Yvonne Schultz, Plon-Nourrit, éd.; *Les Mémoires de Sarah Bernardt*, Fasquelle, éd.

Paul Morand est certainement, parmi les jeunes, le plus caractéristique des auteurs d'aujourd'hui; de ce lendemain de la guerre. Il est celui qui a, le plus tôt, le plus vite et le plus profondément atteint le public. Son talent, fait de brièveté, de variété, de multiplicité et d'éclat, donne aux visions de notre temps, l'aspect violent, l'allure précipitée et la couleur intense qu'elles ont. Il n'est pas seulement l'écrivain de l'époque des cinémas, des autos, des avions et de la T. S. F., il porte en lui le mouvement brusque, l'insouciance triste et gouailleuse d'une génération qui a vécu quatre ans sans espoir défini, la volonté tendue dans une lutte incessante pour l'existence, ayant supprimé la réflexion attentive, pour la remplacer par un impressionnisme rapide, extrêmement condensé, pénétrant comme un projectile. Il fallait penser, deviner, formuler, et agir très vite. Ses phrases concises, elliptiques, partent sifflantes, en gerbe de mitraille, ses images se succèdent comme les éclairs d'un projecteur, et, autour de ce tapage et de ces clartés intenses, il y a de l'ombre, qui fait ressortir ces visions et ce vacarme avec une impressionnante sensation. *Fermé la nuit*, comme *Ouvert la Nuit*, c'est l'Europe nouvelle, la vie nouvelle, les gens nouveaux. *Fermé la Nuit* met en scène (ces rapides tableaux, animés d'une action frénétique, sont presque du théâtre et du cinéma) la révolution irlandaise et l'un de ses propagandistes, un sous-secrétaire d'Etat du gouvernement français, un Allemand tombé dans la déchéance, sans dignité dans la défaite, et un Levantin thaumaturge. L'Irlandais passe le premier sur l'écran de *Fermé la Nuit*. Voici sa note biographique, celle qu'il donne lui-même aux journalistes qui viennent l'interviewer au cours de la tournée de conférences qu'il fait aux Etats-Unis.

« *O'Patah* (Jeremiah Patrick) : homme de lettres, né à Inishkea le 13 mai 1862, études primaires à Duncormuck School. Premier voyage aux Etats-Unis, New-York, à l'âge de seize ans, forgeron (1878), fondeur de cloches pour locomotives (1883); séjour à Paris, Hôtel de l'Odéon (1890). Voyage à pied dans les Balkans et en Asie mineure, pèlerinage en Terre Sainte (1893), membre au Counradh na Gœdhilge (1895), collaboration au *Yellow Book*, au *Harper's Magazine*, à *La Vogue*, à la *Revue Blanche*, fait la campagne des Philippines comme correspondant de *l'Irishman* (1896); Etude sur *le forage des puits en Australie* en 1897, négociant en bananes à la Barbade, *Légendes Celtiques* (1898), violente opposition à la guerre des Boers, dirige le *Irish Hooligan* (1899), les *Indulgences et les Rêves* (1902), achat d'un domaine à Buxton (1903). Procès en diffamation intenté par les diamantaires sud-africains (1904); travaux forcés à temps pour outrage aux magistrats (1904-1906) Membre de la Société Fabienne, *Plaidoyers socialistes* (1907); *Poème à la Sphère* (1908), *le Chant de Nilmainhem* (1909) *Essai de communisme agraire*, l'Avenir juridique (1912), *les Pierres levées* (épopée) (1913), l'*Irlande fait son devoir* (1916). Membre du Reform Club, Royal Automobile, Membre de la ligue de la défense canine; régime végétarien. Exercices : bicyclette, échecs, pêche au saumon, boxe, maisons hantées. Adresse : Stephen's Green. n° 18, Dublin. Antigone House, Drogheda. Médaille d'honneur (vermeil) à l'exposition de Buffalo, officier de l'ordre d'Arcadie ».

Portrait physique d'O'Patah :

« O'Patah était un homme de soixante ans que son souci de noircir (O'Patah se fait teindre) vieillissait encore. Il ressemblait à ces « Monsignori » que l'on rencontre dans leur voiture à Rome, aux environs des Quatre Fontaines. Ils ont les cheveux noirs, trois mentons bleus, un nez insolent relevé comme ceux des valets du répertoire, les oreilles décollées, et un charmant regard limpide; on les jurerait latins jusqu'à ce qu'on les entende parler anglais ou qu'on les voie, ayant longé la voie Sixtine, entrer dans un grand palais sournois. L'on devine alors un prélat irlandais allant à son collège ».

Portrait moral d'O'Patah :

Autour de lui, tout était nervosité, génie-bouffe, impériosité et négligence, noyé d'une évidente grâce méridionale qui enchantait, battant la lourde atmosphère humide de la côte atlantique en une crème légère, un peu acide : l'humour irlandaise. Chaque fois que j'eus l'occasion de revoir O'Patah, j'eus l'impression d'un ballet, donné par quelque monarque invisible, où chacun, en approchant entrait. Les grands hommes projettent autour d'eux une atmosphère de respect et d'émotion, d'adoration. Autour de celui-ci tout vibrait, se mettait à danser, à mentir. On eût dit un petit lever d'Opéra, celui du *Rosen Chevalier*. Il s'agissait pourtant d'un très grand poète. Sans doute avec Claudel, l'Ossian chinois, le plus grand poète vivant. Aucun café, aucun salon, aucun continent n'avait pu l'annexer. Nous savions ses vers par cœur. On télégraphiait ses nouveaux poèmes dans tout Empire à une livre par mot. Une pureté de forme, qui n'était pas seulement une perfection de styliste, mais l'expression naturelle du génie de sa race, la plus pure d'Europe, peut-être. Ce génie triste et concentré, quand l'Irlande n'était qu'une cause désespérée, qu'un peuple stérilisé par un passé géant, O'Patah l'avait rajeuni, enrichi de l'antique goût d'aventure. Il vivifiait d'éclats de rire, de délire, de hasards, de toutes les conquêtes poétiques modernes, ces paysages celtiques, désolés, jadis traversés de gémissements ».

O'Patah est dans un palace de New-York, un des plus grands, le Waldorf Astoria, et nous assistons à une séance à la fois comique et vraisemblable du poète patriote irlandais enveloppé dans une robe japonaise, debout sur son lit, et hurlant vers un disque de phonogra-

phe son discours de Tammany-Hall dont l'audition lui est payée cinq mille dollars.

Autour de l'hôtel, dès que le bruit se répand que le grand Irlandais confie le tapage de sa pensée au phonographe, l'enthousiasme éclate :

« L'explosion gagna l'Hôtel, les voix faisaient trembler l'armature de fer des plafonds, les conduites d'eau ruisselèrent, les escaliers de service se tordirent, le toit se gondola : il y eut des bourrasques de jeunes gens à lunettes d'or, à dix-huit étages au-dessous, jusque dans la rue, manifestant avec des trompes de klaksons, de crécelles, debout dans leur Ford. Bien que le jour s'enfuit, bouté dehors par les affiches lumineuses, O'Patah dut se montrer au balcon de fer pour les ricanades. On voyait dans Broadway la foule comme de la grenaille de plomb : les étudiants débouchèrent de l'Institut métaphysique, avec des chapeaux de papier, et le cri de : « Vive l'Irlande libre ! » monta plus vite que les ascenseurs.

— Ecoutez *Pat* ! Ecoutez le vieux *Mick* !

— Vive le vieux grand *Boss* !

Tout le monde s'embrassait.

Autre portrait d'O'Patah en Irlande :

Nous sommes dans cette année 1918-1919 qui jamais ne ressemblera à aucune autre, sans saison, ni climat ni verdure ni anniversaire; toute traversée d'événements brutaux, de sacrifices, tordue par les dernières offensives, fendue par l'armistice, déformée par la rhétorique des orateurs, les excès de billets de banque; parcourue par un grand nombre de personnalités en jaquette, de héros, de statistiques, de fanfares, de décorations de repentirs et de systèmes politiques, si éreinté en un mot de ce qu'eût dû être le retour à la paix qu'on avait imaginé si réfléchi, si religieux, tant cette vie nouvelle paraissait plus belle et même plus dangereuse que la mort à tous les étages qui l'avait précédée.

On se bat en Irlande. O'Patah entend rester neutre entre les deux camps. Il commente sa neutralité :

Les Irlandais sont des mendiants, disait O'Patah qui haïssait la charité par dégoût du confort matériel. En outre, (Synge a été trop exclusif) nous sommes *tous* des baladins. Dans les rues, des barricades; dans les prés des clôtures; (ce que les Anglais qui sont des piétons dans la ville et des chasseurs à courre dans la campagne n'admettront jamais). Nos paysans sont un peu comme les vôtres, avec le goût de la numismatique en moins. Mais... pas de mesure pour boire le « poteen» et taper sur le prochain. En somme, beaucoup plus de Midi que vous. Une colonie pénitentiaire où l'on peut se soûler, ce n'est déjà pas si mal. Dans les deux camps, on vient me trouver : « Prenez vos responsabilités », me dit-on. Et les prendre à qui? On trouve que je joue sur les mots ? C'est là encore jouer sur parole. Au fond j'ai horreur de voir mon journal du matin confisqué, et d'être taxé dans la rue par les terroristes. C'est pour cela que j'ai refusé d'être ministre de la Justice dans le gouvernement provisoire. On ne fait pas marcher un pays avec des acteurs ou avec les littérateurs. Ce qu'il faut pour un poète c'est tâcher d'appartenir le plus vite à la mythologie. Tout vaut mieux que de s'amender. Amende amère. Efforçons-nous d'éviter d'une part le nœud coulant de la prison de Kilmainhan, et, d'autre part, les lauriers de poète lauréat.

Autour de lui on se fusille :

Maisons bleues, air bleu. Résidence de la noblesse ancienne d'Irlande, avec des statues dans les niches. Par les fenêtres, que les matelas n'aveuglaient pas, on voyait des plafonds peints par Angélica Kaufmann. Fureur des bouches à feu dans les rues dilatées. Des autos blindées revenaient de la bataille à toute allure,

faisant gicler l'eau, inondant les volets fermés, les murs éraflés. Puis des ambulances offertes par des compagnies de cinéma, des sociétés pétrolifères, des fabriques de talons en caoutchouc. Des terriers irlandais, doux, couraient derrière. Quelques tramways se risquèrent. Sur des pelouses des statues équestres de monarques anglais renversées et qui blessaient le ciel de leurs jambes raides, comme hors de la voiture de l'équarisseur. Une maison de commerce se barricadait avec ses livres de comptabilité dans lesquels étaient réservées des meurtrières.

O'Patah, au plein centre de ce déchirement et de son charivari conserve une âme de visionnaire au milieu du printemps. Il écoute chanter les oiseaux...

Sur cet étrange poète errant qui n'a jamais su se fixer, ni accepter une opinion, la nuit va bientôt se fermer. Il circule à travers le monde, amoureux abandonné d'une petite créature détraquée, parlant d'elle de temps en temps, y pensant à peine. Le voici à Venise, dans la somnolente Venise, où peu à peu son esprit s'engourdit. Il voit venir la fin. Ecoutez cette confession d'un homme qui n'a fait que donner une forme à des images sans réfléchir, et que s'agiter sans agir.

Toute ma vie, j'ai travaillé... Après avoir entendu la messe, j'allais à mes poèmes comme à une banque. Je regardais passer le monde avec tous ses symboles et je les endossais. Il m'est arrivé de tirer sans provision. J'ai pris mon bien où je l'ai trouvé, dans la bouche des héros, dans les catalogues de fleurs, souvent même dans les écrits des autres comme tous les primitifs, comme ces artistes des cavernes qui recouvraient de leurs desseins ceux des générations précédentes. Moi, on ne m'a jamais pillé. Est-ce par honnêteté? Depuis trente ans, on peut voir que je règne sur les mots comme un Khalife. J'en excepte leurs biens. D'autres, d'un trait de plume, je les ai fait riches...

Je ne suis pas un poète romantique. Et pourtant je n'ai résisté à aucune tentation. Il est vrai qu'en même temps j'étais bien rigoureux pour moi-même. Mais je ne crois de la dignité humaine que ce qu'il faut en croire.

Comme O'Patah dans cette demi-confession, explique l'étrange irresponsabilité de nombre d'écrivains ! Que l'on mesure la portée de cette phrase si désolante dans la bouche d'un penseur professionnel « Je ne crois de la dignité humaine que ce qu'il faut en croire..»

Fermé en effet, fermé dans une nuit que le pauvre homme prend pour le jour alors que lentement les ténèbres autour de lui s'obscurcissent. Lorsque l'auteur le retrouve sur la Riviera italienne près de Portofino-Kulm...

Il semblait l'imitation de lui-même. Son exaltation n'était plus le vigoureux impérialisme physique qui, jadis, s'annexait tout à son passage; c'était une sorte de monstrueux gonflement intérieur de faiblesse qui angoissait.

O'Patah meurt par où il a vécu, par le cerveau. Il est atteint de paralysie générale. Il compose des poèmes dont tous les vers pendant six chants commencent par un *o*. Il se parle à lui-même tout haut. Il est perdu.

Un soir O'Patah entre au casino de Portofino-Kulm. Vêtu d'un smoking et d'une chemise de nuit, le grand poète, qui a complètement

perdu la raison, s'approche, salue le tapis vert en s'écriant « Salut drapeau de la verte Erin ». Il fait un banco de huit mille livres, abat deux, sans demander de cartes, et tire des petits cailloux de sa poche pour régler le coup. Il délire, s'écroule. On le ramasse, on le rapporte chez lui, où il gît mort sur un lit de femme au linge traversé de jours.

le visage marqué d'une extraordinaire empreinte de force et de méchanceté, d'irréflexion et d'amour de soi.

Ainsi meurt O'Patah, dont l'existence nous est de la sorte ingénieusement racontée depuis ses jours de classes jusqu'à ses jours de gloire, singulier génie dont l'inspiration n'est qu'une sorte de monstrueux gonflement intérieur, à base de faiblesse et d'angoisse de même que chez beaucoup de grands hommes.

L'Allemand Egon von Strachwitz est un ancien officier d'Etat-Major, au cours de la guerre employé au service des renseignements en Orient et contraint par la baisse du mark à faire de sa maison une sorte de pension de famille. Il étale son infortune avec cette candeur allemande, touchante parfois et souvent pénible, faite d'une humilité grossière et d'un orgueil sans énergie. Il raconte son histoire à un hôte qui vient s'installer dans son logis.

Je suis pauvre malgré ces 20.000 marks de loyer. Si je n'avais pas été pauvre, je n'aurais pas mis cette annonce dans le *Lokal Anzeiger*. J'aurais pris un lecteur français. Je vous aurais payé. Je me serais payé un Français. Mais voilà, une étique mensualité de la Baronne mère; quelques bénéfices d'amateur, c'est tout. Pas un sou de ce gouvernement de bandits depuis la démobilisation. Le 11 novembre m'a trouvé à Van, à l'Etat-Major, chef du service des renseignements du secteur d'Arménie. Rendu à la vie civile, je n'avais plus que 10.000 marks en banque. Je suis passé chez Ratibor : le voyage d'Angleterre payé, il m'est resté un tout petit capital. Ratibor (il ne s'agit pas du prince, qui d'ailleurs est le grand oncle de ma mère) mais d'une agence matrimoniale où l'on vend son titre (Quand les Juifs prennent le nom de la principauté où ils ont été autorisés à rester, il peut y avoir parfois, pour un étranger, confusion). Grâce à ce Ratibor (Ezra) les gens de qualité épousent une *dégrafée* sur le retour, convolent à Londres, reviennent divorcer en Allemagne, et laissent porter le titre à la dame, pour les villes d'eaux. Aujourd'hui l'opération a cessé d'être fructueuse. On donne 150 marks d'un titre de baron, et l'on refuse les comtes... Plusieurs jours je me suis promené dans les rues avec un écriteau : Homme à louer ou à vendre, mais je n'ai pas trouvé acquéreur. Porter un grand nom dans la misère, ce n'est pas drôle, surtout pour nous Allemands, qui croyons au progrès. La noblesse impériale, c'était le bien-être ainsi que chez vous sous la monarchie de Juillet. Et comme il nous manquera toujours cette grâce dans l'infâmie qui fait les Russes inimitables !..

Dans cette *Nuit de Charlottenburg*, ce nouveau quartier berlinois qui s'est peut-être encore agrandi pendant et après la guerre, il n'y a rien de plus pathétique et de plus burlesque que l'avilissement cynique et désolé de cet Allemand fermé à la pudeur et à la dignité. Nuit opaque traversée par des éclairs de connaissance acquise ou de suggestion ingénieuse. Un être désaxé entre l'anarchie intellectuelle et à qui reste

encore de la fameuse « volonté de puissance » nietzchéenne qui affole l'Allemagne et aussi l'Europe, Egon von Strachwitz, divague comme toute l'Allemagne vaincue.

Le métier militaire, c'est du communisme intégral, on l'a dit cent fois. Me voici comme hors-cadre temporairement, mais avant peu de temps, c'est-à-dire, dès que l'Europe aura croulé faute d'organisation économique, je reprendrai du service, car l'antimilitarisme est aujourd'hui aussi périmé que le socialisme humanitaire. Ce qu'il me faut faire en attendant, c'est dissocier par des moyens artistiques et immoraux, un monde qui se hâte vers la fin. Facilitons-lui sa perte, à cette saleté d'arbre éteint. Je vous expliquerai d'ailleurs comment il faut s'y prendre. Cela pourra vous être utile. Les Français doivent travailler avec nous. Il y a dans toute leur histoire des éléments précieux d'anarchie qui, sans avoir la valeur spéculative du nihilisme slave, ni la force explosive des mystères sémites, peuvent néanmoins être un apport peu négligeable.

Egon von Strachwitz est un collectionneur de serpents. Ces frères pathétiques et maudits » ainsi les nomme-t-il, sont pour cet ancien officier comme son hôte, comme sa femme et comme lui-même, les sujets sur lesquels il assouvit sa hantise de l'analyse et de l'information, d'une information dévoyée, pervertie et muée en un dilettantisme amoral et grossier, aveugle, fermé, bloqué.

Dans quel ministère parisien se passe la nuit de la rue de Babylone? Est-ce à l'Instruction publique, aux Affaires étrangères ou à la Guerre? Ne cherchons pas trop. Le héros de cette aventure nocturne est un sous-secrétaire d'Etat. Tout de suite son portrait par lui-même corps et âme.

Je mange beaucoup de viande. J'aime à être appelé au téléphone pendant les repas; mes poches sont toujours pleines de recommandations sur des feuilles volantes. Quatre-vingt-dix-huit kilos. Un mètre quatre-vingt-dix-sept. De ces hommes que les femmes trompent, en disant « S'il le savait, il me tuerait ». Moins bête que je n'en ai l'air. Moins intelligent que je ne le crois. Quand je vois passer un enterrement avec mes initiales sur les draperies, je souris. Je suis poussé en avant par des besoins matériels invincibles. En chemise je suis gros comme les autres en pelisse. Je possède un coupe-file. Je suis lié avec le préfet de la Seine. Je crois à l'auto-suggestion. J'ai une ficelle à vingt nœuds, et le soir, dans mon lit, je répète vingt fois : *Tous les jours à tous les points de vue, je vais de mieux en mieux*. Je prête ma voiture à mes amis. Je circule librement sur tous les réseaux. Je sais Bérénice par cœur. Je ne vis pas en pyjama. Je souscris au Larousse illustré par fascicule. Je tiens les communistes dans ma poche.

C'est le hasard qui l'a envoyé à la Chambre, député par le Midi, après l'armistice.

Précipité aux élections, sur la liste d'un parti nouveau, j'entrai au Parlement et dans le communisme, pour rebondir (à cause de ma canne caoutchoutée) à la tête d'une fraction de groupe jusqu'à un sous-secrétariat. Pas le temps de connaître Paris. Juste celui de le mépriser, d'entrevoir qu'il n'y a plus rien, ni une cave inédite, ni un salon fermé, ni un litre de lait non écrémé, ni un plaisir subtil à goûter, ni un appartement à louer, ni un Parisien à souhaiter connaître.

Ce sous-secrétaire inattendu, dans cette soirée mémorable, pense à son amie Denyse et à une interpellation qui a lieu à la Chambre, dans

une séance de nuit. Le cabinet est menacé, trois de ses membres préparent un replâtrage.

Chez Larue, au restaurant, un de ses collègues l'attend, un certain Cornet « qui se fait les ongles avec sa fourchette » qui parle avec une voix du ventre « des impondérables » et qui ramasse les vieux mots parisiens qui traînent depuis trente ans sur l'asphalte, pour les habiller d'un accent paysan et dire qu'il les a recueillis dans les fermes.

Malgré les explications de ce Cornet, le sous-secrétaire n'arrive pas à comprendre pourquoi la Chambre n'a pas voulu d'un ordre du jour clairement rédigé sur lequel les ministres sont tombés d'accord en Conseil le matin même.

Les dessous de la politique sont fermés à cet homme politique tout neuf. Le dîner achevé, il s'en va rendre visite à Denyse, qui reste pour lui une nature secrète, très fière, très farouche. Pourtant tout lui prouve que Denise tient à lui. Il affirme, ce candide sous-secrétaire « Je ne suis pas un sceptique, comme ceux d'ici qui possèdent tout ».

Denyse est déjà au lit. Elle sommeille, il la réveille et lui explique, à cette Parisienne, qu'il voudrait l'emmener dans sa circonscription.

Elle prendrait avec moi des apéritifs électoraux dans les villages, le soir après le prêche. On entend remuer les assiettes. Les herses rentrent les pointes en l'air. La fumée des ragoûts monte droite. On boit avec les moissonneurs qui, tout le jour, ont enlevé les gerbes par la taille, avec les agents du planteur de Caïffa dans l'unique rue aux trottoirs ornés de marelles, de chats boiteux et d'œufs éclatés.

Sans doute, cette perspective ne ravit pas Denyse, car elle répond :

Ne piétinez pas ainsi, vous faites trembler la maison. C'est comme quand on dort en wagon et que les lampistes vous réveillent en vous marchant sur la tête. Ne remuez pas mon lit.

Denyse semble prévoir la chute du ministère: elle prie le sous-secrétaire d'Etat de ne pas faire de projets, à l'instant même où celui-ci vient de dire « quand je serai Président du Conseil ». Denyse attend une amie, une chirurgienne. Les amitiés de femme sont fermées au nouveau député au moins autant que la politique. Cette Laurence arrive.

Laurence, avec sa figure abstraite, où chaque trait est occulte, me déroute. C'est de sa force qu'elle tire son prestige; de sa renommée de chirurgienne; de sa vie qu'elle cite en modèle, de sa structure morale dont elle met volontiers l'exemple à la disposition de tous. Attitude de scandaleuse sagesse, affectation de sacrifice, lèvres closes. Elle aime étonner par son efficace puissance, son éloignement pour le plaisir, son jugement infaillible. Elle se dit volontiers sévère envers elle-même afin de pouvoir être impitoyable pour les autres. Enfin, un goût de la douleur d'autrui qui m'a toujours fait frémir, soit en chirurgie, soit en amitié. Denyse l'aime comme une sœur. C'est chez Laurence, en Bretagne, qu'elle va se reposer l'été, c'est à Laurence qu'elle emprunte de l'argent, qu'elle téléphone tous les soirs à sept heures. Elle lui doit son banquier, son tabac, son écriture, l'habitude de ne pas dîner, un grand nombre de gestes et d'intonations.

L'intimité des deux femmes l'expulse. Il se sent mis dehors par son amie et l'amie de son amie. Quelque chose se ferme devant lui.

Il revient à la Chambre, tribunes bondées. Ambassadeurs en habit, femmes décolletées venues aussitôt après dîner. Un orateur développe les raisons d'un vote de défiance.

Puis, le patron monte à la tribune, las, plié en deux, les yeux cernés, des taches de potage sur sa cravate. Il parle d'une voix brève, sèche, irritée qui n'est pas la sienne. L'ordre du jour hostile au gouvernement a la majorité. Le Cabinet est démissionnaire. Le patron se lève, prend sa serviette de cuir et traverse l'hémicycle. Les ministres le suivent.

Le sous-secrétaire revient à son ministère. Il n'a pas compris encore le pourquoi de cette chute. Il retrouve son bureau en désordre. Le cornet acoustique ne répond pas, ne répond plus. Fermé aussi le cornet acoustique. Il déblaye sa correspondance, lettres d'électeurs, de dames, de fous, billets de faveur, catalogues de grandes ventes, et peu à peu surgissent de ce rangement les vieux instruments de travail qu'il avait trouvés à son arrivée sur la table nette et que son successeur va rencontrer d'abord: le pot de colle, les ciseaux, la pelote d'épingle. Il songe. Il fait des comptes devant son coffre-fort ouvert. Il faudra passer les fonds dès le lendemain, et grâce aux talons à souche, il revoit les dix mois de son ministère.

Que de démarches, d'intrigues, de visites, de promesses. Si encore c'était pour construire, pour laisser quelque chose derrière soi, un pays plus heureux, des finances assainies, moins de gêne, moins de haine.

Le sous-secrétaire du ministère tombé regarde dans la nuit. Il se sent guigneux et faible. Sa carrière rapide s'est fermée dans cette nuit, fermée...

Pourquoi, parmi ces figures nocturnes dessinées sur un écran de ténèbres par Paul Morand, la plus curieuse, la plus pittoresque, la plus sympathique est-elle celle d'un Levantin aventureux et charlatan ? ... Est-ce hasard ? L'auteur l'a-t-il voulu, ou bien, conduit par la prescience des poètes, a-t-il été amené malgré lui vers cet individu étrange et grotesque, humble et pharamineux, ce Méditerranéen issu de l'Asie et de l'Europe, plein de malice, d'audace et d'espérance ?

Habib Halabi a passé quatre années de la guerre dans un hôpital de l'armée d'Orient, botté, injurié, bafoué par les toubibs et leurs aides, mais patiemment, sous les coups et les injures, il s'est assimilé une partie de leur science et a surpris, au milieu des chirurgiens et des blessés de la face, des secrets pour les soins de beauté.

Habib Halabi, est un de ces rebouteurs, masseurs, magnétiseurs, guérisseurs qui soignent par des passes, des mouvements rythmiques, par la suggestion, le charlatanisme, la conviction. Sa physionomie est

impressionnante. Il traverse la Manche, appelé à Paris par une cliente londonienne et nous avons un premier portrait du marchand de soins de beauté sur le bateau :

... couché sur le flanc dans la cabine laquée, le buste dressé hors d'un plaid, comme ces tanagras funéraires auxquels il ressemblait tant par cette pose et par sa face orientale. D'un point situé sous la racine des cheveux partait un seul sourcil et un nez en crochet qui soutenait, comme une pièce de boucherie, les lèvres épaisses et saignantes. Au-dessous, un menton en pleine pâte et des joues d'azur que la poudre Rachel faisait virer au vert-de-gris.

Et Habib raconte à un ami, ancien employé aux écritures dans l'hôpital de guerre, sa fortune nouvelle :

Mon temps vaut vingt guinées l'heure, c'est-à-dire plus de mille francs au cours actuel, et je suis dans le *Who's Who* (il prononçait vô-vô), tu sais, le Bottin des Anglais.

Car c'est à Londres, dans cette immense Londres cosmopolite, où roulent confondues toutes les foules du monde, les plus riches et les plus misérables, que l'Oriental a enfin trouvé ce qu'il appelle « une situation très *ascendante* » Il a battu « une vraie dèche », ce fils d'un petit mercanti de Beyrouth. Après la guerre, il a monté une maison, rue Victor-Massé, *l'Esthetic Institut*. Puis il a été garçon d'étuve dans un bain turc de Leicester Square. En 20, il a ouvert au printemps le *Habib's Salon de Beauté*, dans Bloombury, c'est là que la Fortune l'a surpris, une de ces fortunes subites et d'un hasard romanesque comme il n'en est de possible que là, dans ce centre de l'Empire, entre l'Europe et le reste du monde, là où un Juif hongrois depuis dix ans à Londres, a pu devenir membre du Parlement et où un ancien clown, un peu toqué, fut roi des mines d'or.

C'est à un vieil acteur mondain, Aloysias Marsham Moon qui à soixante-dix ans se mit à avoir du lait et exigea l'ablation des glandes mammaires, que Habib doit son lancement. Ce vieux snob méchant était un *society leader*, possédant une influence énorme sur la colonie des jeunes américaines, auxquelles il enseignait comment on devient duchesse. Habib refusa d'opérer le septuagénaire, et, en trois semaines, avec des passes magnétiques, il obtint une résorption de la poitrine du fameux Moon. En trois semaines il était lancé. Quelle est sa spécialité ?

Habib répond avec une assurance tartarinesque :

Toutes. Je lutte contre le mal. La médecine, c'est de petites passes d'armes d'un moment avec la maladie; dès que ça devient chronique, il n'y a plus personne. Moi, au contraire, je livre une lutte qui dure des années. Je prends la mort toute petite. C'est pour cela qu'il m'arrive de l'apprivoiser. Je m'attaque au surmenage, migraines, furoncles, poils follets, mains moites, masque de grossesse, taches de tousseur, ronflements, coliques, cauchemars, grimaces, obésité, crise de nerfs, âge critique : je réduis le bégaiement et la chair de poule... et la mélan-

colie par la faradisation. On peut dire que toute une ville est étreinte par ces patoches-là ; vois ces doigts, je les ai assurés pour 15.000 guinées ; comme les cigarettes ambrées, ils sont à mettre dans un écrin avec une couronne et : Fournisseur de la Cour, les seuls utilisés par l'aristocratie et le corps diplomatique... Mais te dire tout ce qui m'arrive des autres coins du monde ! Les femmes de l'armée des Indes avec le décolleté tuméfié, la peau éclatée par le polo au soleil, les chasseresses de l'Ouest africain avec des rides blanches sur un visage noir, les épouses de fonctionnaires égyptiens aux abattis cuits par les sables, celles des employés des douanes chinoises percluses de goutte et de gravelle, à cause des cocktails, et le goître de Rhodésie, les maladies de peau australiennes, pour m'arrêter là . L'Empire défile à Hanover Square usé, estropié par les médecins locaux, décollé par toutes les latitudes et en repart récuré, radoubé, en pleine convalescence esthétique.

Telle est la vision de l'Empire britannique selon l'Oriental subtil. Il a vu la craquelure des belles peaux britanniques et il voit aussi la fêlure de l'Empire qui règne sur la mer. A l'Opéra de Covent-Garden, dans une loge avec Mme Halibi, d'origine germanique, Habib contemple la salle, et le masseur tient un langage de prophète.

Déjà ce pays-ci a la mer autour du cou comme un nœud coulant... As-tu remarqué que tout est à céder ? .. Des annonces, encore des annonces ; les salles de ventes pleines ; on liquide les bateaux-maisons, les demeures géorgiennes, les pelouses avec leurs daims, les résidences désirables, les acres de chasse, la vaisselle plate, les pêches de truites, les maîtres du XVIII[e] siècle, tout ce qui leur a servi à se donner du bon temps pendant que le monde travaillait.

Tragique apostrophe de l'Oriental, fier d'être né dans un village vieux de deux mille ans d'existence, en face de l'écroulement de l'Occident au milieu de quoi il construit sa fortune. Il entrevoit, ce mage, la nuit qui vient et qui va se fermer sur l'Empire. Son terrible flair de Méditerranéen l'avertit. Il se rend bien compte qu'à cette heure terrible où les gens de sa sorte sont reçus , accueillis, encensés, admirés, dans cette société jadis si fermée et si fière, c'est le crépuscule d'un règne qui tombe. Le voici avec son ami français chez Mrs. Harpye, une de ses clientes, femme du sous-secrétaire d'Etat des transports de l'Empire, et dont il radoube la beauté pleine de brèches. A table il est à la droite de Mrs. Harpye, en sa qualité d'étranger de marque. Un lord de Justice lui fait pendant. Mrs. Harpye...

regarde Habib avec orgueil, comme ces jardiniers de New-Gardens contemplent le dimanche les fruits exotiques qu'ils ont réussi à faire pousser malgré le climat. Elle a pour lui du mépris et de la foi. Elle l'élèvera jusqu'à la pairie, mais jusqu'à elle ?...

Elle dit :

— L'Irlande eût été calmée un an plus tôt, si le vice-roi avait écouté Habib.

Ou encore :

— Habib pense avec raison que les guerres sont des phénomènes cosmiques.

Mais elle dit aussi bien à travers la table :

— Habib, faites-vous couper les cheveux !

Ou :

— Vous êtes un affreux Levantin au cou sale.

Habib encaisse, sachant bien qu'il aura le dernier mot et qu'il les roulera tous... Au fumoir, pendant qu'il débite ses énormes vantardises à travers lesquelles passe, soulevant le boniment d'un marchand de tapis, un souffle messianique, le domestique lui apporte le téléphone. On l'appelle de Putney. Il fait la grimace, change de couleur et crie dans l'appareil : « Qu'elle ne bouge absolument pas. Je viens. Il part immédiatement dans sa limousine, emmenant avec lui son ami français, et tout fier de ce que, dans un cas désespéré, au lieu d'appeler son médecin, sa cliente l'ait appelé, lui « Bibi », comme il dit; l'homme qui l'a vu « botté, battu, bafoué » dans l'hôpital de guerre, va voir ce que « Bibi » peut accomplir. Dans une élégante villa de la banlieue de Londres, sur la jolie route de Richmond-Park, ils trouvent une jeune femme, belle, à demi-morte, perdant son sang, au milieu de l'affolement de tous les domestiques. Il faut faire un miracle. Ce miracle, Habib va le faire.

Il ne disait pas, « ce n'est rien » ou « tout est perdu » ou « il faudrait une consultation ». Il se promenait en habit autour de cette jeune femme évanouie dont la vie s'écoulait, aisé, audacieux, précis comme un prestidigitateur mondain. Après avoir réfléchi et ôté son habit, retroussé la manche de sa chemise jusqu'à l'épaule, il se savonna à la brosse les ongles, les mains, les bras jusqu'aux biceps.

« Prends cette ouate et cette serviette » me dit-il.

Et Habib se penche sur cette femme. Il pétrit ce corps mourant. Il y met toute sa vigueur, toute sa volonté, son dos en sueur s'imprime à sa chemise. Habib souffle, reprend haleine un court moment comme un lutteur, sans se redresser, puis se remet à sa mystérieuse et bienfaisante besogne.

Enfin il se relève peint comme un boucher. Un sourire. Le sang ne coulait plus. Déjà la vie revenait. Il demeurait immobile, sûr de sa force, fier de sa vitalité, de cette énergie qui lui faisait oser et vaincre, traiter la mort en familière, la reconduire chez elle à coups de savate ».

Dans cette nuit, l'Oriental a fermé la porte à la mort, il a accompli le miracle. Habib, le burlesque et l'ignorant masseur levantin, le parvenu insolent, l'exploiteur éhonté de la peur de vieillir, le saltimbanque et le jongleur, par sa force, sa volonté et sa confiance, dons virils, Habib a vaincu la mort. Est-ce là l'Europe, cette pauvre agonisante dans la nuit, sauvée, par un empirique surgi des pays d'où lui vinrent ses

premières clartés, et ramenée à la vie par la puissance d'une force à la fois brutale et mystique qui ne doute point, veut ce qu'elle veut et agit ?

* * *

La Roumanie est peut-être dans ce Proche-Orient, dont la jeunesse turbulente trouble tant la lente convalescence de l'Europe, le pays où se sont les plus mêlés l'âme orientale et le génie latin. Et qui sait si ces races robustes, idéalistes, fougueuses, aux vigueurs physiques encore intactes, ne renouvelleront pas le sang appauvri et raréfié de l'Europe occidentale, de même que Habib le masseur arrête l'affreuse hémorragie d'une agonisante qu'il ramène à la vie. La princesse Bibesco, roumaine, et nourrie de culture latine et anglo-saxonne, dans un livre charmant rempli d'enseignements gracieusement prodigués, a dessiné de délicieux croquis de l'existence rurale du peuple roumain. *Isvor au pays des saules* fait passer sous nos yeux des scènes pittoresques, prises sur le vif dans ce curieux pays de Roumanie, si plein de légendes et de traditions poétiques que nous avons peine à croire, malgré l'affirmation des philologues, que chez les Roumains la prose ait précédé la poésie dans la formation littéraire de la langue.

Il faut croire les érudits. Il faut croire aussi l'écrivain d'*Isvor*, certainement élevée dans les traditions savantes de l'Occident aux aperçus multiples, et qui a surpris avec une intelligence délicate, une sensibilité très pure, la vie et les croyances d'un peuple dont les coutumes intimes sont encore dominées et réglées par des us légendaires.

La nuit, pour les grands peuples de l'Occident, est la célébration des plaisirs ou la continuation de la lutte, des ambitions et des travaux.

Le soleil éteint, l'Orient célèbre ces mystères.

Le soir, au temps de Pâques, sortent les jeunes paysannes roumaines à l'heure où s'allume la première étoile...

Elles vont remplir à la rivière leur cruche de bois, et, quand elle est pleine, elles y jettent en se signant trois brindilles de basilic, la placent sur leur tête, et s'en reviennent lentement vers leur demeure, les yeux levés vers l'étoile du soir

Et voici comment elles la prient ;

Oh ! la plus étoilée d'entre les étoiles — mon étoile, ma petite étoile — toi qui te lèves quand je me couche — toi qui brilles quand je me repose — toi qui n'as pas besoin de te reposer ! Brille à ma place aux yeux de celui qui m'aime, jusqu'au matin, jusqu'au premier chant des oiseaux ! Pendant que je dors, toi, ne dors pas. Va me chercher mon bonheur là où le bonheur se trouve : dans les cours des empereurs, dans les palais des seigneurs, dans les villes, dans les évêchés et dans les camps; va trouver l'Empereur avec son Impératrice, le Prince avec sa Princesse, le Maire avec sa Mairesse, le Pasteur avec sa Pastoresse, le Général qui est le plus grand, tous les capitaines et tous les lieutenants; prends-leur l'amour et la renommée qui sont à eux, la fierté, la bravoure, la beauté qui leur appartiennent et donne-les moi.

Va trouver aussi les vaches avec leurs petits veaux, les chèvres avec leurs chevreaux, les brebis avec leurs agneaux, là-bas dans les prairies; prends leur l'amour qui est en elles, la grâce, la tendresse, la douceur qui leur appartiennent, et donne-les moi.

Attire, ramasse, dérobe toutes les bénédictions, et, quand tu les auras prises, laisse-les tomber avec tes rayons dans cette cruche pleine d'eau, que je porte.

Cette nuit elles fleuriront comme un bouquet. Et demain, quand je me serai lavée avec cette eau sainte, je deviendrai odorante comme le basilic, et belle comme toi, étoile des étoiles !

Ce peuple, à l'origine n'avait pas de langue poétique! Ce peuple, non plus, n'a pas de journaux, ni de gazettes, pas de *vox populi* imprimée, publiée, querelleuse, discutante et satirique. Pourtant à l'heure où, dans les grandes capitales, les gazetiers rédigent et font imprimer leurs articles, les gens du pays des saules ont une manière à eux de répandre leurs opinions, de faire connaître leurs sentiments et de persifler leur prochain de manière publique et anonyme. Ils ont l'« Appel par dessus les toits ». La princesse Bibesco a écouté cet appel, qui se fait la nuit, à la clarté des étoiles, après l'office du soir. Il faut en comprendre le sens et pour interpréter le journal parlé, l'auditrice a dû requérir l'assistance d'une ancienne du village, Ouza la vieille servante. Voici comment se fait l'appel par dessus les toits.

Un jeune homme monte dans un arbre, de préférence dans un vieux saule, sur une hauteur, à l'extrémité d'un champ, pendant que d'autres jeunes gens se placent sur une hauteur voisine, assez loin des habitations pour que la nuit empêche de reconnaître les visages, assez près pour que les voix soient entendues clairement de tout le pays d'alentour. Alors ils s'appellent et commencent à se parler.

— Et qu'est-ce qu'ils se disent, Outza?

— Ils disent ce qu'ils ont à dire, la vérité sur chacun de nous.

J'ai convenu avec ma petite vieille qu'elle me cherchera dans ma chambre au moment opportun, et que nous irons, par l'escalier de service, nous placer dans l'embrasure d'une fenêtre qui domine le côté habité de la campagne. Vers onze heures, Outza frappe à ma porte.

— Ecoute. . c'est *l'appel par-dessus le village*, qui fait aboyer les chiens !

D'une colline à une autre colline, de longues interpellations vocalisées s'échangent.

J'ai besoin d'Outza pour comprendre tout à fait le sens de ce qu'ils disent.

Une voix de jeune garçon a crié d'abord avec force et lenteur,

— Aure !... Maure !... Hé !... Héih ! .

Le chœur invisible, placé sur l'autre colline, a répondu :

— Qu'as-tu Maure, qu'as-tu?

Le dialogue s'engage :

— On m'a commandé...

Qui t'a commandé?

— Pierre des Peupliers m'a commandé de construire un pont tout en or sur lequel il pourra passer chez Marie des Aulnes.

— C'est un signe, dit Outza, que Pierre qui est riche voudrait épouser Marie qui est pauvre. Mais il a peur de le lui dire parce que Marie en aime un autre plus pauvre qu'elle.

L'invocation recommence :

— Aure !... Maure !... Hé !... Hé !

— Qu'as-tu Maure, qu'as-tu ? ...

— On m'a commandé ..

— Qui t'a commandé ?...

— M'a commandé Toudor de détourner la rivière, d'en faire passer l'eau chez sa Maritza, pour laver le linge et blanchir la maison.

Outza rit silencieusement, et opine en hochant la tête de bas en haut et de haut en bas. Elle connaît la Maritza de Toudor; une femme malpropre et négligente qui laisse son mari porter la même chemise plus d'une semaine sans la blanchir. Elle approuve le garçon de publier sa honte à tue-tête.

— Aure !... Maure !... qui t'a commandé ?

— M'a commandé le pope d'aller chez Nastasie prendre son aiguille pour finir sa chemise qui n'a pas de manches, sa veste qui n'a pas de dos, sa jupe qui n'a pas de plis.

— C'est la fille de Vlad, dit Outza, une paresseuse, qui n'a pas encore fini de coudre, le vendredi Saint, les vêtements qu'elle doit porter le jour de Pâques.

— Aure !... Maure !... Hé...! Hé !

— Aure !... Maure !... Qu'as-tu ?

— J'ai mal à la tête parce que Constantin le boîteux s'est enivré à la fête de l'Annonciation et qu'il a perdu son manteau sur la route; parce qu'Antoine a courtisé les filles en carême; parce que Ione l'avare donne le trop-plein de sa grange aux pourceaux plutôt que d'en faire l'aumône aux enfants de sa belle-sœur Marie-la-Veuve, parce que Vlad ne sait ni bêcher, ni cultiver et que son verger est encore en friche, parce que la Féronice de Ione ne sait pas tisser, parce qu'elle s'endort sur son métier, parce qu'elle se montre sur la grand'route avec des vêtements déchirés, parce que la maison de Veta n'est pas balayée, parce que son balcon n'est pas chaulé, parce que son jardin est rempli d'épines.

La vallée entière retentit des cris et des rires des jeunes hommes. On n'entend d'autres voix que les leurs, si ce n'est celle des chiens qui aboient furieusement après chaque sentence des juges improvisés

Les femmes, les filles se taisent. Cachées dans les vergers pleins de nuit, elles écoutent... Elles attendent le jugement des hommes.

Les maîtres, les puissants ont aussi leur tour dans cette revue pamphlétaire orale criée par-dessus les toits.

— Aure !... Maure !... Qui t'a commandé... ?

— M'a commandé tout le village de dire aux Maîtres que l'herbe à pâturer n'est verte seulement que là où leurs gardes nous ont défendu de faire paître nos troupeaux, que la pierre à chaux n'est blanche que là où leurs serviteurs nous empêchent d'amener nos chariots, que les sapins ne sont droits que là où nous ne pouvons pas les couper, que nos troupeaux sont maigres, que nos maisons ne sont pas blanchies, que nos planchers sont troués, que nos cercueils fermeront mal, parce que la prairie, la rivière et la forêt leur appartiennent, parce que le sol d'où sortent l'herbe, la pierre et l'arbre n'est pas à nous !

Nos journaux n'en disent pas davantage... Des voix sorties de l'ombre et parlant par-dessus la tête à tous.

* * *

Ces nuits roumaines ont une douceur lointaine, une sereine candeur de repos; on sent que dans leur quiétude la vie se refait. Dans nos nuits parisiennes, la vie ne s'arrête pas: elle a une continuité grandiose et terrible.

* * *

Le beau roman d'Eugène Montfort, l'*Oubli des Morts*, contient une de ces nuits du temps de la guerre, traversée d'anxiété, chargée de mystère et dans laquelle la vie, au lieu de se reposer, se concentre, ra-

masse les émotions de la journée pour en faire surgir de la réflexion, des conjectures, des semblants d'espoirs.

Parmi les personnages de ce dramatique et pittoresque épisode détaché de l'extravagante tragédie que le monde a vécue quatre longues années, et dont le récit contient le schéma des grandes silhouettes essentielles du drame, — le politicien, le nouveau riche, le financier, — figures qui grandissent encore aujourd'hui, l'auteur a placé deux pures images, deux fiancés : un jeune combattant et celle qui doit devenir sa femme et qui s'est engagée à lui avant la catastrophe.

René Martin, 20 ans, sous-lieutenant, s'est fiancé à Marthe Fenousse avant la nouvelle fortune de son père, que la guerre a trouvé petit fabricant et dont elle a fait un grand fournisseur. René Martin est un de ces admirables mystiques du devoir et de l'idéalisme qui « n'a jamais prêté attention à tout cela ». Le père Martin fraie avec les parlementaires, les publicistes et les gens d'affaires; il se lance dans la grande vie, organise sa maison à la mesure de sa récente opulence, et attend la paix très tranquillement. Son fils, le poilu, l'artisan réel, avec tant d'autres, de cette fortune, travaille inconsciemment à l'assurer en luttant pour « gagner la guerre », n'ayant qu'une pensée : chasser l'envahisseur, accomplir son grand devoir et revenir, après le rude labeur achevé, goûter enfin sa récompense auprès de celle qu'il a choisie pour fonder une famille. René Martin ne se dit pas qu'il est maintenant un riche parti et que la jeune fille qu'il veut associer à sa vie est restée ce qu'il était lui même en 1914, dans une situation très modeste, car son père n'est qu'un simple fonctionnaire, ne vendant et ne fabriquant rien.

Les Martin et les Fenousse, voisins et très liés pendant la guerre, ne se voient plus aussi souvent depuis le jour où ceux-ci sont partis pour s'installer dans un luxueux hôtel à Auteuil, tandis que ceux-là restaient dans leur modeste appartement des Batignolles. La fortune a tout de suite mis de la distance entre les deux familles. Nous sommes en 1918. René Martin vient d'arriver en permission à l'improviste, la veille du jour des Morts. Aussitôt son dîner terminé, il saute dans un taxi pour s'en aller retrouver Berthe. Nuit de Paris en 1918. Les ténèbres, les rues vides, cafés et boutiques fermés.

René Martin tira plusieurs fois la sonnette avant que la porte ne s'ouvrît. Les concierges étaient déjà endormis. Il monta l'escalier sans tapis, en s'éclairant de sa petite lampe de poche, s'appliquant à ne pas faire de bruit. Arrivé à l'étage des Fenousse, il s'arrêta et avant de sonner, écouta un moment. Il se demandait si tout le monde n'était pas déjà couché. Il n'avait pas annoncé sa visite, content de faire une surprise. Maintenant il le regrettait.

Cependant il lui sembla entendre parler, alors il se hasarda à sonner timidement. Il y eut quelques minutes de silence, comme d'hésitation. On se demandait certainement qui pouvait bien venir à cette heure là. Enfin la voix de Berthe :

— C'est Berthe ! Je suis sûre que c'est lui !

Et des petits pas pressés vers la porte

— C'est toi ? demanda-t-elle avant d'ouvrir.

— Oui ! répondit-il le cœur battant.

Alors le bruit du verrou qu'on tirait, et il fut en face de sa fiancée. Elle tenait une petite lampe à la main, haut, le bras levé, pour bien l'éclairer. Il entra. Elle posa la lampe ils s'embrassèrent.

— Maman est déjà couchée, dit-elle. Mais moi, tu vois, j'ai retardé autant que j'ai pu, j'avais comme un pressentiment que tu allais venir. Papa lit encore son journal dans la salle à manger.

Combien de permissionnaires, en lisant ces lignes, retrouveront leurs meilleures émotions passées, lorsqu'ils revoyaient dans l'intervalle de terribles combats, les êtres aimés auxquels ils avaient dit adieu, ne pensant plus jamais les revoir...

Le père embrasse René, Mme Fenousse elle aussi veut embrasser le jeune sous-lieutenant, et Berthe le conduit dans la chambre de sa mère. Les parents laissent ensuite l'un à l'autre les fiancés. Cette soirée si rare, inespérée hélas, leur appartient :

Maintenant ils étaient seuls dans la salle à manger, tous les deux assis devant le poêle de porcelaine qui donnait encore un peu de chaleur.

Elle regardait ses mains, ses mains blanches, ses mains longues et fines. Elle les prit dans les siennes, les serra, douces, tièdes, vivantes. A la vie bien-aimée de René, sa vie se mêlait.

Cependant elle écoutait. Elle écoutait la nuit. Tout s'endormait. Au milieu du profond silence de la maison, le gaz faisait un petit sifflement. Quelque chose s'écoule, vit, passe. Sans ce bruit humble, parmi l'immobilité des choses c'eût été comme si rien, plus rien n'était. Plus rien, le néant. Plus d'attente, plus de souffrances, plus d'angoisses. Mais quoi, il était là, elle le touchait; Dieu ! il était là vivant, vivant ! Ah ! mon Dieu ! Berthe soupira, un peu haletante. Elle se détourna légèrement et regarda René. Il la regardait. Alors elle laissa doucement aller sa tête sur l'épaule de son fiancé et il la tint embrassée, il baisait ses yeux, ses purs yeux, ses yeux que voileraient si vite les larmes.

Pleurer. Non, non elle ne voulait pas l'amollir, elle ne pleurerait pas ! Elle pensait. « Mon Dieu, mon Dieu, protégez-le ! » puis, songeant à toutes ces femmes qui vainement avaient fait la même prière elle soupirait. Aux pieds de qui se jeter? Impuissance. Hasards. Rien que des hasards.

Et lui, lui toute sa vie, lui tout son souffle, René ! en plein hasard ! Cependant, le silence, ce désert de silence, ce silence à la longue l'énervait, l'angoissait. De plus en plus, il semblait que du silence, de la nuit profonde, allait soudainement jaillir une illumination déchirante, la stridence aiguë, les sirènes ! Ah ! qu'il éclate, l'étrange, le multiplié et prolongé cri d'alarme, sauvage, animal. Elle attendait. Ses soupirs devenaient pressés de plus en plus. Ah ! les sirènes, puis les tirs de barrages, les autos-canons et les 75. Il lui semblait que cela serait bon et bien, et la solution, vraiment la seule sûre, le bien suprêmement désirable mourir avec lui, là, ah ! mourir ensemble, tous les deux ! Elle attendait attendait dans la maison fragile.

Mais le silence ne se troublait pas. Il était opaque. Il était définitif ? Non, ils ne viendraient pas ce soir, non hélas ! Elle n'y compta plus. Elle abandonna cette idée.

Elle se remit à souffrir; l'anxiété affreuse la reprit. On disait que la guerre allait finir. Il pouvait être tué encore. Aujourd'hui même dans la maison, au deuxième une dame : on l'avait avertie que son mari... Et maintenant Berthe parlait : elle questionnait René sur ses occupations. Que faisait-il au front ? Était-il à l'abri enfin? Vraiment ? Mon Dieu ! Il s'était assez battu ! Elle avait assez tremblé, assez frémi. Ah ! les salauds ! ... Il la rassurait. Moins de danger que toi, pas même autant d'avions qu'à Paris.

Elle pensait alors qu'il ne disait pas la vérité, qu'il était très exposé. De nouveau, elle se taisait. Elle voulait le mieux voir, le regarder. Ils s'écartèrent du poêle et s'assirent à table, sous la lampe. Elle prit la tête de René entre ses deux mains, la pencha, la mit en pleine lumière, puis debout et courbée sur lui, elle le regarda...

« Mon René, mon amour ! » Elle tomba dans ses bras en pleurant. Ses larmes, jusque là contenues, débordèrent...

Et plus Berthe pleurait, plus René s'exaltait, plus en lui, illuminé, s'épanouissait un désir, un besoin immense, étrange, surnaturel. Il avait le vertige. Il était inspiré, appelé. Il quittait la terre, il s'élevait. Les besoins de sa fiancée l'enivraient, il buvait ses larmes avec bonheur. Cette âme, il la sentait qui épousait la sienne, il était délivré. Il éprouvait un sentiment inouï, divin. Comme si Berthe s'était mêlée à son être, qu'elle fut passée tout entière en lui, que plus rien ne pût les séparer. Il était libre à présent, il ne se devait plus qu'à la France, il pouvait recevoir la mort, puisque sa fiancée était en lui, qu'elle mourrait et monterait au ciel avec lui. Sanglotante entre ses bras, à demi-pâmée, presque évanouie, il la regardait comme un visionnaire. Il la porta délicatement, fardeau sacré, sur le fauteuil de M. Fenousse. Encore une fois, une dernière fois, il baisa ses yeux, ses cheveux. Puis il se redressa.

Elle n'avait pas la force de le retenir, elle était anéantie. Il partit sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller M. et Mme Fenousse, descendit l'escalier presque en titubant, et, dans la rue, se mit à marcher avec exaltation, les yeux au ciel, regardant les étoiles car le brouillard s'était levé, et la nuit maintenant était magnifique.

Inoubliable nuit ! René sera de ces héros qui ne reviennent pas.

* * *

Ces peuples paisibles et sauvages du pays des longues nuits, des *Nuits de fer* qui durent dix mois, n'ont pas connu les horreurs de la guerre. Ils vivent sur la frange du monde civilisé. On ne peut les nommer tout à fait des sauvages, ni des barbares. Les seuls combats qu'ils livrent c'est contre la nature féroce qui les opprime et les plonge dans une obscurité glaciale, plus de la moitié de l'an. Les Lapons ne sont point de mauvaises gens. Ils subsistent assez industrieusement, comme ils peuvent, gais et peu inventifs, dans cette alternance brusquée des longs jours et des longues nuits qui achève d'enlever à leurs âmes frustes le sentiment des nuances et de la mesure des choses de l'existence que connaissent les autres hommes, caressés, reposés par cette variation à peu près égale de la clarté diurne à l'obscurité nocturne, ménagée à leurs travaux et à leurs plaisirs. Qu'une femme issue d'une autre race épouse un de ces hommes, son existence ne peut être qu'une longue mélancolie au milieu d'êtres enténébrés d'ignorance, dans cette contrée nue, loin de la gaieté du soleil, loin du repos des soirées. Helga, la servante finlandaise, lasse de sa pauvreté, accepte d'être la femme de Pavva Olof le Lapon, le marchand de pelleteries. Cette « déracinée » court vers un sort détestable. Qu'elle rencontre parmi ces êtres primitifs un homme plus près de sa race, et leur sang qui parle en eux les rapproche, les unit fatalement, bien que ce soit pour un court bonheur qui les mène à la catastrophe.

La seule beauté de ce pays farouche lui vient du ciel, c'est l'aurore boréale.

Dans la nue rigide de l'hiver, l'aurore boréale est une brèche ouverte tout à coup sur le jardin des dieux et l'arc-en-ciel ne serait qu'un chétif diadème au

front de ce prodige. Rien au monde ne peut lui être comparé... Tout ce qui est grand au monde, les couchers de soleil sur l'Egypte, les paradis d'Espagne, les fjords de Norvège, tout cela est immobile, splendide et figé, pas plus vivant qu'un tableau, tandis que l'aurore se meut, vit et respire comme une mer ou une foule joyeuse innombrable et diverse.

Les nuages se traînent dans le ciel. Là, les rayons dorés, roses, rouges, violets, dont la pointe semble rayer le sol, dansent et bondissent comme des rennes en gaieté et dardent et se replient, disparaissent, reparaissent, deviennent de grands rameaux tournoyant, des franges de givre limpide, de longues gerbes de froment mûr, des faisceaux éclatants d'armes inconnues, des averses et des cataractes qui semblent se volatiliser dans l'espace palpitant. C'est un incendie sans fumée, une marée jaune ou de ce rouge cerise du fer plongé dans un brasier. Parfois de grosses étincelles jaillissent tout à coup comme sous le marteau d'une enclume, et partout sautent des battitures brillantes sous l'incessant passage des hordes de lumière du firmament en folie.

Helga croyait voir les lacs rougis de crépuscule; les voiles de Russie versicolores que les Lapones portent sur la tête; c'est la robe de Dieu même peut-être, car une aurore boréale, disait Hjordis, c'est l'antichambre du ciel.

Splendide feu d'artifice dans l'air glacé, brève magnificence de la lumière qui ne laisse rien derrière soi. Il y a sur cette terre lapone trop de nuit. Le roman de l'aventureuse Helga est une longue aspiration pathétique vers le jour, la clarté, l'amour, juqu'à l'heure où, veuve du misérable Lapon auquel elle s'est enchaînée, la horde de sa famille la chasse et l'envoie à la mort dans le désert de l'atroce hiver nocturne, illuminé par la splendide aurore que ses yeux contemplent une dernière fois, jusqu'à ce que la nuit de fer l'engloutisse sous son linceul glacé.

* * *

Nuits romanesques !... les plus extraordinaires et les plus variées ont été vécues par une femme prodigieuse dont l'existence fut un roman, et qui pendant plus de soixante années a presque tous les jours réalisé le miracle de la double vie du théâtre avec un art et une passion surnaturels. Sarah Bernhardt vient de disparaître, héroïne et créature de prestige, magicienne des beaux soirs où elle fut tour à tour dona Sol, Phèdre, Andromaque, Marguerite Gautier, Zanetto, Hamlet, la Tosca, Athalie, toutes les figures héroïques de la scène.

Comment la vocation lui vint, nous le savons, Sarah Bernhardt l'a raconté dans ses *Mémoires*. Elle allait quitter le couvent de Grand-Champs à Versailles, où elle avait été élevée, et Morny avait parlé pour elle de conservatoire. On la conduisit au spectacle au Théâtre Français, pour la première fois. Son parrain, son institutrice, Mlle de Brabender, qu'elle aimait beaucoup, l'accompagnaient. L'illustre tragédienne détaille ainsi l'événement de cette soirée décisive :

« Après le dîner, on s'entasse dans un fiacre, maman, mon parrain, Mlle de Brabender et moi. Mon parrain m'avait fait cadeau de douze paires de gants blancs.

Montant le péristyle du Théâtre Français, je marchai sur la robe d'une dame qui se retourna en m'appelant « petite sotte ». Je me reculai vivement en arrière et je rencontrai le ventre énorme d'un vieux monsieur qui me repoussa brutalement. Une fois installés tous dans la loge de face, moi au premier rang avec maman, Mlle de Brabender derrière moi, je me sentis plus rassurée. J'étais collée contre les parois de la loge, et je sentais les genoux pointus de Mlle de Brabender dans le velours de ma chaise, ce qui me donnait confiance. J'appuyai mon dos contre le dossier pour mieux sentir l'étreinte de ces deux genoux. Quand le rideau se leva, lentement, je crus que j'allai m'évanouir. C'était en effet le rideau de ma vie qui se levait.

Ces colonnes, — on jouait *Britannicus* — seront mes palais, Ces frises d'air seront mes ciels. Et ces planches devaient fléchir sous mon poids frêle. Je n'entendis rien de *Britannicus*. J'étais loin, loin à Grand-Champs, dans mon dortoir quand le rideau fut tombé. « Eh bien ! qu'est-ce que tu dis » exclama mon parrain. Je ne répondis pas. D'un tour de main il me tourna la tête. Je pleurai des larmes lourdes, lentes à rouler sur mes joues, de ces larmes sans sanglots' sans espoir d'être jamais taries. Mon parrain haussa les épaules et sortit de la loge en faisant claquer la porte. Maman impatientée, lorgnait dans la salle. Mlle de Brabender me donna son mouchoir, le mien était tombé, je n'osais le ramasser

Le rideau s'était levé sur la seconde pièce : *Amphytrion*. Je fis un effort pour écouter, afin de plaire à mon institutrice si douce, si conciliante. Je ne me souviens plus que d'une chose, c'est que je trouvais Alcmène si malheureuse que j'éclatais en sanglots bruyants, et que la salle, très amusée, regardait, dans notre loge.

Ma mère, irritée, m'emmena avec Mlle de Brabender, laissant mon parrain furieux, grommelant : « Qu'on la fiche au couvent, et qu'elle y reste, Bon Dieu de bois ! quelle idiote que cette enfant ! »

Tel fut le début de ma carrière artistique.

Sanglots de jeune fille éblouie, transportée, au spectacle d'un des chefs-d'œuvre de la diction dramatique. Sarah Bernhardt, dans le cours de sa merveilleuse et longue carrière devait à son tour faire couler bien des larmes.

Nuit de théâtre, nuit de roman, nuits de la fiction et de la réalité; les nuits que ne domine pas le sommeil sont plus animées que le jour: dans leur obscurité les hommes attendent, crient ou espèrent la lumière.

Claude BERTON.

En Italie[1]

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de parler de la vie littéraire en Italie, durant ces dernières années, sans rappeler le souvenir de Giovanni Verga, et de Renato Pucini, deux écrivains de talent, morts tous deux en 1922, pour le malheur des belles-lettres italiennes.

S'il faut croire avec Papini à l'existence de deux familles de génies : les génies mâles et les génies femelles, ayant l'une et l'autre pour chefs respectifs, en Italie, Dante Alighieri et François Pétrarque, il n'est

1. Sur Giovanni Verga, v. *Vie des Peuples*, 10 mars 1922, p. 513 et suiv.

pas douteux que Verga appartient à la première famille, à la famille des génies mâles. D'Annunzio, lui au contraire, à la seconde, à la famille des génies femelles ; quoi qu'il en soit, les admirateurs et à plus forte raison les disciples de D'Annunzio, ne peuvent arriver à comprendre Verga. C'est que Verga cherche autant à disparaître, à s'effacer en quelque sorte de son œuvre que d'Annunzio se complaît à ne faire de ses personnages que les interprètes plus ou moins fidèles, mais les interprètes tout de même, de ses passions, de ses succès, de ses ambitions, de tous ses rêves comme de toutes ses déceptions. C'est que Verga dénue son style de tout effet tandis que d'Annunzio use, abuse même quoique très brillamment, de l'épithète qui, sous sa plume, prend l'éclat du diamant. Disons enfin que l'homme de Sicile a une horreur aussi profonde pour tout ce qui est réclame et tapage littéraire que l'homme des Abbruzzes aime et recherche le bruit de la popularité.

Si modeste qu'ait été Verga il n'est pas possible qu'il n'ait pas souffert et très durement de l'injustice de ses contemporains dont il fut une victime silencieuse dans la douleur, mais souffrant toute sa douleur.

Depuis longtemps, depuis vingt ans paraît-il, Verga n'écrivait plus (son dernier roman *Dal mio al Tuo*, date de 1903). A quelqu'un qui l'invitait à produire encore, il répondit : « Ecrire ? Pourquoi ? De tout ce que j'ai écrit il ne reste que la *Cavaliera Rusticana* et grâce à Pietro... pas à moi. Ces pauvres petites pages, je les porte comme une croix ».

Avec la guerre, les hommes et les choses ont bien changé. Serait-ce un juste retour de la fortune ? Je ne sais. En tout cas, nous pouvons dire que depuis quelques années les sympathies intellectuelles se détachent de d'Annunzio pour se porter, presque toutes, à Verga. Quelle a été son influence sur la pensée italienne, c'est ce qu'il nous est difficile de mesurer exactement. Cependant, et nous sommes heureux de le constater, le grand romancier ne mourut pas sans connaître sinon la gloire, du moins la consécration officielle d'un beau talent, de son talent !

Le bon Pucini lui aussi est mort, la mode, — car il ne faut pas oublier qu'elle existe, même et sur toute en littérature, — en avait fait depuis longtemps et je ne sais comment un de ces pieux auteurs pour lequels on a d'autant plus de respect qu'on ne leur témoigne que très peu d'attention. Guido Biagi, qui vient de donner récemment à *lo Voce* avec une réédition plus complète de *Veglie di Neri*, deux très intéressants volumes de nouvelles et de souvenirs (*Aqua Passata* 1921 ; *Poglie al vento* 1923) nous annonce à la même librairie un livre au titre plein de promesses : Renato Pucini et autres.

On fait preuve d'une extrême sévérité, tout à fait injuste, à notre avis du moins, à l'égard de la littérature régionaliste italienne. Ne lui fait-on pas grief, en effet, d'être patoisante, provin-

ciale, provincialisante, d'être pleine d'humour et de sentimentalité, de manquer d'envolée, de grandeur et d'émotion. Quand il s'agit de la littérature toscane, il m'est impossible de ne pas voir dans cette critique, un peu d'envie. Et de fait, il faut bien reconnaître que l'écrivain florentin qui fait continuellement usage de « Riboboli » — ce en quoi il a bien tort, car il est de son intérêt de se faire comprendre du plus grand nombre de lecteurs — reste toujours dans son droit et ne parle certainement pas « patois » puisqu'il n'y a pas d'autre langue et de langue officielle que ce patois.

Qu'un Toscan s'en aille chercher fortune à Rome, comme critique ou comme journaliste, et le voilà qui s'oblige en quelque sorte, uniquement pour plaire à son public, à ne plus écrire en véritable Toscan mais en bon écrivain, tout court, sans aucune autre originalité si ce n'est celle d'écrire dans une langue pure, correcte, gentille et de bon aloi.

Nous n'avons pas l'intention de rédiger, à cette place, un traité sur le style. D'abord nous n'en aurions pas le temps et puis, comme nous l'avons dit plus haut, cela ne nous regarde pas dans une vie littéraire qui veut et qui doit avant tout tenir le lecteur au courant de ce qui se passe en Italie dans le domaine intellectuel. Mais ce que nous pouvons dire, et que d'ailleurs nous ne cesserons de dire, c'est qu'il est regrettable de voir des écrivains de talent qui, pour satisfaire l'opinion, perdent et volontairement leur originalité, et donnent dans la facilité c'est-à-dire très souvent dans la banalité.

Soyons donc ce que nous sommes et si nous avons un style à nous, qui nous soit vraiment personnel, gardons le précieusement et surtout ne le troquons pas contre une forme qui pour se laisser lire n'en est pas moins insignifiante.

Ne terminons pas avec les Toscans sans signaler les deux volumes de nouvelles florentines d'Allodoli ! *Le dompteur de puces* et les *Amis de la Maison*. Ecrites dans une langue agréable, bien tournée et qui ne manque pas de saveur elles seraient d'un très grand mérite si Alladoli ne venait pas après Cicognani. Malheureusement Alladoli vient après Cicognani [1].

Les Purs de Cœur de Marino Moretti ne sont pas également sans intérêt. Comment, du reste, le seraient-ils avec ce qui fait précisément le charme de leur auteur : tact infini, délicatesse presque de femme, nuances exquises, soucis de la forme, personnages simples mais sympathique comme on en trouve si souvent dans les œuvres régionalistes.

Après avoir parlé de Rubé [2], parlons maintenant du dernier roman de Borghèse : *les Vivants et les Morts*. Rubé n'avait pas échappé à

1. Sur Bruno Cicognani, v. *Vie des Peuples*, 10 novembre 1922, p. 569.
2. Sur le *Rubé* de O. Borghèse, v. *Vie des Peuples*, 25 juin 1921, p. 395.

la critique qui fut même très dure, un peu trop dure pour lui. Sans doute n'est-ce qu'un écrivain facile, quelquefois mièvre, un peu roucoulant, presque toujours sentimental. Mais c'est aussi et surtout un écrivain sincère et fort intéressant. Et il intéresse d'autant plus qu'il étudie un mal, triste et ridicule entre tous, caractéristique chez nos hommes d'après-guerre : cette conviction profonde qu'ils ont d'être appelés à faire de grandes choses, à remplir une « mission », (qui se réduit le plus souvent comme pour Rubé à devenir député de Calimi, c'est-à-dire à être le premier de son village et à prononcer des discours à la chambre, devant un auditoire plus ou moins attentif).

Les vivants et les morts manquent de vigueur. — c'est même une œuvre très molle, vieillotte, presque manquée. Ce sujet ne présente aucun intérêt spécial. Il s'agit d'un pauvre être, malade et désespéré, que poursuit le remords tout à fait injustifié, du reste, d'un double amour, d'un amour transi et d'un amour postiche. C'est curieux. Mais c'est tout.

S'il faut encore parler de d'Annunzio, disons quelques mots de son ouvrage le plus récent : « *Pour l'Italie des Italiens* ». Quel que soit le mal que d'Annunzio ait fait au génie italien comme à la langue, il ne faut cependant pas dénigrer systématiquement un homme qui a écrit les *Landes*, les *Nouvelles de la Pescara*, l'*Enfant de volupté*, *le Triomphe de la Mort* et tant d'autres chefs-d'œuvre. Pourtant il est bien difficile de ne pas être sévère et même très sévère. Il y a quelques temps nous comparions certains opuscules de d'Annunzio (*Italia e Morte*, *Italia e Vita*, *l'Ala d'Italia e liberata* !) aux plus mauvais discours de Guillaume II [2]. Eh bien quand il s'agit de l'*Italie des Italiens* le rapprochement si peu flatteur qu'il soit devient presque insuffisant. Alors l'emphase du commandant, que nous n'aurions pas de peine à nous représenter, s'il n'était chauve, avec la tonsure et le casque, en Franciscain botté comme un condottiere, donne tellement dans le pathos et dans la bouffonnerie la plus grotesque que l'on se demande s'il faut rire ou se fâcher. A titre d'exemple nous nous permettons de citer.

Trois Prières devant les Autels Détruits. [3]

Qui répond? Qui juge? Ce n'est pas l'homme assis, ni l'homme debout ni le code ni la balance.

— Répond celui qui pour parler crache la fange qu'il a mordue dans sa chute — ou nettoie de ses larmes sa joue ensanglantée.

— Répond qui interrompt pour parler le grincement de ses dents, l'oppression, sur son cou, du joug bestial.

1. Nous adoptons ici pour simplifier le titre du traducteur français M. Hérelle. Le titre italien est *Il Piacere*.

2. Juliette Bertrand. A propos du Nocturne de Gabriele d'Annunzio : *Etudes italiennes*, janvier-février 1922.

3. G. D'Annunzio. *Per l'Italia degli Italiani. Tre Preghiere dinanzi agli Altari Difatti* II, page 230.

— Répond celui qui, de son moignon ruisselant a écrit, sur le mur échappé à l'écroulement — l'abomination et le talion.
— Répond qui, dans sa souffrance excède les limites fixées à la souffrance du malheureux par la pitié du Seigneur.
— Répond l'humaine et divine agonie où toute la terre, couverte d'une sueur atroce — fut Gethsémanie.
— Et quelqu'un invoqua pour ce méfait la clémence du Fils de l'Homme. Voici : main pour main, dent pour dent, œil pour œil.

Et cela pourrait continuer ainsi longtemps.
Voici l'un des *Sept documents d'amour* [1].

Sur la table, les vivres amassés avec le catalogue des prix...
Mais les choses petites, mais les choses mesquines n'avaient plus de valeur, n'avaient plus d'importance.
Le pain est le pain mais la vie est la vie mais la lumière est la lumière.
Nous étions dans la ville de vie nous étions dans la ville de lumière.
Nous étions appliqués à une œuvre d'âme.
Nous n'étions pas devant la gueule d'un four. Nous étions dans l'étincellement d'une usine.

. . . . . .

« Une autre poignée de farine?
— Non. Nous voulons vivre.
Un autre morceau de pain?
— Non. Nous voulons vivre.
— Une autre assiettée? Un autre os?
— Non. Nous voulons vivre.
Le pain crée, la discorde crée ».

Et cœtera et cœtera. Il n'y a aucune raison pour que cela s'arrête...

. . . . . .

Bien différente, fort heureusement, quoique un peu trop excessive, l'exaltation d'un Papini dans le *Dictionnaire de l'homme sauvage* qui vient de paraître tout dernièrement et auquel la critique a fait un si mauvais accueil ! N'est-elle pas aller jusqu'à tirer du souvenir l'*Histoire du Christ* pour lui faire subir les plus mauvais traitements et auxquels il faut bien le dire *le Dictionnaire de l'homme sauvage* n'a pas été complètement étranger. Et pourtant Dieu sait si l'ouvrage en question manque de mesure. C'est la pensée que l'on trouve exagérée, c'est le ton parfois osé et c'est aussi cette abondance de faits et de mots.

A tout cela Papini répond simplement qu'il offre au Seigneur ce qu'il a : son talent de « Stronatore », de tombeur de gens et d'idées. Et Papini n'a peut-être pas tort.

La vie des Saints nous prouve en effet que la douceur et la charité sont des moyens de conversion autrement efficaces que l'apostrophe et l'anathème. Saint-François, lui-même, au lieu de traiter le loup de « bête puante » ou de « bête de l'apocalypse » l'appelle doucement comme un frère « Frate lupo ». Voilà qui est de bonne politique.

1. G. D'Annunzio *Per l'Italia degli Italiani*, page 261, *Sette Documenti d'Amore. Difesa dei Laudatori assunto in Fiume d'Italia, il 9 Aprile 1920.*

Malheureusement la langue de Papini et de Giuliotti est une langue souvent trop dure. Et à ce sujet, il est regrettable qu'ils ne se soient pas écoutés eux-mêmes lorsque dans *le Dictionnaire de l'homme sauvage* ils disaient de Belli, poète d'avant-garde, « un croyant ne fait pas collection de blasphèmes, ni un homme chaste d'images obscènes ». C'est juste et, précisément parce que c'est très juste on ne peut s'empêcher de regretter que ces deux auteurs n'aient pas supprimé certaines pages de l'article *A Tavola non s'invecchia*. A côté de cela, quoi de plus délicieux par exemple que ce portrait de St Bernardin, mettant ses auditeurs à leur aise avant de leur parler des péchés mortels : « Je vais parler si honnêtement que je ne me salirai pas du tout... Avez-vous jamais vu le coq aller sur le fumier? Il y saute tout propret, les ailes bien troussées pour ne pas les salir et pouvoir s'envoler quand il le voudra. C'est comme cela que je vais faire.

Notre critique, si vive soit-elle, du moins en ce qui concerne le style un peu trop violent, parfois même grossier des auteurs du *Dictionnaire de l'homme sauvage* s'adresse de préférence à Giuliotti. C'est que chez Papini, la fougue des sentiments qui parfois peut irriter, ne porte pas au rire tandis qu'avec Giuliotti c'est tout le contraire. Sans doute est-il profondément sincère et peut-être n'était-ce que pour cela — en tout cas ses emportements souvent puérils amusent et font sourire. Pour ce qui est des « Parolacce » autrement dit, des gros mots, il faut avouer que nous sommes habitués à en rencontrer, de ci de là, dans l'œuvre de Papini. Elles ne sont pas sans nous plaire — n'ont-elles pas, en effet, toute la saveur du parler florentin. Et puis, et surtout, elles ont l'avantage d'écarter du livre toute une catégorie de lecteurs vraiment détestables. Il y a tout de même quelque exagération de la part des auteurs. Et il faut reconnaître que les expressions vraiment déplacées et érotiques qui peuvent scandaliser tout lecteur de *l'Heure de Barabas* reviennent dans le *Dictionnaire de l'homme sauvage* avec une fréquence un peu pénible. Sans faire chorus avec ces pieux censeurs qui ne cessent de s'insurger contre le vieil homme, contre le Papini des *Stronature* sous prétexte qu'ils ne montrent pas patte blanche à l'idée religieuse nous regrettons de le voir et simplement pour donner satisfaction à des rivalités littéraires, poursuivre de toute sa haine l'inoffensive Louise Ackermann, et accabler sous ses sarcasmes la paisible Helvétie. Nous souffrons également après des coups de dent à Barrès, de le voir couvrir de fleurs un Botrel et chercher à justifier, très gauchement du reste, l'obscénité de la Calandria du Cardinal Bibbrena. Nous l'aimons au contraire lorsque sous ses grosses lunettes d'Inquisiteur, nous le voyons s'attendrir au souvenir d'un pauvre diable de poète triste et désespéré. Enfin, nous sommes complètement édifiés lorsqu'il nous est permis de lire dans *le Dictionnaire de l'homme sauvage* certaines pages, les plus belles qu'il ait jamais écrites, et dans lesquelles

il ne jette plus, au nom du crucifix, l'anathème sur l'automobile, l'aéroplane, mais où, simplement revenant aux temps de sa jeunesse il nous peint avec émotion le marchand de marrons comme Giulitti nous parle du petit attelage plein de sonnailles dans lequel il se promenait tout enfant.

Si intéressants que soient ces différents ouvrages ils présentent tous malheureusement le même défaut. Ils sont longs, beaucoup trop longs pour qu'un lecteur français, quelle que soit sa sympathie pour la littérature italienne puisse avoir le temps et la patience de les lire tous. Aussi ne faut-il pas avoir peur de signaler à l'attention du public les ouvrages les plus marquants comme l'excellent livre de Puzzolini sur *la culture italienne*. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'auteurs qui soient aussi bien renseignés que Puzzolini sur la vie intellectuelle de l'Italie contemporaine, qui connaissent aussi intimement et depuis aussi longtemps les hommes les plus intelligents et les plus en vue de l'époque. A ce sujet, n'oublions pas que déjà l'an dernier, il nous présentait plusieurs de ces personnalités dans son livre *Aniés*. La seule critique que l'on serait en droit de lui faire serait peut-être de manquer parfois de sévérité bien que dans les premières pages de son livre il porte un jugement très courageux, et tout à fait nouveau, sur la littérature italienne contemporaine.

En passant nous sommes heureux de pouvoir signaler la publication de la seconde série des *Portraits d'artistes* d'Ugo Oielin. Voilà un ouvrage tout à fait précieux et qui ne pourra pas laisser sans intérêt tous ceux qui désirent s'initier à la vie artistique de l'Italie.

Après s'être vivement occupé de Verga, puis de Boine et de Serra, la critique se porte tout entière aujourd'hui sur Manzoni dont on fête le cinquantenaire. M. Michele Scherillo et M. Giuseppe Galavresi ont profité, et à très juste raison, de cette circonstance pour publier trois volumes de documents, qui du reste ne nous apprennent rien de nouveau sur l'auteur des *Fiancés*. Ils ne font que redire, mais sous une autre forme ce que nous savions déjà de Manzoni, que c'était un être plein de douceur, et d'une élévation d'âme peu commune.

Mentionnons aussi comme ouvrage tout à fait remarquable et toujours à l'occasion du cinquantenaire de Manzoni le testament littéraire de Leopardi.

Pour ce qui est du théâtre disons tout de suite que Pirandello [1] obtient un si grand succès que le dramaturge risque fort (et pourtant c'est un poète fort discutable) d'être éclipsé par le nouvelliste. Malheureusement, il existe autour de Pirandello des Pirandellistes et des antipirandellistes. Nous autres nous nous tenons absolument en dehors de toute querelle de personnes. Nous n'appartenons à aucune école et

1. Sur Pirandello v. *Vie des Peuples*, 10 mai 1922, p. 181.

pour rien au monde nous soutiendrions les prétentions plus ou moins justifiées de tel ou tel cénacle — nous ne relevons que de nous-mêmes. Sans doute approuvons-nous toute initiative, l'encourageons-nous même. Mais nous n'en gardons pas moins nos idées. Ainsi ne croyons-nous pas au succès intellectuel des « genres » qui cantonnent arbitrairement un écrivain, qui l'empêchent de se réaliser, d'être autre chose qu'un disciple. Sans chercher à savoir s'il existe un Pirandellisme et un anti-Pirandellisme, étudions en toute impartialité les œuvres de cet homme aux idées si nouvelles et qui depuis quelque temps défraie la critique tout entière. Celle-ci, du reste, ne le ménage nullement; ne lui fait-elle pas grief, en effet, d'être insaisissable parfois, trop nuancé, du moins, pour le public auquel il s'adresse. Il est vrai que Pirandello est professeur de philosophie et qu'il l'est même sur la scène. Quant à la technique de ses pièces il vaut mieux ne pas en parler: sans doute est-elle très savante, mais elle n'en reste pas moins obscure puisqu'elle échappe au spectateur jusqu'au dernier acte. Si sévères que paraissent toutes ces critiques elles n'en sont pas moins bien fondées. Sans tenir compte de la tournure d'esprit de Pirandello, nouvelliste ou romancier, peu importe, et qui est faite précisément de tous ces défauts, sa complexité, disons même sa complication tient à la conception qu'il a du théâtre. Il est certain que Pirandello use d'une formule toute nouvelle qui peut déconcerter de prime abord, qui déconcerte même, mais qui, à la réflexion nous satisfait, nous enchante et nous fait applaudir. C'est du reste ce qui se passe à Florence où l'on donne sans discontinuer *Henri IV*. L'œuvre, sans aucun doute, est très originale. Elle est d'un jeu scénique puissant et délicat. C'est une œuvre qui saisit vivement et qui laisse le spectateur sous une impression curieuse d'étrangeté et de réalité poignante. Le seul reproche que l'on puisse lui faire, c'est que nous sommes mis en face d'une œuvre qui pour si intéressante qu'elle soit, tombe facilement dans l'invraisemblable.

Le public étranger et tout particulièrement le public parisien a fait honneur au beau talent de Pirandello. En 1921 n'étaient-ce pas les *six personnages en quête d'auteur* qui trouvait sur la scène des Champs Elysées un très brillant succès.

Contrairement à plusieurs critiques, mais suivant le goût du spectateur nous préférons et de beaucoup à la dernière comédie de Pirandello *Habiles ceux qui sont nus* d'une si troublante et si haute intellectualité.

En quelques mots, voici le sujet de la pièce : une jeune fille qui veut faire quelque chose dans la vie, qui veut être quelqu'un et qui malgré tous ses efforts n'a jamais pu arriver à être, suivant ses propres paroles, quoi que ce fut. Quelques malheurs, de basses aventures et elle tente de se suicider. On la transporte à l'hôpital, on l'y soigne et sous l'influence de la vie qui peu à peu revient en elle, la reprend tout entière, elle n'a

plus qu'une idée, qu'un seul but : être quelqu'un et quelqu'un qui jouera un grand rôle, son rôle à elle. Mais pour cela, il faut qu'elle réagisse, qu'elle ne soit plus une pauvre chose, molle et cyniquement nue. Il faut, coûte que coûte, qu'elle se resaississe et qu'elle se fasse une personnalité dont elle s'enveloppera comme d'un vêtement pour cacher son cadavre. De telles résolutions lui gagnent de tous côtés de vives sympathies. On parle d'elle, on l'admire et déjà l'on voit en elle comme une prédestinée... qui malheureusement ne pourra pas tenir son rôle jusqu'au bout. C'est qu'en effet ses ennemis jaloux de sa nouvelle et brillante réputation lèvent le voile sur son passé, découvrant à ses admirateurs toute l'horreur d'une âme ambitieuse, fausse et corrompue.

Il n'en faut pas davantage pour désespérer à nouveau l'héroïne qui, cette fois, se donnera la mort, sans avoir pu réaliser son rêve de toujours : *être* (quoi que ce fut).

Juliette BERTRAND.

Vie Économique

Allemagne

La balance du commerce de l'Allemagne est-elle passive ?

C'est une des question essentielles du problème des réparations. Si l'Allemagne exporte plus qu'elle n'importe, elle est en état de verser l'excédent, ou une partie de l'excédent aux Alliés pour satisfaire aux obligations qu'elle a contractées en vertu du Traité de Versailles. Dans e cas contraire, elle ne peut effectuer aucun paiement, aucune prestation, sans courir à sa ruine, sans consommer sa propre substance, ce qui diminuerait d'autant la valeur du gage commun de tous les Alliés. Aussi les statistiques officielles allemandes s'attachent-elles à démontrer que le chiffre des exportaions en marks est très inférieur à celui des importations. Une question essentielle est donc de savoir quelle confiance méritent les statistiques officielles dont il s'agit.

Pour celles qui ont paru depuis le début de 1923, les autorités allemandes elles-mêmes font toutes sortes de réserves, par suite de la perturbation apportée, prétendent-elles dans le système douanier du Reich, par l'occupation de la Ruhr et les récentes mesures prises par la Commission interalliée des pays rhénans, ce qui, au dire de l'Office de statistique lui-même, enlève toute garantie de précision aux chiffres publiés. Mais les mêmes causes d'erreur n'existent pas pour les chiffres de l'année 1922. Une note communiquée par l'office de Statistique du Reich à l'Agence télégraphique Wolff insistait sur le fait que, de janvier 1922 à novembre 1922 inclus, la balance du commerce de l'Allemagne avait été passive pour environ 2 milliards de marks-or[1]. Mais aujourd'hui, qu'il est possible d'examiner l'ensemble des statistiques ces chiffres ont fait l'objet d'une critique minutieuse.

Dans la revue hebdomadaire *Die Konjunktur* (14e année, nº 25-26), fondée par M. Richard Calwer et dirigée par M. Wilhelm Vogel, un ar-

1. Pour le seul mois de novembre 1922, l'Office de Statistique du Reich indique que la valeur des exportations n'a atteint que 2552 millions de marks-or contre 536,2 millions de marks-or pour les importations.

ticle intitulé « *Les faiblesses de la statistique allemande du commerce extérieur* » éveille de très sérieux doutes au sujet de l'exactitude des statistiques allemandes, même pour les douze mois antérieurs à l'occupation de la Ruhr :

Si l'on s'en rapporte à la statistique anglaise, la valeur de l'exportation des machines à vapeur, des machines agricoles, des machines et appareils électriques provenant d'Allemagne était par tonne, en moyenne, en 1913, de 57 livres sterling contre 176 livres sterling en 1921. En tenant compte de la dévalorisation de 20 % de la monnaie anglaise en 1921, une augmentation de valeur de ces articles d'exportation s'élevant à 2 fois 1/2 s'est produite. De même, le coefficient de l'augmentation de valeur des tissus de laine est de 2, des fils de coton de 2, du papier et des objets en papier de 4, des livres de 2, de l'argile et de la porcelaine de 2, 3, des couleurs et des matières colorantes de 2,5. Il en résulte que l'augmentation générale des prix du marché mondial (nombres-indices pour le monde entier), qui correspond à un coefficient de 1,5 pour les années 1921-1922 par rapport à 1913 est beaucoup plus sensible en ce qui concerne les produits fabriqués, finis, que pour ce qui est des denrées alimentaires, des matières premières et des objets mi-fabriqués. En procédant à une estimation très prudente, on peut admettre que, pour les denrées alimentaires, y compris les produits de consommation divers, l'indice mondial est actuellement d'environ 1,2, pour les matières premières et les objets mi-fabriqués, il est aussi de 1,2 et pour les produits fabriqués, finis, où il faut ranger tous les articles mentionnés ci-dessus, il est d'environ 2. En appliquant ce chiffre aux exportations allemandes, en se servant des indices de 1921 pour l'année 1922, étant donné que les indices de 1922 sont plutôt supérieurs à ceux de 1921, on en arrive au résultat suivant tout à fait inattendu.

L'Allemagne a exporté en 1913 en tant que denrées alimentaires et objets de consommation divers 5,3 millions de tonnes, d'une valeur de 1.35 millions de marks-or. La valeur par tonne s'élevait par conséquent en 1913 à 263 marks-or. L'indice étant de 1,2, il en résulterait que la valeur se chiffrerait par tonne pour 1922 à environ 300 marks. En 1922 l'Allemagne a exporté (en évaluant les exportations de novembre et de décembre comme ayant été équivalentes à la moyenne mensuelle de janvier à octobre) 1,4 millions de tonnes de denrées alimentaires et d'objets de consommation divers avec une valeur de 300 marks-or par tonne, représentaient une valeur totale de 420 millions de marks-or.

L'Allemagne a exporté en 1913 en tant que matières premières et objets mi-fabriqués 59,04 millions de tonnes parmi lesquelles 44,16 millions de tonnes de charbon et de coke: il restait donc pour les exportations de matières premières et d'objets mi-fabriqués, sans le charbon et le coke, 14,88 millions de tonnes. La valeur de l'exportation des matières premières et des objets mi-fabriqués s'est élevée en 1913 à 2,88 milliards de marks. Il faut en retrancher la valeur de l'exportation du charbon et du coke, soit 44, 16 millions de tonnes à 18 marks la tonne 789.88, en chiffres ronds 800 millions de marks. Il en résulte qu'il reste donc une valeur d'exportation de 2,88 milliards moins 800 millions, soit 208 milliards de marks. La quantité s'est élevée, ainsi qu'il a été indiqué plus haut, à 14,88 millions de tonnes, la valeur par tonne se monte par là, sans les exportations de charbon, à 140 marks et la valeur à noter pour 1922, en multipliant par le coefficient de 1,2, à 168 marks. En 1922 l'exportation de matières premières et d'objets mi-fabriqués s'est élevée à 24,78 millions de tonnes dont 7,152 millions de tonnes de charbon et de coke: il restait donc pour les exportations de matières premières et d'objets mi-fabriqués, sans le charbon et le coke, 14,76 —7,15 — 7,61 millions de tonnes. La valeur de ces exportations se montait, en se basant sur la valeur calculée plus haut de 168 marks par tonne, à $7{,}61 \times 158 =$ 1.284 marks. Il faut y ajouter la valeur de 7,15 millions de tonnes de charbon et de coke qu'on peut évaluer à environ 25 marks-or par tonne, qui se levait donc à 180 millions de marks, lesquels doivent être ajoutés aux 1.284 millions de marks dont il est question ci-dessus, ce qui donne par conséquent une valeur d'exportation des matières premières et des objets mi-fabriqués de 1.564 milliards de marks pour 1922.

L'Allemagne a exporté en tant que produits fabriqués, finis, dans l'année 1913, 9,3 millions de tonnes d'une valeur de 6,64 milliards de marks-or correspondant à une valeur de 712 marks la tonne. En se basant sur le chiffre de l'indice mondial de 2, calculé ci-dessus pour les objets fabriqués, finis, la valeur par tonne devrait être évaluée pour 1922 à 1.420 marks. L'Allemagne a exporté en tant qu'objets fabriqués, finis en 1922, 5,7 millions de tonnes qui représentent ainsi une valeur d'environ 8,12 milliards de marks-or. Il en résulte donc que mesurée à l'augmentation de valeur du commerce anglais, à laquelle évidemment l'augmentation de valeur des objets fabriqués allemands a correspondu, la valeur totale des exportations allemandes de denrées alimentaires, de matières premières, et de produits fabriqués, finis pour 1922 s'est élevée à 420 millions plus 1,4 milliards, plus 8,12 milliards, par conséquent, en chiffres ronds à 10 milliards de marks-or. Ce serait un travail intéressant que de déterminer la valeur effective d'une façon encore plus exacte, en cherchant à fixer pour chaque groupe particulier de marchandises l'augmentation de valeur, par rapport à 1913, en se basant sur la statistique anglaise et ensuite en déterminant la valeur de la tonne en 1922 au moyen de la valeur de la tonne allemande en 1913, valeur qui permet, à l'aide du chiffre des quantités exportées effectivement d'Allemagne en 1922, un calcul exact de la valeur des exportations allemandes.

Dans tous les cas *le résultat* constaté ci-dessus, qui ne pourrait guère être modifié d'une façon essentielle par des calculs détaillés, *est tout à fait surprenant*. D'après les indications officielles, notre importation dans ces dernières années, s'est élevée à 5 ou 6 milliards de marks-or, tandis que l'exportation a été évaluée à 3 3/4 ou 4 milliards de marks-or, de telle sorte que dans la presse il a toujours été question d'une « passivité » de notre balance du commerce d'environ 2 milliards de marks-or. Dans les notes de presse semi-officielles publiées à ce sujet, on fait remarquer, il est vrai, que la valeur d'exportation est calculée d'après les indications de valeurs déclarées par les exportateurs. *Mais ce n'est un secret pour personne que ces indications sont beaucoup trop peu élevées*. Si la valeur déclarée de l'exportation s'est montée en 1922 à 4 milliards de marks-or, tandis que le calcul effectué ci-dessus donne une valeur d'environ 10 milliards, il en résulte que la déclaration de valeur des exportateurs reste encore inférieure à la moitié de la valeur réelle des marchandises emportées. Il en résulte de plus que pour l'exportation des marchandises allemandes les valeurs déclarées doivent correspondre à peu près au coût de production à l'intérieur de l'Allemagne que, par suite de la différence des changes et des salaires inférieurs ainsi que par suite des frais de production peu élevés qui en sont la conséquence, des bénéfices très considérables ont été réalisés lors de la vente à l'étranger, bénéfices qui atteignent le chiffre de plusieurs milliards de marks-or. Afin qu'on puisse arriver à taxer ces bénéfices, notre système douanier devrait être modifié, et on devrait adopter le système américain des taxes douanières proportionnelles à la valeur, de telle façon que, pour chaque envoi à l'étranger, au moment où la marchandise franchit la ligne douanière, le prix intérieur de revient et le prix du marché mondial soient déterminés et qu'une taxe proportionnelle sur la différence entre les deux prix, d'environ 60 %, soit prélevée. De cette manière il y aurait moyen de se procurer à l'aide des bénéfices d'exportation de l'économie nationale allemande *une taxe rapportant de 1 à 2 milliards de marks-or sur le produit de laquelle*, en prenant d'autres mesures économiques correspondantes, *on pourrait fort bien étayer un projet discutable pour résoudre le problème des réparations.*

En Sibérie

Depuis que les Japonais ont évacués Vladivostock et Nikolaïewsk, le commerce par mer est redevenu possible. Les travaux faits dans les ports de Vladivostock n'ont paraît-il, subi aucun dommage, les

brise-glace eux-mêmes sont intacts et peuvent être utilisés. En janvier 1923, les Russes essayèrent de bloquer par les glaces le port et de couper les relations avec le Japon qui, d'après les journaux, n'eut qu'à envoyer ses brise-glace armés pour faire échouer la tentative. Au début de janvier un vapeur allemand entra dans le port de Vladivostock.

Quant au *Transsibérien*, il reste la grande voie de communication entre la Russie et l'Extrême-Orient. Les trains de Moscou à Vladivostock fonctionnent maintenant régulièrement chaque semaine. J'ai fait moi-même le voyage de Tchita à Moscou en 7 jours et demi. A chacun des rapides est attaché un des anciens wagons-lits de modèle russe, encore parfaitement bien entretenu. Le wagon restaurant surpasse en confort nos wagons allemands. Des trains postaux ordinaires font presque chaque jour le service sur tout le parcours. Quand en hiver l'Amour est gelé on pose des rails sur la glace pour remplacer le grand pont que l'on a fait sauter et l'on a même organisé un service de rapides entre Tschita et Vladivostock par Blagowestschensk et Charbarowsk. Le premier train de Tschita à Vladivostock est déjà arrivé exactement à l'heure indiquée sur l'horaire. Mais je doute de la régularité et de la sécurité du trafic sur la voie de l'Amour. En 1922 l'état d'usure de la substruction de la voie ne permettait qu'une vitesse maxima de 5 à 7 kilomètres par heure. Je doute aussi que des réparations sérieuses de cette substruction aient pu déjà être faites. En tout cas un voyage de Moscou en Extrême-Orient par le Transsibérien n'est nullement une entreprise hasardeuse. Pourvu que l'on dispose de papiers en règle, établis par les bureaux centraux, on peut être certain de faire sans encombres son voyage. Le personnel des chemins de fer est fort poli, même complaisant.

Pour les communications intérieures, les *voies navigables* sont d'une grande importance. Le service de bateaux à vapeur sur la Selenga en amont de Werchne-Udinsk assure la liaison avec la frontière nord de la Mongolie. Les vapeurs qui s'y trouvaient autrefois fonctionnent toujours. Si l'on arrivait à prolonger ce service du point terminus actuel, Ust-Kiachta, choisi pour des raisons politiques, à la frontière mongolique, jusqu'au cœur de la Mongolie, c'est-à-dire de 350 verstes environ, les matières premières animales de Mongolie auraient une voie d'écoulement vers la mer et vers le monde. Beaucoup plus important est le service de navigation fait sur l'Amour, service que l'on a, du reste, nationalisé. Pour le trafic qui a lieu actuellement, un quart ou un tiers du nombre des vapeurs autrefois utilisés est suffisant. Les vapeurs sont bien entretenus et le service se fait bien suivant l'horaire. Par le Sungari on transporte toujours des quantités nullement négligeables de produits de Mandchourie, et tout d'abord bien des dolics du Japon (dolichos japonica), des gâteaux et de l'huile de dolic. Par le même fleuve, mais en sens inverse, on transporte également de grandes quan-

tités de poissons pris à l'embouchure de l'Amour et qui se vendent sur les bords du Sungari à la population.

Le service postal se fait assez régulièrement. A plusieurs reprises j'ai reçu à Tschita des lettres venant de Berlin en 15 ou 16 jours. Mes dernières lettres de Tschita n'ont pas mis plus de temps. Bientôt la correspondance pour le Nord de la Chine et la Mandchourie pourra reprendre le chemin de Moscou et du Transsibérien. La censure postale existait encore à l'automne de 1922. Cependant quelques firmes, qui s'étaient tenues rigoureusement en dehors de la politique, avaient obtenu la suppression de tout contrôle sur leur correspondance. Quant au télégraphe il existe une bonne ligne et très sûre C'est la ligne danoise Pékin-Urga-Pétersbourg-Copenhague. On a même vu fréquemment des télégrammes chiffrés, qui expédiés de Tschita aux Affaires étrangères, arrivaient le jour même.

3. *Monnaies.* — Aujourd'hui encore, l'ancien rouble d'or et les monnaies d'argent ont cours en Sibérie orientale. Comme monnaie étrangère, il n'y a que le dollar américain qui soit encore accepté, quelquefois la livre anglaise, mais tous deux à un cours inférieur. Le mark allemand n'était pas accepté en juillet 1922. A Nicolaïewsk et à Vladivostock le yen introduit par les Japonais fut systématiquement écarté par les Russes après l'occupation de la place. Quand je quittai Tschita, à la mi-décembre 1922, on affirmait qu'en aucun cas l'or ne devait être supprimé. En effet une pareille mesure n'aurait pu que faire sortir l'or qui se trouvait dans le pays.

Il ne sera pas possible, à mesure que se resserrera entre ces deux pays l'alliance économique, qu'un rapport fixe ne s'établisse entre les nouveaux billets du gouvernement de Moscou et l'or de la Sibérie orientale. L'émission des « tchervonzi » à Moscou, des billets de la banque d'état russe, couverts par un fonds en or facilite d'ailleurs la réalisation d'un tel pessein. On parlait aussi de mettre en complément du fonds d'or, des billets qui seraient couverts par la réserve d'or de la « Dalbank » de Tschita. La « Dalbank » est l'établissement de crédit du pays. Elle fonctionne sur une base capitaliste privée et depuis sa fondation avril 1922, n'a connu que des succès. Elle compte déjà des succursales à Verchne-Udinck, Stretensk, Blagowestschensk, Seja, Chabarowsk, Troitzkosawsk, elle a même une agence à Swobodny. La succursale de la Banque russo-asiatique qui existait à Vladivostok quand la ville fut occupée par les Russes a été fermée depuis par le gouvernement russe. Je ne saurais dire si cette mesure résulte du chemin de fer oriental chinois, dont les actions comme on le sait appartiennent à la banque russo-asiatique. D'autre part les banques de Moscou ont reçu l'autorisation d'ouvrir des succursales en Extrême-Orient.

Il faut tout d'abord signaler que presque tous les articles de fabrication allemande, font défaut. Les habitants manquent des objets de première nécessité, vêtements, chaussures, coiffures etc.. On ne sait

plus ce que c'est que le luxe si ce n'est chez certaines personnes, très rares cependant. La campagne, elle aussi, se trouve dans un grand état de pauvreté. — Elle a besoin et demande beaucoup de machines agricoles ainsi que des machines de toutes sorte. On ne fait plus d'approvisionnements, pas même celui des pièces de rechange. Dans ces derniers temps les organisations commerciales d'état et les groupements coopératifs (Genossenschaftsverbände) qui font comme en Russie d'Europe le commerce extérieur, ont importé des quantités déterminées de ces articles mais n'ont pu donner satisfaction que pour une bien faible part à la demande. On a aussi besoin d'outils pour l'exploitation des mines d'or, pour l'abattement du bois, pour la construction des maisons, la fabrication des scies, de haches, de clous, de crampons, de boutons de portes, et de couleurs pour peindre les portes et les fenêtres. Les médicaments font également défaut bien qu'il n'y ait pas longtemps qu'on en ait importé une certaine quantité par Changhaï et Charbin. On manque aussi d'instruments de chasse, de filets pour la chasse et la pêche. On tient spécialement aux objets de fabrication allemande. Car en dehors de la sympathie toute particulière pour l'Allemagne, les Russes en général s'imaginent que les articles allemands sont les moins chers et les meilleurs. Les articles japonais ne sont achetés qu'à regret par haine politique et aussi parce qu'ils passent pour être de mauvaise qualité; de même en est-il des marchandises anglaises; on trouve celles d'Amérique bien chères. Quant à celles de Chine elles ne répondent pas généralement au goût européen. Il ne faut pas cependant oublier que la puissance d'achat est très petite et qu'une autorisation est même nécessaire pour importer toute sorte d'article.

Ce qu'il y aurait de plus sage pour les firmes qui veulent faire de l'importation ce serait de se mettre en relation avec les maisons de commerce elles-mêmes, de s'entendre avec elles et d'obtenir l'autorisation d'importer.

Comme articles d'exportation viennent en premier lieu les fourrures, puis le poisson, les matières premières animales, enfin le bois et les minerais. Bien que le gouvernement russe n'ait pas l'air de vouloir supprimer les barrières douanières, il semble pourtant tout disposé à favoriser les entreprises industrielles productives. A ce sujet — abstraction faite de la suppression du droit de propriété et du délai accordé pour la jouissance de l'usufruit, — il n'est lié par aucune doctrine de la législation soviétique. L'étendue, le caractère et les conditions de chacune de ces concessions dépendent donc des pourparlers. Quant à la décision suprême pour toute les concessions, c'est au gouvernement de Moscou à la rendre — ce qui du reste n'exclut pas la nécessité de négocier avec les autorités locales.

Des *minerais* à extraire l'or est le plus important. Avant la guerre, la Sibérie orientale avait une production d'or qui s'élevait chaque année environ à 2.000 pouds. l'extraction se faisait en grande partie

au moyen de procédés mécaniques modernes. Or les machines sont aujourd'hui inutilisables. Les champs et les galeries sont exploités par les ouvriers de la façon la plus primitive. La production annuelle est tombée à 700 pouds et 200 seulement parviennent aux bureaux d'achat du gouvernement, le reste est passé en contrebande sur le territoire chinois. La ville de Sachalian, qui fait face à Blagowestschensk, sur l'Amour, et qui était une ville sans importance, s'est développée pendant les dernières années dans une mesure telle qu'elle témoigne de la prospérité de cette contrebande en terre chinoise.

Mais il n'y a pas seulement que de l'or; il y a aussi de l'argent, du plomb, du cuivre, du wolfram, du manganèse, du molybdène et du charbon que l'on rencontre parfois, en quantité tout à fait extraordinaire. Mais, avant la guerre, toutes ces richesses n'étaient exploitées qu'en très petite partie. Du reste, on fit très peu de recherches sérieuses au sujet de l'importance et de la valeur de ces différents gisements. Je crois même que le gouvernement favoriserait toute demande de concession de mines Exception faite cependant pour les mines d'or qui ne seraient concédées que dans des circonstances spéciales. Nous avons déjà l'exploitation de *richesses forestières* de la côte par les Japonais. Ceux-ci, sont du reste avec les Américains en pourparlers pour obtenir du gouvernement de Tschita des concessions de coupes de bois. D'après les dernières nouvelles un contrat d'exploitation des forts de la baie de Wanin serait même passé avec un groupement russo-japonais. Il est certain que les grandes réserves forestières de la Sibérie permettront de passer d'autres contrats d'exploitation et dans des conditions très lucratives.

Le commerce des *fourrures* est également très important dans la région, c'est ce que prouve la statistique qui pour la seule année 1922 compte 6 millions de roubles-or de fourrures exportées. Malheureusement le monopole d'exportation empêche le commerçant de faire ce commerce. D'autre part, ces commerçants ne peuvent pas acheter librement entre eux. Les ventes se font aux enchères, c'est le gouvernement qui en a décidé ainsi. Et pour y assister il faut avoir une autorisation spéciale. Disons enfin qu'il sera très difficile aux Allemands de lutter contre tant d'Américains qui détiennent des capitaux en quantité si considérables. Il est également possible que l'interdiction du libre achat dans le commerce en gros ait pour conséquence une recrudescence de la contrebande avec la Chine et que la fourrure afflue davantage encore à Charbin.

J'ai déjà parlé de la richesse en *poissons* de l'Amour à son embouchure. Les passages de saumons fournissent à intervalles réguliers de grosses quantités de poissons, qui sont dirigées en partie sur le Japon, en partie dans l'intérieur de la Russie, et même avant la guerre jusque sur Londres et quelquefois sur Hambourg. L'année dernière ces expéditions se firent surtout pour le Japon, pour Changaï et pour Tien-tsin.

L'Allemand trouvait son intérêt dans la fourniture du sel nécessaire à la salaison du poisson. Le sel dit " *Sel de Hambourg* " était en effet préféré à tout autre sel. En 1923 on exprima même le désir de recevoir de nouveau du sel allemand. De même les filets allemands à cause de leur solidité sont-ils préférés aux filets japonais.

Mais le principal débouché pour le commerçant dans cette région agricole, sera tout naturellement l'agriculture, dès qu'elle sera réorganisée. Les territoires de la plaine de l'Amour et de la Selenga se font remarquer par une culture supérieure en comparaison de la culture russe. La plaine de l'Amour recevait chaque année avant la guerre pour un million et demi de roubles d'or de *machines agricoles* de toute nature surtout de fabrication américaine. A l'exception de la Compagnie internationale de Harvest, les Américains n'ont jamais eu de véritables services de vente dans le pays et et ce n'est qu'avec une certaine hésitation qu'ils ont repris des relations avec les maisons d'importation allemandes et russes. Mais pour ce commerce il existe toujours l'obstacle que nous avons déjà signalé ou plus exactement l'embarras qui résulte du monopole d'état sur le commerce extérieur. C'est ce qui me fait croire que les espoirs que l'on avait encore en automne (c'est-à-dire avant le rattachement de la république d'Extrême-Orient a la Russie soviétique) de voir au printemps 1923 le commerce reprendre, ne se réalisera pas entièrement. L'intervention officielle ralentit l'importation et la rend naturellement plus chère; d'autre part les firmes qui s'adaptent en temps et lieu au nouveau système auront probablement l'occasion de faire des opérations considérables et avantageuses. Si le commerce appartenait à quelque maison de production, si par exemple, la firme importatrice s'efforçait de subvenir à ses propres besoins et à ceux de ses ouvriers, je croirais assez volontiers que le gouvernement russe ne s'opposerait pas à ce genre d'importation. Aussi faudrait-il dans toutes les négociations pour concessions faire bien attention à ce point.

A plusieurs reprises, au cours de mes entretiens avec les firmes intéressées, on m'a signalé la difficulté qu'il y avait à se procurer un personnel allemand spécialisé, connaissant suffisamment la langue et le pays. Or, parmi les nombreux prisonniers de guerre allemands qui ont passé en Sibérie leur temps de captivité, il en existe certainement qui peuvent être utilisés. Beaucoup d'anciens prisonniers de guerre m'ont demandé de leur trouver un emploi en Sibérie. En tout cas l'association des anciens prisonniers de guerre serait toute désignée, me semble-t-il, pour mener à bien cette œuvre de placement et de sélection. Enfin le désir si souvent exprimé par les prisonniers de retourner travailler en Sibérie prouve bien que l'Allemand peut se sentir à l'aise dans ce si beau pays. Les vives sympathies qui subsistent dans tous les milieux de la population russe pour l'Allemagne font que les

émigrants s'habituent très vite à cette nouvelle existence, bien que les conditions soient plus rudes et que les mœurs soient plus simples que dans la Russie d'autrefois. Enfin le ministère des Affaires étrangères a récemment demandé au gouvernement russe l'exequatur pour deux consuls à Vladivostok et à Omsk. Si l'autorisation est accordée, les deux consulats seraient occupés d'ici peu. La détresse de notre patrie, sa situation économique que la guerre a complètement bouleversée nous obligent à suivre de nouvelles voies, à chercher de nouveaux champs d'activité. La Sibérie et l'Extrême-Orient ne sont pas, à mon avis du moins, parmi les plus mauvais, bien qu'aujourd'hui encore toute entreprise y soit exposée à des risques relativement considérables.

Dr. Rudolf Asmis.

Vie Politique

I. — Bulgarie

La Révolution du 9 juin 1923

Le vendredi 8 juin 1923 le gouvernement Stambouliski semblait plus solide que jamais en Bulgarie. Les élections d'avril lui avaient donné au Sobranié (la chambre des Députés) la quasi unanimité, l'opposition se trouvant réduite à quelques voix. Des mesures arbitraires comme la récente suppression du grand journal libéral de Sofia, *Slovo* (la Parole) laissait, comme à l'ordinaire le public passif, sinon indifférent. Sûrs du Parlement, forts de leurs bandes de partisans agrariens et confiants dans la faiblesse de leurs adversaires, communistes réduits et libéraux terrorisés, décimés, les ministres du cabinet Stambouliski s'endormirent tranquilles. Ils se réveillèrent en prison le samedi 9 juin, dès la première heure. Leur chef, poursuivi, arrêté, fut tué cinq jours après.

En sortant vers huit heures du matin, le samedi 9 juin, pour aller à l'Institut Français de Sofia, je me heurtai à des cordons de soldats qui barraient toutes les rues. Ordre était donné de ne laisser circuler personne sous aucun prétexte. J'arrivai cependant à l'église Nevski, près de Sainte-Sophie, cœur même de la cité et qui domine la ville. Des mitrailleuses étaient braquées vers les quatre points cardinaux. Des officiers de l'active en tenue commandaient de petits groupes de soldats inoccupés. Des officiers de réserve en civil causaient avec eux. Chacun paraissait tranquille; le calme, le silence régnaient sur la ville arrêtée dans son activité. Je dus retourner sur mes pas, et je rencontrai des ménagères apeurées qui s'empressaient d'aller aux provisions dans les épiceries les plus proches aussi achalandées que les hôtres au moment de la déclaration de guerre. L'après-midi se passa sans incidents. La circulation reprit un peu. Je parvins à la gare. Elle était gardée et vide. Seuls quelques étrangers furent autorisés à prendre le train de Constantinople à Paris, le Simplon. La rue Marie-Louise qui mène à la gare était, elle aussi, barrée dans toute sa largeur, par

des cordons de soldats et un poste de mitrailleuses. Mais déjà les voitures recommençaient à rouler et le public s'attroupait pour lire le Manifeste proclamant la chute du cabinet Stambouliski et la constitution du nouveau gouvernement avec un ancien recteur de l'Université à la tête, Tsankov, et des représentants du « Bloc » c'est-à-dire de tous les partis de l'opposition comme ministres.

Les nouvelles rassurantes qui ne tardèrent pas à affluer de toute la province, la levée partielle des barrages de troupes, l'enlèvement des mitrailleuses contribuèrent à rendre à la journée suivante la physionomie habituelle des dimanches de Sofia. Un peu de défiance encore, un peu de stupéfaction d'une révolution si rapide et si pacifique dominait le nombre des promeneurs. Mais en général dès le 10 juin l'on pouvait dire que la vie normale avait repris son cours. Seule la gare restait occupée et les départs — sauf ceux de rares étrangers — supprimés. Mais sur la place même de la gare le dimanche soir en prenant le train je vis un « Khoro » (ronde) de soldats dansant au son de la musique militaire et poussant des « hourrahs » en l'honneur du nouveau gouvernement.

De fait quelques centaines de soldats avaient suffi pour arrêter les ministres, occuper les commissariats de police et désarmer les agents ; empêcher les attroupements, réunions, etc... et maintenir l'ordre. Aussi, le nombre des victimes fut-il réduit au minimum : une demi-douzaine de policiers tués en se défendant, quelques autres grièvement blessés. Ajoutez quelques partisans du Maître déchu et le chef en personne, Stambouliski, tué. En somme la « Révolution » du 9 juin 1923 en Bulgarie peut être regardée comme l'une des plus pacifiques du monde.

Comment expliquer ce phénomène ? Comment se fait-il que dans un Orient où la vie humaine compte si peu qu'en Turquie naguère, en Grèce hier encore la chute d'un cabinet fût marquée par des assassinats politiques, la Bulgarie qui connut, elle aussi, bon nombre d'attentats politiques, se soit cette fois débarrassée d'un cabinet et d'un régime sans autre perte que celle du chef ? Comment comprendre qu'agrarienne en grosse majorité la veille, elle renie le lendemain les leaders agrariens ? Comment un peuple — ne fût-il que de cinq millions environ à peine nés à la liberté — a-t-il pu passer brusquement et sans secousse de la politique agrarienne à celle de l'opposition, c'est-à-dire, semble-t-il, à la doctrine contraire ?

Certains journaux ont trouvé la clef de ce mystère dans l'intervention de l'étranger. Ce serait l'argent, les intrigues de voisins intéressés à un changement, plus vraisemblablement les menées de telle puissance occidentale, l'Allemagne, l'Angleterre peut-être qui auraient tout conduit. La Bulgarie ententophile par force ou par désir, depuis la guerre, redeviendrait hostile et par suite dangereuse pour l'Occident et la paix.

Rien n'est plus faux. Outre que la politique extérieure de Stambouliski n'a jamais été sérieusement critiquée dans le pays — du moins jamais avec l'âpreté de la politique intérieure — outre que le peuple bulgare est las d'aventures belliqueuses et ne songe pas le moins du monde pour l'heure à autre chose qu'à vivre en paix avec ses voisins et à se refaire, l'on oublie que par le traité de Neuilly, la Bulgarie a été presque totalement privée de son armée, qu'elle a eu beaucoup de mal à se recruter une gendarmerie de volontaires et que, le voulut-elle, elle ne pourrait en ce moment tenir tête à une armée étrangère, à l'armée serbe en particulier. Il est donc absolument vain de chercher soit à l'étranger soit même dans la politique extérieure de Stambouliski les raisons de son brusque effondrement.

Au contraire, il est facile de les apercevoir lorsqu'on considère la politique intérieure du cabinet déchu. Emprisonné par Ferdinand de Cobourg pour la violence de ses critiques, Stambouliski, paysan têtu et habile, s'est trouvé porté au pouvoir par l'armistice de 1918 et l'issue fatale de la guerre. Il prit la direction des affaires dans un moment particulièrement difficile. Le pays réduit par le traité, écrasé de charges, mécontent et prêt à écouter les suggestions bolchevistes se partageait entre communistes, libéraux des anciens partis désorientés, et un petit groupe de Zemlédélts ou agrariens. Stambouliski comprit le parti à tirer de la situation, favorisa de toutes ses forces les agrariens qu'il représentait, et s'en prit à ses deux adversaires, les communistes, les libéraux. Par ses persécutions, par le discrédit qu'ils s'attirèrent, par l'amélioration économique générale les communistes perdirent chaque année du terrain et cessèrent d'être des adversaires dangereux. Au contraire, les libéraux finirent par se ressaisir, se grouper, former un seul vaste parti d'opposition qu'ils appelèrent par une réminiscence française « le Bloc ». Leurs partisans comprenaient tous les intellectuels victimes des menées agrariennes, les gens des villes sacrifiés aux paysans, les officiers de réserve qui appartenaient à l'une et à l'autre catégorie. Ces libéraux devenaient dangereux par leur influence, par leur organisation, par leur nombre même. Aussi est-ce contre eux que furent dirigés tous les efforts d'un homme aussi violent, aussi énergique, aussi dénué de scrupules que Stambouliski. Une quinzaine de mandats libéraux le gênent au Parlement. Il les supprime. Le Bloc organise un congrès à Tirnovo en septembre 1922. Les trains sont arrêtés, les membres du congrès assaillis par des bandes agrariennes, maltraités, blessés, assommés. Il faut risquer sa vie pour se rendre à Tirnovo et finalement le congrès ne peut avoir lieu. Le parti libéral néanmoins garde ses chefs, les anciens ministres. Tous sont brusquement emprisonnés en plein hiver, privés de soin, transférés même loin des leurs, loin de Sofia, à Choumen dans l'Est. Jamais arrestation plus arbitraire, sans l'ombre d'une accusation précise, si ce n'est celle d'avoir été ministres d'une po-

litique différente, n'entacha la vie parlementaire de la Bulgarie. Des journaux protestent. Les bureaux de l'un d'eux le *Préporets* (l'Etendard) sont brûlés et les presses « anéanties » par des bandes d'agrariens soudoyés. Un autre le *Slovo* (la Parole) voit son fondateur et directeur, Grékov, jeune diplomate de haute valeur, assassiné et chacun sait d'où vient le coup. Un professeur d'histoire à l'Université, Nicolas Milev prend sa place. Il est décrété d'emprisonnement et n'a que le temps de se sauver pour échapper au même sort. Le journal est confisqué, la Société des actionnaires dissoute. Ajoutez que des mesures toujours brutales et parfois maladroites achèvent d'exaspérer l'opinion libérale. Les propriétaires urbains qui se voyaient violemment arracher une partie de leurs immeubles, imposer d'office locataires et loyer, murmuraient et grossissaient l'armée des mécontents. On établit une « *troudova povinnost* » (obligation de travail), non pas prestations en nature comme l'ont expliqué des écrivains intéressés ou mal avertis, mais enrôlement forcé de toute la population pour le travail manuel. Peu gênante pour les paysans, cette « obligation » rigoureuse pour les gens des villes, gens des professions libérales, jeunes filles mêmes, était la source de mille vexations et ennuis. Il est probable que le nouveau gouvernement se hâtera de la supprimer ou de la modifier.

Les plus décidés adversaires des agrariens étaient les intellectuels et les officiers de réserve. Avec une complète méconnaissance de l'extrême attachement de l'Université à son autonomie et à ses privilèges, le ministre agrarien de l'Instruction Publique avait commencé en mars 1922 une tentative d'absolutisme en décrétant d'office la suppression de certaines chaires, l'obligation de certaines servitudes. D'un élan toute l'Université protesta et décréta une grève totale de professeurs qui dura cinq mois. Le ministre dut céder mais non sans garder rancune et sans laisser bien des haines mal éteintes. D'autant que les étudiants révoltés de la brusque augmentation de leurs droits d'inscription s'étaient joints aux professeurs, solidarisés avec eux et avaient ainsi ameuté une partie du public contre le Ministère. Les officiers de réserve libérés par les clauses draconiennes du traité de Neuilly relatives à la réduction de l'armée bulgare formaient une partie de ces étudiants. La Faculté de droit de Sofia comptait en 1921, 2.000 élèves à elle seule sur un total général de 4.000 étudiants. Ils étaient la plupart fixés à la ville et atteints soit par le travail manuel obligatoire, soit par les commissions de logements, soit par les mille persécutions des agrariens contre leurs adversaires politiques. Chassés de leurs emplois comme suspects, écartés de l'Université par le relèvement des droits, partout traqués et persécutés l'on comprend qu'ils aient supporté impatiemment un gouvernement dont l'arbitraire et la violence semblaient la règle.

Et pourtant la masse paysanne d'un Etat agricole comme la Bulgarie qui fut cinq cents ans esclave des Turcs et ne s'est affranchi que depuis cinquante ans à peine (1878) serait restée satisfaite des faveurs agrariennes ou indifférentes aux abus de pouvoir politique, l'opinion publique surexcitée par ces illégalités et ces violences (les dernières élections d'avril 1923 n'ont donné des résultats entièrement favorables aux agrariens que grâce à la terreur et aux fraudes) n'aurait pas réussi à soulever la population, même celle des villes. L'opposition, décapitée de ses chefs, terrorisée, semblait donc incapable de toute action directe et révolutionnaire. Les agrariens enhardis par cette timidité se croyaient tout permis. Leur chef Stambouliski, véritable dictateur de la Bulgarie, semblait plus roi que le tsar (roi) et songeait peut-être à le prouver. C'est alors qu'un déclanchement se produisit. Menacé, le jeune souverain Boris III, aussi simple que son père Ferdinand de Cobourg, était fastueux, autoritaire et absolu, dut songer à se défendre. C'est lui, semble-t-il, qui dut faire appel à l'armée. C'est lui, en tout cas qui dut interdire toute effusion de sang. Quelle part a-t-il prise dans la Révolution ? Il serait prématuré de le juger et l'avenir le montrera. Il ne paraît pas l'avoir entreprise par intérêt personnel et désir du pouvoir absolu. S'il laisse, comme c'est probable, ses ministres gouverner, se contentant de régner pacifiquement et de remettre le pays dans les voies de la légalité et de la modération, pourra-t-on lui reprocher une révolution qui n'aura rien été un changement de ministère à la manière orientale ?

Gaston CAHEN.
Directeur de l'Institut français de Sofia.
Professeur à l'Université.

Pour être juste envers Stambouliski il ne faut pas seulement lui reprocher ses violences et son arbitraire mais tenir compte aussi des difficultés multiples qu'il eut à surmonter et dont il triompha : paiement intégral des réparations en nature stipulées par le traité de Neuilly, paiement des coupons aux porteurs de titres bulgares, accords plus ou moins satisfaisants avec la commission des réparations, avec l'organe franco-belge de liquidation, amélioration — parfois critiquable dans la forme, — des relations avec la Roumanie et avec la Serbie, voilà l'œuvre extérieure. A l'intérieur la paix maintenue par la violence et la dictature, il est vrai, et une situation économique assez prospère pour amener dans ces derniers mois la cote du lev (franc) bulgare à la Bourse de Genève et le rapide relèvement de ce lev dont il fallait 12 à 14 en 1922 pour faire un franc français, 10 durant l'hiver 1922-1923 et 6 seulement à la chute du Dictateur. L'histoire impartiale dira que Stambouliski fut un violent sans scrupules mais qu'il assura la paix et contribua à relever son pays de la guerre.

Russie

Russie des Soviets.

On signale en Russie une recrudescence d'exécutions. A Tchita, par exemple, on vient de fusiller 252 officiers faits prisonniers en 1919 et en 1920, et remis depuis en liberté, pendant l'instruction de leur procès. Un beau jour, ils ont été arrêtés de nouveau et exécutés. A Moscou, du 1er au 15 avril, on aurait prononcé environ 2.000 condamnations capitales. Les Russes actuels ne s'embarrassent pas des considérations humanitaires qui ont toujours entouré, dans le reste du monde civilisé, l'application de la peine de mort : au temps du Tsar, on pendait; les bolcheviks ont préféré le peloton d'exécution, surtout la mitrailleuse, quand il y avait foule, plus tard, le coup de revolver à la nuque, donné à l'improviste par le bourreau à qui devaient échoir les vêtements, les valeurs dissimulées jusque là et l'or du dentier de la victime. Maintenant, paraît-il, la poudre et les balles constituant une dépense, on appliquerait volontiers, pour exécuter les condamnés, le coup de massue, lequel ne fait guère de bruit et ne salit pas le plancher.

L'assassinat de Vorovski continue à défrayer la presse soviétique. Ces gens pour qui la vie humaine du voisin a si peu de prix, poussent des cris d'indignation devant un fait isolé de vengeance personnelle. La « dignité » de ces voleurs et de ces assassins souriants, auxquels M. Tchitchérine prête le charme copieux de ses notes protestatoires n'est pas sans ressembler à un non-sens.

En attendant, les Soviets, enfin maîtres de Vladivostok, où, à l'ombre des Japonais, s'était maintenu un gouvernement socialiste, et, avec Vladivostok, de toute la côte sibérienne du Pacifique, viennent de procéder à une mesure qui leur coûtera plus cher, probablement, qu'elle ne leur a rapporté. Ils viennent de « nationaliser », c'est-à-dire de confisquer les biens appartenant à des citoyens américains. On sait en effet que Vladivostok, qui est une fort belle ville, d'aspect tout à fait moderne, s'était puissamment développée au cours du XXe siècle, et que les Américains y avaient fondé de nombreux établissements. Ils n'étaient pas, d'ailleurs, là, les seuls étrangers, Vladivostok étant avant tout une ville cosmopolite. Mais ils constituaient le noyau étranger le plus important et le plus solide. On estime à plusieurs millions de francs la valeur des biens confisqués.

En Russie d'Europe, la lutte antireligieuse prend des proportions de plus en plus considérables. Les Russes, qui sont des impulsifs, se

passionnent tantôt pour une idée, tantôt pour une autre, et vont jusqu'au bout de leur enthousiasme pour ou contre. Ce caractère russe s'est montré dans toute l'histoire soviétique; seulement, étant donné le genre des éléments dont est constituée la masse des bolcheviks, les enthousiasmes auxquels on a adhéré à Moscou depuis tantôt six ans, sont presque tous des enthousiasmes destructifs. Tant qu'il s'agit de courir sus à quelqu'un ou à quelque chose, la foule rouge est toujours prête. Mais, quand les dirigeants du parti, qui sont en majorité non russes, et qui savent fort bien où mène la politique de destruction à outrance, ont tenté de créer des courants d'enthousiasme en vue de la création de choses nouvelles, ils n'ont été que pauvrement obéis, et leurs efforts sont demeurés vains. Certes, on aperçoit très bien la raison qui rend les Soviets hostiles à la religion : ils sentent la force de cette chose immatérielle qui relie entre eux une centaine de millions de leurs compatriotes, et ils sentent que cette force immatérielle est dirigée contre leurs entreprises. Espèrent-ils, quand ils auront fait oublier à beaucoup de jeunes gens le geste traditionnel du signe de la croix, qui, en somme, mettait dans leur âme ne serait-ce qu'un reflet de sentiment désintéressé ou du moins altruiste, avoir plus de prise sur le village ? On peut en douter. Ils savent que le village ne veut rien avoir de commun avec eux, étant placé à l'autre pôle de la conception sociale. Ils n'ignorent pas que l'orthodoxie est un des liens les plus puissants de la nationalité russe, et ils ont besoin de s'appuyer sur le sentiment national russe pour soutenir leur œuvre. Il semble donc probable qu'ils ne se font pas d'illusions. Mais il y a chez eux une question de « dignité ». La résistance du clergé régulier n'a pas été brisée par les nombreuses exécutions de prêtres, et il se produit ceci, que ce gouvernement sans consistance, mais devant qui tremblent les millions d'êtres humains qu'ils ont réduits à l'esclavage, ne peut pas venir à bout de quelques centaines de popes et d'une demi-douzaine d'évêques. L'essai qui fut tenté de créer à l'église orthodoxe une concurrence grâce à l'institution de «l'église vivante » (*jivaya tserkov*), n'a donné aucun résultat, en raison du peu de valeur des prêtres dissidents qui la constituaient. Il a donc fallu s'efforcer de gagner la foule, et c'est ce qu'on tente à présent. Les essais sont de deux sortes. D'abord, aux grandes occasions, on promène à Moscou, sur des camions automobiles, des individus déguisés en popes, en curés ou en prêtres mahométans, sur lesquels des compères se livrent à toutes les plaisanteries grossières que leur suggère leur imagination personnelle ou celle de la foule. Mais cela est peu de chose. Ce n'est pas avec ces parades de foire qu'on déracinera le christianisme de l'âme du peuple russe. C'est pour cette raison qu'on a recours à un autre moyen, celui de l'éducation. Ainsi s'explique la diffusion d'une abondante littérature antireligieuse. Ce moyen est plus raisonné que le précédent, mais il est douteux qu'il soit bien efficace.

En attendant, l'ancien procureur du Saint Synode au temps du Gouvernement provisoire, M. V. N. Lvof, qui est devenu un docile instrument du nouveau régime, s'efforce de régler dans le sens communiste le rapport des églises et de l'Etat. Cela permet de juger sa valeur morale.

Un congrès épiscopal à Moscou a condamné à la majorité écrasante d'une cinquantaine de voix contre cinq ou six, le patriarche Tikhon, comme un des chefs de la « politique contre-révolutionnaire». Quand on a vu d'un peu près la jalousie et la haine qui dressaient les uns contre les autres les membres du haut clergé russe, on ne saurait s'étonner de ces tristes résultats.

Le serment de l'ancien soldat russe était une chose fort simple, qui se résumait dans une promenade en rangs devant un autel. C'est ainsi qu'on jurait fidélité au tsar, c'est ainsi qu'on la jura au gouvernement provisoire, en avril 1917. Le soldat rouge a une formule de serment beaucoup plus compliquée. Il jure, en cinq points, d'être honnête et de défendre la république « comme la prunelle de ses yeux », d'observer strictement la discipline, de se défendre de toute action rabaissante, de courir, au premier appel, à la défense de la R. S. F. S. R. (République sociale fédérative des Soviets russes) et d'accepter la peine qui lui sera infligée s'il ne reste pas fidèle à son serment. On a beau étendre et multiplier de pareilles formules : elles sont aussi vaines que les promesses d'un ivrogne. Ce n'est pas le serment, c'est la qualité morale qui fait le bon soldat : je doute que la façon dont est gouvernée la Russie donne de la qualité morale aux individus.

La vie sociale lutte avec des difficultés relatives à la monnaie. Le gouvernement soviétique a créé des billets de banque de 10 roubles or. Ce sont, naturellement, des billets comme les autres, aussi peu représentés que les autres par les réserves de la Banque centrale. Mais la loi leur donne la préférence, et les commerçants doivent payer avec cette monnaie tous les achats qu'ils font à l'industrie (laquelle est tout entière aux mains de l'Etat). La Banque a pris soin de ne pas se presser pour effectuer les tirages et la mise en circulation de ces nouveaux billets : ils sont donc devenus fort rares, et, comme les commerçants ne peuvent s'en passer, puisqu'ils doivent payer avec eux, exclusivement, leurs achats de gros, le prix auquel on peut se procurer ces nouvelles coupures augmente sans arrêt. Vers la mi-mai, ces coupures étaient déjà montées de 20 millions de roubles, leur prix initial, à 360 millions. On peut croire que la différence entre ces deux prix n'a pas été perdue pour tout le monde. Sans doute, un million de roubles est peu de chose, mais, avec deux ou trois de ces billets nouveaux, les employés soviétiques de la Banque peuvent se faire chaque jour une petite fortune.

La situation des enfants continue à appeler l'attention dans la capi-

tale soviétique, et des descriptions infiniment tristes dépeignent dans les journaux de là-bas la vie de milliers de pauvres petits êtres que la misère, le hasard ou la faim ont amenés à Moscou. Sans abri autre que celui de bâtiments en ruines ou de refuges de tramways, sans nourriture assurée autrement que par la mendicité ou le vol, sans vêtements autres que ceux qu'on peut obtenir par les mêmes moyens, cette malheureuse graine de pauvres hères est décimée sans répit par la famine et la maladie.

L'enseignement supérieur souffre de deux maux principaux. D'abord, l'irrégularité du paiement des traitements et l'absence de crédits pour les travaux. Puis l'impossibilité, dans les conditions actuelles de former des élèves capables de prendre la place des maîtres, quand la misère et le travail auront fait disparaître ces derniers.

En revanche, on signale des tentatives scientifiques fort intéressantes. Elles sont toutes consacrées à l'étude du nord russe: d'abord la région des lacs du gouvernement d'Olonets, région en somme peu connue. Puis diverses expéditions, les unes par mer, sur un navire spécialement construit à cet effet : le *Persée*, les autres le long des côtes, les autres enfin sur la terre ferme, dirigées vers les régions polaires, et ayant en particulier pour but de reconnaître scientifiquement la presqu'île de Taïmir, ainsi que d'exécuter dans cette région des observations astronomiques et magnétiques précises. On est heureux de voir se manifester ici un renouveau d'entreprises scientifiques, et d'avoir quelque chose à louer sans réserve dans la malheureuse Russie.

Ces expéditions ont un caractère privé. Mais le gouvernement a jeté les bases d'un atlas géographique et économique du sol et du sous-sol de la Russie. Voilà une œuvre éminemment utile, si elle est menée à bonne fin et réalisée avec soin.

Signalons enfin que, dans Moscou-la-Rouge, qui ne compte plus, au dernier recensement, que 1.600.000 habitants, on a ouvert le mois dernier une première et modeste exposition de tableaux. Si la peinture, comme la musique, pouvait adoucir les mœurs !...

Y. A. BODRY.

Sibérie

La situation de la Sibérie orientale [1].

La révolution russe se trouva en Sibérie en face d'une situation toute différente de celle de la Russie d'Europe. A l'exception de quel-

1. D'après la communication faite le 27 février 1923, au Congrès de l'industrie et du commerce allemands et de l'Union de l'industrie du Reich, par le Dr Rudolf Asmis qui avait quitté la Sibérie orientale en décembre 1922.

ques parties de la Sibérie occidentale et du territoire d'Altaï, il restait encore beaucoup de terres à la disposition des colons et des nouveaux arrivants. Par contre les industries qui fabriquaient des produits manufacturés n'existaient qu'en petit nombre et très dispersées. Les diverses exploitations de mines, les petites industries agricoles et les quelques entreprises industrielles indépendantes se tenaient en contact si étroit avec la campagne sibérienne qu'il n'y avait pas, à proprement parler, un prolétariat industriel.

Avant la Révolution, le paysan sibérien n'était pas étranger aux questions économiques. Au point de vue politique, il était plutôt de tendance socialiste. Aussi la révolution n'a-t-elle pas apporté des bouleversements économiques considérables dans le domaine de l'agriculture : elle ne fit que susciter des conflits entre colons russes, cosaques et autochtones, par exemple entre Kirghiz et Bouriates, conflits qui d'ailleurs furent vite résolus. D'autre part les quelques industries qui existaient cessèrent tout de suite et presque entièrement de travailler, ce qui amena la détérioration de la plus grande partie des installations mécaniques. Aussi ne doit-on lire qu'avec une très extrême prudence tout ce qui, dans les journaux russes, parle de restauration industrielle déjà faite.

La ruine des moyens de communication ne tarda pas d'ailleurs à enlever toute possibilité d'exportation. Cependant le transsibérien fonctionne toujours, du moins sur quelques-unes de ses parties. C'est pour cela, du reste, que les combats entre révolutionnaires et contre-révolutionnaires se déroulèrent surtout le long de la voie ferrée. C'est même dans cette bande de terrain au Nord et au Sud du chemin de fer que furent causés les plus grands dommages et que le cheptel fut tout particulièrement éprouvé.

La classe paysanne de la Sibérie occidentale reste encore en beaucoup d'endroits hostile au gouvernement de Moscou. Tout dernièrement une nouvelle conspiration contre le parti communiste de la Sibérie occidentale a été découverte et réprimée. Il va sans dire que cet état de trouble politique n'a pas encore rendu possible l'élection par la population, de l'organe suprême d'administration, du comité révolutionnaire de Sibérie, qui siège à Novo-Nicolaïewsk. C'est Moscou qui nomme toujours les membres du comité. A ce sujet, il est intéressant de remarquer que le nombre des membres adhérant au parti communiste, après l'épuration de l'année dernière s'élève pour toute la Russie à 600.000, alors qu'en Sibérie, il n'a jamais été au maximum, supérieur à 1/10 de la population.

La Sibérie qui s'étend à l'Est du Baïkal, le « lointain Orient » a été constituée en 1920 en République par la Russie pour faire échec aux ambitions japonaises qui tendaient à créer en Extrême-Orient une zone d'influence autonome, indépendante de la Russie des Soviets.

Cette République démocratique avait un parlement issu du suffrage universel et direct. Elle reconnaissait la propriété privée des biens mobiliers . Seule la propriété foncière était abolie et remplacée par un droit d'usufruit à délai fixe. La capitale du pays, Tschita, devint alors le centre de rayonnement de la politique russe en Extrême-Orient. Le ministère de la République fut occupé par des gens de confiance du gouvernement de Moscou. Sauf une exception, tous les ministres étaient membres du parti communiste. La République était en outre rattachée à Moscou par une alliance économique et militaire très étroite. Toutefois l'administration du pays resta jusqu'à l'été de 1922 relativement indépendante. Il ne survint de changement qu'après que les résultats peu satisfaisants des conférences de Gênes et de La Haye eurent poussé la Russie à se détacher de l'Occident pour se tourner vers l'Est. En septembre 1922 avaient lieu à Chanchun des pourparlers entre la République d'Extrême-Orient et le Japon en vue d'un accord commercial, mais dont le but principal était pour la Russie des Soviets de se faire reconnaître par le Japon. Or l'ambassadeur actuel de la Russie à Pékin, Joffe, qui à cettte conférence jouait tout d'abord le rôle de conseiller désintéressé de la République sibérienne, finit par d venir le président de la délégation russe. Quand le Japon refusa de reconnaître le gouvernement des soviets, Joffe fit échouer la conférence sur la question d'évacuation de Sachalin. C'est que dans l'intervalle deux événements s'étaient produits qui modifiaient du tout au tout la situation. Le Japon, conformément à la conférence de Washington et sans doute aussi à cause des troubles occasionnés par le voisinage des troupes japonaises et des éléments communistes en territoire russe occupé, avait évacué le 25 octobre 1922 à l'exception de la partie nord de Sacnalin, toute la côte, y compris Vladiostock et Nicolaïewsk. La Russie avait ainsi reporté son autorité sur ses ports d'Extrême-Orient, si nécessaires à son développement économique. L'évacuation de Sachalin par les Japonais n'était plus une question vitale pour la Russie. D'autre part les troupes blanches qui comptaient environ 13.000 hommes et qui, après le départ des Japonais, avaient été repoussées par l'Armée rouge en territoire chinois, venaient d'être désarmées par les troupes chinoises. Le noyau de la résistance contre-révolutionnaire se trouvait donc supprimé en Extrême-Orient. La Russie n'était donc plus alors contrainte à un accord avec le Japon. C'était à lui au contraire de chercher un rapprochement. Dans ces conditions la Russie pouvait faire disparaître l'organe qu'elle n'avait créé que pour faciliter ses relations avec le Japon, et sans avoir à craindre aucune lutte sérieuse. C'est ainsi que — fait assurément unique dans l'histoire des Parlements — l'assemblée nationale de la République d'Extrême-Orient vota dans sa première séance du 14 novembre 1922 sa propre dissolution et le rattachement à la Russie des

Soviets, jusqu'alors indépendant de l'Etat. Le Ministère fut remplacé par le omité révolutionnaire, le Dalrevkom, qui introduisit l'organisation politique soviétique. La Russie ne chercha pas à entamer de nouvelles négociations avec le Japon, mais elle s'efforça de réduire peu à peu les troupes blanches qui se trouvaient encore çà et là sur le tertiroire. D'après des informations de la presse, le gouvernement des soviets aurait réussi tout récemment à prendre pied à Petropavlovsk en Kamschatka et à y disperser les troupes blanches. Par contre la pacification de l'intérieur de la presqu'île ne paraît pas avoir encore réussi. Il semble aussi que des troupes blanches se tiennent encore sur la côte l'Okotsk, près des villes de Botscharow et de Pepelajew. Une partie de ces troupes s'est pourtant déjà embarquée pour Changaï. Quant à celles qui séjournaient dans la région de l'Amour, — quand je passais à Blagowestschensk, en septembre 1922, il y avait encore, disait-on, 6 bandes indépendantes — elles ont dû disparaître, en sorte que la résistance blanche serait anéantie au début du printemps de 1923. Le gouvernement des soviets peut donc attendre tranquillement des tentatives de rapprochement du côté japonais, où l'on tient avant tout à obtenir le droit de pêche et des concessions forestières, en même temps que satisfaction pour les 7000 Japonais qui auraient été du nombre des 8000 personnes tuées à Nilolaïewsk au début de l'été de 1920, à l'instigation de l'anarchiste Tripizin.

Depuis le rattachement de la république de Sibérie orientale à la Russie soviétique, Tschita a perdu beaucoup de son importance. Ce qui fait que le centre de la politique russe s'est déplacé vers Pékin et Charbin où les représentats russes s'efforcent de faire pénétrer en Extrême-Orient les idées de la révolution. Ils obtiennent, du reste, quelques succès en Corée, en Chine et jusque dans le Japon, ce qui permet d'envisager un avenir gros de troubles possibles.

La réunion de l'Extrême-Orient à la Russie des soviets a eu des conséquences importantes dans la vie politique et économique. Tout d'abord la suppression du cordon douanier du lac Baïkal, qui était fort gênant; ensuite la suppression de la liberté d'exportation et la nécessité d'obtenir du « Dalnrneschtorg » (commissariat du commerce extérieur) des permis d'importations, ce qui constitue un obstacle au relèvement économique de la Sibérie, puis la généralisation des tarifs douaniers russes; enfin l'application des dispositions légales tant du droit civil que du droit criminel, et qui sont en vigueur en Russie d'Europe. Au lieu des tribunaux présidés par un juriste et assistés de deux ou quatre citoyens élus on a maintenu les tribunaux politiques avec des défenseurs.

A Tschita comme dans les autres localités de l'Extrême-Orient, la vie en 1922 était dans son ensemble assez normale. Beaucoup de maisons furent réquisitionnées par l'administration et depuis les lois

russes concernant les habitations ont été appliquées plus rigoureusement que jamais. Quant à ceux qui se rendirent coupables de propagande politique ou qui prêtèrent au soupçon, on les a poursuivis avec la plus extrême sévérité. La tchéka, la gos-polit et l'ochrana faisaient encore preuve d'une grande activité. Mais pour celui qui, au point de vue politique, restait complètement neutre, et en particulier pour l'étranger, témoignait de l'indifférence pour toutes ces questions, il n'y avait aucun danger. Et, je dois même avouer que la façon avec laquelle les autorités russes remplirent les fonctions de l'administration à Vladivostock et à Nikolaïewsk et mirent fin au banditisme et à l'alcoolisme, fit une très bonne impression. J'irais même jusqu'à croire que le gouvernement s'efforcera et très sérieusement de rétablir la discipline dans les exploitations. En tout cas il l'a déjà fait dans ses propres exploitations. Voici un exemple caractéristique : quand le gouvernement après l'évacuation de Vladivostock par les Japonais abaissa les salaires de moitié ou des deux tiers, les ouvriers du port se mirent en grève, alors le gouvernement leur ordonna de reprendre le travail sous peine de voir les meneurs envoyés à Moscou pour y être jugés et condamnés. Le travail fut alors repris dans le délai fixé. A Tschita, dans les mines de houille, 60 % des ouvriers furent congédiés, quant aux autres, ils durent augmenter la production d'un rendement de 50 %.

Or le gouvernement des soviets semble devoir se maintenir, pour les raisons que voici : système de surveillance merveilleux, énergie dans la répression des menées contre-révolutionnaires; discipline du parti communiste, discipline de l'armée toute dévouée au gouvernement; résignation des émigrants qui font preuve de bonne volonté pour s'accommoder du nouveau régime; enfin naissance dans les milieux paysans et ouvriers d'un nationalisme chauvin et d'un dévouement absolu au gouvernement.

Yougoslavie

Le Ministère Pachitch et l'opposition croate.

Les élections du 18 mars avaient partagé les partis politiques yougoslaves entre partisans et adversaires de la Constitution centraliste du Vidovdane, et assuré dans chaque groupe régional la prépondérance d'un parti [1]. Les radicaux devenaient les principaux représen-

1. Voir *La Vie des Peuples* numéros du 10 février et du 10 avril 1923.

tants des pays serbes favorables au maintien de la Constitution; les cléricaux slovènes, les paysans républicains de Croatie, les musulmans yougoslaves de Mehemed Spaho étaient les porte-paroles des Croates, des musulmans bosniaques et des Slovènes. Le dénouement de la crise ministérielle qui a suivi les élections, le rôle de premier plan joué par Stépane Raditch dans l'opposition régionale, l'attitude de la majorité radicale demeurée combative à l'égard de la minorité démocrate ont encore accentué la concentration des responsabilités dans les questions d'organisation intérieure de l'Etat; il appartient désormais au parti paysan républicain croate de Stépane Raditch et au parti radical présidé par M. Pachitch de prendre de graves décisions. La tactique de l'un et de l'autre semble empreinte de conciliation, mais les discours des chefs de parti ne laissent pas encore entrevoir la solution qui sera adoptée.

Radicaux et démocrates s'étaient également proposés pour le maintien de la Constitution; ils réunissaient ensemble 160 mandats, c'est-à-dire une majorité suffisante pour gouverner, et ils pouvaient compter en outre, sur l'appoint des 21 voix des Allemands de Voïvodina et des Musulmans de Nouvelle Serbie. Cette majorité se heurtait à une opposition de 110 voix, localisée tout entière dans les anciennes provinces de la monarchie dualiste, en pays catholique et musulman en majorité. Au point de vue purement constitutionnel, il était facile et logique de faire appel à la majorité toute constituée pour maintenir la Constitution. Au point de vue national il importait d'enlever à l'opposition son caractère régional. Le sentiment l'emporta sur l'esprit juriste; le gouvernement radical resta au pouvoir, bien que ne disposant que de 130 mandats sur 312 députés élus : il s'efforça de diminuer l'opposition démocrate et d'amener à composition celle des Croates et des Slovènes. Stépane Raditch l'aida. N'avait-il point laissé entendre à plusieurs reprises qu'il préférait un cabinet radical homogène à toute combinaison gouvernementale où Svétozar Pribitchévitch aurait une influence? Ce dernier, par son attitude de patriote yougoslave ardemment unitaire, s'est attiré une véritable haine de la part de l'opposition croate. Il a toujours préconisé à son égard une politique énergique et n'a vu en elle qu'un mouvement factice favorisé dans son développement par les négligences gouvernementales. Pour paralyser l'action de M. Pribitchévitch, le Bloc croate-slovène et musulman délégua au Parlement de Belgrade les députés slovènes et musulmans. Désormais l'opposition démocrate était réduite à l'impuissance.

Des pourparlers s'engagèrent alors entre radicaux et dirigeants du Bloc. MM. Matchek et Krniévitch, députés du parti paysan républicain, vinrent à Belgrade conférer avec Liouba Yovanovitch, le second chef du parti radical. De leur côté M. Marko Djouritchitch et le pope Voïa Yanyitch, secrétaire du parti radical, allèrent à Zagreb dans la première quinzaine d'avril prendre contact avec Raditch.

Les uns et les autres se ralliaient à une application provisoire de la Constitution, en attendant l'élaboration d'un programme révisionniste à présenter aux électeurs : M. Matchek et Stépane Raditch faisaient connaître à la presse le principal de leurs revendications. Le premier déclarait le 11 avril au correspondant de *Pravda* : « Nos trois peuples doivent avoir leur administration et leurs parlements respectifs, avec un Parlement commun pour s'occuper exclusivement des affaires étrangères et des plus importantes questions de politique intérieure. Nous sommes républicains, mais nous accepterons votre souverain comme notre représentant à l'étranger et comme chef des armées. » Le second faisait exposer son programme par le journal *Nowosti* du 27 avril : rétablissement de la dignité de bande Croatie, qui serait confiée à un prince royal résidant à Zagreb; application des décrets du ban, pris en lieu et place des décrets royaux, par des fonctionnaires croates,; affectation aux dépenses communes d'une quote-part provenant des impôts; autonomie économique de la Croatie; Union militaire, financière et diplomatique; Parlement central, mais Diète à compétence législative à Zagreb; hégémonie politique des radicaux, des paysans républicains croates et des cléricaux slovènes. Un protocole fut rédigé dans ce sens.

L'accord qui semblait sur le point de se réaliser fut remis en question par le discours que Stépane Raditch prononça le 15 avril à l'Assemblée du parti paysan républicain croate à Noukomerets, près de Zagreb. Devant 40.000 paysans, dont Raditch rappela les résistances historiques des Croates aux autorités étrangères, il affirma qu'il ne pouvait plus y avoir à Zagreb de gouvernement royal. Il revendiqua comme Croates fidèles 14 députés musulmans de Bosnie sur 18 qui avaient été élus. A la politique serbe traditionnelle d'entente avec la France, il opposa l'amitié du peuple croate pour le plus travailleur et le plus honnête des peuples européens, le peuple allemand. Il insista sur le caractère social de son programme. « Mais notre mouvement dépassera la Croatie, et, aux prochaines élections, nous présenterons des candidats de Soubotitsa à Pritep et de Salonique à Maribor.

L'opinion serbe fut surprise et irritée : Les démocrates demandèrent une dictature, les radicaux considérèrent comme compromises, sinon comme rompues, les négociations qu'ils avaient engagées avec Raditch. La Skoupchtina s'ouvrit dans une atmosphère de trouble, le 16 avril.

C'était le jour anniversaire du couronnement du tsar Douchane à Skoplyé en 1346. Cent-dix-neuf ans auparavant, une poignée de serbes insurgés avait lutté jusqu'à la mort contre toute une armée turque au monastère de Tchokéchina. Pleins de ces souvenirs, les députés serbes ressentaient encore plus vivement le caractère critique de la situation. Le ministère Pachitch démissionna le même jour. La crise était

ouverte. Non que la politique radicale fût condamnée : Raditch s'adressant à une foule nombreuse de paysans, avait usé d'une violence qu'il eût évitée dans ses écrits. Mais les députés radicaux, inquiets, se sentaient moins unis : certains étaient d'avis de continuer les pourparlers, d'autres recommandaient une coalition avec les démocrates et la pratique des méthodes d'autorité. Quelques-uns parlaient à nouveau de séparation et préconisaient la constitution d'une grande Serbie limitée au Nord et à l'Ouest par une ligne allant de Voukovar sur le Danube au confluent de la Bosna et de la Save, puis suivant la Save, l'Auna et la frontière croato-dalmate. Dans le pays, les esprits furent surexcités. La jeunesse nationaliste yougoslave de Zémoune attaqua le 17 avril les députés musulmans dans leur hôtel. A Stoubitza, en Croatie, paysans et gendarmes en vinrent aux mains : un paysan fut tué. A Sarayévo une bagarre se produisit entre nationalistes serbes et croates; le directeur de l'union des coopératives agricoles croates, Youré Sotcho, fut tué d'un coup de révolver, et ses funérailles donnèrent l'occasion d'une manifestation de solidarité catholique et musulmane.

Fidèles chacun à sa politique, les radicaux jugèrent qu'il fallait apaiser les esprits, les démocrates proposèrent d'arrêter à ses débuts une agitation stérile. Le 22 avril, *Politika*, après avoir publié une série d'articles sur la grandeur des officiers, signala le rétablissement de « l'ancien front» c'est-à-dire le front de bataille serbo-croate.

> Ils sont tous là, tous ces civilisés de vieille souche, tous ceux de la guerre mondiale : et les Autrichiens, et les Allemands, et les Bulgares, et les Magyars et les Turcs, tous jusqu'au dernier. Aussi le cerveau sain du Serbe, M. Raditch, conçoit et ressent que vous avez rétabli l'ancien front autrichien. Et de même que l'ancien front autrichien était le principal pour lui, de même aujourd'hui le vôtre est le principal pour nous et nous avons la conviction que c'est sur ce nouveau front autrichien que nous avons à livrer le principal combat.

Le point de vue conciliant des radicaux triompha à l'élection du président provisoire de la Skoupchtina. Il ne se forma point de front serbe. Un député radical de Croatie, M. Pélèche fut élu par 128 voix, celles des radicaux, du *djémièle*, des Allemands et des Roumains, contre 47 voix au candidat démocrate et 40 à celui du Bloc. M. Pachitch chargé de former un ministère de coalition susceptible d'expédier les affaires courantes, et ne pouvant compter sur la collaboration ministérielle du Bloc, s'adressa aux démocrates. Le parti radical, qui avait eu recours aux élections pour pouvoir se passer de l'appui des démocrates voyait sans enthousiasme, des négociations s'engager avec eux et s'efforça d'en prouver la vanité. Il proposa une répartition des portefeuilles dans le ministère de coalition conforme à la proportion des mandats obtenus par chacun des deux partis : il offrit donc cinq portefeuilles à son partenaire. De leur côté, les démocrates estimant n'avoir été vaincus aux élections que sous le coup d'une pression gouvernementale, demandèrent un nombre de portefeuilles correspondant

à la force qu'ils s'attribuaient dans le pays, c'est-à-dire égal à celui qu'ils possédaient dans le précédent ministère de coalition : et de plus une répartition des fonctionnaires dans la proportion de 7 démocrates contre 9 radicaux. Enfin les paysans serbes de l'Union des agriculteurs « mettaient à leur concours un certain nombre de conditions : règlement de la réforme agraire et révision des ordonnances de police du 4 septembre 1922 en Dalmatie, suppression des derniers privilèges des *begs* en Bosnie, sanctions contre les fonctionnaires coupables de pression électorale, règlement du crédit agricole, de la question des invalides et de celle des fonctionnaires, révision de la loi électorale.

Exploitant l'effet de ces exigences sur les radicaux Stépane Raditch eut vite fait de regagner auprès d'eux le terrain perdu depuis son discours de Voukomérets. Il déclara qu'il ne ferait rien pour renverser un gouvernement radical homogène. Le journal croate *Obzas* du 24 avril expliqua le discours de Raditch et en atténua la portée. Il fit remarquer que les Croates, en butte depuis 400 ans aux poussées de l'Impérialisme allemand, mettront longtemps avant d'être convaincus qu'à la suite de cette guerre, les Allemands ont changé d'attitude. Stépane Raditch confia le même jour à un rédacteur du journal *Novosti* qu'il avait conseillé à MM. Spaho et Korochets de collaborer à un gouvernement radical. M. Pachitch, ayant obtenu de lui certaines assurances, renonça à constituer un cabinet de coalition radicale et démocrate.

Le chef du parti démocrate, M. Davidovitch, fut chargé à son tour de former un cabinet de coalition. Il était évident qu'il ne pouvait compter sur le concours des radicaux ramenés au second plan. Il ne lui restait qu'à s'entendre avec le parti paysan serbe et à dissoudre le Parlement où il ne disposait que de 70 voix. Mais il était trop respectueux des traditions parlementaires pour prendre l'initiative d'une telle combinaison.

M. Pachitch eut donc, cette fois, les mains libres pour constituer un cabinet radical homogène et poser en toute netteté la question des rapports serbo-croates, qui n'avait pas été évoquée durant toutes les tractations radicales et démocrates pour le partage des portefeuilles. Son programme n'avait pas varié depuis le 18 mars : identifier le serbisme avec son parti même au prix des concessions faites aux Croates dans les pays non-serbes, éviter de partager avec les démocrates les risques et les avantages d'une politique purement serbe dans tout le royaume, réduire par tous les moyens leur influence pour les annihiler en cas d'entente, en cas de rupture avec ceux-ci. L'opposition au gouvernement radical se divisa en deux groupes : le groupe révisionniste, avec 44 membres — cléricaux slovènes, musulmans bosniaques, indépendants dalmates et fédéralistes monténégrins — tous bienveillants pour le parti radical; le groupe des démocrates et des paysans serbes comptant, avec les socialistes, 65 représentants profondément hostiles à la

politique de M. Pachitch, disposés à critiquer tous ses actes, et à recourir, le cas échéant, à l'obstruction. Ainsi divisée, l'opposition était faible. Dès l'élection des commissions de vérifications des mandats, les radicaux triomphèrent : ils y obtenaient 11 places sur 21. Forts, désormais, d'une situation parlementaire solide, ils assurèrent leur politique. A la séance du 7 mai, ils firent, d'accord avec les Musulmans bosniaques et les cléricaux slovènes, rejeter les demandes d'enquête du démocrate Jériave sur les élections de Slovénie. Ils se retrouvèrent encore unis avec eux pour faire annuler deux mandats démocrates, obtenus par des fonctionnaires l'un au Monténégro, l'autre dans le département du Timok, de sorte que les démocrates ne possédèrent plus que 50 mandats.

Renforcés par la diminution de leurs adversaires serbes, les radicaux se remirent à causer avec les représentants du parti paysan républicain croate. Ceux-ci déléguèrent à Belgrade, le 12 mai, Youraye Krnyévitch et Dragoutine Kovatchévitch. Les radicaux leur garantirent le bénéfice de l'article 78 de la Constitution, qui reconnaît aux députés l'immunité parlementaire à dater du jour de leurs élections sans qu'il soit besoin pour eux d'avoir prêté serment de fidélité à la dynastie et à la Constitution, et ils leur donnèrent les pièces justificatives de mandat qui sont remises à tous les députés. En outre, les délégués croates demandèrent aux chefs du parti radical s'ils étaient disposés à donner une suite au protocole d'avril.

La séance de la Skoupchtina du 16 mai permit aux radicaux d'affirmer leurs vues. M. Svétozar Pribitchévitch orateur des démocrates, leur reprocha de laisser le gouvernement à la merci de Raditch et des éléments antidynastiques, de se faire les alliés du parti allemand qui, sous le régime magyar, n'avait pas osé se constituer, de faire protéger par la gendarmerie les assemblées de paysans républicains croates. Au nom des radicaux, M. Liouba Yovanovitch répondit que la gendarmerie avait pour devoir de protéger toutes les assemblées, sans distinctions de parti et qu'il fallait tenir compte du résultat des élections. « Quelques dizaines et centaines de mille d'électeurs ont voté contre ce système dont nous sommes les représentants », dit-il. Le 21 mai, aux fêtes du centenaire d'Antoine Startchévitch[1] à Zagreb, Stépane Raditch prenant acte des bonnes dispositions des radicaux, rappela son programme au gouvernement.

> Notre politique consiste à rester à Zagreb, à constituer une diète d'Etat croate et à organiser notre patrie. Vous ne voulez pas traiter de la Bosnie, mais vous parlerez du peuple croate qui y a la majorité. C'est à cause d'elle que nous n'arriverons pas à une entente, car nous ne pouvons laisser faire qu'elle devienne une Macédoine. Vous n'avez non plus jamais voulu reconnaître que Zemoune et la Dalmatie étaient croates... Vous devez savoir que vous avez affaire à un peuple qui est fort et prêt à réaliser ce qu'il veut, car il en a les moyens.

1. Fondateur du parti national pancroate.

Ces déclarations catégoriques précisent le débat engagé entre Serbes et Croates. Il porte sur l'idée de l'autonomie dont Croates, Slovènes et Musulmans de Bosnie d'une part, Serbes de l'autre, ont des conceptions opposées. La conception serbe est d'ordre historique et sentimental : autonomie, pour elle signifie commencement de sécession. C'est dans ce sens que le mot était pris chaque fois qu'il était prononcé par les chrétiens de l'Empire ottoman. Pour les anciens sujets de la monarchie dualiste, il signifie au contraire décentralisation et résistance à l'empire du pouvoir central. De la bonne volonté et des explications nettes pourraient suffire à concilier ces points de vue opposés. Mais resterait à fixer les limites des provinces autonomes ou des régions, et si cela va sans difficulté pour la Slovénie il n'en est pas de même pour la Croatie. Parmi les pays soumis naguère encore à l'autorité du ban croate se trouvaient la Syrmie et la ville de Zémoune, faubourg de Belgrade. Si Stépane Raditch consent à abandonner une province qui comprend 188.000 Serbes, il demandera des compensations en Voyivodina. Il proposera comme limite entre les régions soumises à l'autorité administrative de Belgrade et celles qui relèveront de Zagreb, une ligne allant de Senta sur la Tisa à Palanka sur le Danube et au confluent de la Save et de la Drima : Mitrovitsa en Syrmie serait serbe et Soubotitsa en Batchka deviendrait croate. Les chefs du Bloc, Raditch, Korochets, Mehemed Spaho et Blachko Rayitch, député de Voyivodina, ont déjà étudié ce projet. Il est à noter que la limite qu'ils ont prévue entre pays serbes et croates, rejoint l'ancienne frontière serbo-bosniaque, et ne préjuge pas de l'attribution de la Bosnie.

Or, au point de vue territorial, le sort de la Bosnie est la pierre de touche des négociations entre Raditch et les radicaux. Les Musulmans, membres du Bloc, veulent que la Bosnie reste autonome; les Croates la considèrent comme croate; les Serbes, qui, depuis 1878, la revendiquent comme leur Alsace-Lorraine, n'oublient pas que l'élément orthodoxe y possède la majorité relative: 825.000 sur 1.898.000 habitants[1]. Le journal *Novosti* du 29 mai exprime bien à cet égard l'opinion courante des Serbes :

« La question de Bosnie n'est pas seulement une question politique. Elle touche au problème de l'existence de la Serbie et du peuple serbe au point de vue économique. C'est par la Bosnie que la Serbie débouche sur le monde, à la mer. Les Croates croient-ils qu'il existe un seul Serbe pour penser sérieusement qu'après tous les sacrifices consentis par elle pendant la guerre mondiale, la Serbie, peut se laisser barrer la route de la mer et se trouver dans l'état où elle était avant la guerre, quand elle demandait un corridor? » Est-ce que les Serbes chercheront un passage vers la mer à travers un Etat bosniaque fédératif ou un Etat bosno-croate fédératif? »

Pour les Serbes, les Musulmans de Bosnie peuvent être l'enjeu du débat serbo-croate, mais leur volonté ne compte pas. Aucune cons-

1. Contre, en chiffres ronds, 700.000 musulmans.

cience nationale ne leur est reconnue, et l'opinion moyenne à Belgrade est que la communauté de religion avec les Turcs la pousse vers Kemal Pacha. En réalité, les Bosniaques ont à un très haut degré, comme d'ailleurs la plupart des montagnards, l'esprit particulariste. Les Orthodoxes sont en Bosnie d'ardents patriotes serbes, mais il ne leur déplairait point de prendre en mains l'administration de leur province. L'histoire des Franciscains directeurs de conscience des catholiques, montre combien ceux-ci se sont attachés à avoir en Bosnie leur province propre. Les Musulmans dans le passé, y sont toujours restés frondeurs et indépendants vis-à-vis des sultans. Sarajevo fut de bonne heure le siège d'une vie municipale intense, et rejeta le Vizir hors de ses murs. La petite patrie y fut toujours aimée d'un amour exclusif et les habitants du Sandjak voisin y étaient considérés comme étrangers. Pas plus que les revendications serbes et croates, l'esprit de province des habitants ne se prête au partage de la Bosnie. Tout au plus, d'ailleurs, les Serbes admettraient-ils celui de la Dalmatie en conservant l'embouchure de la Neretva et les Bouches de Cattaro. Mais malgré son esprit de conciliation, le parti radical ne renoncera pas aux territoires que la continuité de vues de sa politique extérieure a contribué à donner à la Serbie et qui, pendant des années, ont symbolisé les aspirations nationales.

Peut-on envisager une solution à un débat qui semble arrivé aujourd'hui au point mort? Oui, à condition que chacun des partis en présence sacrifie une partie de ses prétentions. Les Serbes admettront difficilement qu'après avoir vaincu pendant la guerre ils aient à abandonner une partie de leur idéal. D'autre part, les succès croissant de Raditch l'encourage à maintenir l'intégralité de ses revendications. Radicaux et Croates ont certainement prévu le cas où les négociations engagées entre eux seraient rompues. Le gouvernement peut encore quelque temps s'assurer la mentalité bienveillante de Raditch en n'appliquant pas une Constitution que les démocrates, membres d'un cabinet de concentration centraliste, ont eux-mêmes laissée un an sans application. Il fera preuve de conciliation et pourra se retourner vers les Serbes pour leur montrer la vanité de toute négociation avec les paysans républicains croates, pendant que Raditch, n'ayant pas apporté au problème des relations serbo-croates, la solution promise, pourra perdre de son influence au profit des frankistes intransigeants à droite, et de nouveaux partis à programme social séduisant à gauche. D'autre part, un effort peut être tenté pour détacher du bloc revisionniste, cléricaux slovènes et Musulmans de Bosnie. L'autonomie de la Slovénie peut être organisée. Ce pays, qui n'a point de territoires contestés avec le serbisme, conservera même dans un Etat centralisé, grâce à l'individualité de sa langue, une vie administrative à part : les fonctionnaires devront toujours y parler le slovène, et seront par suite recrutés sur place. Une Slovénie autonome, augmentée du Med-

joumourié revendiqué par certains Slovènes, pourrait se faire l'alliée du gouvernement central. De leur côté, les Bosniaques orthodoxes et Musulmans pourraient être tentés par l'application du programme de décentralisation préparé par Stoyane Protitch. A la différence de Raditch, le chef des Musulmans, Mehemed Spaho, n'a cessé d'affirmer son loyalisme dynastique. On représente volontiers à Belgrade l'abbé Korochets et Mehemed Spaho comme dans leurs provinces. S'ils se sont associés à lui n'est-ce pas pour limiter son action?

En effet, le mouvement paysan et républicain de Raditch, étant avant tout populaire, se répand avec rapidité dans les masses hors de Croatie. Il est propagé par une multitude de paysans. Certains d'entre eux ont fait à pied, par étapes, le long chemin de Virovititsa sur la frontière hongroise, jusque dans la Dalmatie centrale, exposant au cours de la route aux paysans qui les hébergeaient le programme de leur parti. A Raguse, ce sont des paysans, descendus de la montagne qui ont trompé la garde faite autour du tribunal par les nationalistes serbes et remis les listes de candidats préparées par Stépane Raditch. Celui-ci ne redoute pas la formation d'un parti nouveau susceptible de lui enlever la sympathie des masses. Les intellectuels croates, avant la guerre, ne se sont jamais intéressés qu'aux quelque deux cents électeurs censitaires de chaque circonscription rurale. Ils n'ont jamais pris contact avec le peuple, tandis que Raditch ne comptait que sur lui. Le succès de la propagande paysanne et républicaine a dépassé toute espérance, et Raditch est bien décidé, le cas échéant, à opposer à la politique panserbe, l'union paysanne de tous les Yougoslaves des sources de la Save à la mer Noire. Les déclarations en faveur d'une Yougoslavie intégrale n'ont pas d'autre sens. Elles ont trouvé un écho en Bulgarie, et les paysans serbes se demandent ce que signifie un mouvement rural de si grande envergure. Quelle sera l'attitude de Raditch s'il obtient quelque jour des voix serbes? Revendiquera-t-il pour tout l'Etat une forme fédéraliste et républicaine, ou l'organisation d'une Yougoslavie unie sur un programme économique et social? Il est encore difficile de le prévoir.

Actuellement les tractations qui ont suivi les élections n'ont fait que renforcer le parti radical et le parti paysan républicain croate, tandis qu'elles réduisaient l'influence des autres. Mehemed Spaho et l'abbé Korochets agissent au Parlement en délégués de Raditch et s'efforcent d'affermir la position des radicaux. Ceux-ci détiennent actuellement le bureau tout entier de Skoupchtina. Liouba Yovanovitch a été élu président le 29 mai. Deux grands partis politiques s'affrontent maintenant en Yougoslavie. L'un fort, de 130 voix sur 243 mandats vérifiés, est maître du Parlement. L'autre tire en partie sa force de son abstention dans les discussions législatives où il peut néanmoins intervenir par l'intermédiaire de ses délégués musulmans et cléricaux. En face de ces deux adversaires au jeu souple et serré, quel pourrait

être désormais l'attitude du parti démocrate, diminué en nombre et en influence sinon réduit à l'impuissance matérielle de puiser une force morale dans une critique constante des actes gouvernementaux faite au nom d'un principe? L'orateur du parti, Svétoyar Pribitchévitch, se fait à l'Assemblée le champion d'un nationalisme militaire ardent. Ses réponses à M. Kraft, l'habile chef du parti allemand, sont souvent cinglantes. Quand celui-ci réclame pour ses compatriotes l'application du programme présenté il y a quelques jours par les délégués de Yougoslavie au Congrès des minorités nationales allemandes à Fleusburg en Schleswig, M. Pribitchévitch lui demande comment le *Reich* a réglé la question des Serbes de Lusace. Il s'oppose à ce que les Allemands bénéficient d'un recrutement local et développent à leur guise leurs écoles en Yougoslavie, alors que les Serbes d'Allemagne ne bénéficient d'aucun des avantages accordés aux minorités. Cette attitude assure au parti démocrate une unité de vues dans sa politique intérieure et extérieure. En ce qui concerne la politique étrangère, les radicaux se sont toujours montrés fidèles à l'alliance française, et tous leurs journaux, sauf un, défendent la politique de la France. Il est important, par contre, de connaître l'opinion de Raditch à l'égard des questions européennes, pour le cas où il serait appelé à jouer un rôle important dans l'orientation extérieure de la Yougoslavie. Jusqu'à présent l'opinion française a été défavorablement impressionnée par ses déclarations du 15 avril et du 21 mai 1923. N'a-t-il pas assuré que l'Europe était incapable de comprendre une politique humaine quand elle envoyait des soldats contre l'Allemagne? A l'occasion du centenaire de Startchévitch, il a critiqué la politique française.

« L'Europe se divise en deux troupes, celle des pacifistes et celle des militaristes. A la tête des pacifistes se tient la Grande-Bretagne, à la tête des militaristes se trouve, je ne dirais pas la France, ce ne serait pas juste, mais le gouvernement actuel de la France... Les Italiens ont dit qu'ils étaient la *grandissima e primissima nazione del mondo*. Ils le sont, ils ont beaucoup d'enfants, ils ont chaque année deux millions d'excédent de naissances, ce que les milliards ne permettent nullement d'acheter, tandis que les Français ont un déficit de naissances que les milliards ne peuvent nullement couvrir... Donc, Messieurs, la situation est telle que nous avons un bloc de la paix, conduit par la Grande-Bretagne et par l'Italie, et un bloc de la guerre que mène la France seule, car la Tchécoslovaquie ne veut pas y entrer, et Mintchitch, non plus et même s'il y allait, il irait seul, sans nous.

Ces déclarations, à elles seules ne constituent point un programme. Elles s'expliquent par deux raisons. Raditch propose aux paysans croates une forme d'Etat où le service militaire sera à peu près aboli et une organisation nationale « humanitaire» qui ne fera point la guerre. Négligeant les guerres qui se poursuivent en Tripolitaine, ou dans l'Inde, ou dans l'Asie mineure, il n'évoque que l'occupation de la Ruhr, qu'il représente comme la suite de la guerre européenne. D'au-

tre part, l'amitié franco-serbe a des racines si profondes que bon nombre de Croates identifient la politique française et la politique serbe. Que de fois ais-je entendu dire que l'Etat-Major français inspirait au gouvernement de Belgrade une politique de centralisation propice à l'établissement d'un état militaire fort, parce qu'il trouvait en Serbie son plus fidèle allié. Enfin, en 1918, comme avant la guerre, la France était considérée parmi les petits peuples comme l'amie des faibles, la protectrice des opprimés, la grande personne morale du monde, toujours prête à redresser les torts. C'est en elle que tous les peuples ont placé leurs espoirs à l'époque du traité de Versailles, de Saint-Germain ou de Trianon. C'est elle que rendent responsable de leurs déceptions nations et provinces qui n'ont point vu satisfaire la totalité de leurs revendications. Les Croates nous avaient idéalisés avant de nous connaître. Au contact avec nos hommes d'affaires et nos commerçants ils ont commencé à nous considérer comme un peuple moins idéaliste, vivant de la vie des autres peuples comme les Anglais ou les Allemands. Il ne faudrait pas croire cependant que l'opinion croate nous est unanimement hostile. Les relations de sympathie entre Croates et Français sont anciennes: elles datent de l'époque lointaine où Zrinski défendait l'honneur de son pays. Au cours des siècles, les Croates ont gardé jalousement l'originalité de leur civilisation: ils ont maintenu la pureté de leur langue avec un zèle qui n'a d'égal que celui des Canadiens. Ils ont protégé leur caractère de Méridionaux contre l'Empire de l'esprit nordique des Germains. Beaucoup ont protesté contre les rudes jugements de Raditch sur la politique française. Le *Objor* du 24 avril est catégorique.

Il n'y a pas de doute que le peuple allemand tout entier a été élevé dans l'esprit impérialiste, et, qu'y compris les socialistes, il est enclin à exulter avec joie, qu'il a écrasé la Belgique sans remords de conscience, et recommencerait à nouveau dans les circonstances actuelles... Nous avons besoin d'amis forts et justes, a dit Raditch ; mais non point, disons-nous, en ce sens que nous nous mettions du côté de ceux qui nous ont opprimés; au contraire, ce doit être du côté de ceux qui nous ont aidés à nous délivrer;

N'oublions pas, en effet, qu'en dehors de toute considération sentimentale, l'intérêt poussera tous les Yougoslaves à rechercher l'appui de la France. N'oublions pas non plus que les considérations sentimentales sont puissantes chez les paysans serbes. Il n'en est peut-être de témoignage plus spontané que l'adresse des paysans de Loznitsa à M. Pachitch pour protester contre l'existence à Belgrade d'une société des « Amis de la France » accaparant un titre revendiqué par chaque Serbe en particulier.

L'évolution de la politique yougoslave depuis les élections de mars est donc marquée par un partage d'influence entre le parti radical représentant de l'opinion serbe, et le parti paysan républicain croate,

représentant des catholiques et des musulmans. Dans la lutte qui se livre, les partis les plus faibles ont cédé la place à ceux qui étaient mieux armés. Seul, le parti démocrate, ne s'est pas résigné au silence. Il rend au parti radical, le service de lui assurer l'opposition nécessaire dans les régimes parlementaires, et à l'idée serbe celui de ne pas la laisser identifier absolument avec un seul programme politique. La politique du gouvernement n'en est que plus riche en ressources pour le cas où les négociations qu'il poursuit avec Raditch échoueraient. Quels que soient les résultats de ces négociations, entente ou rupture, compromis ou méthodes d'autorité, la politique extérieure de la Yougoslavie ne peut être modifiée.

Yves Chataigneau.

A travers les Revues

I. — La France vue de l'Etranger

1. — Le militarisme français.

Les adversaires de la politique française ne se contentent plus d'attaquer les actes récents de M. Poincaré. Ils s'efforcent de représenter la France comme une nation toujours affolée, au cours de l'histoire, par le désir de dominer. La Fortnightly Review *publie un dialogue imaginaire entre Bismarck et Gambetta, où les Français sont représentés comme les agresseurs éternels.*

Bismarck demande que la France désarme. (Ce dialogue imaginaire aurait lieu aux environs de 1880).

Gambetta. — La France serait alors à la merci de l'Allemagne.

Bismarck. — Je crains que pendant de longues années nous ayons le même problème à résoudre, jusqu'à ce que la France et l'Allemagne soient assez sages pour voir que leurs intérêts sont identiques.

Gambetta. — Mais il existe une difficulté... La France, Excellence, ne possède pas de frontière naturelle pour se garder contre l'invasion.

Bismarck. — Vous voulez dire que vos voisins n'ont rien pour se garder contre les invasions de la France.

Gambetta. — Elle a été envahie quatre fois depuis 1792.

Bismarck. — Mais elle a toujours été l'agresseur, et lorsque vous dites : depuis 1792, vous employez une figure de rhétorique. En 1792, vous le savez bien, c'est la France qui déclare la guerre : en 1814 et 1815, une coalition européenne luttait contre un conquérant et un agresseur. En 1870, elle a été l'agresseur ; et pourquoi? Parce que, pendant deux siècles, la France a eu une minorité active et ambitieuse, saturée d'orgueil historique qui, de génération en génération, a gardé le culte de la France arbitre de l'Europe. Louis XV, Napoléon Bonaparte Louis-Philippe, bien qu'il ait borné ses visées à l'Espagne, Louis-Napoléon, ont eu tous la même politique, politique qui était moins leur politique personnelle que celle de leur entourage, politique qui estime que les nations voisines ne pourront pas avoir de frontières géographiques. La France, de plus, veut la rive gauche du Rhin, parce que la possession de ce pays signifie la domination de la Hollande et de la Belgique, de Rotterdam et d'Anvers particulièrement, les deux seules clés qui rendent possible la destruction de la puissance navale anglaise. Ceci entraîne la paralysie des industries de Westphalie. Cher monsieur Gambetta, la France, qu'elle soit Empire ou République, sera toujours la France et toujours cette minorité puissante guidera son destin. Elle n'a pas besoin pour

cela d'être en place. On peut avoir un pouvoir effectif sans tenir les rênes du gouvernement. Si la France trouve jamais une chance de réussite, son ancienne politique renaîtra et un nouveau traité de Lunéville sera éventuellement suivi par l'entrée d'armées coalisées à Paris et d'une paix humiliante pour votre pays. C'est pourquoi l'Allemagne et non la France a besoin d'une frontière géographique. Les Vosges sont une frontière de cet ordre et que, malgré tout retour des temps, l'histoire vous donnera, comme elle a fait en 1871.

Gambetta. — Mais le peuple français, Prince, est le plus pacifique de l'Europe. Si vous le connaissiez comme moi...

Bismarck. — Oui, oui. Tous les peuples sont pacifiques naturellement. Il en est de même des taureaux tant que vous n'agitez pas le drapeau rouge devant leurs yeux. La France ne laissera jamais l'Europe se reposer tant que Paris ne sera pas intellectuellement démantelé.

(Gambetta semble frappé par une vérité inattendue. Un silence).

Bismarck. — D'ailleurs vous ne devez pas oublier que, pendant un siècle, la majorité du peuple français est restée indifférente à la forme du gouvernement, ne regardant que les conséquences. Cette majorité demande que le pays soit tranquille, que la petite propriété du paysan et de la petite bourgeoisie soit protégée et, tant que ses affaires sont prospères, elle laisse la politique à la minorité qui habite les villes. En toute circonstance, elle a soutenu le gouvernement quel qu'il fut contre la révolution depuis qu'une révolution les a faits propriétaires.

Gambetta. — Je crains que vous ayiez raison en ce qui concerne l'indifférence des paysans.

Bismarck. — Ont-ils tant de peine que vous le dites de la perte de l'Alsace-Lorraine? Vous oubliez, M. Gambetta, que la France a commencé la guerre et que nous n'avons pris à la France que ce qui, autrefois, nous avait appartenu, ce qui était allemand de pensée, d'esprit, de langage. C'était sûrement notre droit. D'ailleurs, le Rhin est essentiellement un fleuve allemand de Bâle à la frontière hollandaise, un fleuve étroitement associé à toute notre culture, à notre poésie. Le seul territoire annexé qui n'était pas déjà allemand, nos généraux l'ont déclaré indispensable pour la protection de l'Allemagne contre une agression nouvelle. Honnêtement, pensez-vous que la France eût été aussi modérée si elle nous avait battus?

Gambetta. — Vous voulez dire que le Second Empire n'eût pas été aussi modéré.

Bismarck. — Cher Monsieur Gambetta, un léopard ne peut changer de peau. La France sous la République sera toujours la même France que sous François 1er, Louis XIV, Napoléon 1er et Napoléon III. Elle est impérialiste par nature et l'esprit de ceux qui ont conquis la Gaule et, l'ayant trouvée agréable, s'y sont établis pour y vivre, est toujours dans le sang et dans les os de vos compatriotes. Votre République, aussitôt que l'occasion le lui permettra, retombera dans l'impérialisme qui lui est naturel.

Gambetta. — Mais le peuple français, je le répète, est essentiellement pacifique.

Bismarck. — C'est possible. Vous avez un esprit d'observation et votre sang corse vous donne un certain détachement devant le peuple auquel votre destinée est liée. Vous pouvez avoir réfléchi sur les Français. Napoléon faisait ainsi, comme sur un peuple dont le caractère est différent du vôtre. Dites-moi ce qui donne au Français son extraordinaire élasticité. Aucun autre peuple européen n'aurait répondu comme les Français à vos appels de 1880. Aucun autre peuple

européen n'aurait pu, en moins de dix ans, reprendre une position de premier plan en Europe, après une défaite si écrasante. Il y a là quelque chose d'unique dans le caractère français. Qu'est-ce?...

Gambetta. — Le peuple français a eu sa Révolution et il a appris au cours de ce siècle que le sort d'une nation dépend d'elle-même et non de ceux qui la gouvernent. Tout Français a senti après la guerre qu'il devait pousser lui-même à la roue, s'il voulait que le char se remît en marche et il l'a fait.

Bismarck. — En Allemagne, hélas, absence complète de cet esprit. En politique nous sommes encore dans les conditions du Moyen âge. Le Parlement se brise en groupes, qui tirent dans des directions opposées, parlant comme si le Parlement était une salle d'université et laissant toute la responsabilité aux fonctionnaires. Mais nous pouvons apprendre, M. Gambetta. Puis, vous avez les paysans.

Gambetta. — Les paysans sont trop dispersés pour faire des combinaisons : mais ils votent pour le gouvernement paisible qui demande le moins d'impôts.

Bismarck. — Et ils ont de l'argent dans leur bas de laine (*riant*). N'est-ce pas là une des causes de cette élasticité?

Gambetta. — Oui. Pourvu que vous ne les taxiez pas.

Bismarck — Si nous faisons notre possible pour éviter les troubles, nous éviterons d'augmenter les impôts. Sinon il y aura une nouvelle guerre. Vous ou moi ou tous les deux nous deviendrons les pantins des hommes d'affaires, financiers ou politiciens. Cette fois, nous serons ruinés tous les deux. La guerre de 1870 est la dernière qui aura payé les vainqueurs. Nous avons trouvé du butin, mais il n'en sera plus ainsi. L'âge de la conquête et du pillage est passé. La démocratie égalise les fortunes et rend le gouvernement impuissant. La guerre future entre la France et l'Allemagne, qui est inévitable — si nous ne nous joignons pas contre la Russie qui est actuellement le plus grand danger pour le monde, car elle trouve dans la guerre un moyen de se protéger contre la révolution — cette nouvelle guerre franco-allemande animera les deux pays pour plusieurs générations, quel que soit le vainqueur. Et l'Europe sera si longue à se relever que d'autres nations, outre-mer, auront le temps de prendre sa place.

(Thomas Barclay, *Fortnightly Review*, Juin 1923).

2. — La France et les Etats-Unis.

Dans l'American Review of Reviews, *M. Frank Simonds pose nettement le problème européen devant ses compatriotes.*

Il n'est pas juste d'attaquer les Français et les Belges pour ce qu'ils ont fait, puisque ce qu'ils ont fait est l'inévitable conséquence de ce qu'on leur a fait. De plus si l'Allemagne se soustrait au paiement des réparations, la France et la Belgique sont ruinées, tandis que l'Allemagne sort dégagée de toute dette et capable de renouveler son attaque...

L'action de la France et de la Belgique, bien qu'elle menace la paix du monde, est justifiée... Elle trouve sa pleine justification dans l'attaque allemande de 1914, dans la résistance passive opposée par l'Allemagne aux demandes de réparations depuis sa défaite militaire de 1918.

Rappelons-nous que lorsque l'Allemagne en 1914, malgré tous les traités, envahit la Belgique, elle déchira un engagement particulier et obligea ses voisins à

ne plus se fier à ses engagements. Pour assurer leur sécurité et cela peut-être pendant plusieurs générations. Rappelons-nous que lorsque, pendant la guerre, les armées allemandes minèrent systématiquement les industries françaises et belges dans des desseins évidents, le résultat naturel des pareils actes était que les victimes, si elles gagnaient la guerre, ne pourraient permettre que l'Allemagne se relevât à moins qu'elle réparât se dévastations : si l'Allemagne pouvait se dérober à ces réparations, elle gagnait la guerre matériellement.

Dans toutes les conférences à venir, comme dans toutes les discussions internationales précédentes, il faudra chercher une solution par des moyens qui assurent la sécurité de la France et de la Belgique et qui fassent payer l'Allemagne. La politique suivie par l'Allemagne en 1914 et pendant la guerre assure à la France et à la Belgique le droit de pourvoir à leur sécurité et de prendre tous les moyens nécessaires pour faire payer l'Allemagne, si le reste du monde décline toute responsabilité.

Il s'ensuit donc logiquement que si les Etats-Unis, ou tout autre pays, désirent empêcher les conséquences néfastes qui peuvent résulter d'une action indépendante de la France et de la Belgique, ils doivent prendre leurs responsabilités. Tant que les Etats-Unis n'assument pas des responsabilités ils ne peuvent avoir aucune influence. Dans tout effort fait pour arriver à un règlement économique, nous ne pouvons donner notre avis sur la réduction des réparations sans nous montrer disposés à agir dans la question des dettes interalliées.

Si nous refusons toute participation, il n'est pas de règlement possible des difficultés financières de l'Europe, ceci pouvant amener à une répudiation ouverte de dettes envers l'Amérique. Si nous voulons coopérer à ramener les réparations à un chiffre possible, notre coopération doit être accompagnée par une offre de réduire proportionnellement les dettes des Alliés envers nous. La question, pour un homme d'Etat américain, se pose ainsi : Quelle est l'importance de la paix européenne pour les Etats-Unis? C'est-à-dire : les Etats-Unis sont-ils prêts à payer en proportion de leurs intérêts ou bien la masse des Américains pense-t-elle que tous les frais de l isolement sont plus supportables que les risques inhérents à une participation éventuelle?

(Frank H. Simonds : *American Review of Reviews*, Mai 1923)

3. — Impérialisme.

Dans la revue norvégienne Samtiden *M. Georg Brandes démontre que la politique de toutes les grandes nations est viciée d'impérialisme : il choisit l'Amérique et la France comme exemples particulièrement caractéristiques.*

L'attaque dirigée contre l'impérialisme français est en quelque sorte périphérique ; c'est notre pratique coloniale qui fournit à M. Georges Brandes le détail de son argumentation.

Dans l'Afrique du Nord, écrit-il, le système de gouvernement repose sur l'injustice et la terreur. Chaque fois qu'on essaie d'atténuer ces abus, les colons français, une poignée d'hommes, riches et influents remuent ciel et terre pour maintenir l'état de choses actuel.

Les indigènes n'ont pas de droit civil, ils sont soumis à l'arbitraire et à la ty-

rannie de l'administration, plus à plaindre que la population de l'ancienne Russie tsariste. Les indigènes n'ont pas de représentants au parlement français. En Tunisie tout litige entre un Arabe et un Français n'est pas jugé devant un tribunal français, mais, au mépris de la loi, tranché administrativement au préjudice de l'Arabe.

Les Tunisiens n'ont pas le droit d'exporter des céréales : le gouvernement a prescrit que tous les produits du sol seraient vendus à l'intendance à des prix administrativement fixés.

M. Georg Brandes déclare que l'instruction gratuite est pratiquement refusée aux enfants arabes. Il prétend que les indigènes ont été partout (sic) *dépouillés de leurs terres au profit des colons. Il montre l'énormité des pertes subies pendant la guerre par les troupes indigènes et parle avec ironie de la reconnaissance que les Algériens et les Tunisiens doivent éprouver à l'égard de la France.* « On ne nous a pas encore parlé de la dette de reconnaissance des Marocains. Mais cela viendra ».

L'auteur a aussi des paroles amères pour l'Allemagne, qui « au temps de sa puissance a fait sentir à ses sujets français, danois et polonais le poids de son impérialisme ». *Il admet que l'Allemagne est* « une république, malheureusement sans républicains ». *Mais cette désaffection de la république ce sont les alliés qui en sont responsables.*

« La République n'a pas été proclamée avec enthousiasme comme en France en 1792 ou en Amérique, ou de nos jours en Russie. Elle fut instaurée parce qu'on avait perdu toute confiance dans l'empereur mégalomane et dans les petits rois bien sages qui avaient mené le pays à la défaite — mais surtout parce que la France, l'Angleterre, l'Amérique n'avaient cessé de répéter qu'elles faisaient la guerre pour assurer la victoire de la démocratie dans le monde. Les Allemands furent assez naïfs pour les en croire sur parole. La naïveté politique des Allemands est encore plus grande que leur brutalité... ils pensaient puérilement que dès qu'ils seraient en démocratie, leurs anciens ennemis se réconcilieraient avec eux dans le culte du même idéal politique. Les puissances de l'Ouest avaient, selon leur propre affirmation, lutté contre l'autocratie impériale et non contre le peuple allemand.

L'hypocrisie politique qui, au cours du XIX^e^ siècle, avait perdu quelque terrain, avait eu au XX^e^ (sans que les Allemands, trop simples, s'en aperçussent) une véritable renaissance.

Le traité de Versailles ouvrit les yeux des démocrates allemands. Ce n'aurait pu être pire, même si on avait gardé la monarchie ».

Suit une critique acerbe du traité de Versailles.

(Georg Brandes, *Samtiden* janvier 1923).

4. — Charles Vildrac

M. Adriano Tilgher le pénétrant critique de la Stampa, *définit l'art intimiste de l'auteur du* Paquebot Tenacity.

La vision de la vie qui est à la base de l'œuvre poétique de Charles Vildrac est la même qui a son évangile dans l'admirable *Possession du monde* de Georges Duhamel... Dans cette vision de la vie, l'idéal n'est guère plus qu'un vague rêve un soupir, une nostalgie qui s'élève à peine comme une légère brise au-dessus du

niveau de la réalité : à son tour, celle-ci, cessant d'apparaître à l'esprit comme un dur, massif et résistant obstacle à vaincre et à surmonter, devient fluide et se transforme en une légère brume diffuse sans limites. Ni ambitieux programmes, ni vastes espérances, ni desseins turbulents de renouvellement intérieur ou extérieur, individuel ou social. Le *moi* renonce à se jeter sur le monde et à en faire sa proie et il se laisse aller à la dérive, au hasard, prenant à la vie ce que la vie lui offre sans laborieux efforts de conquête, ni desseins lents et tenaces. Le *moi* ne se renferme pas cependant dans le cercle étouffant de son égoïsme. Sa joie la plus douce est au contraire, de s'ouvrir aux autres et d'obtenir que les autres s'ouvrent à lui. Mais les autres, considérés individuellement, abstraction faite de tout lien qui, des atomes humains, fasse une collectivité ou une société organisée ; nous sommes en deçà de l'histoire. Un cœur ne s'ouvre vraiment à un autre cœur, il ne se révèle dans son intimité que lorsque l'amitié y frappe avec ses doigts...

Les comédies de Vildrac se déroulent dans des milieux gris et pauvres de couleur, dans une petite bourgeoisie s'élevant à peine au-dessus du peuple. Ses héros sont les personnages les plus communs, les moins héroïques, les moins extraordinaires qu'on puisse imaginer. Leurs aventures sont les plus quotidiennes, les plus banales, les plus éloignées de l'intrigue ou de l'action au sens banal du mot. Dans toutes ses comédies il y a un personnage chargé d'incarner la philosophie de l'auteur, personnage sain et robuste, même, s'il est désenchanté, optimiste, qui aime la nature et les hommes, accepte la vie comme elle vient, avec ses mauvais moments si nombreux, ses bons moments si rares, mais si bons, adversaire résolu de tout de ce qui mortifie la vie, l'avilit, la mutile...

C'est un théâtre d'un romantisme sans élans, ni envols, d'un réalisme menu, de lignes nettes et suaves, sans doutes ni brutalités dans lequel la réalité la plus connue et la plus quotidienne s'anime d'un souffle poétique à peine perceptible ; tout l'effort du poète tend à découvrir la poésie des choses qui semblent ne pas pouvoir en contenir. A peine indiqués les contrastes tendent immédiatement à se réharmoniser : ils se réduisent le plus souvent à des contrastes de lumière. Les événements se déroulent d'un courant si léger qu'ils semblent immobiles. Et à la fin, le rapport entre le réel et l'idéal n'est plus celui du commencement ; mais aucun des deux termes n'a été aboli. Il naît une poésie brillante et délicate, précise et non brutale, lyrique et non précieuse, mélancolique et non sentimentale qui dans *Michel Auclair* et dans le *Paquebot Tenacity* frôlent parfois le procédé (dans les figures d'Auclair trop apôtre et de Hilam trop philosophe) mais qui dans le *Pèlerin* atteint la perfection absolue. Dans ce petit acte de Vildrac le pouvoir de faire sentir l'impression de passé et d'avenir qui est sous tous les instants consécutifs de la vie et du présent, de faire percevoir la respiration de l'âme dans les pauses du silence est incomparable : Tchekov, plus une aube légère mais limpide d'espérance lointaine qui, dans la grisaille désolée de l'art de Tchekov, fait défaut.

(Adriano Tilgher : *Stampa*, 30 mai 1923)

II. — Allemagne

1. Un danger pour la République allemande.

Vers l'absorption du parti démocratique par les populistes ?

Depuis quelque temps la presse berlinoise se fait l'écho de projets de fusion entre le parti populiste (*Deutsche Volkspartei*) et le parti démocratique qui se réuniraient dans le but de former un parti libéral unique (*Liberale Einheitspartei*). C'est le Professeur Max Apt qui a le premier fait une proposition en ce sens dans la *Gazette de Voss* du 24 mai 1923. M. Karl Hammerschmidt, député au landtag bavarois, reprend les arguments de M. Apt dans un autre article de la *Gazette de Voss* du 7 juin 1923 intitulé : « Pour un parti libéral unique. »

MM. Apt et Hammerschmidt insistent sur le fonds d'idées libérales, communes au parti populiste et au parti démocratique et sur la nécessité d'une action électorale concertée. Néanmoins cette tendance a quelque chose de surprenant pour quiconque garde présent à l'esprit que le parti populiste est celui de la grosse industrie, de journaux, comme la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, entièrement dévoués à Hugo Stinnes, alors que le parti démocratique, représenté par la *Gazette de Voss* et le *Berliner Tageblatt* recrute plutôt ses adhérents parmi la bourgeoisie éclairée, les israélites et la haute finance, milieux qui paraissaient avoir fait preuve sous le régime impérial d'un esprit relativement plus indépendant. Ces milieux, en effet, n'ont pas la moindre attache dynastique, ni en Prusse, ni en Bavière, alors que les tendances monarchistes des populistes sont à peine voilées.

Dans ces conditions comment parler de fusion ? Les protagonistes du « parti libéral unique » font bien une vague allusion à la question de la forme de gouvernement. Mais M. Apt la considère comme très peu essentielle, les monarchistes allemands qui adhèrent au parti populiste se rendant bien compte, d'après lui, que la « république est pour le moment dans les circonstances présentes le seul gouvernement possible en Allemagne. »

Les démocrates accepteront-ils réellement de marcher la main dans la main avec des républicains s'entourant de tant de restrictions, des républicains aussi peu convaincus, partisans d'une république aussi peu républicaine ? On était habitué à trouver plus de conviction démocratique dans le journal de M. George Bernhard et dans celui de M. Théodor Wolf. La complaisance avec laquelle la *Gazette de Voss* offre l'hospitalité de ses colonnes au député bavarois, Hammerschmidt, qui regrette franchement l'Empire « libéral » renversé en 1918, inspire à ce sujet quelques réflexions. M. Hammerschmidt peut écrire dans un journal qui se dit républicain :

« Nous avons désormais en Allemagne le parlementarisme et la démocratique ; et nous les conserverons l'un et l'autre sans monarchie ou d'ici quelque temps avec une monarchie ».

La tentative de MM. Apt et Hammerschmidt restera-t-elle une tentative ? Cela est fort possible, car les différences entre populistes et démocratiques sont profondes particulièrement au point de vue économique en dépit des désirs de fusion et des efforts faits pour traiter la question de la forme de gouvernement

comme une petite question accessoire sans aucune importance. Cependant étant donné une pareille tentative, comment ne pas conserver des doutes assez sérieux sur la nature du républicanisme des grands organes démocratiques de la bourgeoisie allemande ? La fusion avec les populistes, si elle se réalisait un jour serait sans doute un marché de dupes pour les démocrates. Nous assisterions alors à l'asservissement à un grand parti Stinnes de toutes les fractions politiques de la bourgeoisie. Dans ce cas se constituerait le « parti libéral unique » dont rêvent MM. Apt et Hammerschmidt (peut-être aussi la rédaction de la *Gazette de Voss ?*). Mais c'en serait probablement fini des derniers vestiges du libéralisme allemand.

R. C.

2. Pour la révision du procès Fechenbach.

Une « affaire Dreyfus » en Bavière.

On se rappelle que le journaliste Fechenbach a été condamné il y a plus d'un an par un tribunal bavarois d'exception dit *Volksgericht* à dix ans de travaux forcés pour un délit de presse. Jusqu'à présent les efforts des représentants de la gauche au landtag de Bavière pour obtenir du gouvernement réactionnaire de M. von Khilling la révision du procès Fechenbach sont restés sans succès. Cependant l'iniquité de la sentence a paru si flagrante qu'en dehors des milieux bavarois un certain nombre d'hommes indépendants dans le reste de l'Allemagne se sont inquiétés de voir Fechenbach toujours au bagne depuis un an sans qu'on eût fait un seul pas en avant vers la révision de son procès.

Le Reichstag a eu à s'occuper de l'affaire. Mais l'immixtion des organes du Reich dans une question qui ressort de la compétence d'un Etat particulier soulève une série de problèmes de droit constitutionnel allemand si délicat que le Parlement n'y a pas trouvé d'autre solution que de renvoyer la question à une commission. La suite a montré que ce renvoi équivalait à un enterrement.

Et cependant, parmi les juristes, le Professeur Kitzinger a démontré dans une revue de droit pénal (*Zeitschrift für die gesamte Strafwissenschaft*) que la condamnation de Fechenbach était non seulement injuste, mais illégale ; car il y avait prescription pour le délit de presse qui a servi de prétexte au jugement l'envoyant au bagne.

Enfin, la grande presse libérale de Berlin, manifeste quelques velléités de protester contre l'injustice du tribunal munichois. Dans la *Gazette de Voss* du 12 juin 1923 (édition du soir, n° 274) le Prince Alexandre de Hohenlohe, ancien député au Reichstag, consacre l'article de tête intitulé : « Quand viendra un Zola allemand ? » à un parallèle, entre l'affaire Fechenbach en Allemagne et l'affaire Dreyfus en France. Après avoir résumé les faits et rappelé à plus de modération les « patriotes » qui ne savent que protester contre « les injustices du militarisme français » dans la Ruhr, mais ne se préoccupent guère d'assurer le respect de la justice auprès des tribunaux de l'Allemagne non occupée et notamment de la Bavière, il s'exprime en ces termes :

L'indifférence dont fait preuve le Reichstag depuis longtemps dans cette affaire ne contribue pas à relever notre prestige moral dans le monde.

Beaucoup de gens y sont sans doute insensibles. Ils considèrent peut-être

même que c'est une espèce de devoir patriotique de ne pas se soucier de l'opinion de l'étranger. Mais alors pourquoi s'indigner de l'attitude réservée de l'Amérique et des autres nations dans la question de la Ruhr ? Pourquoi à propos de la Ruhr faire sans cesse appel au sentiment de la justice chez les étrangers et leur reprocher d'en manquer ?

La France nous a donné avant la guerre un bel exemple en nous montrant comment on répare une injustice. Elle a fait ramener Dreyfus de l'Ile du Diable et elle l'a réhabilité. Mais la France avait son Scheurer-Kestner, son Piquart, son Zola qui ont sacrifié tous leurs intérêts personnels, qui n'ont reculé devant aucune difficulté, qui ont affronté tous les dangers et qui ont même exposé leur vie pour que justice fut rendue à un innocent. Le pays entier fut profondément troublé, une guerre civile faillit éclater. Mais de toute cette agitation la cause de la justice finit par sortir triomphante ; et, cela ne fait pas de doute, le prestige moral de la France dans le monde entier s'en est trouvé considérablement accru.

L'Allemagne est en république. Ou au moins il paraît qu'elle est en république. Dans un Parlement républicain c'est avant tout le devoir de chaque député de veiller à ce que la justice soit respectée. Les parlementaires qui se comportent d'une manière si indifférente dans l'affaire Fechenbach, qui ne s'émeuvent guère à la pensée qu'un homme a été condamné à dix ans de travaux forcés en raison d'un délit de presse pour lequel il y avait prescription, qui l'ont laissé enfermer au bagne et qui l'y laissent enfermé en toute tranquillité d'esprit devraient se dire qu'un revirement est susceptible de se produire très vite.

Il y a certes des moyens de rappeler le gouvernement bavarois à son devoir et d'aider au triomphe de la justice. Un Scheurer-Kestner ne se lèvera-t-il pas au Reichstag allemand, un Zola ne se lèvera-t-il pas dans le peuple allemand pour ouvrir les portes du bagne au Dreyfus allemand. Chaque jour qui s'écoule et où on persiste à l'y retenir constitue un véritable scandale.

III. — Angleterre

1. — L'Angleterre et l'Islam.

L'Angleterre arrivera-t-elle à assurer sa domination sur l'Islam. C'est un des plus graves problèmes qui se posent devant elle à l'heure actuelle, c'est celui qui a déterminé la chute de M. Lloyd George. M. Arnold Toynbee examine la question.

Si nous avions réussi à établir notre empire moral sur la Turquie, dernier Etat indépendant du monde musulman, il aurait été bien difficile de nous disputer l'empire dans l'Islam : et le monde musulman tout entier, du Bengale à Constantinople et des lacs africains au Caucase aurait été entraîné dans le sillon de l'Empire britannique, à l'exception de quelques possessions françaises ou italiennes placées çà et là comme des enclaves. Lorsqu'ils considèrent aujourd'hui cette position que nous n'avons pas vu prendre, les Turcs, les Egyptiens, les Afghans et les Hindous qu'un visiteur anglais rencontre à Angora ont un sourire ironique de gratitude à l'égard de M. Lloyd George. « C'est notre ancien premier ministre, disent-ils, qui a sauvé la Turquie d'elle-même, s'il lui avait montré un peu de bonté ou d'amitié, elle aurait baisé sa main et nous perdions tous notre indépendance pour toujours. Heureusement, il a préféré la frapper jusqu'à ce qu'elle ait montré les dents : il a galvanisé ses dernières énergies en la forçant à lutter pour son existence. Nous avons gagné beaucoup plus par la guerre que nous n'aurions gagné par la conciliation. » A mon avis cette interprétation de l'histoire de ces quatre dernières années est exacte. Le moment psychologique est passé;

et on ne peut plus concevoir que des peuples orientaux consentent à faire entrer leurs destinées dans les cadres de l'Empire britannique.

Tant qu'on examine le monde du point de vue londonien, il est facile de se persuader que l'idéal du « Commonwealth » est la panacée universelle. Puisque cet idéal a amené les Canadiens français et les Hollandais de l'Afrique du Sud à s'associer volontairement avec le peuple britannique, pourquoi n'obtiendrait-il pas l'assentiment des Hindous et des Egyptiens? Mais lorsqu'il se place au point de vue d'Angora, on comprend la différence profonde des circonstances. Le « Commonwealth » a concilié des peuples qui, bien qu'ils ne soient pas Anglais, sont héritiers de la même tradition occidentale; et l'expérience a été faite dans des pays « nouveaux » qui en grandissant, faisaient leur croissance dans les cadres de notre organisme britannique. Nous n'aurions pu assimiler des Français ou des Hollandais dans leurs pays d'origine, les limites de notre élasticité politique sont indiquées par des circonstances vraiment spéciales dans lesquelles nos grands succès ont été obtenus. En Orient, la constitution actuelle des nations et le tempérament des peuples ne nous sont pas favorables. Ces pays ne sont pas « nouveaux » (à l'exception du Soudan égyptien et de l'Iraq, pays qui suivront d'ailleurs les mouvements venus de Turquie, d'Egypte ou de l'Inde). Ces peuples ont reçu de leurs ancêtres une civilisation différente de la nôtre. Ils ne refusent pas de se mettre à notre école, mais ils entendent faire eux-mêmes leur sélection dans ce que nous pouvons leur offrir. Ils veulent doser eux-mêmes le mélange des civilisations orientale et occidentale. Difficile entreprise que de créer un nouvel ordre social : ils peuvent réussir ou échouer; mais ils n'accepteront pas d'être jetés dans un moule occidental prêt d'avance. Leur idéal ne sera pas la « Commonwealth » britannique mais le gouvernement de la grande assemblée nationale. Et lorsqu'on est allé à Angora, on se demande si les deux systèmes en présence pourront coexister longtemps dans le monde oriental.

Le succès d'Angora est, en effet un prodige qui devrait amener la nation anglaise à faire un nouvel examen de ses relations avec ses dépendances orientales. A l'origine, nous sommes allés en Orient pour y faire du commerce; puis nous y avons acquis un empire; sommes-nous prêts aujourd'hui à préserver notre commerce en liquidant notre empire, au cas où nous devrions choisir entre les deux? Ou bien notre domination politique est-elle devenue pour nous la question principale? S'il en est ainsi, le maintiendrons-nous par force sur des peuples dont l'âme se révolte contre elle? Le danger principal pour nous est que nous n'appliquons que nos esprits à ces importantes questions, tandis que l'esprit des Orientaux évolue si rapidement qu'il nous reste bien peu de temps pour nous décider. Malgré nos préoccupations intérieures et européennes, nous devons prêter une grande attention à ces problèmes d'Orient dans lequel nous avons des intérêts vitaux plus que tout autre peuple occidental. Car si les relations entre l'Occident et l'Orient deviennent plus mauvaises, c'est l'Empire britannique qui en supportera les conséquences.

(Arnold J. Toynbee : *Contemporary Review*, Juin 1923).

2. — Israël Zangwill.

Zangwill est un des romanciers anglais les plus intéressants de la génération présente. M. Borgese publie sur lui une étude d'ensemble.

Sa force consiste dans la représentation des Juifs avec un réalisme assez peu sentimental pour frôler le cynisme et pour produire néanmoins des effets d'émotion auxquels aucun anti-sémite, s'il reste trace d'humanité dans son cœur ne peut résister. Lorsqu'il lit le *Marchand de Venise*, il n'a certes rien à objecter à la vérité du caractère de Shylock et il accepte ce mélange de sacré et de profane, d'orthodoxie doctrinaire et de désir cruel, il confirme par son expérience personnelle de Ghetto la dureté de l'usurier saignant la livre de chair et le double soupir du père : « Ma fille, mes ducats ! » En général, il accepte sans murmurer les anecdotes proverbiales que les chrétiens ont mises au compte du peuple sans roi ni royaume, dont il connaît d'ailleurs les sources hébraïques, rien n'étant moins flatteur pour les Juifs à certains points de vue que l'histoire d'Esaïe et celle de Joseph. Mais l'art et le sentiment de Zangwill commencent justement là : au point où finit le récit de l'ironiste chrétien et de l'auto-ironiste juif qui trouve plaisir à s'humilier devant soi-même et devant ses ennemis. Zangwill ne discute pas les accusations portées contre ses coreligionnaires, il ne fait pas de l'apologétique nationaliste; il admet simplement la vérité de fait, mais, en l'exaltant, il en donne le sens...

Qu'y a-t-il, selon l'esprit de ce poète, au-dessus des vices du peuple hébreux écrits par lui avec une sévérité égale à celle des antisémites, raillés avec une franchise qui n'est pas indigne de Henri Heine? Il y a l'intelligence du peuple juif, son indomptable effort réaliste, la vigueur mentale et morale de la « race qui courut toujours aux points extrêmes, race qui ayant toujours été la première dans la foi, était aussi la première dans le scepticisme, la plus perspicace à pénétrer le cœur vide des choses ». Et au-dessus des intelligence qu'il y a-t-il? Le désespoir hébraïque. Et au-dessus de ce désespoir? La divine espérance, la pensée ineffaçable de la Sainte Trinité, jamais reniée même dans le suicide.

Cette quadruple échelle explique l'ampleur des fonds architecturaux et sentimentaux sur lesquels Zangwill peint, explique la grandeur de ce que, pour nous entendu, nous pourrons appeler son humorisme. Le *Roi des Schnorrers* (c'est-à-dire des loqueteux) nous en offre un exemple de grand style. En quelques chapitres, le poète dessine et colorie le ghetto londonien du XVIII^e^ siècle, les maisons des riches, les marchés le théâtre, la synagogue. Mais au-dessous de toutes les choses et de tous les personnages, se dresse la gigantesque figure de Manassé Bueno Burgilai da Costa, fastueux, loqueteux, magnifique mendiant, paria ch valeresque, noble imposteur. Il vit d'aumônes, mais il les reçoit d'un air menaçant et il entre dans les maisons des riches « comme s'il avait un mandat de perquisition ». Une fois il entre chez Grobstock, trésorier de la synagogue, et réussit à passer devant lui après l'avoir chargé de poisson acheté avec l'argent qu'il lui a extorqué. Une autre fois, mariant sa belle-fille à un rusé mendiant juif allemand, il étonne la synagogue en promettant aux pauvres des donations si considérables que le premier millionnaire de la communauté n'aurait pas osé les promettre. Le jour suivant, il va de maison en maison et il réunit les livres sterling qu'il a promises. Sa force est dans l'intelligence sophistique, dans la cynique

précision avec laquelle il connaît le cœur des hommes. Il n'y a pas de mots dont il ne connaisse le double sens, pas de vers du Talmud qu'il ne sache retourner à son profit, même sur le travail, dogme de tout bon juif, il a des opinions particulières. « Une fois que vous aurez commencé à travailler, dit-il à son futur gendre, quand vous arrêterez-vous?... Mendier est l'occupation régulière de toute l'année. Toute autre chose peut venir à manquer.. Comment un homme peut-il permettre que l'avenir de sa fille repose sur une base aussi incertaine que le travail? » L'enfant prodigue de *Chad Gadye* accepterait, lui aussi, cette sagesse.

Le procédé narratif rappelle certains récits espagnols de picaros et d'aventuriers, mais comme avec plus de force, avec un ton plus sombre. Le rire est à la fois mélancolique et agressif. Le personnage s'avance hors du fond sombre comme un de ces portraits puissants du XVII[e] siècle qui font oublier leur auteur.

(G. A. Borgesa : *Corriere della Sera*, 5 juin 1923).

IV. — Le Saint-Siège

L'encyclique du Pape a ramené l'attention sur les rapports du Saint-Siège et de l'Italie. Dans la Contemporary Review, *M. Gordon George examine la question romaine et les débuts du règne de Pie XI.*

On peut dire que les relations actuelles du Saint-Siège et de la nation italienne rappellent le projet de Gioberti, l'auteur du *Primato* publié dans les premières années du *Risorgimento*. Gioberti espérait unir l'Italie en une fédération sous la présidence du Pape. Ce projet rencontra une forte opposition chez les jésuites qui craignaient qu'il menaçât la position du pape vis-à-vis des autres pays. Cependant, son enthousiasme pour la Papauté, gloire particulière de l'Italie, lui a donné une grande place parmi les autorités actuelles de l'Eglise et de l'Etat. L'étude sur Gioberti qui a été publiée l'an dernier à Florence par M. Anzilotti, aussi opportune qu'excellente a ramené fortement l'attention sur l'œuvre du catholique patriote. Le patriotisme de Gioberti avait une grande hauteur. Gioberti répudiait ce patriotisme « néfaste et étroit » qu'il identifiait avec la France, qui cherche ses propres avantages au détriment des autres patriotismes qui « répugne aux instincts et aux devoirs des hommes et empoisonne ceux du citoyen... Pour lui, le *Risorgimento* italien s'identifiait à l'approfondissement et à l'élargissement de la vie spirituelle. La puissance de l'Italie sur les autres pays était son influence spirituelle et morale. « Elle ne méprise pas les autres nations, écrit-il dans son *Primato*, elle n'agit pas contre leurs intérêts, mais elle leur apporte des avantages infinis, car d'une part, elle laisse intacte leur indépendance légale, et, d'autre part, elle étend jusqu'à elles ces appuis d'où dépendent leur force et leur sécurité... »

Un idéalisme politique de cet ordre fait appel aux instincts généraux, des Italiens: il existe aussi une analogie d'ordre pratique, qu'ils reconnaissent également comme indispensables, pour la solution des difficultés qui les séparent de l'Eglise. La République de Saint Marin jouit d'une indépendance reconnue à l'intérieur des territoires italiens. Ce qui est possible pour Saint-Marin pourrait ne pas être impossible pour le Vatican. D'un Président du Conseil qui a donné

l'ordre de placer le crucifix dans toute école nationale, ce que l'Eglise considère comme un fait de la plus grande importance, on peut s'attendre à un effort pour arriver à la conclusion d'un concordat avoué...

Suit un résumé de l'Encyclique.

Par ses paroles sur le pouvoir de l'Eglise et sur le rôle qui lui revient dans le rétablissement de la paix, le pape indique le projet le plus précis qui est contenu dans l'encyclique. Il n'y a pas encore fixé la date à laquelle il compte rouvrir le concile du Vatican de 1870, mais bien qu'il ne fasse pas ouvertement entrer ce projet dans son programme, l'assemblée des évêques qu'il projette pour l'année prochaine ne sera pas d'une nature très différente. Cette assemblée aurait pour but d'apporter un remède approprié aux ruines qui ont suivi la convulsion de la société humaine.

Telles sont les intentions que Pie XI espère réaliser au cours de son règne. Un peu plus d'un an s'est écoulé depuis son couronnement. Son premier acte a été de paraître au balcon de Saint-Pierre pour bénir Rome et le monde. Il a déjà fait une profonde impression non seulement par sa sainteté personnelle, sa culture cosmopolite, l'intérêt qu'il porte aux sports, ses grandes connaissances, mais surtout par la force de son caractère, de sa foi. A côté de sa « sollicitudo hominum ecclesianum » dont il parle, son énergie s'est employée largement à aider les malheureux dans l'Europe orientale, spécialement en Russie. Et il n'est pas douteux qu'il pensait à la Russie lorsqu'il parlait de son espoir confiant en la réunion de la chrétienté .

Son règne a commencé sous les auspices les plus encourageants pour la réussite de ses espoirs. Le fait le plus frappant fut le congrès eucharistique du mois de mars dernier. Le jour de la procession du Saint-Sacrement, les immenses places de Rome et ses larges rues étaient emplies de pèlerins et de Romains, sur le passage de la procession. Rome a une longue expérience des triomphes, mais jamais on n'avait vu le long de ses rues, procession plus vaste et plus émouvante. Les spectateurs y assistaient, par centaines de mille, mais on n'observa que foi et respect. Il semblait, écrit le Pape, que Dieu était à nouveau descendu parmi les hommes. Non moins remarquable fut l'acclamation formidable qui salua le Pape chaque fois qu'il apparut. Il faut s'assurer de son influence sur les catholiques et sur l'Italie. Ceci semble présager que son œuvre sera appréciée au delà des frontières de son pays et de son royaume spirituel.

(R. E. Gordon George : *Contemporary Review*, Juin 1923).

V. — Italie

1. — Les relations italo-yougoslaves.

A propos d'un livre posthume de Leonida Bissolati, M. Gaetano Salvemini rappelle la lutte qui, depuis 1914, s'est poursuivie en Italie entre ennemis des Yougoslaves et les idéalistes, partisans d'une entente. M. Salvemini est aujourd'hui le porte-parole des idéalistes.

Ces idées n'ont pas eu de chance. Le traité de Rapallo lui-même, dans lequel elles se sont réalisées n'a été signé qu'après six ans de luttes qui avaient empri-

sonné les âmes; et il a été accepté par le plus grand nombre en Italie et en Yougoslavie, comme un armistice né sous de mauvais auspices dans une heure de défaite et de lassitude, non dans l'esprit avec lequel Bissolati l'avait proposé : c'est-à-dire comme un premier pas vers une intime collaboration générale.

Leonida Bissolati était trop en dehors de la réalité pour nos politiciens « réalistes ». Ceux-là vraiment ont vu clair. Avant la guerre, ils démontraient comme deux et deux font quatre qu'on ne pouvait sérieusement penser à une guerre entre l'Allemagne et l'Angleterre. S'entendre avec les Etats balkaniques? ils n'y pensèrent jamais. Cavour y avait pensé autrefois lorsque les Etats balkaniques étaient plus faibles, mais la tradition s'était perdue. Pour l'heure de la crise, nos réalistes attendaient du gouvernement autrichien une « rectification de frontières » amicale, après quoi l'Italie aurait marché à côté des Empires centraux contre l'Alliance franco-russe, l'Angleterre restant neutre.

Lorsque, la guerre ayant éclaté, l'Autriche ne voulut pas entendre parler de rectification de frontières, tandis que l'Angleterre entrait en campagne, nos réalistes se tournèrent contre l'Autriche. Mais avec ce sens profond de la réalité dont ils étaient si fiers et qui leur donnait tant de pitié pour les illusions de Bissolatti, ils s'imaginèrent pouvoir finir la guerre en quelques mois, avec un seul milliard de lires emprunté à l'Angleterre. Et ils continuèrent à espérer que la maison d'Autriche céderait par force plus qu'elle n'avait voulu céder de bon gré, après que ses ennemies d'un jour seraient redevenues ses amies de toujours. Donc, pas de compromis italo-slave, mais un compromis italo-autrichien...

Ainsi nos réalistes étaient amenés à se heurter contre la politique de la France et de l'Angleterre, à mesure que la marche diplomatique et militaire de la guerre conduirait les alliés vers le programme du démembrement de l'Autriche et de l'unification yougoslave. En entrant en guerre, ils avaient condamné l'Autriche à mort; mais en faisant la guerre aux Slaves plutôt qu'à l'Autriche, ils offraient à l'Autriche un terrain favorable pour mobiliser les Slaves contre l'Italie et prolonger la guerre bien au delà... du milliard. Enfin l'intervention de l'Amérique fit pencher la balance. Et on arriva au Congrès de la paix. La lutte diplomatique, restée latente pendant la guerre, devint soudain lutte ouverte : la France, l'Angleterre, les Etats-Unis étaient favorables aux Slaves; l'Italie barricadée dans l'hôtel Edouard-VII, isolée du monde, disant non, pendant que tout le monde disait oui.

Et lorsque les difficultés crevèrent les yeux, on ne faisait pas tomber la responsabilité sur ceux qui avaient conduit le pays dans ce roncier, mais sur ceux qui avaient vu le danger à temps et avaient inutilement insisté pour qu'il fût évité.

(G. Salvemini : *Secolo*, 5 Juin 1923).

C. — Renato Serra.

Renato Serra était une des figures les plus délicates de la jeune génération italienne. Il opposait une critique libre à la critique solide mais parfois pesante de Croce. Il a été tué à la guerre. M. Pancrazi donne sur lui une étude de subtile analyse.

Serra fut un maître dans l'analyse de la langue et du style : il sut indiquer chez chaque écrivain sa façon particulière de « regarder les choses » « sa manière de les dépeindre ». C'était le moment le plus personnel, la vraie passion de sa critique.

Il y apportait, certes, un goût littéraire précis, exercé dans la fréquentation des classiques antiques et modernes; mais Serra, cependant n'était pas le « lettré » même au sens favorable du mot. Du lettré traditionnel, il n'avait ni la tension constante, ni la décision, ni le contour précis, dur à l'occasion, ni le besoin de conclure et de définir. Il y avait en lui un trop-plein d'intelligence. De là une délicatesse un peu ironique, toute humaine et toute moderne qui lui faisait préférer les formes indirectes du jugement : détours, allusions, parfois un bref éclat réservé à ceux qui pouvaient comprendre. Tous ne comprenaient pas. Ce que tous ont reconnu, c'est la perfection, la délicatesse des analyses...

L'impression d'indéfini et d'incertain que donne la critique de Serra n'est souvent qu'un effet de style. Si les chapitres du volume : *La lettere* semblent dans l'ensemble, un peu flottants, un peu irrésolus, essayez d'isoler chaque écrivain dans la phrase et dans la période qui le concerne; et vous verrez que cette heure d'indécision s'évanouit... Souvent lorsque le critique semble ne pas conclure, cette non-conclusion est déjà un jugement. On pourrait répéter cette remarque à propos des accusations d'hédonisme, de complaisance, pour le verbe, le style ou les sonorités des écrivains et des poètes. Souvent, ce n'est qu'une apparence. Serra remontait de là au jugement entier porté sur l'écrivain et même sur l'homme. Mais il remontait sans qu'on s'en aperçût et comme par des voies intérieures et secrètes. Au bon moment, le critique savait définir la moralité d'un auteur en parlant d'une de ses strophes. De l'analyse du vers de Pascoli, il passa comme par déductive, à la personnalité du poète. Et, pour citer le volume récemment publié, dans le chapitre sur Kipling, qui est certainement le plus beau de tous, Serra réussit à reconstruire la figure de l'écrivain par des exemples de style et des citations traduites ou en racontant des nouvelles et des romans. Le critique sait tirer tout ce qu'on peut tirer de la parole de ses écrivains. Il refuse de se substituer à eux par des constructions, des prétentions ou des tableaux lui appartenant. Il les laisse parler; et ce n'est qu'en examinant la manière de leur *dire* qu'il veut en découvrir le *pourquoi*.

Mais lorsque, pour définir une sorte de critique, on a parlé d'analyse « de style » on n'a encore rien dit. La seule chose qui importe est l'âme des critiques dans cette analyse. Ame de juriste, de grammairien? Ou âme de reconstructeur, de moraliste, de poète? Dans ce livre, dans les pages où Serra parle du style de d'Annunzio, ne parle-t-il pas aussi, et entièrement, du poète et même de l'homme?

« Voilà ce qu'est le dannunzisme du style. Une qualité de ce style est la perfection. L'autre est l'ennui, la satiété, le dégoût injuste. Comment la beauté peut-elle ennuyer ? Tel est le point essentiel du problème dannunzien : une perfection qui sonne faux. Et pourquoi cette sensation de faux doit-elle pénétrer dans toute cette œuvre ? Pourquoi cette nature de D'Annunzio, si intensément réalisée, n'a-t-elle jamais ce goût de réalité qui est si doux à trouver chez les grands écrivains? Pourquoi ses créatures, si impitoyablement fouillées et représentées dans tous les plis et toutes les rides de leur visage n'ont-elles pas la forme d'une chose solide? Sa prose est bien plus riche et plus expressive que celle de Carducci, ses rimes sont au moins aussi sûres, nobles et pleines de sonorités que celles de l'Arioste, son rythme est aussi pur que celui de Boccace, mais sans dureté. Pourquoi l'intelligence de tant de personnes dit-elle que cela est ou que cela semble être « tandis que le cœur le nie ?... »

Quelquefois Serra n'arrivait pas jusqu'au jugement; ou bien il ne donnait pas toutes les raisons de sa critique pour de plus intimes raisons : pour ce trop-plein

d'intelligence dont nous avons parlé, pour la négative qui naît toujours d'un jugement... Ce besoin dialectique de ne pas se prononcer ou plutôt de se prononcer tout à la fois dans les deux sens contraires, pour que la lecture reçoive une impression moyenne lui appartenant, à défaut d'un jugement du critique ce jeu donnait à sa prose cet air de parler et de se dédire, de faire et de défaire qui donnait parfois des sons d'ennui.

Et qu'était-ce donc que cet ennui intime de Serra?.. Il faut croire qu'en lui ce mal était profond, qu'il touchait aux racines de la vie et non seulement au goût de la littérature. Il affleurait souvent dans sa critique, car c'était sa façon de s'exprimer. Littérature, poésie signifiaient pour lui raison, morale de la vie. Mais même devant les jugements de la pensée abstraite, devant les cas concrets de la vie, cette attitude se répétait. Elle était inhérente à l'homme. Dans la première étude de ce livre, nous voyons Serra qui s'efforce plusieurs fois d'exposer la morale kantienne, l'accord de l'acte particulier avec l'absolu. Et sa pensée plusieurs fois accepte et refuse. Il s'agit simplement, en somme, d'un exposé. Mais à Serra manquent cette netteté de ligne, cette décision expansive qu'aurait trouvée le plus médiocre des disciples de Croce. Et même dans cette œuvre qui est en quelque sorte son testament, l'*Examen de conscience d'un lettré* devant la guerre, ce vice intime reparaît. Mais, cette fois, il s'exprime librement et trouve un accent lyrique nouveau. L'amour, le paysage de son pays, l'inutile grandeur de l'histoire qui passe sans y laisser de trace, et cette tristesse du lettré qui répugne à l'action et pourtant le vent; la guerre vaine et nécessaire, expansive tragique et dernière de toute la vie des hommes, dans cette œuvre qui, pudiquement indiquée par allusions, plus qu'il ne dit, qui semble échapper aux yeux, les images, les sentiments, les jugements s'accordent en une mélancolie qui nous touche. Serra accepta librement l'action. « Je suis content, aujourd'hui », Mais il semble qu'avant de tomber sur le Bagora, il ait voulu exprimer le secret de son renoncement, qui était peut-être le secret et le renoncement romantique : « *Par délicatesse j'ai perdu ma vie* ».

(Pietro Pancrazi : *Secolo*, 31 mai 1923)

3. — Un nouveau livre sur Lucrèce Borgia.

M. Zino Zihi examine une étude sur les Borgia publiée récemment à Madrid par M. de Villa-Ferrutia. Cette étude redresse de nombreuses erreurs. Elle établit notamment que César Borgia était le fils aîné du pape Alexandre VI et non le cadet comme on l'avait cru jusqu'ici. Elle jette un jour nouveau sur une des pages les plus intéressantes de l'histoire italienne.

La date de la naissance de César demeure fixée à l'année 1474 : l'historien des papes, Pastor a déclaré à l'auteur qu'il l'acceptait et reconnaissait César pour l'aîné des deux frères... En ce qui concerne l'assassinat du duc de Gandia, Villa-Ferrutia se montre enclin à accueillir l'opinion du fratricide, nié par Pastor et par Luzio qui attribuent cet acte aux Orsini... Il nie au contraire l'inceste de Lucrèce, atroce calomnie lancée par Giovanni Sforza, son premier mari pour se venger du divorce... L'infant romain Giovanni, reconnu par deux bulles de 1501, d'abord comme fils de César, puis comme fils du Pape, est probablement le fils de

Lucrèce, fruit d'un péché de jeunesse commis avec Pedro Calderin (Peroto) premier camérier de Sa Sainteté, qui paya cruellement son aventure d'amour avec la fille du Pape. Il fut noyé dans le Tibre, écrit Burckardt : *cecidit in Tiberie male libenter*; égorgé par César aux pieds même d'Alexandre qui eut ses habits et son visage inondés de sang s'il faut en croire Capello, l'historien de Venise et l'Espagnol Oviedo.

Villa-Ferrutia résume ainsi son jugement sur Lucrèce:elle n'était pas ici pour figurer comme une sainte sur les autels, ni comme une héroïne créatrice et inspiratrice d'actions magnifiques. Ce fut une femme pareille à beaucoup d'autres qui eut grande envie de s'amuser, aima à la folie les bijoux, les robes, les bals et les plaisirs de toute sorte; elle ne fut certes pas insensible à l'amour; l'amour fut même son occupation favorite; elle fut loin de se contenter de l'amour platonique. Au fond, une bonne fille, peut-être, qui eut le malheur d'être mal élevée et qui eut le malheur d'avoir sous les yeux les mauvais exemples de son temps et surtout de sa propre famille.

Lucrèce n'était que la femme amoureuse, possédant un irrésistible charme naturel, comme la définit délicieusement d'une seule phrase la marquise de Cortone, quand elle dit qu'elle avait *une dolce ciera*, un doux visage; très douce en effet par le sourire et la parole, blanche et blonde, couverte de parures magnifiques, joyeuse de caractère. Elle resta toujours ainsi; et il faut rejeter la division naïve de sa vie en période romaine et période ferraraine comme si au moment où elle passait des rives du Tibre aux rives du Pô, se fût opéré en elle le miracle du chemin de Damas et qu'elle eût été convertie de courtisane en sainte. Une pareille histoire est exclue par ses relations avec Bembo dont nous restent comme document les lettres jointes à une blonde mèche de cheveux qui sont conservées à l'*Ambrosienna*, par son *pudico adulterio* mieux connu aujourd'hui grâce à la correspondance exhumée par Luigio. La vérité semble plutôt être celle-ci : A Rome elle était soumise aux caprices de sa famille, à Ferrare elle dut contenir ses propres caprices dans les limites de l'honnêteté et de la prudence qui lui étaient imposées par un mari jaloux et par une âme hypocrite.

M. Zino Zini se demande pourquoi l'histoire des Borgia excite encore aujourd'hui une curiosité si passionnée.

Les Borgia sont dans l'histoire quelque chose de plus que l'exaspération de la simonie et du népotisme, bien plus que le dernier degré de la corruption papale. Ils marquent un moment essentiel dans la transformation de la plus grande institution de l'histoire européenne. La tendance de toute puissance temporelle à se fixer en système dynastique pousse le papauté sous Alexandre VI à réaliser une sorte d'équivalent catholique du califat musulman. Au moyen-âge, sous la pression prédominante de l'intérêt spirituel, la Papauté a résisté victorieusement à cette tendance et s'est dirigée plutôt vers la théocratie. Mais, à l'approche des temps nouveaux, sous l'influence de la renaissance païenne, dans la splendeur croissante de sa propre mondanité, elle courut un péril bien plus grave. Placée à un tournant de l'histoire, elle menaça de se transformer en un type équivoque de principat sultanesque. Tel est le caractère de l'arrivée des Borgia dans l'histoire papale de Rome. Vrai fils de l'Espagne ils portent avec eux l'hérédité hybride de leur terre: ils transplantent sur les bords du Tibre un système politico-sacerdotal qui, éclos sur les rives du Tigre et de l'Oronte, s'était acclimaté à Cordoue et à Grenade. Leur Vatican a un peu l'air d'un sérail; c'est un morceau de l'Orient musulman, une cour arabe à laquelle rien ne manque : harem, luxe et luxure,

sang et poison, violences et voluptés méridionales mêlées, superstitions et crimes. Intrus et usurpateurs les Borgia sont comme étrangers à la renaissance italienne et représentent une terrible parenthèse historique. La tentative monstrueuse par laquelle ils violentent la tradition pontificale, accélère par réaction la réforme de l'Eglise. Entre Savonarole et Luther il ne s'écoule pas vingt ans. Et si on a pu dire que le sac de Rome fut la vengeance de Némésis, c'est l'Espagne elle-même qui a racheté tant de fautes. Son âme à deux aspects avait fourni le poison; elle apporta l'antidote. Ce ne fut pas comme disent certains écrivains, ce saint François si décoloré qui sortit de la sombre famille des Borgia, mais un étonnant athlète de la foi catholique : Ignace de Loyola.

(Zino Zini : *Stampa*, 2 juin 1923).

VI. — Roumanie

La Grande Roumanie.

Nombre de livres, de brochures et de revues s'occupent en Allemagne de la Roumanie. L'auteur de l'article analysé ci-dessous cite en particulier l'ouvrage de Kjellén : Die politische Probleme des Weltkrieges (*8e édition, Berlin, 1918*). *Mais sa documentation comporte une foule de dissertations rédigées en allemand par des Roumains.*

La Grande Roumanie doit sa naissance à l'Entente, qui a voulu la récompenser de l'aide militaire qu'elle lui avait apportée dans la guerre. Abstraction faite de quelques infimes minorités étrangères sur ses frontières, elle constitue au point de vue ethnique une unité conforme au principe des nationalités et d'une homogénéité presque parfaite. Mais l'incorporation de territoires qui appartenaient à de vieux Etats d'un développement économique fort avancé, fait de la Roumanie un corps hétérogène, où se manifestent des forces centrifuges. Le problème essentiel de la Roumanie est donc de parvenir à l'unité économique en mettant un terme aux luttes économiques entre diverses régions et en amenant celles-ci au même point de développement. De sa solution dépend l'avenir de la Roumanie dans l'économie mondiale. Mais actuellement des tendances, des courants, se dessinent, qui permettent de donner de la Roumanie politique, sociale et économique une image d'ensemble.

Plus que chez tout autre peuple, le passé est extraordinairement vivant en Roumanie, grâce à une tradition populaire nationale passionnée. Ce passé n'est point formé par les actions de grandes personnalités historiques, mais par la résistance opiniâtre à la poussée de nations étrangères plus puissantes, dans une petite guerre perpétuelle, et sans pourcela que le peuple eût clairement conscience de sa nationalité. Cette conscience apparut en 1821 avec le renversement de la domination des Phanariotes, et plus nettement encore en 1859, lors de la réunion des deux principautés de Moldavie et de Valachie.

Quant à la question de l'origine de la population roumaine, elle reste très obscure. Les savants roumains et leurs disciples, de même que les Français, veulent que les Roumains descendent directement de colons romains; mais en réalité c'est

l'influence allemande qui a fait de ce pays ce qu'il était en 1914, avec un roi de souche allemande. Indépendant de la Porte, il avait bien perdu la Bessarabie, mais gagné la Dobroudja, il était pour la production des céréales le quatrième pays du monde et le second en Europe.

Mais en même temps que les capitaux allemands pénétraient en Roumanie, l'influence spécifique de la civilisation française qui s'exerçait depuis la fin du XVIII^e^ siècle, augmentait en force et en étendue, et contribuait à fortifier la conscience nationale. Et si l'allemand était la langue des relations commerciales, de l'industrie et en grande partie de la science, le français était celle des salons, de l'art et de la littérature.

Ici en note, l'auteur cite le cas de M. Jorga qui aurait écrit son histoire de l'empire ottoman en allemand, sous prétexte que la langue allemande donne accès à des connaissances scientifiques dans tous les domaines, ce qui n'est pas le fait dans une autre langue: — mais qui, depuis la guerre aurait renié l'Allemagne pour la sœur aînée et la noble protectrice de ses débuts ».

L'Europe s'était vite accoutumée à voir dans la Roumanie florissante la « Belgique de l'Orient ». Mais il y avait à côté des hommes éminents intellectuellement et moralement de la société roumaine une foule d'ambitieux arrivistes, et les poètes et écrivains de ce peuple intelligent et bien doué au point de vue artistique esquissaient dans leurs œuvres l'image réaliste des défauts internes et du vide de la vie sociale. L'Etat ne parvenait pas à la paix. Deux questions étaient au premier plan de l'intérêt public : *la question agraire* restée sans solution malgré les révoltes paysannes de 1907 et *la question nationale* qui provoquait des heurts de plus en plus rudes à l'extérieur.

Les terres appartenaient à une aristocratie de gros propriétaires dont les fermiers et les intermédiaire exploitaient la classe paysanne, c'est-à-dire 80 % de la population totale, et la réduisait à la misère. D'autre part la population roumaine se répandait au delà des frontières de l'Etat à l'Ouest, au Nord et à l'Est et était ainsi répartie entre la Russie, l'Autriche et la Hongrie. Or c'était de Hongrie et de Bessarabie que venaient les plaintes les plus vives contre les efforts violents de dénationalisation des gouvernements, qui n'avaient pour effet que de surexciter la force vitale de la Roumanie. En Hongrie et en Bukovine vivaient en chiffres ronds 3 millions 250.000 Roumains, en Bessarabie, un million, c'est-à-dire, ensemble 40 % de la population roumaine. Une telle situation ne pouvait durer.

Alors survint la guerre. Jusqu'en 1915 la Roumanie garda la neutralité. Par suite du double caractère des *irredente* roumaines, deux possibilités s'offraient d'intervention dans la guerre : soit aux côtés des puissances centrales avec la Bessarabie comme but de guerre, soit aux côtés de l'Entente avec la Transylvanie. Elle était attirée ici par le grand nombre des frères de race et les riches forces de production, là par les terres fertiles et l'agrandissement de la côte maritime.

Carp voulait l'alliance avec les puissances centrales, mais ne cachait pas qu'au cas où elles l'emporteraient, la question de Bessarabie devrait être ultérieurement résolue. Mais les adversaires de l'Allemagne avec Take Jonesco, Bratianu, etc. soutenus par l'instinct populaire hostile à l'Autriche-Hongrie, imposèrent leur point de vue. Enfin la défection russe permit de résoudre immédiatement la question nationale.

La Roumanie passa de 131.000 kil. carrés avec 7.350.000 habitants, à 300.000 kil. carrés avec 18 millions d'habitants. C'était une augmentation de 130 % pour

le territoire, de 150 % pour la population. Ces simples chiffres prouvent qu'il ne s'agit pas seulement d'un remaniement, mais de la création d'un nouvel Etat. Nous avons là un exemple classique d'arrondissement d'un Etat, puisqu'à cette augmentation de 130 % ne correspond qu'un allongement de frontières de 46 %. Or ces frontières sont dans la proportion de 65 % naturelles, c'est-à-dire formées par la mer, des fleuves ou des lignes de démarcation morphologiques : des Portes de Fer à l'origine de la frontière de Dobroudja, la côte et le Dniester. Purement politiques sont la « ligne Clemenceau » à l'Ouest, la frontière polonaise et ukrainienne et la frontière de la Dobroudja de la côte au Danube. Et ces trois fragments des frontières roumaines peuvent être la source des difficultés extérieures :

1° Problème roumano-hongrois[1]. Les territoires contestés contiendraient, selon les statistiques hongroises de 1910, 50 % de Roumains 33.6 % de Magyars, 10 % d'Allemands — et d'après les statistiques roumaines de 1922 : 57 % de Roumains, 26 % de Magyars et 10 % d'Allemands. Mais le problème revêt un tout autre caractère dès que du nombre des Magyars on défalque les Szekler, Magyars qui vivent en îlot isolé à l'Est de la Transilvanie, au nombre d'environ un million, car, dès que l'on admet le principe des nationalités, il ne peut plus être question du rattachement de ces Szekler à la Hongrie. Ainsi le problème des frontières roumano-hongroise se trouve éliminé et il ne subsiste que celui des minorités.

2° La question de la frontière roumano-ruthène est plus simple. Ici encore des Ruthènes ont pénétré en Bukovine et dans le Nord de la Bessarabie : ils sont même en majorité relative en Bukovine, occupent en Bessarabie le second rang. Mais le sort de la population ruthène revendiquée par la Pologne à l'Ukraine, n'étant pas encore décidé, la solution du problème roumano-ruthène est provisoirement sans importance.

3° La question de la Dobroudja. — La Roumanie annexa la Dobroudja en deux fois : en 1878 au congrès de Berlin et en 1913 après la guerre balkanique. La région est peuplée surtout de Roumains, mais aussi de Bulgares dans la partie méridionale.

Somme toute il ne s'agit dans ces trois *irredenie* que de remaniements nécessaires sans doute, mais relativement minimes. Au point de vue militaire, l'annexion de la Transylvanie rend la défense aisée, mais nécessite des troupes plus nombreuses. Il est vrai que la frontière orientale plus favorable constitue une compensation.

Quant à sa situation politique, la Roumanie voit dans une certaine mesure sa cohésion diminuée par les Carpathes, dont les hautes forêts entre la Vieille-Roumanie et la Transylvanie ont des populations extrêmement clairsemées et ne sont traversées que par quatre voies ferrées (la quatrième établie en 1922 entre Borgo et Dorna Vatra). La Bessarabie, hinterland naturel de Jassy à l'Est, se rattache aisément à la Grande-Roumanie et est même reliée naturellement à la Moldavie. Alors que le Dniester est une ligne de séparation, le Prouth est un élément de liaison. Enfin le rattachement géographique de la Bukovine ne présente aucun obstacle.

Les difficultés surgissent plutôt au sujet de l'intégration des habitants des nouveaux territoires dans l'Etat roumain, qui, selon les idées régnant dans les cercles oligarchiques, considère trop souvent ces pays rattachés comme des provin-

1. Cf. *Zeitschrift für Politike* (1922, fasc. 4 du 12e volume), étude de Gerhard Kutzscher sur ces divers problèmes

ces conquises qu'il s'agit d'assimiler, et non de traiter en égales de la vieille Roumanie. C'est que les partis roumains ne se forment pas autour d'un programme, mais autour d'une personnalité à laquelle leur existence est liée. D'où une organisation instable, et parfois un changement total du personnel administratif à chaque changement de gouvernement. Et, par suite, un manque de continuité dans la conduite de l'Etat à l'égard de la Bukovine et de la Transylvanie accoutumées à une régime politique plus ordonné.

Les principaux partis de la Roumanie actuelle sont:

1. *le parti libéral*, dont le chef Ion C. Bratianu est au pouvoir; c'est le parti des capitalistes et de la bourgeoisie des villes. Elle dispose de plusieurs grandes banques et d'un grand nombre d'entreprises industrielles. Elle manque de sens politique à l'égard de la classe paysanne et des minorités ethniques, qu'elle veut ignorer;

2. *le parti conservateur* est celui de Marghiloman et d'Arion; il n'existe plus guère que de nom, car son chef à perdu tout importance politique, ainsi que ses partisans, les gros propriétaires, depuis la réforme agraire radicale de 1920.

3. *le parti national* dont les chefs, Maniu et Vaida-Voivod, étaient déjà dans l'ancienne Hongrie les fidèles champions d'une politique nationale roumaine. C'est aussi le seul parti, qui pour avoir longtemps vécu avec les Saxons de Transylvanie et représenté une minorité ethnique dans l'Etat hongrois, ait le sens du problème des minorités. C'est à lui que sont dues les résolutions de Karbsburg[1] en décembre 1918, qui servirent de base au libre rattachement de la Transylvanie à la Roumanie.

4. *le parti populaire* (*Partitul poporului*), fondé sur la popularité et la gloire militaire du général Averescu, mais qui, depuis décembre 1921, a cessé d'exister. Les vestiges du *parti conservateur-démocrate* de Take Jonesco se rallièrent après la mort de son chef 1922 au parti national, qui s'est depuis lors étendu également sur la Bukovine et la Bessarabie, et qui pourrait dans un avenir prochain prendre la direction du gouvernement. Incontestablement il possède les hommes les plus capables de Roumanie, de même que la base morale la plus solide. Pour le moment il se tient éloigné des débats parlementaires et se réfugie dans l'obstruction.

5. Enfin le *parti paysan* (*partitul Zunareste*) qui existe depuis 1918 et qui a eu son origine en Bessarabie. Son fondateur et chef est Michalache, ses autres chefs sont le professeur Stere, connu pour sa germanophilie, et Pan Halippa. Les Zaranistes sont dans leur programme agraire plus radicaux que les autres partis.

Le problème des Allemands de Roumanie n'a rien à voir avec celui des frontières : les éléments germaniques reconnaissent le nouvel Etat dont ils font partie ; ils revendiquent seulement l'égalité de droits et le respect de leur nationalité. Au nombre de 8 ou 900.000 (5 % de la population totale), ils sont répartis en groupements plus ou moins compacts dans toutes les parties de la Roumanie. Par leur rattachement à celle-ci, ils ont échappé à la dénationalisation dont ils étaient menacés. Mais des protestations véhémentes se font de nouveau entendre depuis le 1er septembre 1922, date d'un décret ministériel introduisant le roumain comme langue obligatoire dans les écoles des minorités. Et, sous la conduite de Rudolf Brandsch, champion du germanisme dans l'ancienne Hongrie, de l'évêque Teutsch, qui est à la tête de l'église évangélique de Roumanie, de

1. Alba Julia (*N. du T.*).

M. Hans Otto Roth, président du parti allemand au Parlement, de Lutz Korodi, ancien secrétaire d'Etat, la nation allemande de la Grande Roumanie peut attendre avec confiance les événements. Le savant roumain Jorga a également pris la défense de la culture germanique, et des représentants allemands ont participé au congrès de la Ligue de culture roumaine (6-8 mai 1922). Mais il faut craindre que le parti libéral qui ne doit sa majorité qu'à des abus électoraux et à des illégalités, ne tienne qu'insuffisamment compte dans la constitution en préparation des droits de minorités.

VII. — Russie

1. — La note anglaise à propos du procès des évêques.

Cette note, assure M. Mac Cullogh dans la Nineteenth Century, *a produit une grande impression dans l'Europe orientale. L'art et [illegible] par un [illegible] du procès.*

Les notes que je possède sur ce procès sont très volumineuses. J'en viens maintenant au seul rayon de lumière qui soit apparu alors, car je ne peux nommer autrement la protestation officielle faite par l'Angleterre contre la sentence de mort de Mgr Butkievich, et le mouvement d'opinion soulevé par ce procès. Bien des gens en Angleterre pensent que toute cette agitation a des origines purement journalistiques. Il n'en est pas ainsi. Tous les correspondants étrangers à Moscou furent baillonnés. Aucune dépêche non censurée n'arriva aux journaux anglais avant le 6 avril et l'Angleterre avait envoyé sa protestation une semaine plus tôt. Bien peu de gens ont une idée de l'effet que produisit ce message en Russie, en Pologne, dans les Etats baltes, chez les orthodoxes; chez les catholiques romains, chez les luthériens, même chez les Juifs et les musulmans. Il y eut des manifestations enthousiastes devant la Légation britannique de Varsovie, les premières manifestations de ce genre qui aient eu lieu depuis la résurrection de la Pologne. Cette protestation était une note claire parmi le bavardage universel. Ce n'est pas à la presse que nous la devons, mais à M. Hogson, représentant de l'Angleterre à Moscou. M. Hogson ne me montre naturellement aucune de ses dépêches, mais je peux les imaginer d'après le résultat qu'elles produisirent à Downing Street et d'après ce que je sais du caractère de M. Hogson. Ces dépêches doivent avoir donné un exposé clair et impartial des faits du procès; grâce à cet exposé le gouvernement anglais a été amené à agir et la Presse à exprimer son opinion. Mais le Gouvernement n'aurait pas agi, la Presse n'aurait pas organisé une agitation si le peuple ne s'était pas indigné. Et cette honnête indignation est à mon avis, la plus forte manifestation que nous ayons vue en Angleterre depuis la fin de la guerre. C'est aussi l'arrêt de mort du bolchevisme. Si vous voulez discuter avec les bolchevistes sur les exportations et les importations, sur les usines et le pétrole etc... et la cruauté de Marie Tudor et d'Elisabeth d'un côté, de Lenine et de Duzhinsky de l'autre, vous perdez votre temps. Il faut porter la question sur un plan plus élevé et les bolcheviks ne seront pas plus capables de vous suivre que Satan d'entrer au ciel.

Ma seule objection à la note de lord Curzon est qu'elle place la religion au sixième rang au lieu de la mettre au premier. Il y a des gens qui disent : « C'est se mêler des affaires intérieures d'un pays étranger » mais depuis bien longtemps c'est un devoir d'intervenir dans les affaires intérieures des pays étrangers. Nous sommes intervenus dans la Turquie d'Abdul-Hamid et le Gouvernement des soviets est une bien plus grande menace pour la civilisation que le gouvernement d'Abdul-Hamid. De plus, le maintien de notre mission à Moscou est pour nous une affaire intérieure. Nous avons rendu le plus grand service au gouvernement des soviets en lui envoyant cette mission et il ne nous a montré que la plus grossière ingratitude. Litvinov peut assurer dans sa note que nous sommes mal informés sur la source des subsides des communistes de l'Inde, mais il n'a aucun contrôle sur les extrémistes rouges qui l'entraînent avec eux, comme un chien enragé traîne sa queue. Il ne sait rien de ce que les extrémistes font. Jamais les attaques contre l'Angleterre n'ont été plus amères et plus persistantes dans les journaux et dans les discours des bolcheviks que pendant le temps où notre mission a résidé à Moscou. Cependant, l'Amérique qui avait refusé dédaigneusement d'envoyer une mission, était traitée avec la plus grande courtoisie.

A un Anglais qui se demandait s'il fallait envoyer en Russie des capitaux anglais, un des chefs bolcheviks répondit : « Vous autres capitalistes, vous prêteriez votre argent au diable, s'il vous donnait 15 % d'intérêt ».

En somme, ils nous traitent comme de sordides boutiquiers qui acceptent toutes les insultes, tous les coups, à condition de faire de gros profits. Cette question nous touche donc de très près. Elle touche notre honneur national.

(Francis Mac Cullegh : *Nineteenth Century*, juin 1923)

2. — Le Christianisme russe dans la littérature.

« Pour juger des choses de Russie, dit le penseur catholique Max Scheler dans l'introduction à son étude sur le « Christianisme oriental et occidental » (Leipzig 1923 *Der neue Geist-Verlag*, il est beaucoup plus important de se faire une idée claire du sentiment chrétien russe et de ses formidables manifestations dans le culte et l'organisation ecclésiastique que de connaître les mouvements spirituels les plus récents. Et en effet le christianisme, partie intégrante de la vie spirituelle russe, exerce une profonde influence sur les formes les plus diverses, qu'elles soient religieuses ou non de la pensée slave. C'est ainsi que l'aristocrati russe s'explique par le christianisme russe auquel elle doit non seulement son existence mais aussi sa forme originale. Aujourd'hui encore, si paradoxal que cela puisse sembler, la prépondérance du bolchevisme ne saurait se comprendre qu'en connexion avec le christianisme russe.

Mais toute la littérature occidentale, et surtout la littérature allemande qui cherche à faire connaître l'âme russe, n'offre pas la même importance au point de vue de l'intelligence du sentiment chrétien en Russie, car sans compter que toute cette littérature ne saurait remplacer l'observation directe du dogme, du culte et de l'organisation, elle ne laisse apparaître son objet que sous une forme trop souvent personnelle ou caricaturale. Le christianisme des grandes personnalités n'est pas toujours, en effet, le christianisme typique du peuple russe. Dos-

toïewski et Tolstoï ne sont pas les représentants ni les peintres naïfs de l'âme populaire : Même, tout d'abord, il est nécessaire d'éliminer chez ces deux forts écrivains les tendances particulières de leur tempérament, avant d'essayer de dégager ce qu'il y a en eux de typique. C'est ainsi que Scheler note que Dostoïewski, si riche en traits de psychologie religieuse, ne donne pourtant pas une image exacte de l'église orthodoxe. Celle-ci n'est en effet pour Dostoïewski qu'un compromis entre l'orthodoxie russe et le nationalisme occidental. Elle suppose un peuple dont la personnalité synthétique se révèle dans le « Christ russe », alors que ce peuple au contraire n'existe pas en réalité et que c'est bien plutôt la figure du Christ qui fait un peuple des divers peuples de Russie. C'est du reste ce qu'écrit J. W. Kirejewski, dans un de ses essais : « le peuple russe s'est de tout temps senti comme un organisme vivant, non pas tant par suite de l'unité de langue que par suite d'une certaine solidarité dans sa conception du monde, qui provient d'une foi commune et de son abandon à l'église ».

Naturellement cette constatation ne diminue en rien la valeur originale du christianisme de Dostoïewski, mais elle tend seulement à nous mettre en garde contre une fausse interprétation du type qui se dégage bien souvent de la sombre trame des œuvres de ce poète : par exemple dans le grand discours de Pouchkine, dans les sermons du Starets Sostima, ainsi que dans ceux du saint dont les paroles semblent jaillir de la bouche même du Christ. Il en est ainsi également chez Tolstoï. Ses écrits prophétiques, comme le fait remarquer Nötzel dans « Tolstoï et nous », perdent de leur importance relativement au problème que nous étudions ici en comparaison de ses œuvres de création purement artistique et surtout en comparaison de sa vie même. C'est ce qui fait précisément la valeur extraordinaire de cette littérature de mémoires qui a pris naissance autour de Tolstoï (Dm. Umanski et Maxim Gorki).

Chez Mereschowski qui a semé à travers l'Europe occidentale tant d'idées personnelles sur le christianisme russe, il est encore plus malaisé de discerner ce qu'il y a d'authentiquement russe. Mereschowski est avant tout critique et esthète et son « nouveau christianisme » n'a pas été sans provoquer de vives discussions dans son propre pays.

Pour la connaissance du christianisme populaire en Russie, les œuvres de N. S. Liesskow constituent une source de renseignement d'une valeur vraiment particulière. Cet écrivain que les Russes mettent au nombre de leurs plus grands conteurs, doit son succès et son importance à ce qu'il sut entrer en contact intime avec toutes les classes du peuple russe et cela grâce à ces longs voyages, à des années de travail et grâce aussi à ce don qui lui était spécial de voir beaucoup de choses et de rendre fidèlement tout ce qu'il voyait. Tout le peuple russe, paysan, ouvrier, artisan, pope, moine, petit bourgeois, employé, pèlerin, ermite, membre de secte, vagabond, bohémien, tatare, cosaque. Et tout ce peuple si nombreux, si varié ne parle qu'une langue, sa langue ne subit qu'une destinée. Là encore prédomine l'élément religieux. Mais ces personnages n'enseignent et ne prêchent point. Ils vivent simplement leur vie religieuse, chacun à sa façon. Et c'est précisément cette vie inconsciente, si près de la nature qui nous fait connaître le type du chrétien russe dans tout son relief[1].

[1]. Ici un passage consacré à quelques récits de Liesskow parus dans le recueil « Le Christ Russe », par Elinsberg (préface de Hermann Keyserling) et séparément une traduction de Nötzel, slavisant réputé, enfin dans l'œuvre complète du poète; ainsi que le récit de Tourguénief : La relique vivante.

Max Scheler a suivi une voie toute différente. Il part de l'observation déjà faite par A. v. Harnack, que l'église orthodoxe n'est pas autre chose que le « troisième siècle pétrifié ». (das erstarrte dritte Jahrhundert). Il montre comment le monde spirituel de l'hellénisme vieilli de cette époque, c'est-à-dire l'orientation théologique vers Dieu et vers le bien suprême, est la seule force qui puisse détacher les hommes des réalités de ce monde. Il en est de même de la musique des peuples orientaux qui n'a guère dépassé les derniers siècles de l'antiquité, tandis que la musique occidentale a suivi dès le début de nouvelles directions.

Dans le domaine religieux, l'Orient n'a même pas pu, comme le prouve Scheler, admettre le principe fondamental qui se trouve exprimé dans l'Evangile de S. Mathieu (22.), et suivant lequel l'Occident a pu entreprendre la mise en œuvre de la réalité terrestre, tandis que l'Orient s'est peu à peu détourné du monde pour un idéal de vie conventuelle et d'ascétisme.

Par cette orientation primitive de l'âme slave, Scheler explique le caractère spécial de la piété orthodoxe russe, qui veut que l'état de péché du monde ne fasse qu'un avec son caractère éphémère : ce qui n'est pas éternel, est nécessairement voué au péché. D'où il s'ensuit que l'incarnation de Dieu promettant la vie éternelle après la mort et la délivrance du péché, est d'une valeur mystique beaucoup plus importante que la mort volontaire du Sauveur sur la croix, détruisant le péché et permettant de vivre une vie terrestre exempte de souillure. La vie tout entière n'est qu'un mal nécessaire, où rien ne peut conduire au bonheur, si ce n'est le renoncement au monde, le don à Dieu l'ascétisme (auquel l'amour du prochain lui-même se subordonne), l'humilité et le sacrifice total, la soumission ! C'est bien en effet ce que vis-à-vis de toute puissance terrestre implique une telle manière de voir. Et de fait, la puissance n'est-elle pas en elle-même un luxe mauvais? Ne plaint-on pas avec une sainte ironie quiconque est obligé de régner. « Pauvre cher homme, comme Dieu t'a durement éprouvé en te contraignant à régner sur moi, et par suite à participer plus que moi au mal de ce monde ». Voici comment Scheler caractérise si justement l'âme russe. Et c'est de la même façon qu'il interprète le culte et les institutions de l'église grecque, l'absorption de l'individu par une communauté qui n'est pas une communauté d'action mais une communauté de souffrance.

D'après Bruno Prohaska.
(*Osterreichische Rundschau*, Mai 1923).

3. La propagande des Soviets en Asie.

Les bolcheviks essaient de soulever les Asiatiques contre les Européens en se servant tour à tour des tendances communistes et des tendances nationalistes.

L'Empire arabe, renommé pour sa force et pour sa civilisation, s'étendait au x^e^ siècle, de Cathay à Cadix. Au XIII^e^ siècle, cette civilisation musulmane tomba devant les « hideuses invasions » des Mongols et elle ne retrouva jamais son prestige intellectuel; aujourd'hui, c'est la foi du Turc qui semble attaquée par les éléments de désintégration d'abord lancés par le parti jeune-turc, sous l'influence des Loges du Grand-Orient et maintenant soutenus et stimulés par la Russie des Soviets. Le nouvel esprit turc, l'esprit du léninisme est l'esprit qui creuse

des tombes françaises en Cilicie et des tombes anglaises à Smyrne; qui torture un archevêque, qui inspire les actions de la Tcheka dans la Russie des Soviets. C'est un esprit qui menace la civilisation du monde occidental à l'extérieur par une pression de l'Asie soviétique, à l'intérieur par la propagande incessante des soviets, soutenue par des envois d'argent. Le Proche Orient a été capturé par les « Nouveaux Turcs », par la propagande exercée par les soviets dans les rangs de l'armée grecque où des soldats tuèrent leurs officiers et se révoltèrent en criant *Zelo Lenine* ! (Vive Lénine) aussi bien que par la pénétration sovieto-kemaliste dans la population turque.

Les projets léninistes pour la « pénétration pacifique » de l'Inde et de l'Asie centrale ont été exposés, à la fin de novembre dans la circulaire secrète n° 647/5 adressée à la délégation communiste allemande. Cette circulaire secrète annonce aux délégués allemands que « l'ouverture de la Chambre de Commerce orientale peut amener à réalisation nos projets sur l'Asie centrale et sur l'Inde... puisque l'autorité des soviets pourrait ainsi menacer l'Angleterre ». C'est Napoléon qui a annoncé à l'Europe de son temps que, « même si une nation était bâtie de granit, les théories des économistes suffiraient à la réduire en poudre ».

En décembre, on annonça que Lénine avait décidé de convoquer un congrès international des unions syndicales orientales qui devrait se tenir à Moscou, aux premiers jours de 1923. Des invitations furent envoyées aux unions syndicales de l'Inde, de la Chine, du Japon, de la Corée et des Indes néerlandaises. Au début de 1923, on annonça que le gouvernement des soviets « citadelle de l'armée mondiale du Prolétariat » avait offert à la Chine une alliance définitive contre « les desseins militaristes du Japon et d'autres pays capitalistes ». Le 11 janvier, la Chambre de Commerce d'Orient dont le plan était contenu dans la circulaire secrète n° 647/5 de novembre 1922, tenait à Moscou sa première réunion. Des fonctionnaires des soviets et des représentants des plus importants syndicats et trusts des soviets rencontrèrent des commerçants venus de Turquie, d'Afghanistan, de Boukhara, de Khive, de Mongolie et de Perse. A la fin de janvier, l'influence de Lenine était assez puissante en Mandchourie pour créer dans ce pays une situation assez proche de l'anarchie. En février, Lénine fit tomber le ministère anti-communiste de Perse; le même mois, Moscou était relié à l'Asie centrale par un service d'aéroplanes organisé par un syndicat allemand. En avril on annonça qu'une nouvelle conférence communiste aurait lieu à Sydney. Des délégués de tous les pays du Pacifique devaient y rencontrer huit délégués de la Troisième Internationale probablement conduits par Radek. Deux mois après, le 17 avril, le parti communiste russe tint un congrès au cours duquel Zinovief déclara que la base de la politique étrangère des soviets était « la coordination de son activité avec l'Orient qui se réveille et les pays qui sont sous la domination de l'Entente ». Radek lui-même rappela en guise d'avertissement que « la Russie des soviets est une puissance asiatique aussi bien qu'européenne » et qu'une nouvelle tempête menace l'Europe. Le drame mondial de 1923 se jouera sous les sinistres rayons de l'Etoile rouge qui se lève à l'Orient.

(G. M. Godden, *Fortnightly Review*, juin 1923).

VIII. — Turquie

Un voyageur anglais M. Edward J. Bing donne au Current History *de mai des notes sur la situation actuelle des femmes en Turquie.*

Vous devez connaître, lui dit une dame turque les restrictions auxquelles nous sommes encore soumises. Vous serez sans doute surpris d'apprendre que nous ne sommes pas les pauvres petits oiseaux en cage que les Occidentaux imaginent. Il est vrai que nous devons être chez nous après le coucher du soleil. Nous ne pouvons entrer dans un restaurant ni dans un café. Nous ne pouvons aller au théâtre sauf à des matinées qui sont données exclusivement pour les femmes. La gymnastique forme maintenant une partie du programme de nos écoles, mais on ne peut dire encore que la Turquie moyenne fasse des sports...

Notre éducation cependant a subi une réforme complète et l'émancipation de la femme turque a lieu par énormes bonds.

M. Bing reçoit ensuite les déclarations d'une féministe notoire, la poétesse Niguar Henoun.

L'instruction des femmes a subi de grandes réformes. La dernière génération ignorait la plupart des connaissances occidentales et l'instruction religieuse formait la partie principale de l'éducation. Aujourd'hui, nous avons un grand nombre d'écoles pour femmes, organisées entièrement sur le modèle occidental. A Constantinople et dans les plus grandes villes turques, il y a des écoles primaires et supérieures pour les jeunes filles. Outre les programmes ordinaires des écoles européennes, le français est obligatoire et un grand nombre de ces institutions enseignent l'anglais et l'allemand. Nous avons aussi des écoles de préparation pour les institutrices et des écoles techniques pour les jeunes filles qui désirent avoir une profession. Une école d'art pour femmes, qui existait il y a quelques années, a été récemment réorganisée et élargie. Une section spéciale pour étudiantes a été ajoutée à l'Université de Constantinople et des centaines de jeunes filles turques suivent les cours de pédagogie, d'hygiène, d'histoire, de sociologie et d'économie politique. Plusieurs centaines de jeunes filles ont été envoyées en Europe par le Gouvernement pour y faire des études générales et pour faire des recherches spéciales dans les écoles et les universités d'Occident.

Un événement sans précédent dans l'histoire de la femme turque aura lieu cette année. La Société nationale pour la science et l'éducation a organisé des conférences qui auront lieu tous les soirs pendant le mois du Ramazan et où les hommes et les femmes pourront s'asseoir côte à côte dans le public. Un grand nombre de femmes, — j'en serai — feront des conférences...

Pour la situation sociale et la liberté de la femme, vous comprenez qu'elles se développeront naturellement avec leur éducation. Nous avons trois publications périodiques pour les femmes: le *Kadinlar Duniassi* ou monde des femmes, un hebdomadaire très lu, le plus important... En 1921, la directrice de ce journal prit part à un vol en avion. Le départ eut lieu devant des milliers d'assistants et il était intéressant de savoir ce qu'ils feraient devant un acte aussi audacieux. Au lieu de lapider la femme, ils l'acclamèrent et le gouvernement décida que son portrait serait exposé au musée militaire.

La femme turque a commencé aussi à pénétrer dans les services publics. Le ministère des Postes et Télégraphes a été le premier à prendre des femmes, non

parce qu'on avait besoin d'elles, mais parce que le gouvernement voulait faire un pas vers la reconnaissance officielle du nouveau statut de la femme. Pendant la guerre, le besoin d'employés s'accrut de jour en jour : aujourd'hui le gouvernement, les services municipaux et d'importants services privés emploient des femmes qui parfois remplissent des fonctions importantes.

Nous nous occupons beaucoup aussi d'art, de musique, de littérature, d'œuvres sociales et de charité. J'écris des poèmes lyriques. Halidé Edile Hanowan est connue comme l'auteur de plusieurs romans charmants reproduisant la vie turque. Nous avons beaucoup de femmes journalistes, écrivains ou artistes. La musique est la passion des Turques cultivées et le chevalier de Hegyei, un grand pianiste qui est élève de Franz Liszt a de nombreux élèves, notamment plusieurs princesses de la famille impériale.

(Edward J. Bing : *Current history*, mai 1923).

IX. — Canada

M. Kennedy examine la situation du Canada vis-à-vis de l'Empire britannique. Les Canadiens français demandent que le Canada garde la plus grande indépendance et puisse même refuser d'entrer dans une guerre décidée par le gouvernement de Londres.

Récemment une résolution hautement doctrinaire fut apportée à la Chambre des Communes par le major C. G. Power, soldat distingué de race irlandaise: elle déclarait que le Canada ne saurait être obligé à participer aux guerres de l'Empire britannique sans assentiment du Parlement. Les journaux imprimés en anglais indiquèrent que cette résolution n'avait aucun sens et que toute participation active exige des sanctions parlementaires. La presse franco-canadienne cependant prend une attitude exactement opposée. Elle demande que cette résolution entre dans le corps des lois du pays. L'*Action catholique* insiste particulièrement sur ce point ; elle établit que cette résolution est particulièrement opportune à l'heure où la Conférence impériale va être réunie et que son seul défaut est de n'aller pas assez loin. Elle demande qu'il soit publiquement déclaré que les représentants du Canada à la conférence impériale ne pourront pas engager le Canada sans approbation particulière du Parlement et que toute décision prise Londres devra recevoir l'approbation de la Chambre des Communes canadienne avant de prendre place officiellement dans la vie active. Cette demande est spécialement liée à la défense impériale. Le lien du sang est un dangereux prétexte en temps de guerre. Et qu'arriverait-il, demande la presse franco-canadienne si l'Angleterre et la France entraient en guerre l'une contre l'autre? L'*Action catholique* déclare que le lien impérial n'exige pas l'abdication en faveur des intérêts canadiens. Le Franco-Canadien considère sa place essentielle dans la fédération canadienne ; il imagine la situation au cas où une guerre éclaterait entre l'Angleterre et la France ; il veut avoir l'assurance que dans ce cas il pourrait agir selon son intérêt et non suivant les ordres de l'un ou de l'autre des groupes ethniques qui forment son peuple.

Le gouvernement canadien actuel est fortement soutenu par le Canada français et il serait surprenant que le Canada soit favorable à toute suggestion amenant à une politique commune de défense. M. King pourrait bien céder au sentiment franco-canadien favorable à la liberté générale d'action, au cours des négociations de traité. Il est significatif que son plénipotentiaire soit l'un des plus brillants Franco-Canadien. Le désir de l'autonomie canadienne, si particulier au Canada français ne signifie pas manque de loyalisme envers l'Empire, bien loin de là ; il signifie que les Franco-Canadiens désirent que le Canada soit libre de se développer suivant des directives canadiennes et libre de toutes les difficultés qui sont celles de l'Angleterre dans les affaires européennes. M. King ne peut nullement négliger cette partie de l'opinion canadienne. On peut donc s'attendre à une conférence impériale vraiment intéressante et vraiment difficile.

(W. P. M. Kennedy : *Contemporary Review*, Juin 1923).

X. — Etats-Unis

Le Ku Klux Klan, organisation politique secrète qui a pris un grand développement dans ces dernières années fait régner la terreur dans certains Etats du Sud. Souvent, les adversaires du Ku Klux Klan sont enlevés par des hommes masqués et amenés dans les bois. Là suivant la décision du Ku Klux, ils sont fouettés ou bien dépouillés de leurs vêtements, enduits de goudron, puis roulés dans la plume. On les renvoie chez eux dans une tenue assez semblable à celle du Papagino de Mozart, certains ont été mis à mort.

Le Ku Klux Klan s'est développé surtout dans les communes où l'éducation est rudimentaire, où la vie sociale est rude et primitive. Ces communes sont nombreuses dans les Etats méridionaux de Floride, de Géorgie, de Louisiane, du Texas, de l'Oklahoma, de l'Arkansas. Ceci n'est pas une attaque contre la race qui habite ces contrées. La vérité est que... le Sud ne s'est pas encore complètement relevé depuis la guerre de Sécession. C'est seulement au cours de cette génération que les écoles du Sud se sont mises au niveau des écoles du Nord. De grandes régions ont été bien près de la misère, ont souffert durement d'un système de fermage grotesque, trop vaste ; la vie sociale autrefois florissante, a dégénéré. D'autres régions, particulièrement les régions pétrolières sont dans un état de prospérité encore barbare. Il se peut que ce soit là une époque de transition et que le développement des industries, le progrès des connaissances agricoles, l'influence des capitaux venus du Nord et d'autres agents humains ou naturels puissent modifier la situation, mais, actuellement, des multitudes sont laissées à leurs propres moyens et ne reçoivent pas les bienfaits de la civilisation. Chez ces gens certaines traditions des pionniers, bonnes ou mauvaises sont encore florissantes. Les hommes portent des fusils et sont prêts à en faire usage. La femme a encore un rang inférieur à celui de l'homme. Elle est protégée et, naturellement, exploitée. La religion et la morale ne sont pas une formalité du dimanche, mais une sérieuse préoccupation de chaque jour. Ceci ne signifie pas que le rural du Sud se conduise mieux que la moyenne des êtres humains, mais qu'il est porté à

considérer la vie sous un angle moral et que, suivant le mot de Holland Thompson les « concepts éthiques » ont pour lui plus d'importance que la loi.

Le Ku Klux Klan lui apporte ce qui peut passer pour un concept éthique. Il a ramassé des idées vagues sur la femme, le foyer, Dieu, l'américanisme, la suprématie anglo-saxonne et il les a traduites en phrases grandiloquentes. Il a donné à la pauvreté spirituelle du sot et à la bigoterie du bigot une justification morale.

D'ailleurs le Sud de 1920 et 1921, où le Ku Klux Klan a fait ses plus grands progrès, n'était pas le Sud normal. Il y avait eu la guerre mondiale et les troubles qui s'étaient produits partout dans les esprits: il y avait eu des bruits de révolution et de contre-révolution: il y avait eu un déluge de propagande. Enfin la race nègre du Sud avait été amenée à combattre en France pour la démocratie et on lui avait laissé croire que sa situation aux Etats Unis serait améliorée. Lorsque les troupes nègres commencèrent à revenir de France, un malaise courut parmi les noirs... Les nègres, de leur côté avaient fait des réflexions sur la démocratie et ils étaient peu disposés à se soumettre joyeusement à toutes les conditions qu'ils avaient acceptées avant la guerre. 1919 avait été une année d'émeutes et chaque émeute était accompagnée de cent troubles de moindre importance, de mille petites crises qui n'étaient arrêtées que par d'heureux hasards et par le bon sens des membres des deux races.

La situation des races contribuait à un état d'esprit favorable au Ku-Kluxisme et cependant elle ne contribua guère à la carrière du Ku Klux. Le Klan se modéra pour des raisons variées. Il comprit notamment que le Sud souffrirait au point de vue économique si les ouvriers nègres étaient poussés en grand nombre vers le Nord; il sentit qu'il était peu avantageux d'entreprendre une croisade générale contre les nègres. Plusieurs membres du Ku Klux se livrèrent bien alors à des attentats contre les nègres, et en 1921, on peut signaler un plus grand nombre de lynchages dans les districts où le Ku Klux était fort, mais la plus grande partie restait hostile à une activité régulière du Klan.

Le développement du Ku Klux dans *le Nord et dans le Sud, mais surtout dans le Sud puritain a eu aussi des causes religieuses.*

Le pays avait été profondément troublé au point de vue religieux par la guerre et par ses conséquences. On crut en général que les innovations religieuses et économiques étaient liées et qu'elles étaient associées à des influences étrangères indésirables. L'évolution, le bolchevisme, l'athéisme et l'immortalité furent mis sur le même plan. Les hommes essayèrent de retourner à ce qu'ils appelaient, à tort ou à raison, la foi de leurs pères. Et le Ku Klux arrivant sur ce terrain fertile leur offrit sous une forme convenable ce qui pouvait passer pour la foi de leurs pères. Ils rattachèrent le Ku Klux à tous les héros de la nation, sans excepter Washington, Lincoln et le rationaliste Franklin.

XI. — Amérique Latine

1. — La situation politique au Venezuela.

Dans le numéro de mai du Current History, *un journaliste de la Nouvelle-Orléans, M. Grandpierre prétendait que le despotisme était nécessaire aux républiques de l'Amérique du Sud. Un avocat du Venezuela, M. Rafaël Brugual Lopez proteste contre de pareilles assertions* (Current History *de juin*). *Il y voit un indice des visées « paternalistes » des Etats-Unis sur l'Amérique latine. Il fait un triste tableau de l'état du Venezuela sous le despotisme du président actuel Juan Vicente Gomez.*

Les Venezueliens se divisent aujourd'hui en trois classes : les esclaves qui sont dans l'armée, occupent des postes dans les ministères, les légations, le consulat ou qui jouissent d'autres sinécures; les stoïques qui restent dans le pays attendant l'heure de se révolter, les exilés qui ont échappé aux griffes de Gomez et ont accepté l'exil et l'ostracisme afin de préserver leur honneur et leur fierté et de maintenir le drapeau du Venezuela. Sur 50.000 Venezueliens proscrits, on trouve à peine une demi-douzaine d'ambitieux égoïstes, de politiciens professionnels...

La tragédie du Venzeuela compte bien des sombres chapitres dont quelques-uns seulement peuvent être résumés.

M. Eloy Escobar Llamozas, membre de la meilleure société de Caracas, âgé de 25 ans, était avisé par son médecin qu'il serait mauvais pour lui de passer l'hiver à New-York; le médecin lui conseillait le chaud climat de son pays. Ce n'était pas un politicien : cependant il demanda à Gomez la permission de rentrer chez lui; Gomez accéda à sa requête. Il rentra donc. En descendant du train, à Caracas, il fut arraché aux bras des siens et jeté dans la prison Rotunda. Au bout d'une semaine il mourait. Sa sœur, Carmen, pleurant amèrement, leva en ma présence le voile qui couvrait le cadavre et je vis de mes propres yeux sur le corps du vieillard les marques des tortures auxquelles il avait été soumis.

De cette même prison sortirent les cadavres du distingué avocat Alfonso Ortega qui n'était pas un politicien et, qui avant de mourir, perdit la raison; du docteur Francisco Dominguez Acosta qui, lui non plus, n'était pas un politicien et qui subit le châtiment suprême pour avoir, à la fin de 1917, publié un article dans lequel il disait que le Venezuela ne devrait pas rester neutre, mais se joindre aux Alliés; de M. Giuseppi Monagas qui avait envoyé une carte de félicitations au docteur Acosta, du Poète Leopoldo Torres Alandero, qui avait les plus brillantes qualités, et de l'écrivain Pedro Manuel Ruiz, coupables tous les deux d'avoir organisé une manifestation populaire pro-alliées, et ceci à un moment où le peuple du Venezuela croyait au principe de la solidarité démocratique. De la Rotunda de Caracas sortirent en outre les cadavres de M. Americo Spinetti qui mourut de faim, du colonel Sotero Mojica qui fut battu jusqu'à la mort. Aucun n'était politicien, mais simple patriote.

Après douze ans de réclusion injuste, le général Zoile Vidal a perdu la raison : il est maintenant dans la maison de fous de Caracas. Le capitaine Luis Rafaël Agostini, pour s'être révolté contre l'usurpateur, a été tellement torturé que physiquement il n'est plus qu'une épave. Le malheureux suppliait Gomez de le

mettre à mort pour lui épargner de si terribles tortures. Gomez refusa. Don Ragulo Franquiez, un évêque, fut saisi par les assassins sur la côte d'Avile. Comme Jésus de Nazareth il fut flagellé et crucifié dans un cachot et, lorsque ses blessures s'infectèrent, on lui donna du poison et il mourut dans les convulsions. Chacun de ces martyrs d'Amérique porta aux pieds jusqu'à la mort des fers pesant 80 livres....

M. Bruzual-Lopez fait ensuite le tableau des déprédations du Président Gomez.

Tout cela est possible, d'abord parce qu'au Venezuela il n'y a pas d'armée nationale, mais seulement une horde de bandits armés. Campée au milieu de nos glorieux tombeaux et commandée par Gomez, en révolte lui-même contre les institutions nationales, jouissant de la sanction officielle de tous les gouvernements civilisés du monde qui l'ont reconnu; ensuite à cause de l'anarchie abominable et criminelle qui a régné et qui règne encore parmi les exilés. Le chef révolutionnaire ne désire pas avoir l'approbation de la nation; souvent il la redoute; il désire que sa révolution soit une révolution à l'ancienne mode, semblable à celle que faisait autrefois l'officier le plus obscur au nom d'une liberté qu'il ne comprenait ni ne pratiquait, envahissant le Capitole après une lutte militaire. Il souhaite pouvoir s'élever en exil à l'autorité suprême exercée au gouvernement par Gomez, avec la seule différence que Gomez possède et que le chef révolutionnaire désire seulement posséder. On peut facilement imaginer que les hommes qui refusent de vendre leur honneur à Gomez qui occupe actuellement le pouvoir, refuseront bien plus de le vendre à un chef révolutionnaire qui ne leur présente que des espoirs lointains. Comme Gomez, il ne veut que des subordonnés et des « amis », c'est-à-dire des esclaves. Il dit à ces pauvres gens : « Obéissez ».

(Raphaël Bruzual-Lopez : *Current History*, Juin 1923).

2. — Les droits d'auteur dans l'Amérique latine.

Les Etats de l'Amérique latine ne reconnaissent pas la propriété littéraire. De là vient la pauvreté de leur production, la création littéraire étant un luxe réservé aux riches.

L'intérêt des pays de l'Amérique latine est-il de maintenir un état de choses par lequel ils se condamnent à ne pas avoir d'autre littérature originale que celle que produisent ses capitalistes ou ses fonctionnaires dans leurs moments de loisir? Voilà la meilleure façon de poser le problème. Les peuples américains ont depuis longtemps l'habitude de vivre sans traités. Ils peuvent reproduire ce qu'ils veulent, traduire ce qui leur plaît sans payer de droits. Ils ont à leur disposition la littérature universelle, artistique, scientifique, religieuse, utilitaire. Le mouvement de ses éditions devrait être le premier de la terre puisqu'on s'est efforcé d'écarter les entraves qui gênent les pays européens et les Etats-Unis.

Cette liberté a-t-elle donné à l'Amérique latine une situation éminente dans le monde de l'édition? On sait que non. Bientôt l'Amérique latine ou plutôt ses hommes d'Etat devront se demander si le manque de traités est le meilleur moyen de propager la culture.

Il nous semble qu'il n'en est pas ainsi. Le manque de traités empêche le pro-

grès de l'édition dans l'Amérique latine. Il est vrai que toute maison d'édition peut reproduire un livre espagnol, mais on reproduit bien rarement nos livres, car l'éditeur reproducteur ne serait pas protégé contre un concurrent qui reproduirait l'œuvre à son tour. Actuellement, les maisons américaines doivent ne rien payer à l'auteur français ou anglais pour un roman à grand succès. Il leur suffit de payer le traducteur. Mais un concurrent peut reproduire la traduction sans payer aucun droit et vendre l'œuvre à meilleur marché.

(*Sol* : 19 mai 1923).

Edition Aérienne, 4, rue Tronchet. Paris *Le Gérant* : A. Bière.

Bordeaux, Imp. J. BIÈRE, 18-20, rue du Peugue

1923-1924 N° 2. — JUIN

LA VIE DES PEUPLES

DANS LES REVUES DE TOUTES LANGUES ET DE TOUS PAYS

Ce dépouillement mensuel des revues françaises et étrangères (suivi d'une table alphabétique par noms d'auteurs et par sujets) actuellement donné en supplément aux abonnés de la Revue fait dès maintenant l'objet d'abonnements séparés au prix de 30 francs par an, et est mis en vente par fascicule au prix de 3 francs. S'adresser 4, rue Tronchet, Paris (VIII^{e}).

grès de l'édition dans l'Amérique latine. Il est vrai que toute maison d'édition peut reproduire un livre espagnol, mais on reproduit bien rarement nos livres, car l'éditeur reproducteur ne serait pas protégé contre un concurrent qui reproduirait l'œuvre à son tour. Actuellement, les maisons américaines doivent ne rien payer à l'auteur français ou anglais pour un roman à grand succès. Il leur suffit de payer le traducteur. Mais un concurrent peut reproduire la traduction sans payer aucun droit et vendre l'œuvre à meilleur marché.

(*Sol* : 19 mai 1923).

Editior

1923-1924 N° 2. — JUIN

LA VIE DES PEUPLES

DANS LES REVUES DE TOUTES LANGUES ET DE TOUS PAYS

Copyright by Vie des Peuples
Tous droits de reproduction réservés

Pages

L'Action Nationale (*mai 1923*)

1055. Joseph Barthelemy. — *Une nouvelle vague d'assaut contre la démocratie politique.* [Contre le système parlementaire] 257–267
1056. Lieutenant-Colonel Reboul. — *La Sarre et la politique étrangère* 268–271
1057. L. Dugas. — *La religion de l'harmonie.* [A propos du livre de Louis Prat : *La religion de l'harmonie*] 272–276
1058. Daniel Zolla. — *Sophismes économiques. hausse des salaires et réduction des heures de travail* .. 277–279
1059. Henri Bachelin. — *Dondon Juan.* roman (III) 280–290
1060. Grégoire Alexinsky. — *La Russie à la veille de la Révolution.* [Extrait du nouvel ouvrage : *Du tsarisme au communisme* à paraître à la librairie Colin].

L'Aérophile (*1er-15 mars 1923*)

1061. Georges Blanchet. — *Louis Hirschauer* 65–66
1062. R. D. — *Le vol à voile. Le meeting de Biskra.* [25 janvier au 20 février] 67–69
1063. Lepère. — *Orientation à donner aux recherches et aux expériences aérodynamiques* 70–71
1064. I. T. — *Le concours espagnol d'avions militaires* 72–74
1065. R. D. — *L'avion biplace Lioré-Olivier*, type Le 08 74–76
1066. Trautwetter. — *Le monoplan Dornier. Komet type 1923. Le plus récent des avions commerciaux allemands* 77–78

(*1er-15 avril 1923*)

1067. Georges Blanchet. — *Joseph Thoret* 97–98
1068. I. T. — *La moto-aviette* 99–101
1069. Louis Bréguet et René Devillers. — *Note sur la détermination de l'indice d'essai statique des avions de transport déduit de l'action dynamique d'une houle aérienne* 102–106
1070. R. T. *Sarah Bernhardt aéronaute* 107–108
1071. Commandant Brocard. — *Les expériences de Biskra* 109–114

Pages

Biskra (*1er-15 mai 1923*)

1072. E. Peyriller. — *Le colonel de Goys.* 129–130
1073. A. Serph-Dumagnon. — *Le centenaire du physicien Charles* 131–133
1074. André Duvignac. — *Premier envol* [de Charles] 133
1075. R. I. — *Récit des deux premiers voyages aériens. Relation de Charles* 134–137
1076. R. D. — *L'avion de chasse monoplan Wibault* 3C1 138–141
1077. Georges Besançon. — *L'année aéronautique. 1922.* Rapport *présenté à l'Assemblée générale de l'Aéro-Club de France, du 28 avril 1923* ... 144–152

L'Afrique française (*mai 1923*)

1078. Camille Guy. — *Un programme de gouvernement* [rôle des gouverneurs Roume et Carde] 227–228
1079. Léon Rollin. — *L'Espagne au Maroc et la question de Tanger* 228–238
1080. Rober-Raynaud. — *La question de Tanger* ... 239
1081. J. Ladreit de Lacharrière. — *L'histoire de l'Afrique.* [A propos de la *vue générale de l'histoire d'Afrique* par Georges Hardy] 239–242
1082. R. Vadala. — *Malte et l'Afrique française* 242–244
1083. *** *Elisabethville* [Congo belge] 245–247
1084. *La politique coloniale de la France.* [discours de M. Albert Sarraut à Bruxelles] 247–255

L'Alsace française (*5 mai 1923*)

1085. Robert Delagrange. — *Une Alsacienne à Versailles, la baronne d'Oberkirch* [1782-1789] ... 409–414
1086. André Lichtenberger. — *Le quart d'heure de Nogi.* [A propos de la Ruhr] 414–415
1087. Jules Albert Jaeger. — *Le régime administratif de l'Alsace et de la Lorraine* 415–416
1088. A. Vialatte. — *Les jardins sauvages.* [Livre de nouvelles d'Henri Pourra] 416–417
1089. P. De Pardiellan. — *Comment deux officiers allemands furent trahis par les mirabelles françaises,* (septembre 1870) 417–421
1090. Georges Bergner. — *Quelques jours en Afrique du Nord VIII. La renommée du Maroc* 421–423
1091. Edmond Vermeil. — *L'unité allemande et l'occupation de la Ruhr* 423–424
1092. Emile Guérinon. — *Thors le Bossu,* roman ... 426–428

Pages

(*12 mai 1923*)

1093. James JAQUET. — *Mulhouse* 433–438
1094. Jules-Albert JAEGER. — *Pour régler l'affaire de la Ruhr : que pensez-vous de la solution de la Germania* 438–439
1095. Charles SCHMIDT. — *Au service de l'Allemagne.* [Alsacien au service de l'Allemagne pendant la guerre] 439–441
1096. G. B. — *Vies de peintres.* [A propos des livres de Georges Grappe, Fragonard et Renoir de François Fosca] 441–442
1097. Edmond VERMEIL. — *Le quatuor Capet à Strasbourg* 442–443
1098. Georges BERGNER. — *Quelques jours en Afrique du Nord. IX. La collaboration franco-marocaine* 445–447
1099. Edmond VERMEIL. — *Une critique allemande de la politique de M. Cuno.* [A propos de l'article de M. Quessel paru dans les *Sozialistische Monatshefte*] 447–448
1100. Maximilien HARDEN. — *Stinnes.* 448–450
1101. Marcel Edmond MAEGELEN. — *Un coup de main* [nouvelle] 451–542

(*19 mai 1923*)

1102. Jules-Albert JAEGER. — *Au joli pays de Touraine* 457–459
1103. Gustave COHEN. — *Maurice Lange* (1872-1923) 462
1104. A. LEBERT. — *A l'exposition du groupe de mai.* [exposition d'artistes alsaciens au Musée historique de Strasbourg] 462–464
1105. Lieutenant Colonel VELING. — *L'aventure des cavaliers de Schleithal* [pages d'histoire de 1876] 465–467
1106. William OUALID. — *L'avenir des expositions alsaciennes. V. Le débouché français* 467–471
1107. Edmond VERMEIL. — *L'occupation de la Ruhr et ses conséquences pour la politique intérieure de l'Allemagne* 472–474

(*26 mai 1923*)

1108. Sébastien CHARLÉTY. — *Un autographe de Pasteur.* [Lettre du 20 janvier 1851 pour demander des crédits de laboratoire] 481–484
1109. Marcel DUNAN. — *Pasteur et l'Autriche* 485–487
1110. Benjamin VALLOTTON. — *Le légionnaire Haber-*

		Pages
	thur. [Alsacien et ses campagnes au Maroc] . .	487–489
1111.	Jules-Albert JAEGER. — *Le rayonnement de l'Alsace*	489
1112.	Robert DELAGRANGE. — *La baronne d'Oberkirch à Versailles II* (suite)	490–492
1113.	Georges BERGNER. — *Quelques jours en Afrique du Nord. XI. Fez*	494–496
1114.	Edmond VERMEIL. — *La vérité sur le mouvement bavarois*	497–498

(2 juin 1923)

1115.	Alex. MILLERAND. — *Discours à Strasbourg* (29 mai 1923) *en l'honneur du centenaire de Pasteur et du docteur Pierre Bucher*	506–507
1116.	CHARLÉTY et A. HALLER. — *Discours pour l'inauguration du monument Pasteur et Réponse de M. A. Millerand*	508–513
1117.	BORREL et POINCARÉ. — *Discours de M. Borrel commissaire général de l'Exposition d Hygiène scientifique au Musée Pasteur et de M. Raymond Poincaré*	515–517
1118.	Raymond POINCARÉ. — *Hommage u docteur Pierre Bucher* 1869-1921 *fondateur de la Revue alsacienne illustrée*	518–520

The American Historical Review *(janvier 1923)*

1119.	Charles H. HASKINS. — *European History and American Scholarship* [L'Histoire européenne et l'érudition américaine]	215–227
1120.	Samuel F. BEMIS. — *The London Mission of Thomas Pinckney* (1762-1796) [La mission à Londre d Thom s Pinckney, le premier mi i r des Etats-Unis]	228–247
1121.	A. PRESNIAKOV. — *Historical Research in Russia during the Revolutionary crisis* [Les recherches historiques en Russie pendant la dernière crise révolutionnaire]	248–257
1122.	C. S. S. HIGHAM. — *The Accounts of a Colonial Governar's Agent in the Seventeenth Century* [Les rapports d'un agent d'un Gouverneur colonial au dix-septième siècle. Documents] . .	263–285
1123.	Mark JEFFERSON. — Compte rendu du livre de Lucien Febvre : *La terre et l'Evolution humaine* : Introduction géographique à l'Histoire .	291–293

Pages

(*avril 1923*)

1124. James W. Thompson. — *German Feudalism* [La Féodalité allemande. Son origine et son développement] 440–474

1125. Clarence E. Carker. — *The Significance of the Military office in America* (1763-1775) [La signification du Military office en Amérique de 1763 à 1775] 475–488

1126. Grace La Nate. — *Washington and the Potamac : Manuscriptes of the Minnesota Historical Society* 1769-1796 I. [Washington et la rivière Potamac ; publication de manuscrits de la Société historique du Minnesota] 496–519

American journal of archaeology (*janvier-mars 1923*)

1127. David M. Robinson. — *Etruscan campanian antefixes and other terracottas from Italy at the Johns Hopkins University* [Les « antefixes » étrusques et autres terres cuites d'Italie à l'Université John Hopkins] 1–22

1128. William Bell Dinsmoor. — *A note on the new bases at Athens* [Note sur les nouvelles colonnes dans le mur d'Athènes] 23–24

1129. Margaret C. Waites. — *The deities of the sacred axe* [Les divinités portant la hache sacrée en Grèce et Asie mineure] 25–56

Annales de Géographie (*15 mai 1923*)

1130. A. Cholley. — *Les débouchés de la vallée d'Annecy ; étude de morphologie fluvio-glaciaire* ... 193–209

1131. Fernand Evrard. — *Les grandes fermes entre Paris et la Beauce* [Les cultures, le bétail, les engrais] 210–225

1132. A. Demangeon. — *Les relations de l'Irlande avec la Grande-Bretagne* [L'Irlande avant les Anglais, la colonisation anglo-saxonne] 227–239

1133. A. Charton et J. Célérier. — *La région de l'Oued Rdom* [Maroc occidental] *de Petitjean à Moulay Idris et à Meknès* 240–252

1134. Emmanuel de Martonne. — *Une nouvelle carte des Alpes calcaires du Faucigny par Robert Perrel* 253–257

Pages

1135. P. Lemarec. — *Une petite ville alsacienne : Ribeauvillé par Raymond Régamey* 258–260
1136. P. Lemarec. — *La pêche aux huîtres portugaises à Fouras* 261–263
1137. M. Courtemanche. — *Le centre industriel de Creil* 263–265
1138. Camil e Guy. — *La mise en valeur des colonies francaises* [par Albert Sarraut] 265–271
1139. Augustin Bernard. — *La structure de l'Algérie* de E F. Gautier] 271–275
1140. Yves Chataigneau. — *La Macédoine et les Macédoniens* [par Edmond Bouchié de Belle] 275–278

Annales révolutionnaires (*janvier-février 1923*)

1141. Henri Sée.— *Les sociétés d'agricullure à la fin de l'ancien régime* 1–16
1142. Gustave Laurent.— *Etienne Lambert. ami de Saint-Just* 17–33
1143. Maurice Dommanget. — *Mazuel el l'hébertisme* [suite et fin] 34–50
1144. F. Uzureau. — *Une relation inédite de la fête de la Fédération par Charles Pierre-Augustin Boucher* (1742-1812) 51–55

Atene e Roma (*janvier-mars 1923*)

1145. Antonio Minto. — *Dionysos* 1–17
1146. Doro Levi. — *La psicologia dei personnaggi sofoclei e l'opportunita* [La psychologie des personnages de Sophocle] 18–46
1147. Ugo Enrico Paoli. — *Un accenno d Orazio alla flotta di Cleopatra* [Une allusion d'Horace Carm I. vo 23.24 à la Flotte de Cléopatre] 46–51
1148. Nicola Pirrone. — *A proposito dei carmi conviviali romani* [A propos des chants de festin à Rome, un texte de Valère Maxime] 51–54
1149. Mario Praz. — « *Iperione* » *di John Keats* [Traduction en vers italiens du premier livre de l'Hyperion de Keats] 54–63
1150. Enrico M. Fusco. — *Interpretazioni omeriche e sofoclei* [Poèmes en marge d'Homère et de Sophocle] 63–65
1151. P. E. Pavolini. — *L'épigramma greco* [L'épigramme grecque à propos du livre de Et ore Bignone] 65–68

Pages

1152. M. Lenchantin de Gubernatis.— *Attraverso la storia dell' estetica antica* [A travers l'histoire de l'esthétique antique de Augusto Rostagni] 69–71

Athenaeum. Studii periodici di letteratoria e Storia (*janv. 1923*)

1153. D. Arnaldo Foresti. — *Quando il Petrarca conobbe Terenzio e Plauto* [Quand Pétrarque connut les œuvres de Térence et de Plaute] 1–16

1154. Alessandro Michetti Castello. — *Di un nuovo documento a proposito del Sant Uffizio in Venezia* [Un nouveau document sur le saint Office de Venise en 1592] 17–31

1155. Henrica Malcovati. — *De gaetulico, groecorum epigrammatum scriptore* [Gaetulicos, auteur d' pigrammes grecques] 32–38

1156. R. Cantarella. — *Alcune questioni sulle Trachinie di Sofocle* [Questions sur les *Trachiniennes* de Sophocle, date de composition, rapprochements, etc.] 39–52

1157. Piera Comelli. — *Leopardi et Orazio* (Léopardi et Horace] 53–58

1158. Corrado Barbagallo.—*Un volume sbagliato sopra Orazio* [Un livre mauvais sur la poésie d'Horace à propos de l'ouvrage de G. Pasqualé] .. 59–68

(*avril 1923*)

1159. Agustino Copelli. — *A chi sia da attrabuire la lauda « Amor dolce senza pare »* [A qui attribuer le los Amor dolce senza pare, à Garzo plutôt qu'à Jaconone] 89–102

1160. Francesco Guglielmino. — *Ligdamo e Neera* [Les élégies de Tibulle] 103–113

1161. Catorina Zuretti. — *Alcuni sonetti da attribuire a C. I. Frugoni* [De quelques sonnets à attribuer à Frugoni] 114–130

1162. Henrica Malcovati. — *D. C. Asinii Pollionis cáminibus* 131–136

1163. R. Cantarella. — *Alcune questioni sulle Trachinie di Sofocle* [Les *Trachiniennes* de Sophocle suite de l'étude] 137–142

1164. Paolo Fabbri. — *L'Armonia fondamentale del verno latino* [L'Harmonie fondamentale du vers latin, à propos du livre de E. Cocchia] ... 143–145

Pages

1165. Piero Donnini. — *Le origini del romanzo greco* [Les origines du roman grec à propos du livre de B. Lavignini] 146–152

Atlantic Monthly (*avril 1923*)

1166. George Arliss. — *Realism an the Stage* (Le Réalisme au théâtre] 433–440
1167. W. R. Inge. — *Catholic Church and Anglo-Saxan Mind* [L'église catholique et l'esprit Anglo-Saxon] 440–449
1168. George Moore. — *M. Moore valks to Mr. Gasse* [Dialogue entre M. Moore et M. Gasse] 450–457
1169. H. H. Powers. — *A question for Christians* [Le rôle que joueraient les chrétiens dans une guerre future] 458–466
1170. A. Hegan Rice. — *Phœbe* [Nouvelle] 67–474
1171. George Villiers. — *A Group of Poemes* : [Poèmes] : *Blessed are the moments Values Prayer*] 475–477
1172. Edward W. Bok. — *The Ways of a man in the mact : Chaplers in the biography of an American Publisher* (III) [Chapitres tirés de la biographie d'un éditeur américain] 477–486
1173. Jean Kenyon Mackensie. — *Appreciations.* Nouvelle 487–491
1174. Ch. Chandler Wyckoff. — *The Jungle Chili* Nouvelle 492–496
1175. George A. Gardan. — *Beyond the strife of Tongues* [Les controverses religieuses] 497–505
1176. E. Barrington. — *The Two and Nelso*', Nouvelle 506–519
1177. John Sterling. — *New England Villages.* [Les villages de la Nouvelle Angleterre] 520–529
1178. E. A. Drew. — *The Behadiourism of our Grandmothers* [Nos grand'mères et les civilités du temps passé] 530–533
1179. Langdon Mitchell. — *Germany* [Impressions d'Allemagne] 534–543
1180. John H. Harris. — *Britain's Negro Problem* [Le problème nègre et l'Angleterre] 544–555
1181. H. E. Wortham. — *Europe versus Asia : a chapter in Mandates* [L'Europe et l'Asie et la question des mandats] 556–564

(*mai 1923*)

1182. James H. Maurer. — *The autobiography of a Labor Leader* [L'autobiographie d'un leader travailliste] I 577–584

Pages

1183. L. D. Mackensie. — *The experience of Dying. A Human Record* [L'expérience de la mort, document humain] 585–590

1184. Edwards ichards. — *The Test of Faith. A Chapter in Non-Resistance* [L'épreuve de la Foi. Les persécutions des Syriens et des Arméniens] 617–627

1185. Lawrence Shaw Mayo. — *The Shenando' Valley, A Spring Idyll* [La vallée de Shenando — idylle printanière] 628-635

1186. Margaret Prescott Montagne. — *Up Eel River, A Starg.* [En remontant la rivière Eel, nouvelle] 635–642

1187. Archibald Mac Leish. — *Hands. A Poem* [Mains, Poème] 643

1188. Robert M. Gay. — *Moralizing Strains* [Forces moralisatrices] 643–648

1189. George Mc Lean Harper. — *Eugénie de Guérin and Dorothy Wardsworth* 649–657

1191. Louis Boutan. — *Pearls Bom and Made* [Les perles naturelles et les perles cultivées] 657–663

1191. Fannie Stearns Giffard. — *Quaint, A Poem* [Etrange, Poème] 663

1192. Frank C. Eve. — *In the Beginning, An interprétation of Sunlight Energy* [Au commencement, une interprétation de l'énergie solaire] 664–667

1193. Sir Frederick Maurice. — *The Armies of Europe* [Les armées de l'Europe] 683–690

1194. Arthur Moore. — *Bolshevism from an Eastern Angle* [Le bolchevisme vu d'un angle oriental] 690-699

1195. William Haward Gardiner. — *American must decide A study in International Detachment* [L'Amérique, l'Europe et la Doctrine de Monroe] 700–710

(*juin 1923*)

1196. Joseph Fort Newton. — *What God hath not joined A Discussion of Divorce* [Ce que Dieu n'a pas uni, une Discussion du Divorce] 721–727

1197. Agnès Repplier. — *The Diveneness of Discontent* [Le malaise social et intellectuel aux Etats-Unis] 727–734

1198. J. N. Hall. — *Reminiscences of a Middle-Western School* [Souvenirs d'une école du Middle-West] 735–740

1199. Amy S. Jennings. — *Yanth* [Poème] 741

1200. James H. Maurer. — *The Autobiography of a Labor Leader* [L'autobiographie d'un Leader travailliste] 742–750

		Pages
1201.	Charles Rumford WALKER. — *Copper. A Study in Ingots and Men* [La fabrique du cuivre : lingots et hommes]	751–759
1202.	Henry B. BESTON. — *The Wonderful Tune.* [Fantaisie]	760–765
1203.	Laura H. HIBBARD. — *A Brass-bound Holiday* [Fantaisie]	766–771
1204.	William Trufant FOSTER. — *The Morale of the School* [La morale de l'Ecole]	772–778
1205.	Horace V. WINCHELL. — *A Meteoric career* [Histoire vraie]	779–786
1206.	Cornelia James CANNON. — *The crabling of youth by age.* [Influence pernicieuse de la vieillesse sur la jeunesse]	787–796
1207.	H. Phelps PUTNAM. — *A Last Word* [Poème]	797–798
1208.	Charles D. STEWART. — *The Arrow Maker* [Article sur M. H. L. Skavlen, voyageur et archéologue]	799–810
1209.	Jean Kengon MACKENSIE. — *Three Wards* [Fantaisie]	810–814
1210.	George SOULE. — *Labor as Banker* [Les Travaillistes banquiers]	815–819
1211.	Ramsay TRAQUAIR. — *The Canadian Type* [Le Canadien étude ethnographique]	820–826
1212.	Nicol MACNICOL. — *Baniers to Freedom an Audil of India's Hojes and Fears* [Espoirs et craintes de l'Inde]	827–837
1213.	Abel CHEVALLEY. — *France and the Ruhr. The Peasant Proprietor speaks* [La France et la Ruhr, le Propriétaire Paysan parle]	837–845
1214.	Dorothy NORTH. — *The children's Soviet and others* [Les enfants sous le régime soviétique]	846–854

L'Avenir (*avril 1923*)

1215.	Jean GAUMONT. — *Les sources de la coopération dans le socialisme français*	173–183
1216.	L. MARTOV. — *Comment je suis devenu Marxiste* [Extrait des mémoires]	184–198
1217.	Suz. GIBAULT. — *Recrutement féminin* [Les femmes dans le parti socialiste]	199–201
1218.	Hubert RONGER. — *L'occupation de la Ruhr*	202–208
1219.	Jean ZYROMSKI. — *La sécurité française et la question rhénane*	209–213

Pages

Le bibliographe moderne (*juillet-décembre 1920-1921*)

1220. Charles Braibant. — *L'état présent des archives et bibliothèques de la marine* 113-137

1221. Paul Casanova. — *Un point de la bibliographie de Jean-Jacques Rousseau* [à propos de la première édition des dialogues] 140-153

1222. Jacques Soyer. — *Les actes des souverains antérieurs au XIVe siècle, conservés dans les Archives départementales du Loiret* (2e partie) [Fonds du prieuré de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle d'Orléans] 154-189

1223. Charles Schmidt. — *Réorganisation des archives d'Alsace et de Lorraine* 190-204

The Bookman (New-York (*juin 1923*)

1224. Mary Austin. — *Sex in American Literature* [La question sexuelle dans la littérature américaine] 385-393

1225. Herbert S. Gorman. — *Yiddish Literature, and the Case of Sholom Asch* [La littérature yeddish et le cas de Sholom Asch né en 1836] 394-400

1226. Thomas L. Masson. — *Emerson, the Radical* [Emerson le Radical] 401-407

1227. Charles Henry Meltzer. — *Sarah Bernhardt* .. 408-410

1228. Grant Overton. — *The lady of a Tradition : V. Sackville-West* [Etude sur la personnalité et l'œuvre de Sackville-West, suivie d'une courte bibliographie] 411-417

1229. Robert Cortes Holliday. — *Bons mots here and there* [Bons mots çà et là : Fantaisie] 418-422

Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire (*1er mai 1923*)

1230. Fernand Vandérem. — *Chronique. Remarques sur la collection Claude Lafontaine* 213-215

1231. Léopold Carteret. — *Leurs souvenirs. Quelques figures de jadis* [Souvenirs de libraires parisiens sur Ludovic Halévy et Marius-Michel] 216-224

1232. Edouard Rahir. — *L'exposition du livre français au pavillon de Marsan* 225-239

1233. Maurice Pereire. — *Notes d'un amateur sur les livres illustrés du XVIIIe siècle* [suite] 240-244

1234. Emile Magne. — *Bibliographie générale des œuvres de Scarron* [I]. 245-257

Pages

1er juin 1923)

1235. Fernand Vandérem. — *La collection Montesquieu* 216–264
1236. Joseph Aynard. — *L'illustration au XVIIe siècle* 265–272
1237. Fernand Vandérem. — *Notice bibliographique sur un livre inédit de Stendhal* [idées italiennes sur quelques tableaux célèbres par A. Constantin] 273–274
1238. Emile Magne. — *Bibliographie générale des œuvres de Scarron (suite)* 275–288
1239. Fernand Vandérem. — *Les véritables éditions originales.* [Les trophées de J. M. de Hérédia] 289–290
1240. Henri Malo. — *Congrès international des bibliothécaires et des bibliophiles.* Paris, 3-9 avril 1923 291–305

The Contemporary Review (*juin 1923*)

1241. Arnold J. Toynbee. — *Angora and the British Empire in the East* [Angora et l'Empire britannique en Orient] 681–692
1242. Christophe Addison. — *M. Chamberlain's Housing Bill* [La loi sur les loyers de M. Chamberlain] 692–700
1243. Jan Macpherson. — *War pensions administration* [L'administration des pensions de guerre] 700–706
1244. John B. Harris. — *The Christian Church and the colour Bar* [L'Eglise chrétienne et l'hostilité des indigènes en Afrique et aux Indes] .. 706–714
1245. A. D. Laren. — *Germany revisited* [Nouveau voyage dans l'Allemagne d'aujourd'hui] 714–724
1246. Stephen Gwynn. — *A great Irish official* [Un grand fonctionnaire irlandais : Sir Henry Robinson à propos de son livre Memaries : Wise and otherwise] 724–732
1247. L. E. Gordon George. — *The Pope's Encyclical* [L'Encyclique de Pie XI] 732–737
1248. W. P. M. Kennedy. — *Canada, the Empire and the imperial conference* [Le Canada, l'Empire et la conférence d'Empire] 737–745
1249. C. Kabokoff. — *Count Alexis Tolsloy's trilogy* [La trilogie du comte Alexis Tolstoï] 745–753
1250. Gilbert Norwood. — *The impact of reality* [Réalités actuelles, considérations pénales sur la vie sociale] 753–760
1251. F. G. Montfort Bebb. — *The Universities of Central Europe* [Les Universités de l'Europe centrale] 767–777

Pages

1252. George GLASGOW. — *Foreign affairs* [Chronique de politique étrangère] 777–793

Correspondance d'Orient (*mai 1923*)

1253. Georges SAMNÉ. — *Le nouveau haut-commissaire de France en Syrie* [Général Weygand] 257–260
1254. SAINT-BRICE. — *La France va-t-elle enfin réagir en Orient* 261–268
1255. GUILLAUME II. — *L'Orient dans ses Mémoires* 269–276
1256. ***. — *Le général Weygand succède au général Gouraud* 277–279
1257. ***. — *La deuxième conférence de Lausanne* [1-30 avril 1923] 281–295

Le Correspondant (*25 mai 1923*)

1258. A. M. de BESOBRASOW. — *Les premières causes de l'effondrement de la Russie. Le conflit russo-japonais* [Documents inédits et secrets] 577–615
1259. René BAZIN. — *Les écrits spirituels de Charles de Foucauld* 616–621
1260. Charles de FOUCAULD. — *Méditations* [faites à Nazareth en novembre 1897] *et lettres* 622–630
1261. Jeanne ANDÉ. — *Le fils unique* [roman fin] 631–654
1262. Salvador CANALS. — *La situation et les problèmes de l'Espagne.* [Les partis, les élections. Le Maroc, les finances] 655–670
1263. Jean de KERGORLAY. — *Une forteresse franque en Syrie. Le krak des chevaliers* [entre Petra et la Petite Arménie] 671–681
1264. ***. — *Un nouvel aspect de vote politique au Maroc* [La christianisation et l'œuvre des Missionnaires] 682–692
1265. Noël de CLAZAN. — *M. de Freycinet* [Ancien président du Conseil, son œuvre politique et sociale. Son rôle.] 693–712
1266. Antoine de TARLÉ. — *Le Mouvement économique* [Mussolini et l'étatisme. La Chambre de commerce internationale. Les Réparations. La restauration de l'Autriche. La suprématie bancaire de Londres]. 713–728
1267. Georges de NOBLEMAIRE. — *Poèmes et Fantaisies* [Le tombeau de Debussy. Séance à la Chambre. Le vieux Parisien...] 729–739

Pages

1268. Raymond Lariol. — *Dans les Provinces.* [le régionalisme, les fêtes des Félibres. Etats généraux des Familles...] 740–742

1269. Maurice Brillant. — *Les œuvres et les hommes.* [deux chefs d'orchestre : M. Starom et M. Koussevitzky-Schœnberg-Honegger. *La khovantchira* de Moussorgsky à l'Opéra, la Baraque de « La Chimère » 743–757

1270. Bernard de Lacombe. — *Chronique politique.* [La note allemande et la réponse franco-belge. La retraite de M. Bonar Law. La conférence de Lausanne] 758–767

(10 juin 1923)

1271. Fortunat Strowski. — *Le secret de Pascal.* [A propos de son tricentenaire] 769–792

1272. René Bazin. — *La Brière.* [Roman nouveau de Alphonse de Chateaubriant] 793–702

1273. F. Garcin. — *Les Assurances sociales. Le projet de la commission de prévoyance sociale.* [présenté par le Dr Grinda] 803–826

1274. Emile de Saint-Auban. — *L'évolution de l'Instinct religieux* 827–852

1275. G. Magherini-Graziani. — *Tours.* [nouvelle toscane traduite par S. Evry] 853–868

1276. de Lanzai de Laborie. — *Les réminiscences du comte Molé. Le premier ministère Richelieu. L'Assaut du démon de midi.* (d'après le tome II du livre du Marquis de Noailles sur le *comte de Molé* à paraître] 869–898

1277. Pierre Khorat. — *Le programme des grands travaux de M. Albert Sarraut.* [La mise en valeur des colonies françaises] 899–916

1278. Louis Joubert. — *Regards sur la vie.* [Le bouleversement de l'Europe. Le livre de Jean de Pierrefeu : *Plutarque a menti* ; l'origine des « Berthas ». « L'Association de Huist » des poèmes de Maurice Brillant] 917–942

1279. Francis Marre. — *Sciences* [Epuration totale des huiles ; transmission de l'énergie électrique ; les canalisations à gaz d'éclairage ; les prairies artificielles] 943–949

1280. Bernard de Lacombe. — *Chronique politique.* [Débats sur la Ruhr à la Chambre, discours de M. Poincaré. La Haute Cour et le procès des Communistes. Les réparations. Le nouveau ministre Stanley Baldwin. La conférence de Lausanne] 950–959

Pages

(Deutsche Rundschau *(mai 1923)*

1281. Kurt Heinberf. — *Der belgish-französische Eisenbahnkonflikt und die grossen Machte* (1868-69). [Le conflit franco-belge au sujet des chemins de fer et les grandes puissances] 113–136

1282. Paul-Jacob Kaestner. — *Die aussenpolitische Lage Poleno.* [La situation politique extérieure de la Pologne] 136–141

1283. Otto Lynch. — *Der Vater.* [Le père (nouvelle)] .. 141–147

1284. Ernest Horneffer. — *Die Wendung in der Philosophie.* [La nouvelle orientation en philosophie] 147–156

1285. Heinz Brauweiler. — *Der deutsche Staats-gedanke.* [La conception allemande de l'Etat] 156–164

1286. Ina Seidel. — *Sterne der Heimkehr.* (roman fin) [Etoiles du retour au foyer] 164–179

1287. Karl Victor. — *Ein unbekanntes Gedicht-Clemens Brentanos.* [Une poésie inconnue de Clémens Brentanos] 179-180

1288. L. von Aexkull. — *Die Persönlichkeit des Fürsten Philip zu Eulenburg.* [La personnalité du prince Philippe de Eulenburg] 180–183

1289. Emil Ertl. — *Fernweh und Heimweh.* [Souvenirs personnels de Peter Rosegger (avec de nombreuses lettres)] 183–190

Economic Journal (Londres) *mars 1923*

1290. D. M. Maggregor. — *Motives et Standards in industry.* [Mobiles et buts dans l'industrie] .. 1–19

1291. Sir W. M. Acworth. — *Grouping under the railways Act, 1921.* [Regroupement des réseaux, sous l'influence de la loi de 1921 sur les chemins de fer] 19–39

1292. E. G. Mears. — *Wheat, flour and bread prices.* [Relations entre les blés, de la farine et du pain] 39–51

1793. F. Lavingstcn. *The Indian fiscal commission* [La commission fiscale des Indes] 51–60

1294. J. M. Keynes. — *Prof. Jevons on the Indian exchange.* [L'ouvrage du professeur Javons sur le change indien] 60–66

1295. H. Dalton. — *Pentaleoni fascist.* [Pantaleoni fasciste 66–70

1296. F. Y. Edgeworth. — *Rathenau idealist.* [L'idéalisme de Rathenau] 70–74

Pages

1297. G. C. Allen. — *An eighteenth century combination in opper-mining.* [Une coalition au XVIIIe siècle dans les mines de cuivre] 74–86

El Economista (*7 avril 1923*).

1298. ***. — *Como debe crearse industria* [Comment on doit créer des industries] 477–479

(*12 mai 1923*).

1299. ***. — *Diez anos de comercio exterior* [Dix années de commerce extérieur] 657–659

(*19 mai 1923*).

1300. ***. — *Los efectos de la mala politica financiera* [Les effets de la mauvaise politique financière] 693–695

The Edinburgh Review (*avril 1923*).

1301. ***. — *Arthur Elliot*, [ancien Directeur de la *Edinburgh Review*] 209–214

1302. Herbert Dunelm. — *The Bishop of Durham : The Issues of Prayer Book Revision* [A propos de la révision des Livres de Prières, actuellement en usage en Angleterre] 215–237

1303. A. L. Kennedy, M. C. — *America's Pact in the Treaty of Versailles* [La part que l'Amérique a prise au Traité de Versailles]. [A propos du livre de R. S. Baker : W. Wilson and World Settlement 1923] 238–254

1304. J. Coudurier de Chassaigne, C. B. E. — *The French and the English* [Français et Anglais, étude de psychologie comparative] 255–268

1305. Prof. W. Alisan Phillips. — *The Principles of Democracy* [A propos des livres suivants : *A guide to Diplomatic Practice*, par Sir E. Satow ; *Old Diplomacy and New* 1876-1922, par A. L. Kennedy ; *A History of European Diplomacy* 1815-1914, par R. B. Mowat] 269–289

1306. J. A. R. Marriolt. — *Napoléon III* [A propos de 7 ouvrages sur Napoléon III et son époque, parmi lesquels *Histoire de la France contemporaine*, par Seignobas.] 290–305

1307. F. A. Wright. — *Philodemus the Epicurean* [A propos de trois ouvrages sur Philodemus l'Epicurien] 306–318

Pages

1308. Philip Gosse. — *Sea Surgeons (Chirurgiens maritimes)* [A propos du livre de Sidney Jouvy : *The Annals of the Barber Surgeons of London*] 319–330

1309. L. Collison-Morley. — *Pessimism in Poetry* (le Pessimisme en Poésie) [à propos de *Collected Poemes* par Thomas Hardy; *Pensieri di varia Filosofia* de Leopardi; *Studio sur G. Leopardi*, par F. de Sanctis] 331–339

1310. J. A. Stevenson. — *The Latest Canadian Census* (Le dernier recensement de la population canadienne) [à propos de *The Sixth Census of Canada Ottawa : Dominium Bureau of Statistics*] .. 340–353

1311. ***. — *The Future of the Indian Civil Service* (L'avenir du civil Service dans l'Inde anglaise) [à propos du Report *on Indian Constitutional Reforms*] 354–368

1312. Arthur W. Ashby. — *The Agricultural Situation* [La situation de l'agriculture en Angleterre] 369–385

1313. Lady Frances Balfour. — *The Problem of Divorce* [Le problème du Divorce en Angleterre] 386–392

1314. Directeur. — *The Gold Standard* [Etude financière à propos de 7 ouvrages récents sur la question] 393–408

Etudes. Revue catholique d'intérêt général (*20 mai 1923*).

1315. Xavier Le Bachelet. — *Bellarmin et la France* 385–411

1316. P. Sonnié-Moret. — *Theophraste Renaudot et les « consultations charitables »* 412–427

1317. Victor Poucel. — *Plaidoyer pour les belles Calanques* [pour la défense des paysages français] 428–446

1318. Lucien Roure. — *M. Emile Coué est-il un homme thaumaturge* 447–458

1319. Henry Ducout. — *La population de la Chine* [statistique] 459–467

1320. Louis de Mondadon. — *Les romans et l'esprit public* [D. Sevriat, F. Fosca, L. Bertrand, J. Benda, G. Riou, R. Radiguet, L. Martin-Chaussier] 468–478

1321. Joseph Boubée. — *Algérie. Le recrutement du clergé* 479–496

(*5 juin 1923*)

1322. Auguste Valensin. — *Le pari de Pascal, à propos du tricentenaire* 513–531

1323. Clément Sclafert. — *Un éducateur optimiste Clément d'Alexandrie* [IIe siècle ap. J. Ch.] .. 532–556

Pages

1324. Léonce de Grandmaison. — *Henri Brémond à l'Académie française* 557-567
1325. Joseph Dassonville. — *Les états généraux des familles de France. Rouen 12-13 mai 1923. Le vote familial* 568-580
1326. Paul Dudon. — *Le couronnement de Notre-Dame des Désemparés à Valence d'Espagne* (12 mai 1923) 581-592

(*12 mai 1923*).

1327. Louis Jalabert. — *Les catacombes chrétiennes de Sousse* 593-601
1328. Henri Du Passage. — *Un cas de conscience Chez les Graffougnat* [d'André Litchtenberger] 602-606
1329. Yves de La Brière. — *Le progrès d'une idée juste : la répartition proportionnelle scolaire* .. 607-621

Etudes Italiennes (*janvier-mars 1923*).

1330. P. Lavallée. — *Influences italiennes sur l'évolution du dessin français au XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle, d'après la collection de la Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts* 1-15
1331. J. Langlais. — *Un interprète des classiques italiens : Francisque Reynard* [1832-1918] 16-28
1332. Y. Lenoir. — *Croquis Vénitiens* [1^er article] *La Lagune. Batelier. Gande, etc.* 29-38

L'Europe nouvelle (*5 mai 1923*).

1333. Philippe Millet. — *Les propositions allemandes* [dettes de guerre] *La question de la représentation proportionnelle intégrale du scrutin d'arrondissement et du scrutin de liste* 546-549
1334. Politicus. — *Le général Weygand* [haut commissaire en Syrie] 549-551
1335. Louis Eisenmann. — *Le voyage du Maréchal Foch en Europe centrale* 552-554
1336. E. C. — *La question de Javorina* [réglée par la conférence des Ambassadeurs détermine la frontière polono-tchèque] 554-555
1337. Emile Henriot. — *Poésie internationale* [A propos de l'Anthologie mondiale de Ivan Goll. *Les cinq continents*] 556-557
1338. R. Breitscheid. — *Pour dénouer le conflit de la Ruhr. — Solution et accord* 557-559

Pages

1339. A. Pierre *Une curieuse prophélie sur la guerre* [Mémoire remis par P. N. Dourn vo à Nicolas II, en fév. 1914] 559–560
1340. Italicus. — *Où en est le fascisme* [actuellement régime de transition : lequel lui succédera]. 561–562
1341. Paul du Bochet. — *La conférence de Lausanne* [Reprise des pourparlers] 562–563
1342. R. de Gontaut Biron. — *Le danger Turc et la Syrie* 564

(12 mai 1923).

1343. Philippe Millet. — *Le premier pas de l'Angleterre, unité d'action interalliée. Le désordre parlementaire* 578–579
1344. E. — *Le comte Bethlen* [Président du Conseil de Hongrie] 580
1345. Georges Scelle. — *La véritable situation des finances françaises* 583–585
1346. Marcelle Tinayre. — *Pour sauver la Crusca* [Académie littéraire de Florence] 585
1347. Paul du Bochet. — *L'affaire des zones franches* [entre la France et la Suisse] 586–587
1348. C. Barcia Trelles. — *Monroïsme et américanisme* [à propos de la conférence de Santiago] 587–588
1349. ***. — *La concession Chester et l'accord franco-turc de 1914* 596–604

(19 mai 1923).

1350. Ph. Millet. — *L'Europe exclue du marché américain. La moralité de l'heure d'été* 610–613
1351. Politicus. — *M. Victor Antonesco* [ministre de Roumanie à Paris. Portrait] 613–614
1352. N. — *Les Etats-Unis et l'emprunt international* 616–617
1353. Louis Eisenmann. — *Le voyage du comte Bethlen* [Président du Conseil des ministres de Hongrie] 617–619
1354. Emile Henriot. — *Thackeray et son livre les « Snobs »* [de Hongrie] 620–621
1355. F. Scelle. — *La véritable situation des finances françaises : Le budget des dépenses recouvrables* 621–632
1356. Georges Glascow. — *La Grande-Bretagne et le malaise Egyptien* 624–625

Pages

El Financiero (*5 avril 1923*).

1357. Bartolomé Montanès. — *El puerto de Valencia* [Le port de Valence] 623-624
1358. Emilio Boix. — *El aceite de oliva en la Argentina* [L'huile d'olive en Argentine] 638-639

(*13 avril 1913*).

1359. Carlos Derqui. — *Las camaras de compensacion* [Les chambres de compensation] 669-671
1360. ***. — *Transformacion del regimen de la propiedad immueble* [Transformation du régime de la propriété immobilière] 695-697

(*27 avril 1923*).

1361. ***. — *El funcianorismo en la Administracion espanola* [Le fonctionnarisme dans l'Administration espagnole] 762-763

(*4 mai 1923*).

1362. E. A. Mendiluce. — *Les minas de Almaden* [Les mines d'Almaden) 823-814

(*18 mai 1923*).

1363. E. A. Mendiluce. — *Las investigaciones de petrole en Espana* [La recherche des gisements de pétrole en Espagne] 905-906

(*25 mai 1923*).

1364. J. S. de Toca. — *Nueva era en las relaciones entre Europa y America* [Une ère nouvelle dans les relations entre l'Europe et l'Amérique] .. 946-947
1365. Julio Barroso. — *La industria y el comercio britanicos* [L'industrie et le commerce britanniques] 950-951
1366. Angel Bernardez. — *Las conservas en la Argentina* [Les conserves en Argentine] 981

Pages

Fortnightly Review (*juin 1923*).

1367. A. L. KENNEDY M. C. — *France and the treaty of Versailles* [La France et le traité de Versailles] 881–890

1368. Hugh SPENDER. — *The future of the liberal party* [L'avenir du parti libéral] 890-901

1369. Clair PRICE. — *The Chester concession* [La concession Chester; il s'agit d'une concession de terrains pétrolifères faite par la Turquie à un groupement financier américain, présidé par l'amiral Chester, terrains situés dans la région de Mossoul] 901–909

1370. Sir Thomas BARCLAY. — *Gambetta and Bismark : an imaginary conversation* [Gambetta et Bismark, une conservation imaginaire] 909–920

1371. Ives MC IVER. — *The future of the two Rhodesias* [L'avenir des deux Rhodésies] 920–931

1372. G. M. GODDEN. — *The advance of Soviet Asia* [La croissance de l'Asie soviétique. Infiltration du Bolchevisme en Asie] 931–942

1373. Abel CHEVALLEY. — *Paul Louis Courier* 942–955

1374. Cyril FALLS. — *Blaise Pascal* 955–966

1375. Robert CROZIER LONG. — *The end of the mark currency, a letter from Berlin* [La mort du mark : une lettre de Berlin] 977–993

1376. Robert MACHRAY. — *Poland and he frontiers* [La Pologne et ses frontières] 993–005

1377. James DAVENPORT WHELPLEY. — *The swing of the pendulum* [L'oscillation du pendule : revue de la politique intérieure aux Etats-Unis depuis la guerre] 1005–1016

1378. M. S. WOODHOUSE. — *A survey of the housing problems* [La question des loyers en Angleterre] 1016–1021

1379. W. J. MALDEN. — *An agricultural depression and the Nations loss* [Ce que coûte à la Nation anglaise une stagnation dans le domaine agricole] 1021–1035

Das Forum (Ruhr Heft) (*avril 1923*).

1380. Peter STEIGER. — *Der Krieg um die Prozente oder Poincaré erfasst die deutschen Sachwerte* [La guerre pour les tant pour cent ou Poincaré saisit les valeurs réelles allemandes] ... 41–44

		Pages
1381.	***. — *Im okkupations Gebiet* [En territoire occupé]	44–54
1382.	***. — *Im 9e Kriegsjahr* [Dans la 9e année de guerre]	54–56
1383.	***. — *Der Plakatkrieg* [La guerre d'affiches]	57–63

France-Amérique latine (*mai 1923*).

1384.	Henri Froidevaux. — *L'état économique du Paraguay central*	105–107
1385.	J. Descamps. — *Produits d'Amérique : le nitrate chilien*	108–111
1386.	J. D. et J. R. — *Changes sud-américains. L'Avenir économique du Brésil*	112–115
1387.	Samuel Lenoir. — *La France et le canal de Panama*	116–117
1388.	A. Rouquette de Fonvielle. — *Le congrès de la Prusse latine à Lyon*	118–120
1389.	Alejandro Sux. — *Contes de la Plata : La course à l'anneau*	121–123
1390.	J. R. — *Les monuments préhistoriques de l'Ile de Pâques*	124

France et Monde (*20 mars 1923*).

1391.	Jacques Hadamard. — *La pensée française dans l'évolution des sciences exactes* [Les mathématiques à travers les siècles]	321–343
1392.	André Coratin. — *La France nation paysanne*	344–356
1393.	Edmond Soulier. — *Mille ans de tradition française chez les chrétiens du Levant*	357–373
1394.	Probus. — *Organisation et rénovation nationale d'Henri Michel et le plan de rénovation nationale*	374–379

(*20 avril 1923*).

1395.	André Litchtenberger. — *La pensée française et les nouvelles nationalités*	481–490
1396.	Edouard Herriot. — *En France, la réforme de l'enseignement*	491–499
1397.	Ed. Le Danois. — *Les ressources économiques de la mer*	500–509
1398.	Probus. — *Souvenirs d'un Alsacien* par Paul Appel *et le plan de rénovation nationale*	510–520

Pages

France et Etats-Unis (*juin 1923*).

1399. Louis Hourticq. — *L'exposition d'art américain* 137-140
1400. Louis Marlio. — *Les chemins de fer aux Etats-Unis* [fin] 141-143
1401. J. Decamps. — *Produits d'Amérique : le minerai de fer* 144-147
1402. F. Guillotel. — *Le pétrole californien* 148-150
1403. J. Decamps et E. Boislaudry-Dufern. — *Les changes, les banques et le marché financier aux Etats-Unis* 151-156
1404. André de Maricourt. — *Les amitiés franco-américaines au XVIII^e siècle : Franklin* 157-160

Gazette des Beaux-Arts (*avril 1923*).

1405. J. L. Vaudoyer. — *L'exposition de « l'Art et la vie romantiques »* [Galerie Charpentier] 193-208
1406. Axel Gauffin. — *Avec Gustave III à Paris : deux gouaches de Lanvrence* 209-214
1407. Paul Vitry. — *Pierre Roche* [1855-1922] 215-228
1408. Salomon Reinach. — *Courrier de l'art antique* 229-249

(*mai 1923*).

1409. Amédée Boinet. — *L'exposition du livre français au Pavillon de Marsan* à l'occasion du congrès des Bibliothécaires 253-265
1410. A. Boutillier du Rétail. — *Un « Christ » champenois du commencement du XVI^e siècle* [en bois polychromé. Eglise de Fenges (Aube)] 266-270
1411. Ed. Sarradin. — *Les salons de 1923* [1^er article] *La Société des artistes français* 271-294
1412. Marcel Laurent. — *Quelques œuvres inédites de François Duquesnoy* (artiste du XVIII^e siècle connu sous le nom de Framingo) 295-305
1413. René Brancour. — *Chronique musicale* [*La Khovantchina* de Moussorgskij, *Le Hulla* de Marcel Jamuel Rousseau, *Ciboulette*, de Reynaldo Hahn] 306-312

The geographical journal (*mai 1923*).

1414. Cuthbert Christy. — *The Bahr-el-Ghazal and its waterways* [Le Bahr-el-Ghazal et ses cours d'eau] 311-341

Pages

1415. O. G. S. Crawford. — *Air survey and archaeology* [Observations aériennes et archéologie] 342–366

1416. ***. — *The Livingstone monument at Chitambo* [Le monument de Livingstone à Chitambo] 366–369

La Géographie (*mai 1923*).

1417. André Allix. — *Les foires, étude géographique I Les foires de marchandises* 521–563

1418. G. Carle. — *L'hydraulique agricole et industrielle en Syrie* 564–602

1419. J. Lecainville. — *Le port de Bordeaux* [à propos de A. Loisy] 603–605

1420. E. Dubruc. — *L'industrie cotonnière en A. O. F. et l'irrigation de la vallée du Niger* 605–608

1421. J. Rouch. — *Les pays des Esquimaux du cuivre* (*Copper Eskimos*) [sur l'Océan glacial] 608–611

Giornale degli economistici revista de statisca (*mars 1923.*)

1422. Giorgio Mortara. — *Interno al regime delle assicurazioni sulla vita* [A propos du régime des assurances sur la vie] 135–140

1423. Giovanni Carano Donvito. — *Il fattorre « terra » nella reconstruzione* [Le facteur « terrain » dans la reconstruction actuelle] 140–146

Giornale storico della letteratura italiana, *1923, vol. LXXXI, fasc. 12*

1424. ***. — *Alla scoperta del vero Bandello* (*Terza parte et fine*) [à la recherche du vrai Bandello nouvelliste italien] 1–75

1425. Luigi Foscolo Benedetto. — *Dialcuni rapporti tra il « Detto d'amore » et il « Fiore »* [Quelques rapports entre le « Dit d'Amour » et la « Fleur ». Ces deux poèmes seraient l'œuvre de Dante] 76–92

La Grande Revue (*mai 1923*).

1426. Lord Robert Cecil. — *La Société des Nations par la liberté, l'égalité, la fraternité.* [Discours à la séance d'inauguration du groupement universitaire pour la Société des Nations] 353–364

1427. Léon Frapié. — *La virginité* (*nouvelle*)..... 365–343

1428. P. Benaerts. — *La politique religieuse de la France d'après-guerre* 394–407

Pages

1429. Claire Geniaux. — *Une grande œuvre coloniale : l'Institut Pasteur de Tunis* 408–421
1430. Maurice Boucher. — *Poème* 422–424
1431. Louis Froal. — *L'esprit satirique de J.-J. Rousseau* 425–448
1432. Henri Goy. — *En Italie le fascisme et l'Ecole : l'ère des réalisations* [Le professeur Giovanni Gentile au Ministère de l'Instruction Publique; la réforme de l'enseignement secondaire] ... 449–459
1433. René Lote. — *Un siècle de cabotinage littéraire* [XIX^e^ et XX^e^ siècles; manque de sincérité; réalisme, parnasse et décadentisme] 475–478
1434. Gonzague Truc. — *Si Plutarque a bien fait de mentir* [à propos du livre de Jean de Pierrefeu, *Plutarque a menti*] 475–478
1435. J. Ernest-Charles. — *A propos du livre d'Albert Demangeon* [*l'Empire britannique* et de la *Dame créole* de Solange Rossenmarh] 479–488
1436. Pascale Saisset. — *La vie féminine* [Le rôle social de la femme, de la nationalité de la femme française mariée, et des femmes de lettres] 489–497
1437. Henry Larrouy. — *A propos du centenaire de Pasteur* [Son œuvre] 498–505
1438. Edmond Pilon. — *Georges Lecomte et son œuvre sociale* 506–515

Industria (*avril 1923*).

1439. Rafael Coderch. — *El control obrero* [Le contrôle ouvrier] 1–4
1440. Antonio Flores de Lemus. — *La economia espanola en 1913* [L'économie espagnole en 1913] 11–12

The Law Quaterly Review (*avril 1923*).

1441. Sir Frederich Pollock. — *Aplea for historical interpretation* [Un plaidoyer en faveur de l'interprétation, par la méthode historique] .. 163–170
1442. H. Hale Bellot. — *The detention of Napoleon Buonaparte* [La captivité de Napoléon Bonaparte] 170–193
1443. G. S. Cheshire. — *The lawful molestation* [Des actes illicites dirigés contre l'activité économique d'autrui] 193–212

		Pages
1444.	Ernest E. Williams. — *Evidence of other offences* [Preuves de délits connexes]	212–224
1445.	Malcolm Letts. — *Law and order in a mediaeval town* [Lois et règlements dans une cité du Moyen âge]	224–240
1446.	E. K. Adair. — *The first clerk of the Privy Council* [Le premier secrétaire du Conseil privé]	240–274
1447.	W. Adams. — *The american peace commission and the punishment of war crimes* [La commission américaine à la Conférence de la Paix, et le châtiment des crimes de guerre]	245–252

Les Marges (*15 mai 1923*).

1448.	Eugène Montfort. — *Sur un prix littéraire* [à propos de la *Flûte d'un son* de Jean Viollès qui a eu le prix Flaubert]	7–9
1449.	Pierre Sarlès. — *La tentation du père Padénon* [nouvelle]	10–15
1450.	René Martineau. — *Le meilleur portrait de Sainte-Beuve* [buste en bronze par le sculpteur Chenillion]	16–20
1451.	Jean Casson. — *La partie de tennis* [essai]	21–23
1452.	François Berthault. — *Carrières nocturnes* [impressions]	24–27
1453.	Pierre Guéguen. — *Vent natal. Le livre* [poèmes]	28–29
1454.	François Fosca. — *Le bilan du cubisme*	30–33
1455.	Pierre Leguay. — *Les premières actrices françaises* [à propos du livre de Léopold Lacour]	34–38
1456.	Ernest Tisserand. — *Les houppes de maïs* [roman, suite]	39–54

Mercure de France (*15 mai 1923*).

1457.	Thérèse Lavauden. — *Sur un nationalisme indien.* [Gandhi]	1–29
1458.	Albert Maybon. — *Poètes japonais* [M. et Mme Yosano, Kitahara]	30–50
1459.	René Trautmann. — *Le mariage du lieutenant Lafontaine* (nouvelle)	51–70
1460.	Touny-Lérys. — *L'ascension* (poème)	71–74
1461.	***. — *Histoire de la marquise de Pompadour II*	75–104
1462.	S. Posener. — *Les persécutions religieuses en Russie soviétique*	105–129
1463.	André David. — *Le roman du plaisir. Le souteneur blanc*, roman [III]	130–166

Pages

(*1er juin 1923*).

1464. H. Martinie. — *Nu antique et nu moderne. Le « bigotisme » du nu* 289–317

1465. G. Jean-Aubry. — *Verlaine en Hollande. Souvenirs et documents* 318–353

1466. Jacques Bonjean. — *La tragédie du chœur étrange. poésie* 354–357

1467. ***. — *Histoire de la marquise de Pompadour* (III), fin [fuite de...] 358–388

1468. Maurice Goguel. — *A propos de l' « Enigme de Jésus »* [livre de M. Paul-Louis Couchoud] ... 389–404

1469. Paul Verlaine. — *Lettres à Léon Vanier*, publiées par Ad. Van Bever [de l'année 1887] ... 405–428

1470. René de Weck. — *Jeunesse de quelques-uns, roman* [I] 429–466

Mind (*janvier 1923*).

1471. S. Alexander. — *Sense perception. A reply to Mr. Stout* [Le sens de la perception] 1–11

1472. L. Roth. — *Spinoza and Cartesianism* I (à suivre) [Spinoza et le cartésianisme] 12–37

1473. B. I. Gilman. — *The paradox of the syllogism solved by spatial construction* [Le paradoxe du syllogisme résolu par la construction dans l'espace] 38–49

1474. A. C. Ewing. — *Kant's transcendental deduction of the categories* [La déduction transcendentale des catégories chez Kant] 50–66

1475. H. H. Joachim. — Compte rendu de deux ouvrages : 1. *Aristotle an coming to be and passing away* par H. H. Joachim. — 2. *The works of Aristote translated into English Oxford Clavendin Press*. 67–79

1476. G.-C. Field. — Compte rendu de *Human Nature and Conduct* : an Introduction to Social Psychology de John Dewey 79–85

1477. John Laird. — Compte rendu *de Philosophical Studies*, de B.-E. Moore 86–92

(*avril 1923*).

1478. W. R. Sorley. — *Time and Reality* (Le temps et la réalité) [à propos du livre de M. Bosanquet *The Meeting of Extremes in Contemporary Philosophy*] 145–159

Pages

1479. L. Roth. — *Spinoza and Cartesianism* [II] 160–178
1480. C. A. Strong. — *A vindication of Common Sense* (Une défense du Bon-Sens) [à propos du livre de M. Stephen *The Misuse of Mind*] 179–196
1481. Mary Whiton Calkins. — *The Dual Rôle of the Mind in the Philosophy of S. Alexander* 197–210
1482. C. D. Broad. — Compte-rendu de *The Principles of Relativity*, with Applications to Physical Science de A. N. Whitehead 211–219
1483. J. E. Mc Taggart. — Compte-rendu de *The Idea of Immortality* de Seth Pringle-Pattison 220–224
1484. C. A. Richardson. — Compte-rendu de *A Theory of Monads* de H. Wildon Carr 225–233

Moniteur scientifique (*février 1923*).

1485. M. Delacre. — *La substitution de Laurent* 25–30
1486. Et. Olivier. — *Dosage de zinc dans les minerais* 31–38

(*mars 1923*).

1487. Lionel Guy Radcliffe. — *Sur la constitution des huiles essentielles* 49–62
1488. ***. — *Emilio Nœlting* (1851-1922) [nécrologie] 70–72

(*avril 1923*).

1489. John B. C. Kershaw. — *Les méthodes de production électrolytique de l'hydrogène* 73–76
1490. Lionel Guy Radcliffe. — *Sur la constitution des huiles essentielles* 76–89
1491. W. R. Ormandy et E. C. Craven. — *Les méthodes analytiques de contrôle employées dans la manufacture des résines synthétiques* 90–94

(*mai 1923*).

1492. Walter Christiansen. — *La relation entre le mode de préparation et la toxicité de l'arsenobenzène (oxyamine) et ses composés connexes* 97–101
1493. M. B. Simmersbach. — *Les alliages pyrophoriques du cérium* 103–107
1494. ***. — *Le développement de la production de cadmium nord-américaine* 108–210

Pages

(*juin 1923*).

1495. P. R. DE WILDE. — *Sur l'insensibilisation de la nitroglycérine contre les chocs mécaniques par l'addition de dérivés nitrés aromatiques* 121–124

1496. William Howieson GIBSON et Robert Mc CALL. — *La viscosité des solutions de nitrocellulose dans l'alcool-éther* 125–130

1497. ***. — *Sir Jam Dewar* 1842-1823 [nécrologie] 140

La Montagne (*janvier 1923*).

1498. Edouard MONOD-HERZEN. — *La montagne, les artistes et le public* 1–12

1499. INGIGLIARDI (C. F.) — *Le refuge des Adus* [Alpes Maritimes] 13–15

(*février 1923*).

1500. Marquis de SEGONZAC. — *Au Maroc* [vue d'ensemble, géographie et histoire] 33–45

(*mars 1923*).

1501. Henry BARRÈRE. — *L'expédition du Mont Everest en 1922* 65–80

(*avril 1923*).

1502. René GODEFROY. *Le Sirac* [Alpes du Dauphiné] 97–119

La Muse française (*10 mai 1923*).

1503. ***. — *Comment définir la poésie — Enquête.* [Réponses de MM. Fernand Baldensperger, Léon Bocquet, Maurice Brillant, Blaise Cendrars, Henri Clouard, Gustave Cohen, André Delacour, Alfred Droin, Henri Duclos, Aug. Dupouy, Edmond Estève, René Fernandat, Ch-Th. Féret, André Foulon de Vaulx, André Gide, Maurice Grammont, Fernand Gregh, René Groos, Han Ryner, Paul Harel, René Lalon, André Lamandé, Guy Lavaud, Louis Lefebvre, Joseph Mélon, Louis Mercier, Noël Nouet, Marcel Armoy, Louis Payen, Edmond

Pages

Pilon, Alfred Poizat, Armand Praviel, Jean Psichari, Henri de Régnier, Jean Michel Renaitour, Alphonse Séché, Paul Souchon, Fernand Vandérem]. (suite de) 257–296

1504. Fernand Mazade. — *Poèmes inédits de « De sable et d'or »*; complément du poème « De sable et d'or, paru à la librairie Garnier] 299-302

1505. Louis Pize. — *Italie*, poème 303

1506. André Delacour. — *L'enfant et le printemps*, [poème] 303–305

1507. Jean Lebrau. — *De Moux et d'ailleurs* [poème] 306–307

1508. A. P. Garnier. — *Sur Théodore de Banville* ... 308–312

1509. Gustave Charlier. — *Une occidentale « la pauvreté de Rothschild »* 313–318

1510. Ch. Th. Féret. — *Banville et Marie-Laure* 318–320

1511. Tristan Derème. — *Chronique : de la nécessité pour un poète d'habiter Paris* 321–327

1512. Jean Passerat. — *Ode du premier jour de mai* 328–320

1513. *** — *Le quatrième centenaire de la naissance de Ronsard. Appel du comité et liste de ses membres* 330–333

(*10 juin 1923*).

1514. *** — *Comment définir la poésie? Enquête.* — [Réponse de Mmes Aurel, Bartel, Marguerite, Moreno, MM. François-Paul Alibert, Henri Barbusse, Maurice Caillard, Francis Eon, Albert Erlande, André Fontainas, Gandilhon Gens d'Armes, Pierre d'Hugues, Denis d'Inès, Jean Lebrau, Gaston Le Révérend, Alfred Mortier, Louis Pize, Robert de Souza] 353–385

1515. Jacques Noir. — *Art poétique : la grâce* [poème] 386–388

1516. Marcel Ormoy. — *Petits poèmes romantiques*. [Vers] 388–392

1517. A. P. Garnier. — *Au péril de la mer* [Ode] 393–395

1518. René Fernandet. — *L'envol*, [Poème] 396–397

1519. Noël Nuet. — *Du « moderne dans la poésie »* .. 398–408

1520. André Thériде. — *Le poète Ernest Raynaud* .. 409–418

1521. Roger Dévigne. — *Chronique : les buveurs d'encre ou la dernière bohème* 419–424

Die Neue Rundschau (*mai 1923*).

1522. M. J. Bonn. — *Die whare well Weltrevolution*. [La vraie Révolution mondiale] 386–394

1523. Julius Meier Graefe. — *Unsere Kunst nach dem Kriege*. [Notre art après la guerre] 394–406

		Pages
1524.	Josef Ponten. — *Deutsche Landschaft.* [Le paysage allemand]	406–419
1525.	Paul Zucker. — *Baukunst in Deutschland.* [L'architecture en Allemagne]	420–428
1526.	Adolf Weissmann. — *Die deutsche Musik.* [La musique allemande]	428–438
1527.	Regina Ullmann. — *Die Barockkirche.* [L'église baroque (nouvelle)]	439–449
1528.	Arthur Liebert. — *Die philosophische Lage der Gegenwart.* [L'état actuel de la philosophie]	449–463
1529.	Robert Musil. — *Isis und Osiris.* [Isis et Osiris poème]	464
1530.	Friedrich Burschell. — *Im Zwielicht.* [Dans le crépuscule]	465–473

(*avril 1923*).

1531.	Friedr. Holderlin. — *Gesang der Deutscher.* [Chant de l'Allemand]	289–290
1532.	Samuel Saenger. — *Deutsche Märzgedanken.* [Pensées allemandes de Mars]	291–299
1533.	R. N. Coudenhove-Kalergi. — *Europa und Deutschland.* [Europe et Allemagne]	299–309
1534.	Fritz von Unruh. — *Deutchland.* [Allemagne]	309–312
1535.	Leopold Ziegler. — *Vom mittelalterlichen Deutschland.* [De l'Allemagne du Moyen âge]	312–327
1536.	Alfred Doblin. — *Die Ölwolken* (*Erzählung*). [Les nuages d'huile, récit]	327–342
1537.	Wilhelm v. Scholz. — *Deutsche Dichtung.* [Poésie allemande]	342–346
1538.	Wilhelm Michel. — *Hölderlins Wiederkunft.* [Le retour d'Hoderlin]	346–452
153.	Alfred Mombert. — *Die dunkelblaue Welt.* [Le monde bleu foncé]	353–356
1540.	Leo Mathias. — *Luther* [Luther]	357–366
1541.	Otto Zarck. — *Notiz über einem deutsche Dichter : H. Hesse* [Notice sur un poète allemand : H. Hesse	367–373

The Nineteenth Century (*mai 1923*).

1542.	G. H. Stirling Taylor. — *Some anti-militarist fallacies.* [Quelques illusions antimilitaristes]	633–643
1543.	Willoughby Dewas. — *The miasma of divorce* [L'épidémie de divorces]	642–652
1544.	F. J. P. Veale. — *France, England and the Ruhr Some plain truths.* [La France, l'Angleterre et la Ruhr : quelques vérités simples]	652–657

		Pages
1545.	Admiral Sir Cyprian Bridge. — *The overrated submarine.* [La surestimation du sous-marin]	658–669
1546.	Major E. Hammond Foot. — *Our agriculture : and Danmarks exèmple.* [Notre agriculture et l'exemple du Danemark]	669–675
1547.	Lord Ernle. — *Some english letter writers.* [Quelques épistoliers anglais]	675–683
1548.	Godfrey Locker Lampson. — *The sonnets of José Maria de Heredia*	684–691
1549.	A. Ryan. — *The Muse of history.* [La Muse de l'Histoire, essai sur les méthodes historiques]	691–700
1550.	Rowland Darnley. — *A new Antarctic expedition.* [Projet d'une nouvelle expédition antarctique]	718–719
1551.	1° *Our party system* (Notre système de partis] Captain C. E. Loseby M. C. 2° *arguments against it* [arguments contre] ..	736–746
	arguments for it [arguments pour]	746–753
1552.	W. H. Treggs. — *Member of the Legislative council of New Zealand. — New Zealand, loyally to the Empire.* [La fidélité à l'Empire de la Nouvelle Zélande]	754–764
1553.	Sir George Buchanan K. C. I. E. — *Why dewe remain in Mesopotamia?* [Pourquoi restons-nous en Mésopotamie?	764–767
1554.	W. Alison Phillips. — *International manners* [Manières internationales, influence de l'Internationalisme sur les mœurs]	776–786
1555.	S. D. Everling. — *Three evenings with Count Leon Tolstoï.* [Trois soirées avec le comte Léon Tolstoï] (1re partie)	786–792

(*juin 1923*).

1556.	Francis Mc. Cullagh. — *The evil Russian government.* [Le mauvais gouvernement en Russie]	793–804
1557.	L. F. Easterbrook. — *Wanted some lessons in deportment.* [Nous avons besoin de quelques leçons de bonne manière]	804–812
1558.	*** — *The Miasma of Divorce.* [L'épidémie de divorce], by the Right Hon. the Earl of Meath K. P. 2 by the Right Rev. the Lord Bishop of Durham	818–822
1559.	Olivier Stanley. — *The kaleidoscope of socialism.* [Le Kaléidoscope du socialisme]	823–829
1560.	Bishop Welldon. — *The Church and the ministry.* [L'Eglise et le Ministère en Angleterre] ..	830–840

		Pages
1561.	S. N. Everling. — *Three evenings with Count Leo Tolstoi.* [Trois soirées avec le comte Léon Tolstoï (fin)]	841-849
1562.	Charles Lowe. — *Robert Burnspoet : can English people understand him?* [Les Anglais peuvent-ils comprendre ?]	850-859
1563.	B. K. Eagle. — *Shakespeare and Italy.* [Shakespeare et l'Italie.]	860-864
1564.	W. W. White. — *With the birds an Exmoor.* [Avec les oiseaux dans l'Exmoor]	865-873
1565.	Kenneth R. Swan. — *A receiver of stolen goods* [Souvenir d'un apiculteur]	874-808
1566.	Viscountess Lave. — *From my Rhodesian diary* [Extrait de mon carnet de route en Rhodésie]	881-892
1567.	J. H. Barnes. — *The drama of to-day.* [Le drame anglais d'aujourd'hui]	893-897
1568.	Sir E. Eardley-Wilmot. — *The navy and its weapons in war.* [La marine et ses armes de guerre]	898-904
1569.	Howard Little. — *Will disarmement bring peace?* [Le désarmement amènera-t-il la paix ?]	905-911
1570.	Antonio Fradaletto. — *The Roman question* La question romaine, série d'études économiques et politiques	912-925
1571.	Wilfrid Ewart. — *The Secret Land.* [La Terre secrète; souvenirs de voyage au Mexique]	926-939
1572.	E. C. Cox. — *The pessimist.* [Le pessimiste]	940-950

The North American Review (*avril 1923*).

1573.	R. Murray Haig. — *Tax exempt Securities versus Progressive income-tax.* [Problèmes financiers aux Etats-Unis]	433-442
1574.	John R. Commons. — *Radicalism and the Farm Bloc.* [Le Radicalisme et le Bloc des Fermiers aux Etats-Unis]	443-448
1575.	J. Ellis Barder. — *Whas the English Labour Parly wants.* [Ce que veut le parti travailliste anglais]	449-462
1576.	Wladimir Sensinoff. — *For years of Bolshevist schools.* [Quatre années d'école bolcheviste]	463-474
1577.	W. P. Cressan. — *Chateaubriand and the Monroe Doctrine.* [Chateaubriand et la doctrine de Monroe]	475-487
1578.	The. Rev. Ph. S. Moxom. — *The Resurrection and Immortality.* [La Résurrection de Jésus et l'immortalité]	488-496
1579.	Hervey Allen. — *Black Roses.* Poème	497-499

		Pages
1580.	Joseph AUSLANDER. — *Wild Geese.* Poème	500
1581.	Berenice K. van SLYKE. — *Last night in march.* [Poème]	501
1582.	Stephen GWYNN. — *Experience.* [L'expérience. (discussio philosophique.)]	502–509
1583.	Janet E. COURTNEY. — *Frédéric Harrison*, 1831-1923. [Frédéric Harrison, légiste, réformateur, critique littéraire, etc...]	510–521
1584.	BOOTH TARKINGTON. — *The five dimensions. Dudley H. Wiggins With a note.* [Les cinq dimensions. Fantaisie scientifique]	521–535
1585.	LLEWELLIN JONES. — *Adelaide Crapsey : poet and critic.* [A. Crapsey, 1878-1914, poète et critique]	535–544
1586.	D[arius] MILHAUD. — *The evolution of modern music in Paris and Vienna.* [L'Evolution de la musique moderne à Paris et à Vienne, par D. Milhaud, compositeur français	544–555
1587.	Laurence GILMAN. — *The book of the month.* [Le livre du mois]	555–561

(*mai 1923*).

1588.	Shailer MATHEWS. — *Ten years of American Protestantisme.* [Dix années de protestantisme américain	577–593
1589.	Stéphane LAUZANNE. — *When Germany occupied France.* [Quand l'Allemagne occupait la France (1871)]	594–600
1590.	Oscar KING DAVIS. — *What do we care for Abroad.* [Etude sur la politique d'isolement américaine]	601–606
1591.	Gorton JAMES. — *Paying for Workmen's misfortunes.* [Etude sur la législation sociale des travailleurs en Amérique]	607–615
1592.	Selden Peabody DELANY. *Radicalisme ou libéralisme.* [Radicalism or liberalism.]	616–627
1593.	Cornelia James CAMON. — *Can our public Officials be our leaders?*	628–640
1594.	Du BOSE HEYWARD. — *The mountain Preacher* [Le prédicateur de la montagne]	641
1595.	Gamaliel BRADFORD. — *Portrait of an artist : William Morris Hunt* [Portrait d'un artiste : William Morris Hunt]	643–654
1596.	Anne GOODWIN WINSLOW. — *The poetry of Francesco Peslonchi* [A propos de son dernier livre *Il Randagio*]	655–663

Pages

1597. Samuel C. Chew. — *Wilfrid Scawen Blunt an intimate view* [M. W. S. Blunt intime, poète, homme d'État, aventurier] 664–675
1598. Arnold Whitridge. — *The personality of Sainte-Beuve* [Étude la personnalité de Sainte-Beuve] 676–687
1599. Augustus Ball. — *The heart of the Wessex Novels* [Thomas Hardy et les romans du Wessex] 688–697
1600. Laurence Mason and Mac Leish. — *The next philosophy* [La philosophie prochaine, étude de la philosophie du Fellèque Peter Szornik] 698–704
1601. Willis Fletcher Johnson. — *Affairs of the world* [Les affaire du monde] 705–711

(*juin 1923*).

1602. Alfred L. P. Dennis. — *The United States and the New Turkey* [Les États-Unis et la Nouvelle Turquie] 721–733
1603. Davrell Figgis. — *The causes of Irish unrest* [Les causes de l'agitation irlandaise] 732–746
1604. Vernon Kellogg. — *Recent biology and its significance* [Le dernier état de la biologie : sa signification] 746–760
1605. Arthur B. Leavo. — *Can we control the business cycle* [Pouvons nous dominer les variations de l'activité économique] 760–769
1606. France Kellor. — *Humanizing the emancipation laws* [Pour humaniser les lois sur l'émancipation] 769–785
1607. Edwin A. Alderman. — *A Radison letter and some digressions* [Une lettre de Radison et quelques digressions] 785–797
1608. Kenyon. — *Pan adolescent* [L'adolescence de Pan] 797–798
1609. Cunningham. — *Two poems, strangeness, desert* [2 poésies : étrangeté, désert] 798
1610. Stark Young. — *Two walks* [Deux promenades, souvenirs de la ville d'Este] 799–808
1611. Thomas Moult. — *A living theâtre* [Un théâtre vivant] 808–820
1612. Muriel Harris. — *Midday pause* [le repos de Midi en France] 820–829
1613. Ratajchi Riya. — *What is art* [Qu'est-ce que l'art] 829–834
1614. Ruth Shepard Phelps. — *The poet in Papini* [L'élément poétique dans l'œuvre du philosophe Papini] 834–844
1615. Clarence H. Gaines. — *The good taste of Augustine Birrell* [Le bon goût d'Augustine Birrell, romancier anglais contemporain] 844–849

Pages

Nouvelle Revue (*1er mai 1923*).

1616. Paul Jarry. — *Un soldat de l'Empire : Le général Jouan* [à suivre] 3–18
1617. Emile Clairin. — *Le Palais de Justice d'autrefois* [suite] *Arrestation des Parlementaires* [histoire de la Fronde] 19–32
1618. A. Parent. — *Le goût des livres* [à propos du congrès des Bibliophiles] 33–42
1619. Henri de Curzon. — *Une gloire de l'Art français J. B. Faure* [suite de —] 43–58
1620. Léonce Grasilier. — *Les derniers jours de l'Abbé Casti* [mort à Paris en 1803] 59–72

(*15 mai 1923*).

1621. N. Brian Chaninov. — *Les « Jeunes » Moscovites* [les poètes Maïakovsky, Sergueï Jorodetsky, Goumilev, Marienhof, etc.] 97–112
1622. Emile Clairin. — *Le Palais de Justice d'autrefois II La Fronde des princes* 113–126
1623. Henri de Curzon. — *Une gloire française de l'Art lyrique J. B. Faure* [suite] 127–149
1624. Léonce Grasilier. — *Les drapeaux déposés aux Invalides* 150–156
1625. A. Parent. — *Pour la défense de l'orthographe anglaise* 157–160
1626. Paul Jarry. — *Un soldat de l'Empire : Le général Jouan* [II] 161–177
1627. Hélène Yougg. — *Le saint Sébastien de Manlegna* [poème] 178

(*1er juin 1923*).

1628. A. de Pomourville. — *L'Indo-Chine et M. Martial Merlin* [gouverneur général de l'Indo-Chine] 193–204
1629. Léonce Grasilier. — *La question Louis XVII et l'affaire Petit du Petit Val* 205–216
1630. Eugène Soubeyre. — *Le salon de 1923* I. *Les Artistes français* 217–226
1631. F. de Vaux de Foletier. — *Les ports de France : la mort de Brouage* 227–236
1632. Henri de Curzon. — *Une gloire française de l'Art lyrique J. B. Faure* [fin] 237–249
1633. Emile Clairin. — *Le Palais de Justice d'autrefois. La Fronde des Princes* [fin] 250–260

Pages

1634. Paul JARRY. — *Un soldat de l'Empire. Le général Jouan* [III] 261–271
1635. Georges MONTAUDON. — *A propos de la livraison de l'Amiral Kolitchak* 272–295
1636. Victor BORET. — *Pour les artisans de la glèbe* [à propos du livre de Georges Risler] 275–279
1637. Henry AUSTRUY. — *Le théâtre : Les Dieux ont soif* de Pierre Chaine d'après A. France 280–282

La Nouvelle Revue critique (*15 mai 1923*).

1638. Francis de CROISSET. — *Promenade à Ceylan* [extrait d'un volume à paraître sur les Indes] 211–221
1639. Eugène MARSAN. — *Le vol de l'homme ou la prochaine guerre* 222–227
1640. Louis LALOY. — *Etude de poésie chinoise* 228–230
1641. Edmond PILON. — *Feuillets sur l'amour et les fables* 231–236
1642. Auguste DUPOUY. — *Notre littérature par la géographie* 237–248
1643. Roger PEYTIER. — *Divertissements* [VIII] 249–253
1644. A. LAUTIER et F. KELLER. — *Quelques mots sur l'art muet* [cinéma] 254–259
1645. Robert HONNERT. — *A propos du Diable au Corps* [de Raymond Radiguet] 260–267
1646. André LAMANDE. — *Monsieur Scepticus* par Jean-Michel Renaitour 268–273

La Nouvelle revue française (*1er juin 1923*).

1647. Paul VALÉRY. — *Etude pour Narcisse*, poème 853–856
1648. Marcel PROUST. — *Le septuor de Vinteuil* [extrait de la *Prisonnière* à paraître] 857–877
1649. Francis PONGE. — *Trois satires* [Monologue de l'Employé. Dimanche ou l'Artiste. Un ouvrier] (essais 878–882
1650. Albert COHEN. — *Mort de Charlot* [nouvelle .. 883–889
1651. Henri DEBERLY. — *L'impudente* [III roman] 890–929
1652. Albert THIBAUDET. — *Réflexions sur la littérature Lettres et journaux* [Brunetière, Maurice Barrès, etc., le journaliste est-il un écrivain] . 930–938

Les nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques (*24 mars 1923*

1653. Paul SOUDAY. — *Paul Bourget et la critique.*
1654. Maurice MARTIN DU GARD. — *Charles Maurras* [portrait].

1655. Robert de Traz. — *Visite au professeur Sigismond Freud à Vienne.*
1656. Frédéric Lefèvre. — *Une heure avec M. Jean Cocteau.*
1657. François Mauriac. — *Le livre de la Semaine* : *Le Diable au corps* de Raymond Radiguet.

(*31 mars 1923*).

1658. Georges Grappe. — *Henri Frédéric Amiel ou l'homme qui a perdu son moi.*
1659. Lugné Poé. — *Sarah Bernhardt.*
1660. Benjamin Crémieux. — *Le Livre de la Semaine* : *Fermé la Nuit* de Paul Morand.
1661. Frédéric Lefèvre. — *Une heure avec M. Henri Béraud*
1661bis Victor Llona. — *Théodore Dreiser* [romancier américain]

(*7 avril 1923*).

1662. Jules Bertaut. — *Un cosmopolitisme nouveau* : *à propos de Fermé la Nuit* de Paul Morand.
1663. Jean Belde. — *Les Girondins* [Les jeunes écrivains originaires de la Gironde, André Lafon, François Maurice, Jean de La Ville de Mirmont, André Lamandé, Louis Piéchaud, Jacques Rivière, Emile Despax, etc.].
1664. François Maurice. — *Les Croix de Roses* d · Julien Benda.
1665. J.-P. Belin. — *Le scandale de «l'Esprit» d'Helvetius* [en 1758]
1666. Louis Cheronnet. — *Charles Baudelaire* [inédits à propos de l'album de l'éditeur romantique Poulet-Malussis].

(*14 avril 1923*).

1667. Francis Jammes. — *Une première rencontre avec Paul. Claudel* [extraits de ses *Mémoires* à paraître].
1668. Maurice Martin du Gard. — *Maurice Mælerlinck* [portrait].
1669. Gabriel Reuillard. — *La vente de la bibliothèque de Robert de Montesquiou* [autographe de Verlaine, Marceline Desbordes-Valmore, Marcel Proust, F aubert, etc..].
1670. Frédéric Lefèvre. — *Une heure avec M. Maurice Barrès.*

(*21 avril 1923*).

1671. Pierre Lasserre. — *L'avenir du français* [à propos du livre d'André Thérive, le *français langue morte*].
1672. Henri Rambaud. — *L'abbé H. Bremond à l'Académie Française.*

1673. Maurice Martin du Gard. — *M. Jonnart à l'Académie Française.*
1674. Frédéric Lefèvre. — *Visite à Mme Jack London. Souvenirs sur un grand romancier américain.*
1675. Jean-Jacques Brousson. — *Victor-Hugo et les tables tournantes.*
1676. J. Vamy Baysse. — *La caricature grand art.*

(*28 avril 1923*).

1677. Paul Lombard. — *Universités populaires* [de Paris, et principalement celle d faubourg St-Antoine].
1678. Maurice Martin du Gard. — *Gérard d'Houville* [portrait].
1679. *Béarnais et Gascons* [écrivains contemporains, béarnais et gascons, Francis Jammes, Léon Bérard, Pierre Lasserre, Charles Derennes etc.].
1680. Frédéric Lefèvre. — *Une heure avec M. Joseph Bédier.*
1681. André Gide. — *Lettre d'André Gide à propos des mémoires de F. Jammes* [passage sur ses premières rencontres avec Claudel].
1682. Emmanuel Berl. — *L'unanimisme de M. Jules Romain.*
1683. Eve Frami. — *La reprise de l'Otag de Claudel à l'Œuvre*

[impressions d'une de ses interprètes].

(*5 mai 1923*).

1684. François Mauriac. — *Un Romancier : Abel Hermant.*
1685. Maurice Martin du Gard. — *Tristan Dereme* [portrait].
1686. Henri Casanova. — *D'Athènes au Citheron : Autour de Platon et d'Euripide* [Les traductions de Mario Meunier].
1687. Frédéric Lefèvre, — *Une heure avec M. Charles Maurras.*
1688. Roger Devigne. — *Quelques notions d'architecture typographique* [I].
1689. J.-E. Blanche. — *On demande un prix... pour les Peintres.*
1690. André Warnert. — *Alexandre Arnoux et la féerie au théâtre.*

(*12 mai 1923*).

1691. Henry de Montherlant. — *Une douceur casquée* [à propos de son roman *Le songe*].
1692. Maurice Martin du Gard. — *Jean Cocteau* [portrait].
1693. Georges Grappe. — *Un Roman de Balzac qui ne fut pas écrit* [*La Bataille*].
1694. Frédéric Lefèvre. — *Une heure avec Jérome et Jean Tharaud.*
1695. Albert Ranc. — *Le physicien César Charles* [1746-1832].

(19 mai 1923).

1696. Jacques Morland. — *Les mésaventures du comte de Gobineau.*
1697. Maurice Martin du Gard. — *Le prix Flaubert et ses trois lauréats : Pierre Mille, Jean Viollis et François de La Guérinière*].
1698. Frédéric Lefèvre. — *Une heure avec M. Abel Hermant.*
1699. Jean-Jacques Brousson. — *Un savant, qui est-ce ?* [à propos du livre de Ch. Richet].
1700. A. Toupine. — *Un poète russe : Vladimir Maïakovsky.*

(26 mai 1923).

1701. André Gide. — *Lettre ouverte à M. T'serstevens.* [à propos de la nouvelle Revue française et de son attitude].
1702. ***. — *La journée nationale de Pasteur en faveur des laboratoires* [Lettres de J. Habamard, Ch. Lallemand, Charles Moureu, L. Maugin, G. Urbain].
1703. Maurice Martin du Gard. — *Porto Riche à l'Académie française* [portrait].
1704. Frédéric Lefèvre. — *Une heure avec M. François Mauriac.*
1705. Benjamin Crémieux. — *A propos du Grand Ecart* de Jean Cocteau.
1706. F. Fels. — *Propos d'artistes : Maurice de Vlaminck.*
1707. M.-T. Premsela. — *La jeune poésie hollandaise.*

(2 juin 1923).

1708. Henri Béraud. — *Brève déposition* [réponse à la lettre de A. Gide].
1709. A. T'serstevens. — *En demeure* [réponse à la lettre de A. Gide].
1710. Maurice Martin du Gard. — *René Boylesve* [portrait].
1711. Frédéric Lefèvre. — *Une heure avec M. Jean Giraudoux.* [à propos du service de la propagande].
1712. F. Fels. — *Propos d'artistes : Othon Friesz.*
1713. Maurice Boissard. — *A l'Odéon « Les Dieux ont soif » de* P. Chorine d'après A. France.
1714. Albert Rang. — *L'organisation des recherches scientifiques en France* [*au muséum d'histoire naturelle*].
1715. Benjamin Crémieux. — *Un grand imagiste italien Giovanni Papini.*

(9 juin 1923).

1716. Dr René A. Gutman. — *Physio-pathologie de « Nocturne »* de G. d'Annunzio.

1717. Maurice Martin du Gard. — *Gabriel d'Annunzio* [portrait].
1718. André Doderet. — *D'Annunzio devant la mort.*
1719. Frédéric Lefèvre. — *Une heure avec M. Jean Ajalbert de l'Académie Goncourt.*
1723. Hubert Morand. — *Le costume antique* [à propos du livre de Léon Heuzey].
1721. Lugne Poé. — *Le Phaedre de Gabriel d'Annunzio à l'Opéra.*
1722. Maurice Boissard. — *Théâtres* : « *Le Mystère du Dieu mort et ressuscité de* Sd. Dujardin et *Baslos le Hardi* de Léon Régis et François de Veynes.
1723. Albert Ranc. — *Les Elections.*

Les Nouvelles religieuses *(15 mai 1923).*

		Pages
1724.	***. — *Saint Thomas prédicateur*	217–218
1725.	***. — *Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus proclamée Bienheureuse.*	219–220
1726.	***. — *Un Saint bien français : Michel Garicoits.*	223–224
1727.	***. — *Le « National catholic welfare council » (suite)*	228–229

(1er juin 1923).

1728.	***. — *Le centenaire d'un savant catholique : Pasteur*	241–242
1729.	***. — *Les Noélistes* [association catholique de jeunes filles]	245–246
1730.	***. — *L'Offensive hérétique en Pologne*	251–253
1731.	***. — *Les Missions américaines*	258–262

Osterreichische Rundschau *(avril 1923).*

1732.	Percy Ernst Schramm. — *Über unser Verhältniss zum Mittelalter* [De nos rapports avec le Moyen âge]	317–330
1733.	Herbert Joh. Holz. — *Das Ende des Tragischen* [La fin du tragique]	330–334
1734.	Rud. von Scholtz. — *Deutscher Brief : Zweifel* [Lettre allemande : Perplexités]	334–338
1735.	Fried. Engel Janosi. — *Um 1848* [Vers 1848]	340–342
1736.	Erwin Rieger. — *Ein Franzose über Osterreich* [Un Français au sujet de l'Autriche]	342–344
1737.	Bela Balzazs. — *Grenzen* [Frontières]	344–349

Pages

(*mai 1923*).

1738. H. Hefele. — *Absoluter Katholizismus* [Catholicisme absolu] 421–428
1739. F. Bæthgen. — *Päpstliche Theokratie* [Théocratie papale] 429–439
1740. S. Rubinstein. — *Europa und Deutschland in ihren Konfessionnen* [L'Europe et l'Allemagne au point de vue confessionnel] 440–459
1741. R. V. Scholtz. — *Deutscher Brief : Wendung* [Lettre d'Allemagne : Changement d'orientation] 459–464
1742. G. Lange. — *Germanisches Christentum* [Christianisme germanique] 464–467
1743. B. Prohaska. — *Russisches Christentum* [Christianisme russe] 467–471
1744. P. Wittek. — *Politische Chronick* [Chronique politique] 472–476
1745. F. Vlatnig. — *Die russische Sphinx* [Le sphinx russe] 476–483

La paix par le Droit (*avril 1923*).

1746. Jules L. Puech. — *Assemblée générale de la paix par le droit* [tenue à Nantes 10 et 11 février 1923] 137–145
1747. P. Toureille. — *La Galicie orientale* [population, langue, religion] 146–156
1748. J. Prudhommeaux. — *L'Arbitrage international et la Société des Nations, convention des zones*). — *La politique internationale* (*Suisse et France*). *La propagande* (lettre de M. Jean Carrère) ... 157–175

(*mai 1923*).

1749. Th. Ruyssen. — *Les femmes et la paix* 185–187
1750. Marie-Louise Puech. — *L'action féminine et la Société des Nations* 188–195
1751. Marg. Thibert. — *Saint-Simoniennes et pacifistes* [Eugénie Niboyet et Pauline Roland] 196–200
1752. Geneviève Bianquis. — *La reconstruction financière de l'Autriche par la Société des Nations* .. 201–207

Le Pays lorrain et le Pays Messin (*janvier 1923*).

1753. Raoul Brice. — *Une carrière aventureuse : le général Brice de Lorquin, chef des partisans lorrains* [1814-1815] I *Une mission de l'Empereur* 3–16

Pages

1754. Julien Perette. — *Le champ* [saynète villageoise] 17–23
1755. Louis Sadoul. — *Les fausses nouvelles de la guerre* 24–27
1756. Auguste Migette. — *Les dernières années du peintre Maréchal* [mort en 1884 à l'âge de 87 ans] 28–34

(*février 1923*).

1757. Henri Petit. — *L'hiver à Tarquimpol* [souvenirs et paysages] 49–52
1758. Raoul Brice. — *Le général Brice...* II *La dernière envolée des Aigles* 53–61
1759. René Baret. — *La douce histoire du « Coq hardi »* [nouvelle] 62–65
1760. Abbé E. Hatton. — *Un roman lorrain : Les élèves de M. Probus* de Jacques Thorré 66–72
1761. Auguste Migette. — *Les dernières années du peintre Maréchal* [fin] 73–77
1762. Jean Lusamont. — *La Lorraine belge* (archéologie et histoire] 82–85

(*mars 1923*).

1763. Albert Collignon. — *Quelques souvenirs de Verdun d'il y a soixante ans* 97–105
1764. Raoul Brice. — *Le général Brice...* III *La guerre des partisans* 106–120
1765. Emilie Moselly. — *Mon voisin : fragment de journal inédit* [aout 1913] 121–125
1766. L. Germain de Maidy. — *Note sur une ancienne coutume populaire : le hunuge ou la holmée*..... 126–128
1767. Jean Julien. — *Le général Richepance au Musée de Metz* 131–132

(*avril 1923*).

1768. Jacques Thoni. — *Le secret du pays natal* [roman, 1] 145–151
1769. Albert Collignon. — *Quelques souvenirs de Verdun* [fin] 152–160
1770. Raoul Brice. — *Le général Brice...* VI *L'exil* ... 161–174
1771. Maurice Toussaint. — *Le séjour de Stanislas à Deux Ponts* [1714-1725] 175–178

Pages

(*mai 1923*).

1772. Louis Sadoul. — *Criminalité d'après-guerre* [en Meurthe-et-Moselle] 193–205
1773. J. Perette. — *Les vieux contes* 206–209
1774. Raoul Brice. — *Le général Brice.*. VI. *Les habitués du bazar français* 210–222
1775. Jacques Thoni. — *Le secret du pays natal*, roman 2e partie 223–228

Politica (*mars 1923*).

1776. Ch. Tardieu. — *M. Louis Barthou* 125–129
1777. Fernand Hauser. — *M. Paul-Boncour* 130–134
1778. J. Canu. — *Le droit de grève et ses limites* 135–141
1779. Fernand Hauser. — *La Haute-Cour de Justice Questions de compétence et de procédure* 142–149
1780. L. Peyssonnerie. — *Le crédit agricole : origines. Principes lois, organisat. actuelle, ses besoins* 150–157
1781. André Philip. — *Le socialisme de Ghilde et la crise sociale anglaise* [chômage et logement] 158–165

(*avril 1923*).

1782. Ch. Tardieu. — *M. René Viviani* 191–195
1783. Fernand Hauser. — *M. André Tardieu* 196–200
1784. Roger Lévy-Guénot. — *La réforme électorale scrutin majoritaire proportionnaliste* 201–209
1785. René Templier. — *Le recrutement de la main-d'œuvre étrangère* 210–218
1786 A. R. Hontebeyrie. — *La réforme administrative* 219–224
1787. Lucien Bec. — *La conférence de Washington, les traités* 225–232

La Pologne (*15 mai 1923*).

1788. Albert Cim. — *Un grand médecin polonais dans un roman de Balzac*. [Moïse Halpersohn dans l'*Envers de l'histoire contemporaine*] 545–546
1789. Un Polonais de France. — *La « douce France »* [Souvenirs d'un officier de la Grande Armée, à propos du livre de Maurice Barrès] 547–548
1790. H. G. — *La vie politique* [en Pologne] 548–551
1791. A. Merlot. — *La vie économique* [Le pétrole, les chemins de fer, émissions financières] 552–562

Pages

1792. Paul KLECZOHOWSKI. — *La vie intellectuelle* [Honneurs posthumes au prince Joseph Poniatowski] 562–568

1793. Henri de MONTFORT. — *Livres et périodiques* [Yves de la Brière, Le destin de l'Empire allemand et les oracles prophétiques, essai de critique historique. Revues] 569–571

1794. Casimir SMOGORZEWSKI. — *Revue de la Presse* .. 572–574

1795. Édouard GANCHE. — *La musique polonaise en France* [Concerts] 574–575

1796. ***. — *La fête nationale de la Pologne à Paris* [Discours de MM. J. Noulens, Henri Lorin, Henry de Jouvenel, comte Maurice Zamoyski] 576–592

1797. ***. — *Le maréchal Foch en Pologne* 592–598

1798. ***. — *Les sections universitaires de l'association France-Pologne* [Discours de M. Derezinski, consul de Pologne à Strasbourg, le 3 mai 1923, fête de la Pologne] 599–601

1799. ***. — *La Pologne. Le général Du Moriez* [Portrait nécrologique] 602

Preussische Jahrbücher (*avril 1923*).

1800. Rudolf ASMIS. — *Die wirtschaftlichen und politischen Verhältnissen im fernen Osten* [La situation économique et politique dans le lointain Orient Sibérie] 16

1801. Erich OBST. — *Die Krisis in der geographischen Wissenschaft* [La crise de la science géographique] 16–29

1802. Rudolf K. GOLDSCHIMT. — *Das Heidelberger Schloss in der deutschen Dichtung* [Le château de Heidelberg dans la poésie allemande] 29–43

1803. Joachim KUHN. — *Die französische Presse der Gegenwart* [La presse française du temps présent] 43–65

1804. Eugen FISCHER. — *Der Sinn der russich-französischen militarkonvention* [Le sens de la convention militaire franco-russe] 65–69

1805. Ilse Gräfin CLAIRON d'HAUSSONVILLE. — *Die deutsche Landarbeiterschaft* [La classe ouvrière paysanne en Allemagne] 99–106

La Reconstruction (*avril 1923*).

1806. PARVUS. — *Proposition d'une réglementation de la dette de réparation* [obligations de paiement envers les alliés de l'Allemagne; réduction de ses dettes] 225–224

Pages

1807. Dr Hermes. — *Développement de la question des réparations* [extrait du discours du 11 mars 1923 tenu au congrès de l'exécutif ou parti du centre à Hagen] 228–231

1808. Dr Jentsch. — *Les forêts fiscales dans les territoires occupés comme gages en Allemagne* 233–234

1809. Karl Kostka. — *La politique d'emprunt de la Tchécoslovaquie* 234–236

1810. Ledebur-Wicheln. — *La réforme agraire en Tchécoslovaquie* 238–240

1811. Dr Ibl. — *Politique commerciale et réglementation des relations économiques entre l'Allemagne et la Tchéco-Slovaquie* 240–242

La Renaissance politique, littéraire, artistique (*12 mai 1923*).

1812. Maurice Privat. — *Eugène Lautier* [rédacteur en chef de l'*Homme libre*, son portrait] 1–3

1813. Jean Locquin. — *Les difficultés de la paix en Orient* [à la conférence de Lausanne] 3–4

1814. Colonel Romain. — *Le problème de la Ruhr* [la solution de M. François Marshal] 5–6

1815. Amiral Degouy. — *Nos garanties de sécurité* [à propos de la Ruhr] 6–7

1816. Raoul Verfeuil. — *Poèmes. Ne plus penser. Mon rêve* 8

1817. Florent Mortter. — *La grande pitié des intellectuels* 15–16

1818. Fortunat Strowski. — *Le secret de M. Léon Bérard et la Réforme de l'Enseignement* 17–19

(*19 mai 1923*).

1819. Albert Milhaud. — *Georges Noblemaire*, député 1–3

1820. Georges Lecomte. — *L'illumination* [fragment d'un roman : *La lumière retrouvée* à paraître] 4–6

1821. Pierre Darcet et Paul Léon. — *Les manifestations artistiques de Rouen* [Donation Jacques-Emile Blanche. Musée de Céramique] 7–9

1823. Gaston Sauvebois. — *La génération littéraire d'avant-guerre* 15–18

1824. Maurice Rondet-Saint. — *L'Angleterre n'est plus une île* 18–19

1825. Fortunat Strowski. — *Le secret de M. Léon Bérard et l'expérience au collège d'Autun* 02–22

1826. Emile Henriot. — *Le théâtre*. Pièces de Lucien Bernard *Je vais revoir ma Normandie* de Denys Amiel *Le Voyageur*, et de Pierre Chaine *Les Dieux ont soif* 22–24

Pages

(*26 mai 1923*).

1827. Henry de Jouvenel. — *Vers une C. T. I. internationale* [la Confédération des Travailleurs intellectuels] 1–2
1828. Georges Lecomte. — *Printemps sportif* [les sports et les jeunes filles] 3–4
1829. Maxime Brienne. — *Que feront les nouveaux états généraux Les causes, les origines, les précurseurs* 4–6
1830. Louis Brauquier. — *Mort de Rimbaud*, poème 7
1831. Fortunat Strowski. — *M. de Freycinet* 9
1832. Paul Steik. — *Les arts provinciaux* 10
1833. F. Rondot. — *Le grand péril national* [la dépopulation] 13–15
1834. Maurice Rondet-Saint. — *L'Assistance* [aux malheureux] 16–17

(*2 juin 1923*).

1835. Arsène Alexandre. — *L'art de comprendre la rue de la Paix* [et le haut commerce Parisien] 1–3
1836. Maxime Brienne. — *Que seront les nouveaux Etats généraux La position du problème* : 1919-1923 4–7
1837. Victor Gœdorp. — *La rivière du huit* [nouvelle sportive] 8–9
1838. Henri Verne. — *Les demi-races* [nouvelles] 15–18
1839. Gaston Sauvebois. — *La génération littéraire d'avant guerre* [fin] 18–21

(*9 juin 1923*).

1840. Georges Lecomte. — *Une vieille querelle : la force latine* [à propos du décret Léon Bérard sur l'enseignement] 1–3
1840bis ***. — *L'Islam et Nous* [Suite de 574 et 579] *Le rôle français* 4–6
1841. Charles Tardieu. — *Le Palais des Signaux lumineux* [le central téléphonique interurbain de la rue des Archives à Paris] 6–8
1842. Maxime Brienne. — *Que seront les nouveaux états généraux* [3e article] *Ce qu'on sait, ce qu'on peut dire* 15–18
1843. Léon Lafage. — *La flèche, le coq et le bouquet*, [à propos des archers de Beauvais et des fêtes

Pages

La Révolution de 1848 *(janvier-février 1923).*

du fer à l'arc 19–20

1844. Mlle Vergez-Tricom. — *L'esprit politique à Lyon et dans le département du Rhône* [1851-1852, suite] 139–378

1845. G. Laurent. — *Exposé des sources bibliographiques et des notes laissées par Georges Boussinesq* [sur Reims à la fin de la monarchie de juillet et pendant la période révolutionnaire de 1848] 379–395

1846. Gabriel Vauthier. — *Les duels en 1848* [avec une lettre de H. Corne au Ministre de la Justice Marie] 396–399

(mars-avril 1923).

1847. Louis Eisenmann. — *La noblesse hongroise et l'abolition des droits féodaux en 1848* 7–18

1848. Aimé Berthod. — *Deux lettres inédites de P. J. Proudhon à Victor Considérant* [datées de 1842 et se rattachant à l'« avertissement aux propriétaires »] 19–38

1849. Paul Raphaël. — *Forbout, critique d'art* 39–57

Revue bleue *(19 mai 1923).*

1850. Paul Gaultier. — *La réforme constitutionnelle* 325–330

1851. Alfred Poizat. — *A propos de Théodore de Banville : de l'Alexandrisme dans notre poésie* 330–333

1852. Angel Marvaud. — *La situation dans la Sarre* 333–337

1853. Benjamin Crémieux. — *Portraits d'écrivains étrangers : Luigi Pirandello* 337–339

1854. Luigi Pirandello. — *Dessus et dessous* [nouvelle. *Traduit de l'Italien* par Benjamin Crémieux] 339–342

1855. André Cazamian. — *Dans un vieux parc* [poème] 342

1856. L. Dumont-Wilden. — *La politique étrangère : les affaires d'Orient et le nationalisme asiatique* 343–346

1857. Lucien Maury. — *Les œuvres et les idées : le Français langue morte* [à propos du livre d'André Thérive, le *Français langue morte*] 346–348

1858. Gaston Rageot. — *Le théâtre : deux romans à la scène.* [*Faubourg Montmartre* de Henri Duvernois et les *Dieux ont soif* d'Anatole France] 349–350

1859. Yvanhoé Rambosson. — *Les arts appliqués : la tapisserie moderne au musée Galleira et l'art appliqué aux salons* 350–353

Pages

1860. Adolphe Boschot. — *La musique. Fin de saison. Le dimanche basque de Raoul Laparrat et la Ve symphonie de Charles Tournemire* 354-355

(2 juin 1923)

1861. Albert Milhaud. — *La fin d'une époque* [bouleversement du monde au lendemain de la guerre. Chute des dynasties et nationalités nouvelles] 361-363

1862. Pierre Moreau. — *Portraits d'écrivains : Gustave Lanson* 363-367

1863. Luigi Pirandello. — *Nénette et Nono* [nouvelle trad. par Benjamin Crémieux] 367-371

1864. Robert Troude. — *La psychanalyse* [à propos des ouvrages de Freud] 371-375

1865. S. Chabert. — *Stendhal et le paysage dauphinois* 375-378

1866. Marcel Clairé. — *Le congrès international des Bibliothécaires et des Bibliophiles. Compte rendu des travaux* 379-381

1867. Ernest Prévost. — *Jeunesse dans le Printemps*, poème 381-382

1868. L. Dumont-Wilden. — *La politique catastrophique de l'Allemagne* 382-384

1869. Paul Feyel. — *La nouvelle « Imago Mundi »* [à propos de la *Géographie universelle* de Ernest Granger] 385-388

1870. Gaston Rageot. — *Le théâtre de la Chimère aux Œuvriers* [à propos de *Ma Normandie* de Lucien Besnard, *L'Embrasement* de Gaston Sorbets, *L'otage* de Paul Claudel] 388-390

1871. Ivanhoé Rambosson. — *Le salon des artistes décorateurs* 390-392

La Revue contemporaine *(1er juin 1923)*.

1872. ***. — *Une opinion française sur les affaires de la Sarre* 132-134

1873. Robert de Jouvenel. — *La politique française. La nouvelle « lutte des classes »* 136-139

1874. F. François-Marsal. — *Au secours de la famille française* 140-150

1875. H. von Gerlach. — *Les partis politiques en Allemagne* 152-158

1876. Thomas Greenwood. — *Les facteurs de la politique anglaise* 159-168

1877. Guglielmo Ferrero et Vicomte Curzon. — *L'occupation de la Ruhr et l'étranger* 169-170

1878. L. Léontin. — *L'Allemagne et la Russie* [leurs relations au point de vue économique] 172–177
1879. N. Mileff. — *La Macédoine inquiète* 178–187
1880. Edmond Doutté. — *L'Islam noir* 188–195
1881. A. Thomazi. — *La ratification des accords de Washington* 196–206
1882. Th. G.***. — *Mussolini* 207–210
1883. André Cernay. — *L'étreinte enchantée, nouvelle inédite* 211–127
1884. A. Olivier. — *A la gloire du livre* [à propos du Congrès international des bibliothécaires] ... 219–223

Revue critique des idées et des livres (*25 mai 1923*).

1885. René Boylesve. — *Réflexions sur la jeune littérature* [préface à paraître pour l'enquête de Pierre Varillon et Henri Rambaud] 257–260
1886. François-Paul Alibert. — *Ce que nous devons à Moréas* 261–282
1887. Louis Pize. — *Jardins Giulia, Melzi, Sommariva...* poème 283–286
1888. ***. — *Enquête sur le renouvellement du décor et de la mise en scène et l'évolution du théâtre.* [Réponses de MM. Lugné-Poe, Drésa, Henri de Curzon, Léo Claretie, Jacques-Emile Blanche] 287–292
1889. André Thérive. — *Femmes d'hier et d'aujourd'hui* [à propos de *Carolina Gevrol* de Frédéric Plessis, et de l'*Assassinée*, André Beaunier] 295–302
1890. Robert Lejeune.— *L'Éternel Ulysse* [à propos de l'*Éternel Ulysse* de M. Jean Leune et *Karagheuz* de M. Louis Roussel] 303–306
1891. Xavier de Courville. — *Le retour de l'opérette* [*Sylvie* de Pierre Bertin et Fred Barlow, l'*Amour masqué* de Sacha Guitry et Messager, *Ciboulette* de R. de Flers et F. de Croisset et Reynaldo Hahn] 307–309
1892. Pierre du Colombier. — *Le livre français* [à propos de l'exposition du livre au pavillon de Marsan] 310–313
1893. N. de Rochefort. — *La conférence du désarmement de Moscou* 314–317

Revue d'Economie politique (*janvier-février 1923*).

1894. **. — *La pratique de la loi du 17 avril 1919 sur la réparation des dommages de guerre* 1–20

1895. Williams Oualid. — *Les finances locales en Alsace et en Lorraine* [suite et fin] 20–48
1896. Hubert Bourgin. — *L'industrie sidérurgique en France au début de la Révolution* 48–60
1897. B. Eliacheff. — *Notes sur la Russie. Faits et observations économiques* 60–89

Revue d'Histoire littéraire de la France (*janvier-mars 1923*).

1898. Raymond Lebegue. — *La publication des lettres de Malherbe* [suite] 1–23
1899. Paul d'Estrée. — *Firmin de Rozoi : le journaliste contre-révolutionnaire* [mai 1789 — août 1792, seconde partie] 24–49
1900. M. Citoleux. — *Vigny historien de la Conjuration de Cinq-Mars* 50–78
1901. Ch. M. Boudhon. — *Divers propos du Chevalier de Méré en 1674-1675* [suite] 79–89
1902. Daniel Mornet. — *L'étude de l'opinion et des influences d'après trois ouvrages récents* [*le genre Romanesque* de Servais Etienne, l'*Abbé Raynal* de A. Feugère; et *Suicide et Morale* de Albert Bayet] 90–96

La Revue de France (*15 mai 1923*).

1903. Roland Dorgelès. — *Le réveil des morts* [fin du roman] 225–274
1904. F. Mesnil. — *L'œuvre de Pasteur* 275–297
1905. Abel Bonnard. — *La nuit de l'oubli* [poème] ... 298–312
1906. Pierre Custot. — *Sturly* [1re Partie] [roman d'un esturgeon] 313–353
1907. Italicus. — *La dictature fasciste et le rêve du poète* [Gabriel d'Annunzio] 354–367
1908. Raymond Recouly. — *De la Ruhr à* [la conférence de] *Lausanne* 368–379
1909. Fernand Vandérem. — *Les lettres et la vie.* [Le cinquantenaire de Glatigny. Les *Petites Visionnaires* de André Montiers. Les poètes : Tristan Derème, et Paul Valéry. Fernand Gregh, Le championnat de Danses] 390–403
1910. Robert de Flers. — *La vie courante* : *Sarah Bernhardt ou de l'enthousiasme* 404–408
1911. André Gauley. — *L'opinion allemande et la résistance passive* 409–415
1912. Hélène Iswolsky. — *Deux livres sur Tolstoi* [par D. Makovitzhy et W. Tchertkoff] 415–422

1913. Maurice LARROUY. — *La bicyclette aérienne*..... 422–426
1914. Henri LAUGIER. — *Quelques expériences sur l'adaptation, l'hérédité et la sélection chez les microbes* 427–431
1915. R. MORIN. — *Une théorie du mouvement des changes* 431–434
1916. Alfred GUIGNARD. — *A propos de la nouvelle loi sur le recrutement* 435–439
1917. Fernand DÉWIRE. — *La Danse* [M. Malkovsky, Mlle Anna Brociner, Mlle Vala Chmelevska, Ella Elbak, Les bals musettes] 440–445
1918. Louis SCHNEIDER. — *Ciboulette*, opérette de Reynaldo Hahn aux Variétés 445–448

(*1er juin 1923*)

1919. BOUCHARDON. — *La tuerie du Pont d'Anderl* (1ere Partie) [1 novembre 1838] l'*Assassinat de Madame Peytel, femme du notaire de Belloy* .. 449–493
1920. Marquis d'ARGENSON. — *Le roman de la « Sainte Duchesse »*. [Lettres inédites de la Duchesse de Villars au comte d'Argenson (1738-1741)] ... 494–527
1921. Ch.-V. LANGLOIS. — *Renan à la Commission de l'Histoire littéraire de la France* [1733] 528–551
1922. Pierre CUSTOT. — *Sturly* [roman, fin] 552–583
1923. L. DE LAUNAY. — *Les hommes dans la nuit. Anticipation* 584–600
1924. J. Augustin LÉGER. — *Figures d'Outre-Manche : Lord Balfour de Whitlingehame* [25 juillet 1848] 601–622
1925. René BOYLESVE. — *La vie courante hier et aujourd'hui. Conversations avec Monsieur Bé sur les mœurs du temps* 623–633
1926. Maurice LARROUY. — *La traversée de la Manche et l'aviation future* 634–638
1927. Benjamin CRÉMIEUX. — *La guerre et l'après-guerre dans la littérature italienne* 639–647
1928. Marya KASTERKA. — *Ladislas Reymont et Le roman paysan en Pologne* 648–653
1929. René LEHMANN. — *Le football et le rugby* 654–659
1930. René MORIN. — *Le marché du caoutchouc* 650–662
1931. Louis SCHNEIDER. — *La musique. La Khowantchina* [de Moussorgshy] *le Djorghi* [de Wilned et de M. Edouard L'Enfant] 668–668

Revue de Hongrie (*15 mai 1923*).

1932. Nicolas Szécsen. — *M. Hanotaux et la paix de Trianon* 193–196
1933. David Angyal. — *Le comte Etienne Széchenyi* [fin] 197–203
1934. Etienne Tisza. — *Un tour d'Europe au 17e siècle* 204–223
1935. Ernest Renauld. — *Vers l'inconnu* [chapitre tiré du t. I. de l'*Histoire populaire de la guerre*. Paris, Tobra, 1923] 224–233
1936. Alexandre Knob. — *Situation économique de la Hongrie, production agraire et propriété foncière* 240–244

Revue de l'Enseignement des Langues vivantes *avril 1923*

1937. F. C. Danchin. — *L'enseignement de la langue maternelle dans les écoles primaires anglaises* .. 145–156
1938. Marcel Carayon. — *La première Eglogue de Garcilaso. Essai de traduction partielle* 157–163
1939. M***. — *Le conditionnel fictif en anglais* 164–167

mai 1923

1940. F. Cahour. — *Verbes forts et verbes faibles. Introduction à l'étude historique des verbes anglais* 193–203

(*juin 1923*).

1941. H. Loiseau. — *Le fils de Gœthe* 241–253
1942. Paul Reynier. — *Le symbole du soleil dans la tragédie de Richard II* [de Shakespeare] 254–260
1943. M. Koessler. — *Sonnets : fatalité, adoration* [traduits en vers français d'après Emerson] 261

Revue de littérature comparée (*avril-juin 1923*).

1944. Natale Addamiano. — *Quelques sources italiennes de la « Deffence » de Joachim du Bellay* [Bembo, Gelli, Castiglione et Paul Manuce] 177–189
1945. Ph. Van Thieghem. — *La « prière universelle » de Pope* [en 1738] *et le déisme français au XVIIIe siècle* 190–212
1946. Ettore Lévi-Malvano. — *Les éditions toscanes de l' « Encyclopédie » de Diderot et d'Alembert au XVIIIe siècle* 213–256

		Pages
1947.	Louis Méry. — « *Atala* » *de Chateaubriand et la Bible* [reminiscences]	257–263
1948.	André Monglond. — *Le rôle littéraire d'un réfugié. Jérémie Bitaubé et la « prose poétique », à propos de son poème de Joseph*	264–275
1949.	W. M. Kozlowski. — *Notes sur l'échange d'idées philosophiques entre l'Angleterre et la Pologne*	276–281
1950.	H. B. — *Une lettre de Vincenzo Monti à Claude Fauriel* [datée de Milan 1811]	281–283
1951.	J. W. Skinner. — *Some aspects of Emile Montegut* [quelques aspects de Emile Montegut à propos du livre de A. Laborde Mila]	283–288
1952.	F. Baldensperger. — *Le Daniel Vladys* de Camille Selden *et l'Atmosphère de Jean Christophe* de Romain Rolland	288–294

La Revue de Paris (*15 mai 1923*).

1953.	Pierre Mille. — *Après la mort des Prétendants* [Nouvelle en marge d'Homère]	241–252
1954.	Comte Molé. — *Le procès du maréchal Ney*	253–264
1955.	Pierre Benoit. — *Mademoiselle de la Ferté* [IV] Roman	266–303
1956.	Comte de San Martino. — *L'état actuel de la Hongrie*	304–321
1957.	Georges Dumas. — *A propos de la vision « extra rétinienne »* [à propos des recherches expérimentales de Jules Romains]	322–336
1958.	Wladimir d'Ormesson. — *Eugène Melchior de Voguë* [à propos des lettres à Armand et Henri de Pontmartin]	337–354
1959.	Léon Blum. — *La bataille pour les humanités* [à propos de la réforme de l'enseignement]	356–385
1960.	Paul Ballaguy. — *Stendhal et sa famille sous la Terreur* [I. d'après des documents inédits]	386–409
1961.	A. Grasset. — *L'Eglise et le soulèvement de l'Espagne en 1808*	410–431
1962.	Abel Bonnard. — *La vie présente : Images de Rome* [La Semaine Sainte, Saint Pierre de Rome, le Vatican, la Sixtine, les loges de Raphaël, l'Aventin]	432–447
1963.	G. Jean Aubry. — *La vie à l'étranger : chronique d'Angleterre* [à propos d'Alice Meynell, Katharine Mansfield, M. Lloyd Wren]	448–460
1964.	Henry Bidou. — *La vie littéraire : parmi les livres* [de Bourget, Radiguet, Jérome et Jean Tharaud, Marcel Millet]	461–470
1965.	André Chaumeix. — *La politique. La Ruhr. Les affaires d'Orient*	471–480

(1er *juin 1923*).

		Pages
1966.	Comte de Fels. — *L'appel du destin* [le rôle de M. Raymond Poincaré]	481–496
1967.	Francis Carco. — *Verolchka l'étrangère* [I, roman]	497–527
1968.	Comte Molé. — *Madame de Staël* [pages ayant trait à l'année 1817]	528–532
1969.	Général Tanant. — *La réforme de l'enseignement*	533–566
1970.	***. — *Je ne sais rien de toi... et Les Parfums voyageurs* [Poésies]	567–572
1971.	Georges Bonnefous. — *L'aspect actuel de la réforme électorale* [à propos de la discussion qui doit avoir lieu à la Chambre]	573–599
1972.	Pierre Benoit. — *Mademoiselle de la Ferté* [fin roman]	600–631
1973.	Maurice Genevoix. — *Aux Eparges* [souvenirs de guerre, février 1915]	632–666
1974.	Paul Ballaguy. — *Stendhal et sa famille sous la Terreur* [fin]	667–687
1975.	Pierre de Coubertin. — *Une campagne de trente-cinq ans* [d'éducation physique]	688–694
1976.	Albert Flament. — *Tableau de Paris* [inauguration du Salon, visite au château de Versailles, match Carpentier-Nilles, Ida Rubinstein, exposition d'art belge]	695–707
1977.	André Chaumeix. — *La crise anglaise et la Ruhr*	708–720

Revue de Science et de Législation financières (*janv.-mars 1923*)

1978.	M. Edwin A. Selihman. — *Les dettes alliées : critique des opinions du secrétaire Hoover*	5–20
1979.	M. E. Wellhoff. — *L'emprunt forcé allemand :*	20–44
1980.	M. Miloradnedelkovitch. — *Etudes économiques et financières*	44–81
1981.	***. — *La répartition des dettes autrichiennes et hongroises entre les Etats successeurs*	81–85
1982.	Gaston Jeze. — *L'imposition des valeurs mobilières et les titres au porteur*	86–100
1983.	Charles Pomaret. — *Les douzièmes provisoires*	100–113
1984.	M. H. L. — *Chronique financière d'Italie. Marges fiscales et contribuables*	113–119
1985.	***. — *Les opérations de la Banque de France pendant l'année 1922*	119–133
1986.	***. — *Législation financière : L'emprunt des 13 milliards*	133–140

Pages

Revue des Cours et Conférences (*15 mai 1923*).

1987. Pierre Martino. — *La poésie symboliste. Verlaine. Années de jeunesse* [1844-1866 II, suite] 961–975
1988. Léon Brunschwicg. — *La philosophie de l'esprit. Trancendance et spiritualité* [XV] 976–985
1989. Albert Mathiez. — *La Convention, Commune et Législative. Massacres de septembre* 986–999
1990. Pierre Berger. — *Les poètes anglais de l'époque Victorienne. Tennyson. Biographie V*..... 1000–1010
1991. Roger Doucet. — *Le gouvernement de Louis XI. États généraux*..... 1011–1019
1992. Félix Gaiffe. — *Le théâtre et la vie française d'aujourd'hui* 1020-1033
1993. Pierre Renouvin. — *Les origines immédiates de la guerre. L'Allemagne et les déclarations de guerre V*. 1034–1044
1994. Fortunat Strowski. — *Emile Faguet* [Avant-propos pour un livre sur Faguet à paraître] 1045–1055

(*31 mai 1923*).

1995. Gustave Cohen. — *Ronsard, sa vie et son œuvre.* (1553-1556)..... 1057–1071
1996. Abbé Lejay. — *Leçons sur l'histoire de la littérature latine. Époque des guerres puniques XV* 1072–1082
1997. Fortunat Strowski. — *Alfred de Vigny. Biographie II* 1083–1093
1998. André Lalande. — *Les théories de l'induction et de l'expérimentation. L'influence de l'idée newtonienne jusqu'à nos jours VII* 1094–1104
1999. Pierre Berger. — *Les poètes anglais de l'époque Victorienne. Tennyson. Biographie* [suite VI] 1105–1121
2000. Augustin Fliche. — *La crise religieuse depuis la mort de Grégoire VII jusqu'à l'avènement d'Urbain II* (1805-1808). *Formation du droit canon VII* 1122 135
2001. Bernard Latzarus. — *La poésie dans les Bucoliques. Un rêve d'avenir de Virgile III* .. 1136
2002. R. Hubert. — *Pédagogie générale. Les fins individuelles de l'éducation IV* 1146–1152

Revue des Deux Mondes (*15 mai 1923*).

2003. Maurice Barrès. — *Enquête aux pays du Levant. Le vieux de la Montagne* 241–270
2004. Charles Géniaux. — *Les Faucons* 1re Partie ... 271–314

Pages

2005. Prosper Mérimée. — *Lettres à des jeunes filles* [Mrs Senior et comtesse de Beaulaincourt] ... 316-325
2006. Charles Spindler. — *Journal d'un artiste alsacien Les Français en Alsace* [après l'armistice du 11 novembre 1918] ... 326-341
2007. Georges Goyau. — *Pionniers de la plus grande France. Les frères des Ecoles chrétiennes* ... 342-360
2008. Marcelle Tinayre. — *Choses vues en Suède* [Stockholm, féminisme, Upsal, propagande allemande ... 361-383
2009. Georges d'Avenel. — *Les accessoires de la toilette* [Linge et Chaussures ... 384-401
2010. Gustave Cohen. — *Le livre du régisseur pour le mystère de la Passion* [à propos d'un manuscrit de la bibliothèque de Mons ... 402-423
2011. Maurice Pernot. — *L'expérience italienne II. Le problème économique.* [banques et industries, coopération, étatisme] ... 424-451
2012. Camille Bellaigue. — *Revue musicale Pénélope* de Gabriel Fauré. *La Khovanchtchina* de Moussorgsky ... 452-457
2013. Charles Nordmann. — *Revue scientifique. La houille bleue politique* ... 458-469
2014. René Pinon. — *Chronique politique de la quinzaine.* [propositions allemandes, la Ruhr, voyage en Pologne du Maréchal Foch, général Weygand, Turcs et anglo-saxons] ... 470-480

(*1er juin 1923*).

2015. Maurice Barrès. — *Enquête aux pays du Levant VI. Le voyage aux châteaux des assassins* [Masyaf, Gadmous, El Kaf] ... 481-509
2016. Victor Giraud. — *Blaise Pascal I. L'enfance et la jeunesse* ... 510-544
2017. Charles Géniaux. — *Les faucons* [2e Partie] ... 545-575
2018. Général Mangin. — *Autour du continent latin VIII Chili et République Argentine* [Notes de voyage suite] ... 576-607
2019. Henri de Régnier. — *En relisant Gil Blas*, poésies ... 608-618
2020. E. Aubry-Vitet. — *Pour la vraie représentation de la France* [à propos de la réforme électorale] 619-627
2021. Marcel Bouteron. — *Une amitié de Balzac. Correspondance inédite* (1838-1850 suite du N°) 628-649
2022. Gabriel Hanotaux. — *Le coteau cisalpin.* [De l'autre côté de la Riviera. Roquebrune, St-Raphaël, Menton] ... 650-658

Pages

2023. R. de la Sizeranne. — *Les morts et les vivants au salon de 1923* [Forain, J. L. Laurens, Marcelin Desboutins, etc.] 659–683
2024. Pierre Moreau. — *De Dumas Père à Dumas Fils* [à propos du *Théâtre Romantique* d'André Le Breton] 684–607
2025. André Beaunier. — *Le romancier des bêtes, Louis Pergaud* [à propos de son livre, *la Vie des bêtes*] 608–709
2026. René Pinon. — *Chronique de la quinzaine. Histoire politique* [propositions allemandes, Bonar Law, Conférence de Lausanne, M. de Freycinet] 710–720

Revue des études historiques (*avril-juin 1923*).

2027. De Baye. — *Marion de Lorme et ses parents* 163–176
2028. B. Combes de Patris. — *L'inoculation et la morale au XVIII^e siècle* [à propos de la prophylaxie de la petite vérole] 177–184
2029. J. d'Auriac. — *Un ambassadeur à Paris sous le Consulat* [Marquis de Gallo 1753-1833] 185–202
2030. M. Marion. — *Les rapports des commissaires extraordinaires du gouvernement provisoire en 1814* 203–218
2031. Ct Weil. — *Le voyage du duc d'Aumale en Italie et ses conséquences* [1843-1844] 219–234
2032. F. Uzureau. — *Les massacres de septembre à Meaux* [suite du 805] 235–236

Revue des Jeunes (*25 avril 1923*).

2033. Senex.— *Thérapeutique médicale et morale religieuse* 121–125
2034. A. de Poulpiquet. — *L'église des paraboles* [extrait du livre de A. de Poulpiquet : *l'église catholique* à paraître] 126–157
2035. Henri Gouhier. — *Paul Bourget et le pragmatisme* 158–179
2036. Jacques Zeiller.— *Un nouveau livre* [de J. Chevalier] *sur Pascal* 180–188
2037. Maurice Vloberg. — *Une poétesse dominicaine du XVI^e siècle : Anne de Marquets* 189–211
2038. Pierre Mesnard. — *La « Renaissance » des étudiants en Pologne* 212–221

Pages

(*10 mai 1923*).

2039. Senex. — *Le culte de Jeanne d'Arc* 245–249
2040. Fernand Cabrol. — *Les petits prophètes dans la liturgie* 250–268
2041. Germain Breton. — *Nationalisme et patriotisme* 269–289
2042. H. Petitot. — *Pascal* 290–309
2043. Henry Joly. — *Quelques réflexions sur l'éducation et l'instruction féminine* 310–327
2044. R. Beaussart. — *Les congrégations mariales polonaises* 328–333
2045. G. Heitz. — *L'église* [poème] 334
2046. Victor Bucaille. — *Le devoir international des catholiques français* 335–340

(*25 mai 1923*).

2047. Senex. — *L'esprit de sainteté* [à propos de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus] 365–370
2048. Garrigou-Lagrange. — *Les dons du Saint-Esprit dans la vie surnaturelle* 371–385
2049. Renée Zeller. — *Le chemin de la croix* [adapté du bienheureux Suso] 386–400
2050. Albert Cherel. — *Un oublié Louis-Aimé Martin, idéaliste et anticlérical* [L. A. Martin qui publia les *Harmonies de la Nature* de Bernardin de Saint Pierre] 404–414
2051. François Mentre. — *La pensée d'Henri Poincaré* [à propos du livre de L. Rougier *La philosophie géométrique de Henri Poincaré* 415–431
2052. Maurice Vaussard. — *Le fascisme au pouvoir et les catholiques* 432–443
2053. Jean Balde. — *Le retour I* [nouvelle] 444–452

La Revue du Pacifique (*juin 1923*).

2054. Archimbaud (L) — *Le commerce de l'Indochine en 1922* 671–679
2055. A. T. de Azevedo. — *La nouvelle ligne du Pacifique* 680–690
2056. ***. — *Le Sopheа Tonsai, conte Khmer* traduit par G. H. Monod 691–709
2057. Abadie. — *Le Haut-Tonkin* 710–732
2058. M. L. — *En Cochinchine. Une œuvre complémentaire de l'Ecole* [patronage laïque cochinchinois] 733–736
2059. ***. — *Singapore, base navale* 737–738

		Pages
2060.	Guy Bonduelle. — *L'industrie électrique au Japon*	739–742
2061.	R. Baudouin de Belleval. — *A propos de l'aviation en Indochine*	743–744
2062.	***. — *Le réseau mondial des câbles sous-marins*	745–749
2063.	***. — *Le rapport annuel de la Radio Corporation* [Compagnie de T. S. F. des Etats-Unis].	749–750
2064.	***. — *L'industrie des soieries lyonnaises en 1922*	750–755

Revue générale des sciences pures et appliquées (*15 avril 1923*).

2065.	J. Bikerman. — *Une tendance nouvelle en Chimie* [envisagée du point de vue de la loi de Coulomb et de la thermodynamique].	
2066.	W. R. Thompson. — *La théorie mathématique de l'action des parasites entomophages*	202–210
2067.	M. Frechet. — *Une expression élémentaire approchée de la loi des grands nombres*	211–212

(*30 avril 1923*).

2068.	Pierre Clerget. — *La valeur économique de la Syrie.*	228–235
2069.	Gabriel Guilbert. — *Succession nuageuse ou système nuageux.*	235–239
2070.	Emile Devaux. — *Les ralentissements de développement et l'interprétation des grands faits paléontologiques*	239–243

(*15 mai 1923*).

2071.	Marcel Boll. — *Psychiatrie et psychologie*	260–261
2072.	A. Orékhoff. — *La théorie de l'affinité variable et ses applications en chimie organique Ire partie. Principes fondamentaux*	264–270
2073.	J. Révil. — *Revue de géologie. Première partie Leenhardt* (1846-1922), *Hollande* (1845-1921), *Terrain houiller du Nord et du Pas-de-Calais...*	273–278

(*30 mai*).

2074.	A. Orékhoff. — *La théorie de l'affinité variable et ses applications en chimie organique. Deuxième partie*	292–305
2075.	J. Révil. — *Revue de géologie, deuxième partie Structure des Alpes Orientales, Schistes des Alpes franco-italiennes, structure géologique du Nord-Annam, bassin pétrolifère de Péchelbronn.*	306–313

Pages

La Revue hebdomadaire (*12 mai 1923*).

2076. Louis Artus. — *Une dame et deux valets : essai sur le jeu* [nouvelle]. 131-160

2077. Raoul de Nolva. — *La politique étrangère du gouvernement et les projets d'expansion méditerranéenne* [Mussolini et ses déclarations sur les politiques étrangères]..... 161-173

2078. André Maurois. — *Ariel ou la vie de Shelley* (IV). *roman historique* [suite]. 174-192

2079. Jean de Pange. — *La correspondance du vicomte E. M. de Vogüé avec Armand et Henri de Pontmartin* [étude]. 193-197

2080. Charles Géniaux. — *Pour la gloire* [X] roman. 198-215

2081. Maurice Barrès. — *Pour les Frères des écoles chrétiennes* [fin du rapport 216-234

2081bis François Mauriac. — *Le Théâtre* [*L'Otage* de Claudel, *Cent millions qui tombent* d Feydeau, *Le signe sur la porte* de Pollock ; pièces de J. Bernard et Denys Amiel]. 235-239

(*19 mai 1923*).

2082. Comtesse de Noailles. — *L'imprudence* [nouvelle extraite d'un volume à paraître : les *Innocentes ou la sagesse des femmes*]. 259-263

2083. Roger Lambelin. — *Le conflit anglo-egyptien* [les nationalistes Saad-Zagloul, le sultan Fouad I.]. 264-277

2084. Jean Cocteau. — *Les jeunes au Collège de France. D'un ordre considéré comme une anarchie.* [Conférence]. 278-298

2085. Robert de Montesquiou. — *Les pas effacés* [III, fin, F. Coppée. Barbey d'Aurevilly. Vers de Heredia, Mallarmé Verlaine. Gustave Moreau. Jean Lorrain]. 299-322

2086. André Maurois. — *Ariel ou la vie de Shelley.* V]. *roman historique*. 23-339

2087. Charles Géniaux. — *Pour la gloire* [I] *fin*. 340-353

2088. Paul Reynaud. — *La révolution bolchevik au village*. [la vie dans un village russe depuis la révolution jusqu'à nos jours]..... 354-360

2089. Louis Latzarus. — *Le mauvais garçon qui fait mentir Plutarque* [à propos du livre de Jean de Pierrefeu sur la guerre *Plutarque a menti*] 361-365

2090. Jean de Pange. — *L'exposition des manuscrits à miniatures au pavillon de Marsan*..... 366-372

Pages

(26 mai 1923).

2091. Emile HENRIOT. — *Stendhal et « de l'Amour ».* [Introduction à une nouvelle édition de l'Amour à paraître à la librairie Garnier]..... 387–412

2092. Jean PUPIER. — *Pour une politique française du charbon* [I]..... 413–430

2093. Jean-Louis VAUDOYER. — *De Popo Barjac à la belle Passita* [pages tirées d'un volume à paraître : *Ombres portées* 431–441

2094. Henriette CELARIÉ. — « *La Tourterelle* » [la jeune marquise Jeanne de Sévigné, belle-fille de Mme de Sévigné]..... 442–459

2095. André MAUROIS. — *Ariel ou la vie de Shelley* [VI] *roman.* 460–472

2095bis Maurice BETZ. — *Maximilien Harden*..... 473–475

2096. Maximilien HARDEN. — *Hugo Stinnes*..... 89

2097. Louis LATZARUS. — *Notre politique vue de Londres par un Français*..... 490–493

2098. Claude BERTON. — *L'embarras de la prospérité aux Etats-Unis*..... 494–499

(2 juin 1923).

2099. André LANG. — *Interview d'Antoine : Le cinématographe contre l'art*..... 5–13

2100. Isabelle SANDY. — *Les vieux nids.* [roman] (I). 14–33

2101. Jean PUPIER. — *Pour une politique française du charbon, II. Le marché français*..... 34–46

2102. André MAUROIS. — *Ariel ou la vie de Shelley* [VII] (roman)..... 47–71

2103. Cecile HUBAINE. — *Méditation sur Celui qui n'est jamais seul* [le soldat inconnu de l'Arc de Triomphe]..... 72–75

2104. Général de CUGNAC. — *Les détroits* [à propos de la Conférence de Lausanne; les Anglais à Tchanak et à Gallipoli]..... 76–86

2105. Henri CLOUARD. — *La tradition du lyrisme moderne : Arthur Rimbaud*..... 87–98

2106. Louis EATZARUS. — *M. Poincaré et la Haute Cour récalcitrante* [à propos du procès des communistes]..... 99–102

2107. Edmond JALERA. — *A propos du roman de Jean Cocteau « Le Grand Ecart »*..... 103–107

2108. Marc LOGÉ. — *L'œuvre de Katherine Mansfield.* [romancière]..... 116–119

Pages

(9 juin 1923).

2109. André Mévil. — *Mes souvenirs personnels sur M. Delcassé*..... 131–145

2110. Jean Pupier. — *Pour une politique française du charbon.* III. *Quelques opinions* [M. de Peyer Lonhoff, Brichaux, Viot, Bartuel, Camille Cavalier, Cazeneuve]..... 146–168

2111. André Maurois.— *Ariel ou la vie de Shelley* (VII) [fin du roman]..... 169–206

2112. Henri de Perera. — *Un nouvel académicien : Georges de Porto-Riche*..... 197–207

2113. Isabelle Sandy. — *Les vieux nids* [II, roman]... 208–217

2114. Marcel Plaisant. — *L'Italie fasciste et la France.* 218–232

2115. Louis Latzarus. — *La violence peut-elle servir la raison* [à propos de l'agression contre MM. Marc Sangnier, Viollette et Moutet]..... 233–236

Revue historique (*mai-juin 1923*).

2116. Fr. Braesch. — *Les pétitions du Champ-de-Mars 15, 16, 17 juillet 1791* [2e article] 1–39

2117. Marc Bloch. — *L'origine et la date du « Capitulare de villis »* [époque carolingienne] 40–56

Revue internationale du travail (*avril 1923*).

2118. Sigfrid Hansson. — *Le mouvement syndical en Suède*..... 517–542

2119. René Sand.— *La santé par l'action ouvrière* [éducation populaire en matière d'hygiène]..... 543–550

2120. ***. — *Les mouvements migratoires dans le monde en 1913-20-21*..... 555–177

2121. ***. — *La pénurie de main-d'œuvre aux Etats-Unis*..... 589–596

2122. Fritz Rager. — *L'apprentissage dans l'industrie métallurgique en Autriche*..... 671–675

2123. ***. — *L'Organisation internationale du travail et de l'agriculture* [conférence internationale du travail à Genève]..... 682–689

Revue maritime (*mai 1923*).

2124. G. Durand Viel. — *Delcassé et la marine*..... 577–605

2125. L. Blanc. — *Toponymie maritime*..... 606–610

Pages

2126. P. Chack. — *La bataille des Falkland* [8 décembre 1914] 611-649
2127. F. Marguet. — *Le périple de Baudin en Australie* [suite et fin] du 918..... 650-667
2128. N. Minorsky. — *La direction automatique des navires*..... 668-673

Revue militaire française (*1er avril 1923*).

2129. Général Huguenot. — *Un coup de main historique exécuté par la 132e D. I. le 14 juillet 1918* [au nord de Mourmelon le Grand]..... 1-16
2130. Lieutenant-colonel Fournier. — *La Russie au début de 1923* [fin]..... 17-36
2131. Commandant Maurin. — *Rôle et emploi de l'artillerie sur voie ferrée* [fin]..... 37-50
2132. Lieutenant-colonel Revol. — *Etudes sur le haut commandement en Crimée* [1854-55] *fin III. Pelissier et les autres chefs des armées alliées*... 51-82
2133. Commandant Paquet. — *Le deuxième bureau de la VIe armée à la bataille de la Somme* [1916] I..... 83-103
2134. Lieutenant-colonel Eugène Pagezy. — *En marge du Salon de L'Aéronautique* [déc. 1922].... 104-125

(*1er mai 1923*).

2135. Général Daniloff. — *Les premières opérations de l'armée russe en 1914* [I]..... 145-166
2136. Lieutenant-colonel Eugène Pagezy. — *En marge du Salon de l'Aéronautique* [fin]..... 167-178
2137. Commandant Paquet. — *Le deuxième bureau de la VIe armée à la bataille de la Somme* [1916] fin 179-201
2138. Lieutenant-colonel Tournès. — *La défense d'un fort moderne* [I. *Le fort de Vaux en mars 1916*. 202-21
2139. Commandant D.-P. Bloch. — *Le problème du carburant envisagé du point de vue de la défense nationale* 217-234
2140. Commandant de la Morlais. — *Le bombardement de jour* 235-256

(*1er juin 1923*).

2141. Général Daniloff. — *Les premières opérations de l'armée russe en 1914* [fin]..... 289-305
2142. Lieutenant-colonel Tournès. — *La défense d'un fort moderne. Le fort de Vaux en mars 1916* [fin] 306-324

2143. Capitaine de vaisseau A. Thomazi. — *L'attaque et la défense des côtes*..... 325–341
2144. Commandant Doumenc. — *Puissance et mobilité* I [dans la conduite de la guerre]..... 342–365
2145. Colonel Bellot. — *La nouvelle carte de France* [au 50.000e comment la réaliser]..... 366–396
2146. Commandant Marcel Jauneaud. — *Servitudes techniques de l'aviation militaire* [Extraits d'un ouvrage à paraître de Marcel Jauneaud, « *L'aviation militaire et la guerre aérienne* »]..... 397–418

La Revue Mondiale (*1er avril 1923*).

2147. *Pascal et Renan.—Enquête. Réponses de Henry Kistemaeckers, Marius Aug. Leblond, Victor Margueritte, comtesse de Noailles, comte de Pawlowski, Louis Payen, Ernest Perochon, Edmond Pilon, Jean Psichari, Paul Reboux, Romain Rolland, J.-H. Rosny aîné, Charles de Saint-Cyr, St. Georges de Bouhelier, Jean Jarment, Alph. Jédié, Ernest Seillère, Victor Snell, André Thérive, Gonzague Truc, Maurice de Waleffe*..... 259–277
2148. F. Dostoievski. — *A mes frères avant mon départ pour l'exil* [lettre de décembre 1849, trad. par J. W. Bienstock]..... 278–282
2149. Edouard de Keyser — *Les Passionnés* [roman VI]..... 283–314
2150. P. Harispe. — *Lamennais à la Chênaie* [en 1833 d'après des documents nouveaux]..... 315–325
2151. F. Duviard — *Le colillon barré* [nouvelle I]... 326–338
2152. Dr. P. E Levy. — *Les nerveux* [étude-fin]..... 339–345

(*15 avril 1923*).

2153. Henry Joly. — *Pérennité. Comment se forme ce qui dure*..... 387–393
2154. Nicolas Zwrikine. — *La déflation n'est qu'une chimère*..... 394–398
2155. Edouard de Keyser. — *Les Passionnés* [roman, fin]..... 399–433
2156. Abel Léger. — *Quelque chose de Moi* [poème].. 434–4
2157. Pierre Paraf. — *Sainte Russie* [poème]..... 435–437
2158. F. Duviard. — *Le colillon barré* [nouvelle II].. 438–451
2159. G. Arthuis. — *Fernand Gregh* [poète humain et poète d'idées]..... 452–457
2160. Claude Berton. — *La grande Sarah*..... 458–469
2161. Gustave Samazeuilh. — *Boris Godernoff et Moussorgki. Le Hulla de Manuel, Samuel Rousseau. Les concerts*..... 473–478

(*1er mai 1923*).

2162. Alph. Karr, Villemain et Mario Uchard. — *Lettres à Victor-Hugo* [publiées par Gustave Simon]..... 3–12
2163. R. Vadala. — *Les capitulations* [en Turquie].. 13–17
2164. André Arnyvelde. — *La haute magie en 1923 I* par Oswald Wirth..... 18–29
2165. Ad. Aderer et Lefebvre Saint Ogara. — *Tolstoï* [article premier]..... 30–63
2166. Henri Bachelin. — *Georges Lecomte*..... 64–77
2167. Ferd. Duviard. — *Le cotillon barré* [roman fin]. 78–94
2168. Dr. S. Frumusan. — *Les déséquilibrés du ventre I* [fatigues, douleurs et troubles gastro-intestinaux]..... 95–101

(*15 mai 1923*).

2169. Henri Hertz. — *Le mythe de la Ruhr*..... 131–138
2170 André Arnyvelde. — *La haute magie en 1923 II. ou Grillot de Givry et Albert Jounet* 139–149
2171. Ad. Aderer et Lefebvre Saint Ogan. — *Tolstoï* [article II]..... 150–182
2172. Lysiane Bernhardt. — *L'homme qui revint.* [nouvelle]..... 183–189
2173. A. de Graffigny. — *L'Electro culture* 190–196
2174. Louis Morpeau. — *La Muse haïtienne d'expression créole* [Oswald Durant. Georges Sylvain, Moreau de Saint Mery]..... 197–203
2175. Waldemar George. — *Les salons du printemps*. 207–212
2176. J. Frumusan. — *Les déséquilibrés du ventre* [fin]. 219–227

Revue Musicale (*1er juin 1923*).

2177. Charles Van den Borren. — *La musique anglaise au temps de Shakespeare* [William Byrd, Thomas Weelkes, John Wilbye]..... 97–113
2178. Etienne Royer. — *Charles Koechlin, musicien lyrique français*..... 114–127
2179. Henry Prunières. — *Une lettre inédite d'Emilio del Ca aliere* [datée de Florence, 31 octobre 1592]..... 128–133
2180. Blanche Selva. — *La jeune école tchèque* [Janacek, Vitezslav Novak, Joseph Suk, Otokar Ostrcil, Karel B. Jirak, etc.]..... 134–146
2181. Lazare Saminsky. — *La nouvelle chorégraphie et sa musique*..... 147–159

Revue Philosophique (*mai-juin 1923*).

2182. A. Mayer. — *L'histoire des corps organisés et la biologie* [leçon d'ouverture du cours d'Histoire naturelle des corps organisés au Collège de France, 6 février 1923]..... 321–347

2183. Jules de Gaultier. — *Introduction à une morale de la force*..... 348–378

2184. B. Groethuysen. — *Les jeunes Hégéliens et les origines du socialisme contemporain en Allemagne*..... 379–402

2185. René Hubert. — *Le problème de l'existence sociale*..... 403–423

2186. Abel Rey. — *Notes bibliographiques sur quelques ouvrages importants parus en 1921-1922 sur la philosophie des sciences*..... 424–444

Revue politique et parlementaire (*10 mai 1923*).

2187. Edgard Brun. — *Comment l'Allemagne rend les réparations impossibles*..... 187–198

2188. A. Michelson. — *Les finances de la République des Soviets*..... 199–216

2189. ***. — *Le projet Chester et les concessions françaises en Anatolie* [droits français et américains..... 217–232

2190. Gaston Cadoux. — *Le gouvernement de la Sarre* 233–241

2191. Alfred Brard. — *Les ingénieurs d'artillerie* [création d'un corps unique d'ingénieurs d'artillerie 242–255

2192. ***. — *Le problème du téléphone en France*.... 256–284

2193. Joseph Chailley. — *Les origines du protectorat français au Maroc*..... 285–316

2194. Maurice Bérard. — *La situation économique et financière de la Finlande*..... 317–326

2195. Joseph Barthélemy. — *Chronique de politique extérieure* [L'enlisement de Lausanne, les tares du traité de Versailles et l'occupation de de la Ruhr. La ratification des traités de Washington. Les frontières de la Pologne]..... 318–347

2196. Emmanuel Cenkov. — *La vie politique en Tchéco-Slovaquie*..... 360–364

2197. Simon Robert. — *Revue des questions militaires* [Nouvelle organisation]..... 365–384

2198. ***. — *Le mouvement économique aux Etats-Unis* [d'après la French American Banning corporation]..... 369–373

Revue Scientifique (*12 mai 1923*).

2199. J. Rouch. — *Les Voyages d'exploration au Groenland*. 257–266
2200. André Metz. — *Les équations de la relativité restreinte à partir de l'expérience*. 266–270
2201. G. Malgorn. — *L'organisation en France des radio-communications* 270–274

(*19 mai 1923*).

2202. Svante Arrhénius. — *Les sources mondiales d'énergie* [charbon, pétrole, chaleur solaire] . . 289–295
2203. J. Rouch. — *Les voyages d'exploration au Groenland* 295–298
2204. A. Foch. — *Les très hautes tensions électriques*. . . 298–303
2205. L. Joleaud. — *La géologie et l'exploitation des gîtes minéraux de la Tunisie*. 303–307

(*9 juin 1923*).

2206. A. S. Eddington. — *Astronomie et géologie*. . . . 321–325
2207. D'Artigues. — *Les greffes osseuses humaines et animales*. 326–331
2208. Paul Renard. — *Le vol avec et sans moteur*. 331–340

La Revue universelle (*1er mai 1923*).

2209. Gustave Fagniez. — *Comment nous avons compris notre histoire au siècle dernier*. 257–276
2210. Francis Jammes. — *Les caprices du poète III* [suite des souvenirs : Charles Lacoste, Fontaine, Charles Guérin, Pierre Loti, Marius et Ary Leflond, de Montesquiou, Léon Moulin] . 277–300
2211. Roger Labonne. — *Le nationalisme asialique* [Touraniens, Iraniens, Arabes 301–327
2212. A. de Chateaubriant. — *La Brière, roman* [fin] 328–348
2213. Jean-Louis Vaudoyer. — *La reine évanouie, roman, II*. 340–362
2214. René Johannet. — *L'attitude de l'Allemagne* [M. Cuno et la question de la Ruhr] 363–368
2215. ***. — *Casuistique allemande* [Comment ils discutent les traités signés et la parole jurée] . . . 368–374

Pages

2216. Jacques MARITAIN. — *Deux idées modernes* [philosophie thomiste, cartésianisme et intelligence à propos des cours de M. Gilson] 379–390
2217. ***. — *Charles de Lasteyrie* [ministre des finances] 391–395
2218. Lucien DUBECH. — [à propos de l'*Emigré* de Bourget joué au théâtre Antoine] .....

(*15 mai 1923*).

2219. Jacques BAINVILLE. — *Vues sur l'histoire de France I. La guerre de Cent ans et les révolutions de Paris* 401–419
2220. Francis JAMMES. — *Les caprices du poète* [souvenirs sur Arthur Lafontaine, Gabriel Frigeau, Léon Bérard, Claudel, sélection : La Fontaine Cervantes et Rousseau] 433–437
2221. Jacques BARDOUX. — *Lloyd George et la France*. 438–448
2222. Jean-Marc BERNARD. — *Les fontaines* [poésie posthume] 449–451
2223. Camille BELLAIGNE. — *A travers le répertoire lyrique XII. Orphée* de Gluck 452–461
2224. Jean-Louis VAUDOYER. — *La reine évanouie II* [roman] 462–481
2225. René JOHANNET. — *Ce que nous rapporte la Ruhr* 482–487
2226. Emile BAUMANN. — *M. Louis Artus et le roman apologétique* [à propos de la *Maison des fous*] .. 489–494
2227. Jacques MARITAIN. — *Pensée moderne et philosophie thomiste* [Saint-Thomas d'Aquin, Kant et Auguste Comte] 495–506
2228. Roger ALLARD. — *Le salon de 1923* [vue d'ensemble] 507–511
2229. Maurice TALMEYR. — *Ferrain* [à propos de son élection à l'Institut] 512–515
2230. René SEGUY. — *Au Maroc; Le protectorat et la tradition française* 515–523
2231. Lucien DUBECH. — *Deux pièces étrangères* [de Mme Karen Bramson et de Luigi Pirandello] .. 523–527

(*1er juin 1923*).

2232. Paul BOURGET. — *Réflexions sur « le Rouge et le Noir » de Stendhal* [pour servir de préface à l'édition de *Rouge et Noir* par Paul Arbelet à paraître chez Champion] 529–537
2233. Jacques BAINVILLE. — *Vues sur l'histoire de France, II.* [Jeanne d'Arc, Charles VII, La Fronde] 538–553

		Pages
2234.	Edmond PILON. — *L'éducation d'autrefois*	554–565
2234bis	***. — *Par autorité de justice, une lettre de M. Nordmann* [au sujet de son ouvrage sur la relativité]	566–585
2235.	Jean-Louis VAUDOYER. — *La reine évanouie IV* roman	586–613
2236.	René JOHANNET. — *Comment les bourgeois restaurent un pays ruiné par le socialisme* [l'Autriche]	614–169
2237.	Marie-Louise PAILLERON. — *Les beaux romans de la table ronde* [à propos des reconstitutions de M. Jacques Boulenger, *Merlin l'Enchanteur et les Amours de Lancelot*]	620–627
2238.	Philippe DORÉ. — *Les souvenirs d'un officier de la Grande Armée* [J.-B. Barrès, publiés par son petit-fils, Maurice Barrès]	628–634
2239.	Jacques MARITAIN. — *La philosophie* [Intelligence et nature humaine selon l'idée thomiste]	635–645
2240.	Albert KERAGNEL. — *Charles Le Goffic*	646–651
2241.	Lucien DUBECH. — *L'Otage* [de M. Claudel joué au théâtre de l'Œuvre]	

Revue universitaire (*mai 1923*).

2242.	Léon BÉRARD. — *La réforme de l'Enseignement secondaire : Rapport au Président de la République* [3 mai 1923]	386–395
2243.	Ch. DIEHL. — *Rapport sur le concours de l'agrégation d'histoire et de géographie* [session de 1922]	396–410
2244.	J. CAMBUZAT. — *Le latin et la réforme de l'enseignement*	411–417
2245.	Edouard BAILLY. — *L'éducation physique et les sports à l'école et au lycée*	418–424
2246.	Georges BEAULAVON. — *Quelques remarques sur le rapport de M. Paul Crouzet* [à propos des projets de réforme de l'enseignement secondaire] .	425–436

Rivista pénale di dottrina, legislazine e giurisprudenza (*mars 1923*)

2247.	Emmanuele CARNEVALE. — *Natura specifica del problema del processo criminale* [Nature spécifique des problèmes du procès criminel]	201–213
2248.	Edoardo OLLANDINI. — *Elemento ocielltivo della contravenlione* [L'élément objectif dans la contravention]	213–218

Pages

Scientia (*juin 1923*).

2249. E. Bortolotti. — *Origine e primo inizio del calcolo degli immaginari* [l'origine et le premier développement du calcul des imaginaires 385-394
2250. R. Anthony. — *Sur le sens et la portée du vitalisme* 395-400
2251. M. Cahen. — *L'écriture runique chez les Germains* 401-420
2252. T.-N. Carver. — *The level of socialization* [le niveau de socialisation] 421-432

Scribner's Magazine (*mai 1923*).

2253. Griffin Barry. — « *Dearest Portia* » *The friendship of George Meredith and Alice Meynell, told from Meredith's unpublished Letters* [L'amitié de G. Meredith et Alice Meynell d'après les lettres inédites de Mérédith] 515-520
2254. Raymond Recauly. — *London Stage as seen by a Frenchman* [Le théâtre de Londres vu par un Français] 521-528
2255. Duncan Campbell Scott. — *The Lovers, Poem* [Les Amants, poème] 528
2256. Louisine W. Havemeyer. — *The Freer Museum of Oriental Art* [Le Musée d'Art oriental de M. Freer] 529-540
2257. Fred G. Maries. — *The German Shepherd-dog* [Le chien de Berger allemand] 541-546
2258. Edith Wharton. — *A Son at the Front. Book III*, [Un fils au Front, livre III] 547-555
2259. Henry S. Pritchett. — *Are our Universities overpopulated* [Est-ce que nos Universités sont surpeuplées] 556-560
2260. Michael Pupin. — *From Immigrant to Inventor* [d'émigrant à inventeur. Souvenirs d'études à l'Université de Berlin] 561-576
2261. Stanley Olmsted. — « *Pierrot Rêveur* » [Nouvelle] 577-588
2262. William Hervey Woods. — *The Poet's holiday* [Vacances de poète, poèmes] 588
2263. Marguerite Wilkinsan. — *Spring festival* [Festival de printemps, Nouvelle] 589-595
2264. Raudolph Elliott. — *The Maverick princess* [Nouvelle] 596-608
2265. Margaret Munger Stokes. — *Library experiences among; the children of the Russian Jews.* [Impression d'une bibliothécaire parmi les enfants des Juifs Russes 609-612

Pages

2266. Jan Mann. — *Peter Wing* [Nouvelle]..... 613–623
2267. Evelyn Lawson. — *John Constable Goes Sketching. Poem*..... 624
2268. William Lyan Phelps. — *As I like it* [Essai fantaisiste sur la littérature 625–629

(*juin 1922*).

2269. Sir Sidney Colvin. — *New Letters of R. L. Stevenson* [Nouvelles lettres de Stevenson publiées par S. Colvin]..... 643–652
2270. E. K. Adams. — *Respite. Poeme*..... 652
2271. F. N. Marvin. — *Sketches of Vence* [Croquis de Vence, petite ville agréable dans un coin tranquille et ensoleillé de la France d'après-guerre] 653–661
2272. F. J. Stimson. — *The Plum-Colored Coat* [Nouvelle] 662–668
2273. B. L. Kenyon. — *Night of Rain. Poème*..... 668
2274. Henry de Man.—*Can Labor save Europe* [Est-ce que les travaillistes peuvent sauver l'Europe] 669–676
2275. Frank Aydelotte. — *What the American Rhodes Scholar gets from Oxford* [Ce que le boursier américain de la Fondation Rhodes peut retirer de son séjour à Oxford]..... 677–688
2276. E. Wharton. — *A Son at the Front* [suite]..... 688–700
2277. Arthur Hobson Quinn. — *George Henry Boker. Playwright and patriot* [à propos du premier anniversaire de la mort du grand auteur dramatique et patriote américain]..... 701–715
2278. Michael Pupin. — *From Immigrant to Inventor* suite : La première période de ma carrière académique à l'Université Columbia]..... 716–730
2279. Walcott Leclear Beard. — *His Creed* [Sa foi. Nouvelle]..... 731–741
2280. James L. Ford. — *New York of the Seventies* [New-York vers 1870-80]..... 742–748
2281. Cary Gamble Lowndes. — *Esthman* [Nouvelle] 748–752
2282. William Lyan Phelps. — *As I like it* [Essai fantaisiste sur la littérature]..... 753–759

The Sunday Times.

(*29 avril 1923*).

2283. Esmund Gosse. —*The Nerves of France* [Les nerfs de la France, à propos des *Défaitistes* de Louis Dumur].

(*13 mai 1923*).

2284. — *The Essays of a Dilettante* [Compte rendu des *Mancraft Essays* de Michael Samuel].

(*20 mai 1923*).

2285. — *The Love poetry of donne* [La poétie amoureuse de Donne]

2286. — *Andrew Lang* [à propos d'une nouvelle édition de ses œuvres poétiques].

(*3 juin*).

2287. — *Shakespeare and the Universities* [Compte rendu du livre de Frederick S. Boas].

(*10 juin 1923*).

2288. — *Roman Pictures* [Compte rendu du livre de Percy Lubboch]

Times (The Times Literary Supplement)

(*26 avril 1923*).

2289. ***. — *Zola and his Epoch* [Zola et son époque, à propos du livre d'Ernest Seillière]..... 277–278

(*3 mai 1923*).

2290. ***. — *Pure English* [Philologie anglaise, à propos de *English Idiams* » [idiotismes anglais] 293–294

(*10 mai 1923*).

2291. ***. — *The Printed play* [Théâtre anglais contemporain, pièces écrites pour la lecture et pièces écrites pour la représentation]..... 309–310

(*17 mai 1923*).

2292. ***. — *The Challenge to Poetry* [Défi à la poésie. Musique et Poésie, leur relation et leur dépendance]..... 329–330

2293. ***.— *The Wealth of Nations* [La richesse des nations d'Adam Smith]..... 345–346

(*31 mai 1923*).

2294. *** — *Books of travel* [Livres de voyage. Les Grands voyageurs anglais]..... 360–361

(*7 juin 1923*).

2295. ***. — *Lord Grey and the prelude* [Lord Grey et le *Prélude* de Wordsworth]..... 377–378

TABLE ALPHABÉTIQUE

par noms d'Auteurs et par Sujets

(N^{os} 1055 à 2295)

JUIN 1923

A

ABADIE, **2057**.
Académie française, Henri Bremond, **1672**.
ACWORTH (W.-M.), **1291**.
ADAIR (E.-K.), **1446**.
ADAMS (E.-K.), **2270**.
ADAMS (W.), **1447**.
ADDIAMIANO (Natale), **1944**.
ADDISON (Christopher), **1242**.
ADERN (Ad.), **2165**, **2171**.
Administration, réforme, **1786**.
AEXKULL (Ivon), **1288**.
Aérodynamique, expérience, **1063**, **1069**.
Aéronautique, rapport à l'Aéro-Club de France pour 1922, **1077**. = *salon*, **2134**, **2136**.
Afrique, Bahrel Gazal, **1414**.
Afrique française, **1078**, *industrie coloniière*, **1420** = *et Malte* **1082**.
Agrégation d'histoire et géographie (1923), **2243**.
Agriculture, apiculture, **1565** = *crédit agricole*, **1780** = *électroculture*, **2173** = *Grande-Bretagne*, **1312**, **1379**, **1546** = *et organisation internationale du travail*, **2123**.
Ajalbert (Jean), **1719**.
ALEXANDER (S.), **1471**.
ALEXANDRE (Arsène), **1835**.
ALEXINSKY (Grégoire), **1030**.
Algérie, clergé, **1321** = *structure* **1139**.
ALIBERT (François-Paul), **1514**.
ALIBERT (François-Paul), **1886**.
ALLARD (Roger), **2228**.
ALLEN (G.-C.), **1297**.
Allemagne, **1734**, **1741**, **1179**, **2214**, = *architecture*, **1525** = *art*, **1523**, **1524** = *d'aujourd'hui*, **1245** = *christianisme*, **1742** = *destin de l'empire allemand* **1793** = *dettes de guerre*, **1333** = *emprunt forcé*, **1978** = *et Europe*, **1533** = *féodalité*, **1124** = *forêts fiscales du territoires occupés*, **1808** = *mark* **1375** = *mauvaise foi allemande*, **2215** = *au moyen âge*, **1535** = *musique*, **1526** = *note franco-belge*, **1270** = *partis politiques* **1875** = *paysans*, **1805** = *philosophie*, **1528** = *poésie et chateau de Heidelberg*, **1802** = *poète Hesse*, **1541** = *politique catastrophique*, **1868** = *politique Cuno* **1099** = *propositions allemandes*, **2014**, **2026** = *relations économiques avec la Tchéco-Slovaquie*, **1811** = *religion*, **1740** = *réparations* **1806**, **1807**, **2187** = *et résistance passive*, **1911** = *et Russie*, **1878** = *et socialisme*, **2184**.
ALLEN (Hervey), **1579**.
ALLIX (André), **1417**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Alliés, dettes, **1978**.
Alsace-Lorraine, **1087**, **1095**, **1110**, **1111** = *archives*, **1223** = *après l'armistice*, **2006** = *commerce* **1106** = *finances*, **1895** = *Ribeauvillé*, **1135** = *Amérique du Sud, changes*, **1386** = *Chili*, **2018** = *République Argentine*, **2018**.
Amiel (Denys), **2081** bis.
André (Jeanne), **1261**.
Angora, et Grande-Bretagne, **1241**.
Angyal (David), **1933**.
Annecy, étude géologique, **1130**.
Annunzio (Gabriele d'—), **1716**, **1717**, **1718**, **1821**, **1907**.
Antiquité, costume, **1720**.
Anthony (R.), **2250**.
Antoine, **2099**.
Antonesco (Victor), **1351**.
Anuel (Denys), **1826**.
Appell (Paul), **1398**.
Arabie, nationalisme, **2211**.
Arbelet (Paul), **2231**.
Archéologie et observations aériennes, **1415**.
Archers, **1843**.
Archimbaud, **2054**.
Architecture, **1688** = *allemande*, **1525**.
Argenson, comte, **1920**.
Argenson (Marquis d'—), **1920**.
Argentine, conserves alimentaires, **1636** = *huile d'olive*, **1358**.
Aristote, **1475**.
Arliss (George), **1166**.
Armée, musée, **1624** = *loi sur le recrutement*, **1916** = *organisation*, **2197** = *d'armées d'Europe*, **1193**.
Arménie, persécution, **1184**.
Arnoux (Alexandre), **1690**.
Arnyvelde (André), **2164**, **2170**.
Arrhenius (Svante), **2202**.
Arthuis (G.), **2159**.
Artillerie, corps d'ingénieurs, **2191** = *sur voie ferrée*, **2131**.
Art allemand, **1523** = *américain, exposition*, **1399** = *antique*, **1408** = *caricature*, **1676** = *et cinématographe*, **1099** = *cubisme*, **1454** = *définition*, **1613** = *exposition d'art belge*, **1976** = *J. B. Faure*, **1619**, **1623**, **1632** = *influences italiennes*, **1330** = *oriental*, **2256** = *en province*, **1832** = *religieux, Champagne*, **1410** = *salons de 1923*, **1411**, **1630**, **1859**, **1923**, **1976**, **2023**, **2228** = *salon des artistes décorateurs*, **1871** = *tapisserie*, **1859**.
Artus (Louis), **2076**.
Artus (Louis), **2226**.
Asch (Salomon), **1312**.
Ashby (Arthur W.), **1312**.
Asie, bolchevisme en —, **1372**.
Asinius Pollion, **1162**.
Asmis (Rudolf), **1800**.
Assistance aux malheureux, **1834**.
Association catholique de jeunes filles, **1729**.
Assurances sociales, **1273** = *sur la vie*, **1422**.
Astronomie et géologie, **2206**.
Athènes, colonnes du mur **1128**.
Aubry (G.-Jean), **1963**.
Aubry-Vitet (F.), **2020**.
Aumale (duc), **2031**.
Aurel (Mme), **1514**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

AURIAC (J.-D'). 2029.
AUSLANDER (Joseph), 1580.
AUSTIN (Mary), 1224.
Australie, voyage de Baudin, 2127.
AUSTRUY (Henry), 1637.
Autriche, 1266, 1736, 2236 = *apprentissage dans l'industrie métallurgique*, 2122 = *dette*, 1980 = *et société des nations*, 1752.
Autun, collège et décret Léon Bérard, 1825.
AVENEL (Georges d'), 2009.
Aviation, 1064, 1065, 1066, 1076. = *et archéologie*, 1415 = *en Indo-Chine*, 2061 = *militaire*, 2146 = *vol avec et sans moteur*, 2208.
Avielle, 1068, 1913.
AYDELOTTE (Frank), 2275.
AYNARD (Joseph), 1236.
AZEVEDO (A.-T. de), 2055.

B

BACHELIN (Henri), 1059, 2166.
Bactériologie, 1914.
BAETHGEN (F.), 1739.
BAILLY (Edouard), 2245.
BAINVILLE (Jacques), 2219, 2233.
Baker (R. S.), 1303.
BALAZS (Bela), 1737.
BALDÉ (Jean), 1663, 1679, 2035.
BALDENSPERGER (Fernand), 1503, 1952.
Baldwin (Stanley), 1280.
Balfour (Lady Frances), 1313.
Balfour (Lord), 1924.
BALLAGNY (Paul), 1960, 1974.
BALLÉ (Auguste), 1599.
Balzac (H. de), 1693, 1788, 2021.
Bandello, 1424.
Banque de France, 1985.
Banville (Théodore de), 1508, 1509, 1510, 1851.
Barbey d'Aurevilly, 2085.
BARBOGALLO (Corrado), 1158.
BARBUSSE (Henri), 1514.
BARCIA TRELLES (C.), 1348.
BARCLAY (Thomas), 1370.
BARDOUX (Jacques), 2221.
BARET (René), 1759.
BARKER (J[illegible]lis), 1575.
BARNES (J.-[illegible]), 1567.
BARRÈRE (Henry), 1501.
Barrès (J.-B.), 2238.
BARRÈS (Maurice), 2003, 2015, 2081.
Barrès (Maurice), 1652, 1670, 1789, 2238.
BARRINGTON (E.), 1176.
BARROSO (Julio), 1365.
BARRY (Griffin), 2253.
BARTET (Mme), 1514.
Barthou (Louis), 1776.
Baudin, 2127.
BAUDUIN DE BELLEVAL (R.), 2061.
Baulaire (Charles), 1666.
BAUMANN (Emile), 2226.
BAUTAN (Louis), 1190.
Bavière, 1114.
Bayet (Albert), 1902.
BAZIN (René), 1259.
Bé, 1925.
BÉARD (Wolcott Le Clean), 2279.
Beaulaincourt (comtesse de) 2005.
BEAULAVON (Georges), 2246.
BEAUNIER (André), 2025.
Beaunier (André), 1889.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitale désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Beaussart (R.), **2044**.
Beauvais, archers de —, **1843**.
Bec (Lucien), **1787**.
Bedier (Joseph), **1680**.
Belin (J.P.), **1665**.
Bellaigue (Camille), **2012 2223**.
Bellarmin, cardinal, **1315**.
Bellay (Joachim du), **1944**.
Bellot, **2145**.
Bellot (H. Hale), **1442**.
Bemho, **1944**.
Bemis (Samuel F.), **1120**.
Benaerts (P.), **1428**.
Benda (Julien), **1320**, **1664**.
Benedetto (Luigi Foscolo), **1425**
Benoit (Pierre), **1955**, **1972**.
Bérard (Léon), **2242**.
Bérard (Léon), **1679**, **1818**, **1825**, **1840**, **2220**.
Bérard (Maurice), **2144**.
Béraud (Henri), **1708**.
Beraud (Henri), **1661**.
Berger (Pierre), **1990**, **1999**.
Bergner (Georges), **1090**, **1098**, **1113**.
Berl (Emmanuel), **1682**.
Bernard (Augustin), **1139**.
Bernard (Jean-Marc), **2222**.
Bernardez (Ange'), **1366**.
Bernardin de Saint-Pierre, **2050**.
Bernhardt (Lyniane), **2172**.
Bertaut (Jules), **1662**.
Berthault (François), **1452**.
Berthod (Aimé), **1848**.
Berlin (Pierre), **1891**.
Berton (Claude), **2098**, **2160**.
Bertrand (L.) **1320**.
Besançon (Georges), **1077**.
Besnard (Lucien), **1826**, **1870**, **2081** bis.
Besobrasow (A. M. de), **1258**.
Beston (Henry B.), **1202**.
Bethlen (comte), **1344**, **1353**.
Betz (Maurice), **2095**bis.
Bianquis (Geneviève), **1752**.
Bibliothécaires et bibliophiles, congrès international, **1240**, **1409**, **1618**, **1866**, **1884** = *exposition de manuscrits*, **2090**.
Bibliothèque de Robert de Montesquiou, **1669**.
Bidou (Henry), **1964**.
Bignone (Ettore), **1151**.
Bikermann (J.), **2065**.
Biologie (**1604**.
Birrelle (Augustine), **1615**.
Biskra, meeting d'aviation, **1062** **1071**.
Bismarck et Gambetta, **1370**.
Bitauké, **1948**.
Bjirak (Karel), **2180**.
Blanc (L.), **2125**.
Blanche (Jacques-Emile), **1689**, **1888**.
Blanchet (Georges), **1061**, **1067**.
Blé, **1292**.
Bloch (Marcel), **2117**.
Blum (Léon), **1959**.
Blunt (W. S.), **1597**.
Boas (Frederick S.), **2287**.
Bocquet (Léon), **1503**.
Boinet (Amédée), **1409**.
Boislaudry-Dubern, **1403**.
Boissard (Maurice), **1713**, **1722**.
Boix (Emilio), **1358**.
Bok (Edward W.), **1172**.
Boker (George Henry), **2277**.
Bolchevisme, **1194**, **1576** = *en Asie*, **1372**.
Boll (Marcel), **2071**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Bonar Law, **1270**. **2026**.
Boncour (*Paul*), **1777**.
BONDUELLE (Guy), **2060**.
BONJEAN (Jacques), **1466**.
BONN (M.J.), **1522**.
BONNARD (Abel), **1905**, **1962**.
BONNEFOUS (Georges), **1971**.
BOOTH TARKINGTON, **1584**.
Bordeaux, *port*, **1419**.
BORET (Victor), **1636**.
BORREL, commissaire de l'Exp. d'hyg. de Strasbourg, **1117**.
BORTOLOTTI (E.), **2249**.
Bosanquet, **1378**.
BOSCHOT (Adolphe), **1860**.
BOURÉE (Joseph), **1321**.
BOUCHARDON, **1919**.
Boucher (*Charles-Pierre-Augustin*), **1144**.
BOUCHER (Maurice), **1430**.
Bouchié de Belle, **1140**.
BOUDHON (Ch. H.), **1901**.
Boulenger (*Jacques*), **2237**.
BOURGET (Paul), **2232**.
Bourget (*Paul*), **1653**, **1964**, **2218** = *et le pragmatisme*, **2035**.
BOURGIN (Hubert), **1896**.
Boussinesq (*Georges*), **1844**.
BOUTERON (Marcel), **2021**.
BOUTILLIER DU RÉTAIL (A.), **1410**.
BOYLESVE (René), **1885**, **1925**.
Boylesve (*René*), **1710**.
BRADFORD (Gamaliel), **1595**.
BRAESCH (Fr.), **2116**.
BRAIBANT (Charles), **1220**.
Bramson (*Karen*), **2231**.
BRANCOUZ (René), **1413**.
BRARD (Alfred), **2191**.
BRAUQUIER (Louis), **1830**.
BRAUWEILLER (Heinz), **1285**.
BRÉGUET (Louis), **1069**.
BREITSCHEID (R.), **1338**.
Bremond (*Henri*), **1324**, **1672**.
Brenlaud (*Clément*), **1287**.
Brésil, *avenir économique*, **1386**.
BRETON (Germain), **2041**.
BRIAN CHANINOV (N.), **1621**.
Brice, *général*, **1753**, **1758**, **1764**, **1770**, **1774**.
BRICE (Raoul), **1753**, **1758**, **1764**, **1770**, **1774**.
BRIDGE (Cyprien), **1545**.
BRIENNE (Maxime), **1829**.
BRIENNE (Maurice), **1836**, **1842**.
Brière (*Yves de la*), **1793**.
BRILLANT (Maurice), **1269**, **1503**.
Brillant (*Maurice*), **1278**.
BROAD (C. D.), **1482**.
BROCARD, **1071**.
Brociner (*Dora*), **1917**.
BROUSSON (Jean-Jacques), **1675**, **1699**.
BRUN (Edgar), **1728**.
Brunetière, **1652**.
BRUNSCHVICG (Léon), **1988**.
BUCAILLE (Victor), **2046**.
BUCHANAN (Georges), **1553**.
Bulgarie, **1879**.
Burns (*Robert*), **1562**.
BURSCHELL (Friedrich), **1530**.
Byrd (*William*), **2177**.

C

Cables sous-marins, **2062**.
CABROL (Fernand), **2040**.
CADOUX (Gaston), **2190**.
CAHEN (M.), **2251**.
CAHOUR (F.), **1940**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Caillard (Maurice), **1514**
Calkins (Mary Whiton), **1481**.
Calkins (Mary Whiton), **1482**
Cambuzat (L.), **2244**.
Camon (Cornelia James), **1593**.
Canada, recensement, **1310**
Canadien, étude ethnographique, **1211**.
Canals (Salvador), **1262**.
Cannon (Cornelia James), **1206**
Canou (Jean), **1451**.
Cantarella (R.), **1156**.
Cann (J.), **1778**.
Caoutchouc, **1930**.
Capitulaire « de villis », **2117**.
Carayon (Marcel), **1938**.
Carburant, **2139**.
Carco (Francis), **1967**.
Carde, **1078**.
Caricature, **1676**.
Carle (G.), **1418**.
Carne (H.), **1846**.
Carnevale (Emmanuele), **2247**.
Carolingiens, capitulaire « de villis », **2117**.
Carpentier (Georges), **1976**.
Carrère (Jean), **1749**.
Carl (H. Wildon), **1484**.
Carte de France au 50.000e **2145**.
Carter (Clarence E.), **1125**.
Carteret (Léopold), **1231**.
Carver (T.N.), **2252**.
Casanova (Henri), **1686**.
Casanova (Paul), **1221**.
Casti, abbé, **1620**.
Castiglione, **1944**.
Catacombes chrétiennes, **1397**.
Catholicisme, **1738** = *devoir des catholiques français*, **2046** = *et fascisme*, **2052** = *catholique église et esprit anglo-saxon*, **1167**, **2034**.
Caudurier de Chassaigne, **1304**.
Cavalière (Emilio del), **2179**.
Cazamian (André), **1855**.
Cecil (Robert), **1426**.
Célarié (Henriette), **2094**.
Célérier (J.), **1133**.
Cendras (Blaise), **1504**.
Cenkow (Emmanuel), **2196**.
Cepelli (Agostino), **1159**.
Cernay (André), **1883**.
Chabert (S.), **1865**.
Chack (P.), **2126**.
Chailley (Joseph), **2193**.
Chaine (Pierre), **1713**, **1826**.
Chamberlain, **1242**.
Chambre de commerce internationale, **1266**.
Chambres de compensation, **1359**.
Champagne, art religieux, **1410**.
Changes, **1915**.
Charbn, **2202**, = *politique française du —*, **2092**, **2101**, **2210**.
Charles, physicien, **1073**, **1074**, **1075**, **1695**.
Charléty (Sébastien), **1108**. **1116**.
Charlier (Gustave), **1509**.
Charton (A.), **1133**.
Chataigneau (Yves), **1140**.
Chateaubriant (A. de), **2212**.
Chateaubriant (Alphonse de) **1272**
Chaumeix (André), **1965**, **1977**.
Chemins de fer, **1791** = *Angleterre*, **1291** = *conflit franco-belge*, **1281** = *aux Etats-Unis*, **1400**.
Chenillion, **1450**.
Cherel (Albert), **2050**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italique désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

CHERONNET (Louis), **1666**.
CHESHIRE (G.S.), **1443**.
Chester, **2189**.
Chevalier (J.), **2036**.
CHEVALLEY (Abel), **1213**, **1373**.
CHEW (Samuel C.), **1597**.
Chien, **2257**.
Chili, **1385** = *voyage du général Mangin*, **2018**.
Chimie, *arsenobenzène*, **1492** = *cadmium*, **1494** = *cerium*, **1483** = *hydrogène*, **1489** = *nitroglycérine*, **1495** = *nitrocellulose*, **1496** = *organique*, *affinité variable*, **2027**, **2074** = *physique*, **2065** = *substitution de Laurent*, **1485** = *zinc*, **1486**.
Chine, *poésie*, **1640** = *population*, **1319**.
Chirurgie, *greffes osseuses*, **2207**.
Chirurgiens de Londres, **1308**.
CHOLLEY (A.), **1130**.
Chomelevska, **1917**.
Chorégraphie, *nouvelle et musique*: **2181**.
Christianisme, *Allemagne*, **1742** = *et guerre future*, **1169** = *Russie*, **1743**.
CHRISTIANSEN (Walter), **1492**.
CHRISTY (Cuthbert), **1414**.
CIM (Albert), **1788**.
Cinématographe, **1644** = *contre l'art*, **2099**.
CITOLEUX (M.), **1900**.
Civilités du Temps passé, **75**.
CLAIRE (Marcel), **1866**.
CLAIRIN (Emile), **1617**, **1622**, **1633**.
CLAIRON D'HAUSSONVILLE, **1805**.
CLARETIE (Léo), **1888**.
Claudel (*Paul*), **1667**, **1681**, **1683**, **1870**, **2081** bis, **2220**, **2241**.
CLAZAN (Noël de), **1265**.
Clément d'Alexandrie, **1323**.
Cléopâtre, **1147**.
Clergé, *Algérie*, **1321**.
CLERGET (Pierre), **2068**.
CLOUARD (Henri), **1503**, **2105**.
Cocchia (*E.*), **1164**.
Cochinchine, **2058**.
COCTEAU (Jean), **2084**.
Cocteau (*Jean*), **1556**, **1692**, **1705**, **2107**.
CODERCH (Rafael), **1439**.
COHEN (Albert), **1650**.
COHEN (Gustave), **1103**, **1503**, **1995**, **2010**.
Collège de France, **2182**.
COLLIGNON (Albert), **1763**, **1769**.
COLLISON-MORLEY (L.), **1309**.
COLOMBIER (Pierre Du), **1892**.
Colonies anglaises au XVIII^e siècle, **1122** = *françaises*, **1277** = *Afrique*, **1880**. = *Cochinchine*, **2058** = *Indo-Chine*, **2057**.
COLVIN (Sidney), **2269**.
COMBES DE PATRIS (B.), **2028**.
COMELLI (Piera), **1157**.
Commerce, **1835**, *foires de marchandises*, **1417** = *Grande-Bretagne*, **1365**.
COMMONS (John R.), **1574**.
Communistes, *procès à la Haute-Cour*, **2106**.
Comte (*Auguste*), **2227**.
Congo belge, *Elisabethville*, **1083**.
Congrégations, *en Pologne*, **2044**.
Considérant (*Victor*), **1848**.
Constantin (*A.*), **1237**.
Constitution, *France*, **1850**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Consulat, un ambassadeur à Paris, **2029**.
Coopération, **1215**.
Coppée, **2085**
Costume dans l'antiquité, **1720**.
Colon, en Afrique occidentale française, **1420**.
COUBERTIN (Pierre de), **1975**.
Couchoud (*Paul-Louis*), **1468**.
COUDENHOVE-KALERGI (R. N.), **1533**.
Coué (*Emile*), **1318**.
Coulomb (*loi de*), **2065**.
Courier (*Paul-Louis*), **1373**.
COURTEMANCHE (M.), **1137**.
COURTIN (André), **1392**.
COURTNEY (Janet E.), **1583**.
COURVILLE (Xavier de), **1891**.
COX (E. C.), **1572**.
Crapsey (*Adelaïde*), **1585**.
CRAVEN (F. C.), **1491**.
CRAWFORD (O. G. S.), **1415**.
Creil, industrie à —, **1137**.
CRÉMIEUX (Benjamin), **1630**. **1705**, **1715**, **1853**, **1927**.
CRESSON (W. P.), **1577**.
Critique, et Paul Bourget, **1653**.
Croisset (*Francis de*), **1638**, **1891**.
Crouzet (*Paul*), **2246**.
CROZIER LONG (Robert), **1375**.
CUGNAC, général de, **2104**.
Cuivre, **1201** = *Cuivre mine au XVIII^e s.*, **1297**.
Cuno, chancelier d'Allemagne, **1099**. **2214**.
CURZON (Henri de), **1619**, **1623**. **1632** **1877**. **1888**.
CUSTOT (Pierre), **1906**. **1922**.

D

DALTON (H.), **1295**.
DANCHIN (F. C.), **1937**.
DANILOFF, **2135**, **2141**.
Danse, **1909**, **1917**.
Dante, **1425**.
DARCET (Pierre), **1821**.
DARNLEY (Rowland), **1550**.
DARTIGUES, **2207**.
DASSONVILLE (Joseph), **1325**.
Dauphiné, **1502** = *et Stendahl*, **1865**.
DAVENPORT WHELPLEY (James), **1377**.
DAVID (André), **1463**.
DE BAYE, **2027**.
DEBERLY (Henri), **1651**.
Debussy (*Claude*), **1267**.
DECAMPS (J.), **1385**.
Défense nationale, et Carburant, **2139**.
DEGOUY, **1815**.
DELACOUR (André), **1503**, **1506**.
DELACRE (Maurice), **1485**.
DELAGRANGE (Robert), **1085**, **1112**.
DELANY (Se'den Peabody), **1592**.
Delcassé, **2109** = *et la marine*, **2124**.
DEMANGEON (A.), **1132**.
Demangeon (*Albert*), **1435**.
Dépopulation, **1833**.
DERÈME (Tristan), **1511**.
Derème (*Tristan*), **1685**. **1909**.
Derennes (*Charles*), **1679**.
DERQUI (Carlos), **1359**.
Désarmement, Conférence de Moscou, **1893**. = *et paix*, **1569**.

Les numéros gras renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Desbordes-Valmore (*Marcelline*) **1669**.
Desboutins (*Marcellin*), **2023**.
Descartes, **1472**, **1479**, **2216**.
Désemparés, **1326**.
Despax (*Emile*), **1663**.
Devaux (Emile), **2070**.
Dévigne (Roger), **1521**, **1688**.
Devillers (René), **1069**.
Deward (*Jam*), **1497**.
Dewas (Wi loughby), **1543**.
Dewey (*John*), **1476**.
Diderot et Dalembert, **1946**.
Diehl (Ch.), **2243**.
Dinsmoor (William Bell), **1128**.
Dionysor, **1145**.
Diplomatie, **1305**.
« *Dit d'amour* », **1425**.
Divoire (Fernand), **1917**.
Divorce, **1196**, **1543**, **1558**, *Grande Bretagne*, **1313**.
Doblin (Alfred), **1536**.
Doderet (André), **1718**.
Dommanget (Maurice), **1143**.
Donne, **2285**.
Donrini (Piero), **1165**.
Donvito (Giovanni Carano), **1423**.
Doré (Philippe), **2238**.
Dorgelès (Roland), **1903**.
D'ormesson (Wladimir), **1958**.
Dostoiewski (F.), **2148**.
Doucet (Roger), **1991**.
Doumenc, **2144**.
Doutté (Edmond), **1880**.
Drame anglais, **1567**.
Dreiser (*Théodore*), **1661**bis.
Dresa, **1888**.
Drew (E. A.), **1178**.
Droin (Alfred), **1503**.
Droit canon, **2000**.
Dubech (Lucien), **2218**, **2231**, **2241**.
Du Bochet (P.), **1341**, **1347**.
Du Bosc Heyward, **1594**.
Dubuc (E.), **1420**.
Duclos (Henri), **1503**.
Dudon (Paul), **1326**.
Duels en 1848, **1846**.
Dugas (Louis), **1057**.
Dugout (Henry), **1319**.
Dujardin (*Ed.*), **1722**.
Dumas fils, **2024**.
Dumas (Georges), **1957**.
Dumas père, **2024**.
Dumont-Wilden (L.), **1850**.
Du Moriez, général, **1799**.
Dumur (*Louis*), **2283**.
Dunan (Marcel), **1109**.
Du Passage (Henri), **1328**.
Dupouy (Auguste), **1642**.
Duquesnoy (*François*), **1412**.
Durand (*Oswald*), **2174**.
Duvernois (*Henri*), **1858**.
Duviard (F.), **2151**, **2158**, **2167**.
Duvignac (André), **1074**.

E

Eagle (B. K.), **1563**.
Eardley-Wilmot (S.), **1568**.
Easterbrook (L. F.), **1557**.
Ecole, morale de, **1204**.
Ecriture runique, **2251**.
Ecrivains, situation, **1817**, **1827**
Eddington (A. X.), **2206**.
Education, **2002** = *aujourd'hui*, **2234**.
Education physique, **1975**, **2245**

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

= *population et hygiène*, 2119.
Eglise catholique, 2034 = *et esprit anglo-saxon*, 1167 = *Grande-Bretagne*, 1561 = *et soulèvement de l'Espagne en* 1808, 1961 = *chrétienne*, 1244.
EISENMANN (Louis), 1335, 1353, 1847.
Elbak (Ella), 1917.
Elections, réforme électorale, 1784, 1971, 2020 = *représentation intégrale*, 1333.
Electricité, 1279 = *électro-culture*, 2173 = *les élections*, 1723 = *au Japon*, 2060 = *hautes tensions*, 2204.
ELIACHEFF (B), 1897.
Elliot (Arthur), 1301.
ELLIOTT (Randolph), 2264.
Emancipation, 1606.
Emerson, 1226.
Empire, mémoires d'un officier, 2238.
Enseignement, réforme de l' = 1818, 1825, 1840, 1969, 2242, 2244, 2246 = *répartition proportionnelle scolaire*, 1329.
EON (Francis), 1514.
Epigramme grecque, 1151, 1155.
ERLANDE (Albert), 1514.
ERNEST-CHARLES (J.), 1435.
ERNLE 1547
ERNST-SCHRAMM (Percy), 1732.
ERTL (Emil), 1289.
Espagne, commerce, 1299, = *économie espagnole en 1913* = *finances*, 1300 = *fonctionnarisme*, 1361 = *Industrie*, 1298 = *au Maroc*, 1079, 1262 = *Mines d'Almaden*, 1362 = *pétrole*, 1363 = *soulèvement en 1808*, 1961.
Esquimaux, 1421.
Este, 1610.
ESTÈVE (Edmond), 1503.
ESTRÉE (Paul), 1899.
Esthétique antique, 1152.
Etat, conception allemande, 1285.
Etats généraux 1829, 1836, 1842, = *des familles*, 1268.
Etats-Unis, 2259 = *cadmium*, 1494 = *châtiment des crimes de guerre*, 1447 = *chemins de fer* 1400 = *Ecole du Middle-West*, 1198 = *emprunt international*, 1352 = *et Europe*, 1350, 1364 = *fer*, 1401 = *fermiers*, 1574 = *finances*, 1403, 1573 = *et France au XVIII^e s.* 1404 = *main-d'œuvre*, 2121 = *malaise social et intellectuel*, 1197 = *military office (1763-1775)*, 1125 = *missions américaines*, 1731 = *mouvement économique*, 2198 = *pétrole californien*, 1402 = *politique intérieure*, 1377 = *politique d'isolement*, 1590 = *prospérité aux —*, 2098 = *protestantisme*, 1588 = *radicalisme*, 1574, *travail*, 1591 = *T. S. F.*, 2063 = *et traité de Versailles*, 1303 = *et Turquie*, 1369, 1602.
Etudiants, association en Pologne, 2038.
Eulenburg (Philippe de), 1288.
Euripide, 1686.
Europe, 1278 = *et Amérique*,

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles, les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

1364 = *et Asie, la question des mandats*, **1181**.
Europe centrale, universités, **1251** = *voyage du maréchal Foch*, **1335**.
EVE (Frank C.), **1192**.
Everest, expédition au Mont —, **1501**.
EVERLING (S. D.), **1555**, **1561**.
EVRARD (Fernand), **1131**.
EWART (Wilfrid), **1571**.
EWING (A. C.), **1474**.
Exmoor, **1564**.

F

FABBRI (Paolo), **1164**.
FAGNIEZ (Gustave), **2209**.
Faguet (Emile), **1994**.
Falkland, bataille des —, **2126**.
FALLS (Cyril), **1374**.
FARD (James L.), **2280**.
Faringoule (Louis), **1957**.
Farmin de Rozoi, **1899**.
Fascisme, et catholicisme, **2052**. = *Italie*, **1340** = *et Ecole en Italie*, **1432**.
Faucigny, Alpes du —, **1134**.
Faure (J. B.), **1619**, **1623**, **1632**.
Faure (Gabriel), **2012**.
Fauriel (Claude), **1950**.
FAUX DE FOLETIER (F. de), **1631**.
Febvre (Lucien), **1123**.
Félibres, **1268**.
FELS (F.), **1706**.
FELS (Comte de), **1966**.
Femmes, **1436**.
Femmes, éducation, **2043** = *hier et aujourd'hui*, **1889** = *et la paix*, **1749** = *et le socialisme*, **1217** = *et société des nations*, **1750** = *et les sports*, **1828**.
FÉRET (Ch. Th.), **1503**, **1510**.
FERNANDAT (René), **1503**, **1518**.
FERRERO (Guglielmo), **1877**.
Feugère (A.), **1902**.
Feydeau, **2081** bis.
FEYEL (Paul), **1869**.
Fiamingo, **1412**.
FIELD (G. C.), **1476**.
Finances, **1314**, **1791**, **1986**, = *Alsace*, **1895** = *changes sud-américains*, **1386** = *déflation*, **2154** = *Etats-Unis*, **1573** = *France*, **1345**, **1355** = *budget en France*, **1983** = *en Italie*, **1984** = *suprématie de Londres*, **1266** = *en Russie*, **2188** = *valeurs mobilières*, **1982**. = *Finlande*, **2194**.
FISCHER (Eugen), **1804**.
FLAMENT (Albert), **1976**.
Flaubert, **1669**.
FLERS (Robert de), **1910**.
Flers (R. de), **1891**.
FLICHE (Augustin), **2000**.
Florence, académie de la Crusca **1346**.
Flores de Lemus (Antonio), **1440**.
FOCH (A.), **2204**.
Foch, **1335** = *maréchal, son voyage en Pologne*, **1797**, **2014**.
Foires de marchandises, **1417**.
FONTAINAS (André), **1514**.
Fontaine, **2210**.
Fontaine (Arthur), **2220**.
Forain, **2023**, **2229**.
FORESTI (Annaldo), **1153**.
Forloul, **1849**.
FOSCA (François), **1454**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Fosca, (François), **1096, 1320**.
FOSTER (William Trufant), **1204**.
FOUCAULT (Charles de), **1260**.
Foucauld (Charles de), **1259**.
FOULON DE VAULX (André), **1505**.
FOURNIER, **2130**.
FRADALETTO (Antonio), **1570**.
Fragonard, **1096**.
FRAMI (Eve), **1683**.
France (Anatole), **1637, 1858**.
France, agriculture, **1131** = *et Allemagne*, **1380** = *en Anatolie*, **2189** = *art lyrique*, **1919, 1623, 1632**, = *banque de —*, **1985** = *et canal de Panama*, **1387** = *carte au 50.000e* **2145** = *colonies*, **1138** = *constitution*, **1850** = *défense des paysages*, **1317** = *dessin au XVIIIe siècle*, **1330** = *et Etats-Unis au XVIIIe siècle*, **1404** = *familles*, **1325** = *finances*, **1355, 1355** = *histoire de la Fronde*, **1617, 1622, 1633**. = *histoire de France au XIXe siècle*, **2209** = *histoire littéraire au XIXe, XXe siècles*, **1433** = *histoire politique, agression contre Marc Sangnier et Violette*, **2115** = *industrie sidérurgique au XVIIIe siècle*. **1896** = *et Islam*, **1840** bis = *et Italie fasciste*, **2114** = *et Levant*, **1393** = *et Lloyd George*, **2221** = *prolectorat au Maroc*, **2193** = *missionnaires*, **2007** = *musique polonaise en —*, **1795** = *natalité*, **1874** = *nation paysanne*, **1392** = *et nouvelles nationalités*, **1395** = *occupation allemande en 1870*, **1589** = *politique coloniale*, **1084** = *politique du charbon*, **2092, 2101, 2110** = *politique intérieure*, **1873** = *politique religieuse*, **1428** = *ports*, **1631** = *psychologie du Français*, **1304** = *réforme administrative*, **1786**, = *réforme électorale*, **1784, 1971, 2020** = *réforme de l'enseignement*, **1396** = *rénovation nationale*, **1394, 1398** = *répartition proportionnelle*, **1329** = *repos du Midi*, **1612** = *représentation intégrale*, **1333** = *et Russie, convention militaire*, **1804**, = *et sciences exactes*, **1391** = *et Suisse*, **1347, 1748**, = *T. S. F. en —*, **2201** = *et traité de Versailles*, **1367** = *et Turquie, concession*, **1349**.
François Marsal, **1814**.
FRANÇOIS-MARSAL (F.), **1814**.
Franklin, **1404**.
FRAPIÉ (Léon), **1427**.
FRECHET (M.), **2067**.
Freer, **2256**.
Freud (Sigismond,) **1655, 1864**.
Freycinet (de), **1265, 1831.2026**.
Friesz (Othon), **1712**.
Frigeau (Gabriel), **2220**.
FROIDEVAUX (Henri), **1384**.
Fronde, **2233**.
Frugoni, **1161**.
FRUMUSAN (J.), **2168, 2176**.
FUSCO (Enrico), **1150**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

G

Gaelulicus, **1155**.
GAIFFE (Félix), **1992**.
Galicie, **1747**.
Gallo, marquis de, **2029**.
Gambetta et Bismarck, **1370**.
GANCHE (Edouard), **1795**.
Gandhi, **1457**.
GANDILHON GENS-D'ARMES, **1514**
Garcilaso, **1938**.
GARCIN (F.), **1273**.
GARDAN (Georg), **1175**.
GARDINER (William Harvard) **1195**.
Garicoïts (Michel), **1726**.
GARNIER (A. P.), **1508**, **1517**.
GARRIGOU-LAGRANGE, **2048**.
Garzo, **1159**.
GAUFFIN (Axel), **1406**.
GAULTIER (Jules de), **2183**.
GAULTIER (Paul), **1850**.
GAULY (André), **1911**.
GAUMONT (Jean) **1215**.
Gaulier (E. F.), **1139**.
GAY (Robert M.), **1188**.
Gaz d'éclairage, **1279**.
Gelli, **1944**.
GENEVOIX (Maurice), **1973**.
GÉNIAUX (Charles), **2004**, **2017**, **2080**, **2087**.
GÉNIAUX (Claire), **1429**.
Gentile (Giovanni), **1432**.
Géologie, **2073**, **2075** = *et astronomie*, **2206** = *en Tunisie*, **2205**
Géographie, crise de la science, **1801**.
GEORGE (Waldemar), **2175**.
GEORGES-SAMNÉ, **1253**.
GERLACH (H. von), **1875**.
GERMAIN DE MORIDY (L.), **1766**
Germains, écriture runique, **2251**.
GIBAULT (Suz), **1217**.
GIBSON (William Howieson), **1496**.
GIDE (André), **1503**, **1681**, **1701**.
Gide (André), **1681**.
GIFFARD (Fannie Stearns), **1191**.
GILMAN (B. I.), **1473**.
GILMAN (Laurence), **1587**.
Gilson, **2216**.
GIRAUD (Victor), **2016**.
Giraudoux (Jean), **1711**
GLASGOW (G.), **1356**.
GLASGOW (George), **1252**.
Glaligny, **1909**.
Glück, **2223**.
Gobineau, comte de, **1696**.
GODDEN (G. M.), **1372**
GODEFROY (René), **1502**.
GŒDORP (Victor), **1837**.
Gœthé, fils de, **1941**.
GOGUEL (Maurice), **1468**.
GOLDSCHMIT (Rudolf K.), **1802**.
Goll (Ivan), **1337**.
GONTAUT BIRON (R. de), **1342**.
GOODWIN WINSBOW (Anne), **1596**.
GORDON (George (L. E.), **1247**.
GORMAN (Herbert S.), **1225**.
Gorodesky, **1621**.
GORSE (Philip), **1308**.
GORTON (James), **1591**.
GOSSE (Edmund), **2283** à **2288**.
Gosse Edmund, **1118**.
GOUHIER (Henri), **2035**.
Goumilev, **1621**.
GOY (Henri), **1432**.
GOYAU (Georges), **2007**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Goys, colonel de, 1702.
GRAEFE (Julius Meier), 1523.
GRAFFIGNY (A. de), 2173.
GRAMMONT (Maurice), 1503.
Grande-Bretagne, 1343 = *agriculture*, 1312 = 1379. 1546 = *Canada Empire et Conférence d'Empire*, 1248 = *chemin de fer*, 1291 = *Conseil privé* 1446 = *et détroits* 2104 = *divorce*, 1313, 1543, 1558 = *drame en —*, 1567 = *et Egypte*, 1356 = *et église*, 1560 = *enseignement de l'anglais*, 1937 = *industrie et commerce*, 1365 = *littérature*, 1547 = *littérature, idiotisme*, 2290 = *livres de prières*, 1302 = *Mésopotamie*, 1553 = *musique au temps de Shakespeare*, 2177 = *n'est plus une île*, 1824 = *et Nouvelle Zélande*, 1552 = *et Orient*, 1241 = *orthographe anglaise*, 1625 = *parti libéral*, 1368 = *partis*, 1551 = *poésie à l'époque victorienne*, 1990 = *politique anglaise*, 1876 = *politique étrangère*, 1252 = *et Pologne*, 1949 = *et problème nègre*, 1180 = *psychologie de l'anglais* 1304 = *question des loyers*, 1378 = *et Ruhr*, 1977 = *socialisme de Ghilde*, 1781 = = *théâtre à Londres*, 2254 = *théâtre contemporain*, 2291 = *travaillistes*, 1575 = *et Turquie*, 2014 = *voyageurs anglais*, 2294.
GRANDMAISON (Léonce de), 1324.
Granger (Ernest), 1869.
GRAPPE (Georges), 1658, 1698.
Grappe (Georges), 1096.
GRASILIER (Léonce), 1620, 1624, 1629.
GRASSET (A.), 1961.
Grèce, divinités, 1129.
GREENWOOD (Thomas), 1876.
GREGH (Fernand), 1503.
Gregh (Fernand), 1909, 2159.
Grégoire VII, 2000.
Grève, droit de, 1778.
GREY, 2295.
GRILLOT DE GIVRY, 2170.
GRINDA, 1273.
Groenland, 2199, 2203.
GROETHUYSEN (B.), 2184.
GROOS (René), 1503.
GUEGEN (Pierre), 1453.
Guérin (Charles), 2210.
Guérin (Eugénie de), 1189.
GUERINON (Emile), 1092.
Guerre aérienne, 1146. = *de Crimée*, 2132 = *de 1870, occupation allemande* 1589 = *Guerre de 1914-1918*, 1861, 2129 = *l'armée à la bataille de la Somme*, 2133, 2137 = *bataille de Falkland* 2126 = *Berthas*, 1278 = *châtiment des crimes*, 1447 = *fausses nouvelles*, 1755 = *fort de Vaux*, 2138 = *origines*, 1993. = *prophétie sur*, 1340 = *réparation des dommages*, 1894 = *sur mer*, 2143.
GUGLIELMINO (Francesco), 1160.
GUIGNARD (Alfred), 1916.
GUILBERT (Gabriel), 2069.
GUILLAUME II, 1255.
GUILLOTEL (F.), 1402.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Gustave III, **1406**.
GUTMAN (René A.), **1716**.
GUY (Camille), **1078**, **1138**.
GWYNN (Stephen), **1246**, **1582**.

H

Haberlhur, **1110**.
Hache sacrée en mythologie, **1129**.
HADAMARD (Jacques?, **1391**.
Hahn (Reynaldo), **1413**. - **1891**, **1918**.
HAIG (R. Murray), **1573**.
Halévy (Ludovic, **1231**.
HALL (J.-N.), **1198**.
HALLER, **1116**.
Halpersohn (Mosie), **1788**.
HAMMOND FOOT (E.), **1546**.
HAN RYNER, **1503**.
HANOTAUX Gabriel), **2022**.
Hanotaux (Gabriel), **1932**.
HANSSON (Sigfrid.) **2118**.
HARDEN Maximilien, **1100**, **2096**.
Harden (Maximilien), **2095bis**.
Hardy (Georges), **1081**.
Hardy (Thomas), **1309**, **1599**.
HAREL (Paul), **1503**.
HARISPE (P.), **2150**.
*Harper (*George Mc Lean), **1189**.
HARRIS (John H.), **1180**, **1244**.
Harrison (Frédéric), **1583**.
HASKINS (Charles H), **1119**.
HATTON (E.), **1760**.
HAUSER (Fernand), **1777**, **1779**, **1783**.
Haute-Cour de justice, compétence et procédure, **1779**.
Haute-Cour et procès des communistes, **1280**. = *et M. Poincaré*, **2109**.
HAVEMEYER (Louisine W.), **2256**.
HEFELE (H), **1738**.
Hégel, **2184**.
Heidelberg, château de — et poésie allemande, **1802**.
HEITZ (G.), **2054**.
Helvélius, **1665**.
HENRIOT (Emile), **1337**, **1354**, **1826**, **2091**.
Hérédia (J. M. de), **2319**, **1548**.
Hermant (Abel), **1684**, **1698**.
HERMES, **1807**.
HERRIOT (Edouard), **1396**.
HERTZ (Henri), **2169**.
Hesse (H), **1541**.
Heure d'été, **1350**.
Henzey (Léon), **1720**.
HIBBARD (Laura H.) **1203**.
HIGHAM (C. S. S.), **1122**.
Hirschauer (Louis), **1061**.
Histoire, méthode, **1441**, **1549** = *de France au XIX^e siècle*, **2209**.
Histoire de France, capitulari « de villis », **2117**. = *guerre de Cent ans*, **2219** = *Louis XI*, **1991** = *révolutions de Paris*, **2219**.
Histoire européenne et érudition américaine, **1119**.
Histoire naturelle, **2182**.
HOLDERLIN (Friedrich), **1531**.
Hollande, poésie, **1707**.
HOLLIDAY (Robert Cortes), **1229**.
HOLZ (Herbert Joh.), **1733**.
Honegger, **1269**.
Hongrie, **1956**. = *dette*, **1980**, = *noblesse en 1848*, **1847** = *pair de Trianon*, **1933** =

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

situation, **1936**.
HONTEBEYRIE (A. R.), **1786**.
Hoover, **1978**.
Horace, poète latin, **1147**, **1157**, **1158**.
HORNEFFER (Ernst), **1284**.
HOURTICQ (Louis), **1399**.
Houville (Gérard d'), **1678**.
Hubert (R.), **2002**.
HUBERT (René), **2185**.
HUGHES (Pierre d'), **1514**.
Hugo (Victor), **1675**, **2162**.
HUGUENOT, **2129**.
HUHAINE (Cécile,) **2103**
Huile d'olive, Argentine, **1358**.
Huiles, épuration, **1279**. = *essentielles*, **1487**, **1490**.
Hydraulique, en Syrie, **1418**.
Hygiène sociale, **2119**.

I

IBL, **1811**.
Immortalité, **1483**.
Inde, **1212**, **1293**, **1638**, = *change* **1293** = *nationalisme*, **1457** = *service civil*, **1332**,
Indo-Chine, **1628** = *aviation*, **2061** .
Industrie, **1290**, = *en Espagne*, **1298** = *du fer, en France au XVIII*e *siècle*, **1896** = *Grande-Bretagne*, **1365**.
INÈS (Denis d'), **1514**.
INGE (W. R.), **1167**.
*Inoculation au XVIII*e *siècle* **2028**.
Internationalisme, influence sur les mœurs, **1554**.
Irlande, **1132**, **1603**.
Islam et France, **1840**bis.
ISWOLSKY (Hélène), **1912**.
Italie, expérience italienne, **201**.
Italie, expérience italienne, **2011** = *fascisme*, **1340**, **1907** = *fascisme et école*, **1432** = *fasciste et la France*, **2114**, = *finances en*, **1984** = *littérature*, **1331**, **1715** = *et Shakespeare*, **1563** = *voyage du duc d'Aumale*, **1843**, **1844**, **2031**.

J

Jacopone de Todi, **1159**.
JAEGER (Jules Albert), **1087**, **1094**, **1102**, **1111**.
JALABERT (Louis), **1327**.
JALOUX (Edmond), **2107**.
JAMMES (Francis), **1667**, **2210**, **2220**.
Jammes (Francis), **1679**, **1681**.
Janacek, **2180**.
JANOSI (Fried. Engel), **1735**.
Japon, électricité. **2060**. = *poètes du*, **1458**.
JAQUET (James), **1093**.
JARMONT (Jean), **2147**.
JARRY (Paul), **1616**, **1626**, **1634**.
JAUNEAU (Marcel), **2146**.
Jauneaud (Marcel), **2146**.
Javons, **1294**.
JEAN-AUBRY (G.), **1465**.
Jeanne d'Arc, **2039**, **2233**.
JEFFERSON (Mark), **1123**.
JENTSCH, **1808**.
Jésus-Christ, **1468**. = *résurrection*, **1578**.
JÈZE (Gaston), **1982**.
JOACHIM (H. H.), **147**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Joachim (H. H.), **1475**.
JOHANNET (René), **2214**, **2225**, **2236**.
John Hopkins. université, **1127**.
JOHNSON (Willis Fletcher), **1601**.
JOLEAUD (L.), **2205**.
JOLY (Henry), **2043**, **2153**.
Jonnart, **1673**.
Joseph, **1948**.
JOSEPH-BARTHÉLEMY, **1055**, **2195**.
Jouan, le général, **1616**, **1626**, **1634**.
JOUBERT (Louis), **1278**.
Jounet (Albert), **2170**.
Journalisme, **1388**.
JOUVENEL (Henry de), **1827**.
JOUVENEL (Robert de), **1873**
JULIEN (Jean), **1767**.
Jurisprudence, **1443**, **1444** = *droit criminel*, **2247**, **2258** = *émancipation*, **1606**.

K

KABOKOFF (C.), **1249**.
KAÉSTNER (Paul Jakob), **1282**.
Kant, **1474**, **2227**.
Karr (Alphonse), **2162**.
KASTERKA (Marya), **1928**.
Keats (John), trad. en italien, **1149**.
KELLER (F.), **1644**.
KENNÉDY (A. L.), **1303**, **1305**, **1367**.
KENNEDY (W. P. M.), **1248**.
KENYON (B. L.), **2273**.
KERAGNEL (Albert), **2240**.
KERGERLAY (Jean de), **1263**.
KEYSER (Edouard de), **2149**, **2155**.
Khorat (Pierre), **1277**.
KISTEMAECKERS (Henri), **2147**.
Kitahara, **1458**.
KNOB (Alexandre), **1936**.
Knob (Alexandre), **1936**.
Koechlin (Charles), **2178**.
KOESSLER (M.), **1943**.
Kolltchak, amiral, **1635**
KOTSKA (Karl), **1809**.
Koussevitzky, **1269**.
KOZLOWSKI (W. M.), **1949**.
KUHN (Joachim), **1803**.

L

LABONNE (Roger), **2211**.
Laboratoires français, **1702**.
Laborde-Milaa (A.), **1951**.
LA BRIÈRE (Yves), **1329**.
LACOMBE (Bernard de), **1270**, **1280**.
Lacoste (Charles), **2210**.
LADREIT DE LACHARRIÈRE (J.) **1081**.
LAFAGE (Léon), **1843**.
Lafon (André), **1663**.
Lafontaine (Claude), collection **1930**.
La Guérinière (François de), **1697**.
LAIND (John), **1477**.
LALANDE (André), **1998**.
LALOU (René), **1503**.
LALOY (Louis), **1640**.
LAMANDÉ (André), **1503**, **1646**.
Lamandé (André), **1663**.
LAMBELIN (Roger), **2083**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Lamennais, **2150**.
Lang (André), **2099**.
Lang (*Andrew*), **2286**.
Lange (G.), **1742**.
Lange (*Maurice*), **1103**.
Langlais (J.), **1331**.
Langlois (Ch. V.), **1921**.
Lanson (*Gustave*), **1862**.
Lanzac de Laborie, **1276**.
Laparral (*Raoul*), **1860**.
Laren **1245**.
Lariol (Raymond), **1268**.
Larrouy (Henry), **1437**.
Larrony (Henry), **1743**.
Larrouy (Maurice), **1913**, **1926**.
La Sizeranne (R. de), **2023**.
Lasserre (Pierre), **1671**.
Lasserre (*Pierre*), **1679**.
Lasteyrie (*Charles de*), **2217**.
Latzarus (Bernard), **2001**.
Latzarus (Louis), **2089**, **2097**, **2106**, **2215**.
Laugier (Henri), **1914**.
Launay (L. de), **1923**, **2023**.
Laurent (Gustave) **1142**, **1845**.
Laurent (Marcel), **1412**.
Lausanne, *II*e *conférence*, **1257**, **1270**, **1280**, **1341**, **1813**, **2026**, **2195**, **2104**.
Lautier (A), **1644**.
Laulier (*Eugène*), **1812**.
Lauzanne (Stéphane) **1589**.
Lavagnini (E.), **1165**.
Lavalée (P.), **1330**.
Lavaud (Guy), **1503**.
Lavauden (Thérèse), **1457**.
Lave, vicomtesse, **1566**.
La Ville de Mirmont (*Jean de*), **1663**.
Lavingston (F.), **1293**.
Labreince, **1406**.
Lawson (Evelyn), **2267**.
Le Bachelet (Xavier), **1315**.
Lebègue (Raumond), **1898**.
Lebert (A.), **1104**.
Leblond (Marius et Ary), **2147**.
Leblond (*Marius et Ary*), **2210**.
Lèbrau (Jean), **1507**.
Lebau (Jean), **1514**.
Le Breton (*André*), **2024**.
Lecomte (Georges), **1820**, **1828**, **1840**.
Lecomte (*Georges*), **1438**, **2166**.
Le Danois (Ed.), **1397**.
Ledebur Wichelin, **1810**.
Lefebvre (Louis), **1503**.
Lefebvre Saint-Ogan, **2165**, **2171**.
Lefèvre (Frédéric), **1656**, **1661**, **1670**, **1674**, **1680**, **1687**, **1694**, **1698**, **1704**, **1711**, **1719**.
Léger (Abel), **2156**.
Léger (J. Augustin), **1924**.
Le Goffic (*Charles*), **2240**.
Leguay (Pierre), **1455**.
Lehmann (René), **1929**.
Leish (Mac), **1600**.
Lejay (abbé), **1996**.
Lejeune (Robert), **1890**.
Lemarec (P.), **1135**.
Lemarec (P.), **1136**.
Lenchantin de Gubernatis, **1152**.
L'Enfant (*Edouard*), **1931**.
Lenoir (Y.), **1332**.
Leon (Paul), **1822**.
Léontin (L.), **1878**.
Leopardi, **1157**.
Leopardi (*G*), **1309**.
Lepère **1063**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

LE RÉVÉREND (Gaston), **1514**.
LETTS (Malcolm), **1445**.
Leune (Jean), **1890**.
LEVAINVILLE, **1419**.
Levant, **2013**, **2015** = *tradition française*, **1393**.
LEVI (Doro), **1146**.
LEVI-MALVANO (Ettore), **1946**.
LEVY (P. E.), **2152**.
LÉVY-GUÉNOT (Roger), **1784**.
LEWIS (Samuel), **1387**.
LICHTENBERGER (André), **1086**, **1395**.
Lichtenberger (André), **1328**.
LIEBERT (Arthur), **1528**.
LINCH (Otto), **1283**.
Littérature, **1652**. = *américaine et sexualiste*, **2424**. = *anglaise* **1547** = *idiotisme anglais*, **2290** = *écrivain d'avant-guerre*, **1823**, **1839** = *écrivains béarnais et gascons*, **1679** = *écrivains girondins*, **1663** = *essai fantaisiste*, **2268** = *genre romanesque*, **1902** = *grecque*, **1686**. = *italienne*, **1331**, **1715**. = *latine*, **1996** = *nouvelle*, **1885** = *et régionalisme*, **1642** = *Yeddish*, **1225**.
LITTLE (Howard), **1569**.
Liturgie, **2040**.
Livingstone, **1416**.
Livre, exposition, **1232**, **1409**, **1892**. = *illustration au XVII^e siècle*, **1236** = *illustrés au XVIII^e siècle*, **1233**.
LLEWELLIN JONES, **1585**.
LLONA (Victor), **1661bis**.
Lloyd George, **1963**, **2221**.
LOCKER LAMPSON (Godfrey), **1548**.
LOCQUIN (Jean), **1813**.
LOGÉ (Marc), **2108**.
Logique, syllogisme, **1473**.
Loiret, archives, **1222**.
LOISEAU (H.), **1941**.
Loisy (A.), **1419**.
LOMBARD (Paul), **1677**.
London (Jack), **1674**.
Londres, chirurgiens, **1308**.
Lorraine, coutume populaire, **1766** = *criminalité*, **1772** = *belge, archéologie*, **1762**.
LOSEBY, **1551**
LOTE (René), **1433**.
Loti (Pierre), **2210**.
Louis XVII, **1629**.
LOWE (Charles), **1562**.
LOWNDES (Cary Gamble), **2281**.
Loyers, en Grande Brelagne, **1378**.
Chamberlain (loi), **1242**.
Lubbock (Percy), **2288**.
LUGNÉ-POE, **1659**, **1721**, **1888**.
LUSAMONT (Jean), **1762**.
Luther, **1540**.
Lyon, **1844**, = *congrès de la presse latine*, **1388** = *soieries*, **2064**.
Lysrime moderne, **2105**.

M

MACDEISH (Archibald), **1187**.
Macédoine, **1140**.
MACGREGOR (D. M.), **1290**.
MACHRAY (Robert), **1376**.
MACKENSIE (J.-L.), **1183**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles, les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

MACKENSIE (Jean Kenyon), **1173**, **1209**.
MACNICOL (Nicol), **1212**.
MACPHERSON (Jan), **1243**.
Maeterlinck (*Maurice*), **1668**.
MAGHERINI-GRAZIONI (G.), **1275**.
Magie, **2164**, **2170**.
MAGNE (Emile), **1234**, **1238**.
Maïakovsky (Vladimir), **1621**, **1700**.
Main-d'œuvre aux Etats-Unis, **2121** = *étrangère*, **1785**.
Makovitzky (D.), **1912**.
MALCOVATI, **1155**.
MALCOVATI (Henrica), **1162**.
MALDEN (W. J.), **1379**.
MALGORN (G.), **2201**.
Malherbe, **1898**.
Malkovsky, **1917**.
MALO (Henri), **1240**.
MAN (Henry de), **2274**.
Mandats. Question. Europe et Asie, **1181**.
MANGIN (général), **2018**.
Mann (Jame), **2266**.
Mansfield (*Katharine*), **1963**, **2108**.
Manuce (Paul),
Manuscrits, exposition de —, **2090**.
Maréchal, peintre, **1756**, **1761**.
MARGUERITE (Mme), **1514**.
MARGUERITTE (Victor), **2147**.
MARGUET (F.), **2127**.
MARICOURT (André de), **1404**.
Marienhof, **1621**.
MARIES (Fred. G.), **2257**.
Marine, archives et bibliothèque, **1220** = *armes de guerre*, **1568** = *et Delcassé*, **2124** = *sous-marin*, **1545** = *toponymie*, **2125**.
MARION (M.), **2030**.
Marion de Lorme, **2027**.
MARITAIN (Jacques), **2216**, **2227**, **2239**.
Marius-Michel, **1231**.
MARLIO (Louis), **1400**.
Maroc, **1090**, **1098**, **1113**, **1500** = *christianisation*, **1264** = *et Espagne*, **1262** = *protectorat français*, **2193**, **2230** = *région de l'Oued Rdom*, **1133**.
Marquets (*Anne de*), **2037**.
MARRE (Francis), **1279**.
MARSAN (Eugène), **1639**.
Martin (*Louis Aimé*), **2050**.
Martin-Chaussier (*L.*), **1320**.
MARTIN DU GARD (Maurice), **1654** **1668**, **1673**, **1678**, **1685**, **1692**, **1697**, **1703**, **1710**, **1717**.
MARTINEAU (René), **1450**.
MARTINIE (H.), **1464**.
MARTINO (Pierre), **1987**.
MARTONNE (Emmanuel de), **1134**.
MARTOV (L.), **1216**.
MARVAUD (Angel), **1852**.
MARVIN (F. N.), **2271**.
Marxisme, **1216**.
MASON (Laurence), **1600**.
MASSON (Thomas L.), **1226**.
Mathématiques, **2249** = *loi des grands nombres*, **2067** = *et pensée française*, **1391**.
MATHEWS (S.), **1588**.
MATHIAS (Leo), **1540**.
MATHIEZ (Albert), **1989**.
MATTER (Florent), **1817**.
MAURER (James H.), **1182**, **1200**,

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

MAURIAC (François), **1657**, **1664**. **1684**, **2081** bis.
Mauriac (François), **1663**, **1704**.
MAURICE (Frederick), **1193**.
MAURIN **2131**.
MAUROIS (André), **2078**, **2086**, **2095**, **2102**, **2111**.
Maurras (Charles), **1654**, **1687**.
MAURY (Lucien), **1857**.
MAVRIOTT (J. A. R.), **1306**.
MAYBON (Albert), **1458**.
MAYER (A.), **2182**.
MAYO (Lawrence Shaw), **1185**.
MAZADE (Fernand), **1504**.
Mc. CALL (Robert), **1496**.
Mc. CULLAGH (Francis), **1556**.
Mc. IVER (Ives), **1371**.
Mc. TAGGART (J. F.), **1483**.
MEARS (E. G.), **1292**.
Meaux, massacre de septembre, **2032**.
Médecine, **2152**, **2177**.
MÉLON (Joseph), **1503**.
MELTZER (Charles Henry), **1227**.
MENDILUCE (E. A.), **1362**, **1363**.
MENTRE (François), **2051**.
Mer, **1397** = houille bleue, **2013**.
MERCIER (L.), **1503**.
Mérée, chevalier de —, **1901**.
Meredith (G.), **2053**.
MÉRIMÉE (Prosper), **2005**.
Merlin (Martial), **1628**.
Merlot, (A.), **1790**.
MÉRY (Louis), **1947**.
MESNARD (Pierre), **2038**.
MESNIL (F.), **1904**.
Mésopotamie et Grande Bretagne, **1553**.
Messager, **1891**.
Météorologie, **2069**.
METZ (André), **2200**.
Metz, Richepanse au Musée de —, **1767**.
Meunier (Mario), **1686**.
MÉVIL (André), **2109**.
Meynell (Alice), **1963**, **2253**.
Mexique, voyage au —, **1571**.
Michel (Henri), **1394**.
MICHEL (Wilhelm), **1538**.
MICHELSON (A.), **2188**.
MICHETTI CASTELLO (Alessandro) **1154**.
MIGETTTE (Auguste), **1756**, **1761**.
Migration, **2120**.
MILEFF (N.), **1879**.
MILHAUD (Albert), **1819**, **1861**.
MILHAUD (Darius), **1586**.
MILLE (Pierre), **1953**.
Mille (Pierre), **1697**.
MILLERAND (Alexandre), **1115**, **1116**.
Millet (Marcel), **1964**.
MILLET (Philippe), **1333**, **1343**, **1350**.
MILORADNEDELKOVITCH, **1980**.
MINORSKY (N.), **2128**.
MINTO (Antonio), **1145**.
Missionnaires, **2007**, **2081** = *au Maroc*, **1264**.
MITCHELL (Langdon), **1179**.
MOLÉ, comte, **1954**, **1968**.
Molé, comte, **1276**.
MOMBERT (Alfred), **1539**.
MONDADON (Louis de), **1320**.
MONGLOND (Henri), **1948**.
MONOD-HERZEN (Edouard), **1498**.
Monroe, doctrine de —, **1195**, **1348** *et Chateaubriand*, **1577**.
Monlague et les artistes, **1498**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

MONTAGUE (Margaret Prescott), **1186**.
MONTANDON (Georges), **1635**.
MONTANÈS (Bartholomé), **1357**.
MONTÉGUT (Suite), **1951**.
MONTESQUIEU (Robert de), **2085**.
Montesquieu (Robert de), **2210**. = *bibliothèque*, **1265**, **1669**.
MONTFORT (Eugène), **1448**.
MONTFORT (Henri de), **1793**.
MONTFORT BEEB (F. G.), **1251**.
MONTHERLANT (Henry de), **1691**
Monti (Vincenz), **1950**.
MOORE (Arthur), **1194**.
MOORE (George), **1168**.
Moore (G. E.), **1477**.
Morale à l'école, **1204** = *de la force*, **2183**.
MORAND (HUBERT), **1720**.
Morand (Paul), **1660**, **1662**.
Moreas, **1886**.
MOREAU (Pierre), **1862**, **2024**.
Moreau de Saint-Méry, **2174**.
MORENO (Mme), **1514**.
MORIN (René), **1915**, **1930**.
MORLAIS, **2140**.
MORLAND (Jacques), **1696**.
MORNEL (Daniel), **1903**.
MORPEAU (Louis), **2173**.
Morrishunt (William), **1595**.
Mort, **1183**.
MORTARA (Giorgio), **1422**.
MORTIER (Alfred), **1514**.
MOSELLY (Emile), **1765**.
Moulin (Léon), **2210**.
Moussoorsky, **1268**, **1413**, **1931**, **2012**, **2061**.
Moutiers (André), **1909**.
MOWAT (R. B.), **1305**.
Moyen âge, **1732** = *lois et règlements d'une cité*, **1444**.
MOXOM, (Ph. S.), **1578**.
Mulhouse, **1093**.
Muséum d'histoire naturelle, **1714**.
MUSIL (Robert), **1529**.
Musique allemande, **1526** = *en Angleterre au temps de Shakespeare*, **2177** = *et chorégraphie nouvelle*, **2181** = *à Paris et à Vienne*, **1586** = *et poésie*, **2292** = *polonaise en France*, **1795** = *quatuor Capet*, **1997** = *Mussolini*, **1266**, **1882** = *et sa politique étrangère*, **2077**.

N

NAEGELEN (Marcel-Edmond), **1101**.
Napoléon (Bonaparte), **1442**.
Napoléon III, **1306**.
Natalité, en France, **1874**.
Nationalisme, asiatique, **1856**, **2211** = *et patriotisme*, **2046**.
Nationalistes, Fouad I, **2083** = *Saad-Zagloul*, **2083**.
Nationalités nouvelles, **1395**, **1861**.
Navigation, direction automatique des navires, **2128** = *ligne du Pacifique*, **2055**.
NEWTON (Joseph Fort), **1196**.
Newton, **1998**.
New York, en 1870, **2280**.
Ney (maréchal), **19454**.
Niboyet (Eugénie), **1751**.
Nilles, **1976**.
Nitrates, **1385**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

NOAILLES (comtesse de), **2082**, **2147**.
Noailles, marquis, **1276**.
NOBLEMAIRE (Georges de), **1267**.
Noblemaire (Georges), **1819**.
Noelting (Emilio), **1488**.
NOIR (Jacques), **1515**.
NORDMANN (Charles), **2013**.
Nordmann et Revue universelle, **2234** bis.
NORTH (Dorothy), **1214**.
NORWOOD (Gilbert), **1250**.
NOUET (Noël), **1503**, **1519**.
Nouvelle Angleterre, villages, **1177**
Nouvelle-Zélande et Grande Bretagne, **1552**.
Nu antique et moderne, **1464**.
NUTE (Grace L.), **1126**.

O

Oberkirch, baronne d'—, **1085**, **1112**.
OBST (Erich), **1801**.
Oiseaux, **1564**.
OLIVIER (Et.), **1486**.
OLIVIÉRI (A.), **1884**.
OLLANDINI (Edouardo), **2248**.
OLMSTED (Stanley), **2261**.
ORÉKHOFF (A.), **2072**, **2074**.
ORIENT, **1254**, **1255**, **1856**, **1965**.
Orléans, prieuré de Notre-Dame de Bonne Nouvelle, **1222**.
ORMANDY (W. R.), **1491**.
ORMOY (Marcel), **1503**, **1516**.
Orthographe, anglaise, **1625**.
OSTRCIL (Otokar), **2180**.
OUALID (William), **1106**, **1895**.
OVERTAN (Grant), **1228**.
Oxford, université, **2275**.

P

Pacifique, lignes de navigation, **2055**.
Pacifistes, **1751**.
PAGEZY (Eugène), **2134**, **2136**.
PAILLERON (Marie-Louise), **2237**.
Paix et désarmement, **1569**.
Paléontologie, **2070**.
Pan, **1608**.
Panama, France et canal de —, **1387**.
PANGE (Jean de), **2079**, **2090**.
PAOLI (Ugo Enrico), **1147**.
Papauté, théocratie papale, **1739**.
Papini (Giovanni), **1614**, **1725**.
Pâques, île de, **1390**.
PAQUET, **2133**, **2137**.
PARAF (Pierre), **2157**.
Paraguay, **1384**.
Parasitologie, **2066**.
PARDIELLAN (P. de), **1089**.
PARENT (A.), **1618**, **1625**.
Paris, rue de la Paix, **1835** = *tableaux de* —, **1976**.
Parlementarisme, **1055**, **1343**.
Pascal (Blaise), **1271**, **1322**, **1374**, **2016**, **2036**, **2042** = *et Renan*, **2147**.
Pasquali, **1158**.
PASSERAT (Jean), **1512**.
Pasteur, **1115**, **1116**, **1437**, **1728**, **1904** = *autographe*, **1108** = *journée de* —, **1702**.
Pastonchi (Francesco), **1596**.
PAVOLINI (P.E.), **1151**.
PAWLOWSKI, **2147**.
PAYEN (Louis), **1503**, **2147**.
Pêche aux huîtres, **1136**.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Pédagogie.Clément d'Alexandrie, **1323**.
Peinture, un prix pour les peintres, — **1689**.
Pelissier, **2132**.
PELTIER (Roger), **1643**.
Pénalités, **1250**.
Pensions de guerre, **1243**.
PEREIRE (Maurice), **1233**.
PERERA (Henri de), **2112**.
PERETTE (Julien), **1774**, **1773**.
Pergaud (Louis), **2025**.
Perles, **1190**.
PERNOT (Maurice), **2011**.
PEROCHON (Ernest), **2147**.
Perret (Robert), **1134**.
PETIT (Henri), **1757**.
Petit du Petit Val, **1629**.
PETITOT (H.), **2042**.
Pétrarque, **1153**.
Pétrole, **2202**, = *en Espagne*, **1363**.
PEYRILLER (E.), **1072**.
PEYSSONNERIE (L.), **1780**.
PHELPS (William Lyan), **2268**, **2282**.
PHILIP (André), **1781**.
PHILLIPS (Alisan), **1305**, **1554**.
Philodemus, **1307**.
Philologie, anglaise, **1939**, **1940**.
Philosophie, **1477** = *de l'esprit* **1988** = *expérience*, **1582** = *induction et expérimentation*, **1998** = *intelligence et nature humaine*, **2239** = *monades*, **1483** = *et pensée moderne*, **2228** = *de Peter Sczornik*,**1600**, = *des sciences, bibliographie*, **2186** = *thomiste*, **2216**.
Pie XI, encyclique, **1247**.
Piéchaud (Louis), **1663**.
PIERRE (A.), **1339**.
Pierrefeu (Jean de), **1278**, **1424**, **2089**.
PILON (Edmond), **1438**, **1503**, **1641**, **2147**, **2234**.
Pinckney (Thomas), **1120**.
PINON (René), **2014**, **2026**.
PIRANDELLO (Luigi), **1854**,**1863**.
Pirandello (Luigi), **1853**, **2231**.
PIRRONNE (Nicola), **1148**.
PIZE (Louis), **1505**, **1514**, **1887**.
PLAISANT (Marcel), **2114**.
Platon, **1686**.
Plessis (Frédéric), **1889**.
Poésie, **1503**, **1514**, **1519** = *alexandrisme*, **1851** = *allemande et château de Heidelberg*, **1802** = *amoureux de Donne*, **2285** = *anglaise de l'époque Victorienne*,**1980** = *chinoise*,**1640** = *hollandaise*, **1707** = *internationale*, **1337** = *et musique* **2292** = *et pessimisme*, **1309** = *russe*, **1621**. = *au XVI^e siècle, Anne de Marquets*, **2037** = *symboliste*, **1987** = *dans Virgile*, **2001**.
Poincaré (Henri), **2051**
POINCARÉ (Raymond), **1117**, **1118**
Poincaré (Raymond), **1280**, **1380**, **1966** = *et la Haute Cour*, **2106**.
POIZAT (Alfred), **1503**, **1851**.
Pôle nord, **1550**.
POLLOCK (Frederick), **1441**.
Pollock, **2081bis**.
Pologne, **1282**, **1276**, **1730** = *association d'étudiants*, **2038** = *association Franco-Pologne*,

Les numéros **gras 1** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

1789 = *congrégations*, **2044** = *fête nationale*, **1796** = *frontière*, **2195** = *Grande Bretagne*, **1949** = *questions de Javorina*, **1336** = *maréchal Foch en —*, **1797**, **2014** = *le médecin Moïse Halpersohn*, **1788** = *pétrole*, **1791** = *vie politique*, **1790**.
POMARET (Charles), **1983**.
Pompadour, marquise de —**1461**, **1467**.
Pontmartin (*Armand et Henri*), **1958**, **2079**.
PONGE (Francis), **1649**.
Poniatowski (*Joseph*), **1792**.
PONTEN (Josef), **1524**.
Pope, **1945**.
Porto-Riche (*Georges de*), **1703**, **2112**.
POSENER (S.), **1462**.
POUCEL (Victor), **1317**.
Poulet-Malassis, **1666**.
POULPIQUET (A. de), **2034**.
POURRAT (Henri), **1088**.
POUVURVILLE (A. de), **1628**.
POWERS (H. H.), **1169**.
Pragmatisme, et Paul Bourget, **2035**.
Prairies artificielles, **1279**.
Prat (*Louis*), **1057**.
PRAVIEL (Armand), **1503**.
PRAZ (Mario), **1149**.
Préhistoire, île de Pâques, **1390**.
PREMSELA (M. T.), **1707**.
PRESNIAKOV (A.), **1121**.
Presse, en France, **1803**.
PREVOST (Ernest), **1867**.
PRICE (Clair), **1369**.
Pringle-Pattison, **1483**.
PRITCHETT (Henry S.), **2259**.
PRIVAT (Maurice), **1812**.
Prix Flaubert, **1697**, **1448**.
PROAL (Louis), **1431**.
PROHASKA (B.), **1743**.
Prophètes, **2040**.
Propriété immobilière, **1360**.
Protestantisme, Etats-Unis, **1588**.
Proudhon (*P. J.*), **1848**.
PROUST (Marcel), **1648**, **1669**.
PRUDHOMMEAUX (J.), **1748**.
PRUNIÈRES (Anny), **2139**.
Psychanalyse, **1864**.
PSICHARI (Jean), **1503**, **2147**.
Psychiatrie, et psychologie, **2071**. = *sens de la perception*, **1471** = *sociale*, **1476**.
PUECH (Jules), **1746**.
PUECH (Marie-Louise), **1750**.
PUPIER (Jean), **2092**, **2101**, **2110**.
PUPIN (Michaël), **2260**, **2278**.
PUTNAM (H. Phelps), **1207**.

Q

QUESSEL, **1099**.
QUINN (Arthur Hobson), **2277**.

R

RADCLIFFE (Lionel Guy), **1487**, **1490**.
Radiguet (*Raymond*), **1320**, **1645**, **1765**, **1964**.
Radison, **1607**.
RAGEOT (Gaston), **1858**, **1870**.
RAGER (Fritz), **2122**.
RAHIR (Edouard), **1232**.
RAMBAUD (Henri), **1672**.
Rambaud (*Henri*), **1885**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

RAMBOSSON (Yvanhoe), 1859, 1871.
RANC (Albert), 1695, 1714, 1723.
RAPHAEL (Paul), 1849.
Rathenau, 1296.
Raynaud (*Ernest*), *poète*, 1520.
Raynal, *abbé*, 1902.
REBOUL (lieut-col.), 1056.
REBOUX (Paul), 2147.
Recherches scientifiques au Muséum d'histoire naturelle, 1714.
Reconstruction mondiale, 1423.
RECOULY (Raymond), 1908.
Réforme électorale, 1784.
Regamey (*Raymond*), 1135.
Régis (*Léon*), 1722.
Régionalisme, 1268 = *et littérature*, 1642.
REGNIER (Henri de), 1503, 2019.
Reims, *en 1848*, 1845.
REINACH (Salomon), 1408.
Relativité, 1482, 2200.
Religion, *Allemagne*, 1740 = *controverses*, 1175 = *crise de —*, 2000 = *de l'harmonie*, 1057 = *instinct religieux*, 1274 = *livres de prières*, 1302 = *morale et thérapeutique médicale*, 2033 = *politique religieuse en France*, 1428 = *Thérèse de l'Enfant-Jésus*, 1725.
RENAITOUR (Jean-Michel), 1503.
Renaitour (*Jean-Michel*), 1646.
Renan, 1921 = *et Pascal*, 2147.
RENARD (Paul), 2208.
Renaudot (*Théophraste*), 1316
RENAULD (Ernest), 1935.
Renoir, 1096.
RENOUVIN (Pierre), 1993.
REPPLIER (Agnès), 1197.
République Argentine, *voyage du général Mangin*, 2018.
Résines synthétiques, 1491.
Restauration, 2030.
REUILLARD (Gabriel), 1669.
RÉVIL (J.), 2075.
REVOL, 2132.
Révolution française, 1142, 1143 = *Convention*, 1989 = *Farmin de Rozoi*, 1899 = *Fédération* 1144 = *Massacres de septembre à Meaux*, 2032 = *pétitions du Champ de Mars*, 2116 = *révolution mondiale*, 1522.
REY (Abel), 2186.
Reynard (*Francisque*), 1331.
REYNAUD (Paul), 2088.
REYNIER (Paul), 1942.
RHEINDORF (Kurt), 1281.
Rhin, *question du —*, 1219.
Rhodésie, 1371, 1566.
RICE (A. Hegan), 1170.
Richard II, *d'Angleterre*, 1942.
RICHARDS (Edwards), 1184.
Richardson (*C.A*), 1484.
Richelieu, 1276.
Richepanse, 1767.
Richet (*Charles*), 1699.
RIEGER (Erwin), 1736.
Rimbaud (*Arthur*), 2105.
Riou (*G.*), 1320.
Risler (*Georges*), 1636.
Rivière (*Jacques*), 1663.
Riviera, 2022.
ROBER-RAYNAUD, 1080.
ROBERT (Simon), 2197.
ROBINSON (David M.), 1127.
Robinson (*Henry*), 1246.
Roche (*Pierre*), 1407.
ROCHEFORT (N. de), 1893.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Roland (*Pauline*), **1751**.
ROLLAND (Romain), **1952**.
Rolland (*Romain*), **1952**.
ROLLIN (Léon), **1079**.
ROMAIN, **1814**.
Romains (*Jules*), **1682**, **1957**.
Roman grec, **1165** = *au Moyen âge*, **2237** = *et esprit public*, **1320**.
Rome, **1570** = *chants de festin*, **1148** = *images de* —, **1962**.
RONDET-SAINS, **1824**.
RONDET-SAINT (Maurice), **1834**.
RINDOT (E.), **1833**.
RONGER (Hubert), **1218**.
Ronsard, **1995** = *Quatrième centenaire de* —, **1513**.
Rosegger (*Peter*), **1289**.
Rosenmark (*Solange*), **1435**.
ROSNY aîné (J. H.), **2147**.
Rostagni (*Augusto*), **1152**.
ROTH (L.), **1472**, **1479**.
ROUCH (J.), **1421**, **2199**, **2203**.
Rouen, *donation Blanche*, **1821** = *musée de céramique*, **1821**.
Rougier (*L.*), **2051**.
Roume, **1078**.
ROUQUETTE DE FONVIELLE (A.) **1388**.
ROURE (Lucien), **1318**.
Rousseau (*Jean-Jacques*), *bibliographie*, **1221** = *esprit satirique*, **1431**.
ROUSSEAU (Marcel-Samuel), **1413**, **2161**.
Roussel (*Louis*), **1890**.
ROYES (Etienne), **2178**.
RUBINSTEIN (S.), **1740**.
Rubinstein, **1976**.
Ruhr, **1086**, **1091**, **1094**, **1107**, **1213**, **1218**, **1280**, **1338**, **1544**, **1814**, **1815**, **1877**, **1908**, **1965**, **2014**, **2195**, **2214**, **2225**.
Russie, **1556**, **1743**, **1745**, **1897** = *et Allemagne*, **1877** = *armée russe en* 1914, **2135** = *avant les Soviets*, **1060** = *Conflit russo-japonais*, **1258** = *en* 1923, **2130** = *enfants de* —, **1214** = *finances*, **2188** = *et France convention militaire*, **1804** = *juifs*, **2265** = *persécutions religieuses*, **1462** = *recherches historiques*, **1121**, = *village en* —, **2088**.
RUYSSEN (Th.), **1749**
RYAN (A.), **1549**.

S

Sacha Guitry, **1891**.
Sackville-West (*V.*), **1228**.
SADOUL (Louis), **1755**, **1772**.
SAENGER (Samuel), **1352**.
SAINT-AUBAN (Emile de), **1274**.
SAINT-BRICE, **1254**.
SAINT-CYR (Charles de), **2147**.
SAINT-GEORGES DE BOUHELIER, **2147**.
Saint-Thomas, **1724**, **2227**.
Sainte-Beuve, **1450**, **1598**.
SAISSET (Pascale), **1436**.
Salaires, **1058**.
Salon de 1923, (Voir *art.*).
SAMAZEUILH (Gustave), **2161**.
SAMINSKY (Lazare), **2181**.
Samuel (*Michael*), **2284**.
SAN MARTINO, comte de —, **1956**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Sanctis (*F. de*), **1309**.
SANDY (Isabelle), **2100**, **2113**.
SANS (René), **2119**.
Santiago, conférence, **1348**, **1070**, **1227**, **1659**, **1910**, **2160**.
SARLÈS (Pierre), **1449**.
SARRADIN (Ed.), **1411**.
Sarraut (*Albert*), **1084**, **1138**, **1277**.
Sarre, **1852**, **1872**, **2190** = *bassin de la Sarre*, **1056**.
Salow, **1305**.
SAULE (George), **1210**.
SAUVEBOIS (Gaston), **1823**, **1839**.
Scarron, **1234**, **1238**.
SCELLE (George), **1345**, **1355**.
SCHMIDT (Charles), **1095**, **1223**.
SCHNEIDER (Louis), **1918**, **1931**.
Schœnberg, **1269**.
SCHOLTZ (Rud. von), **1734**, **1741**.
SCHOLZ (Wilhelm), **1537**.
SCLAFERT (Clément), **1323**.
SCOTT (Duncan Campbell), **2255**.
Sczornik (*Peter*), **1600**.
SÉCHÉ (Alphonse), **1503**, **2147**.
SÉE (Henri), **1141**.
SEGONZAC (de), **1500**.
SEGUY (René), **2230**.
SEIDEL (Ina), **1286**.
Seignobos, **1306**.
SEILLIÈRE (Ernest), **2147**.
Seillière (*Ernest*), **2289**.
Selden (*Camille*), **1952**.
SELIHMAN (Edwin A.), **1978**.
SELVA (Blanche), **2180**.
SENEX, **2033**, **2039**, **2047**.
Senior (*Mrs*), **2005**.
SENSINOFF (Wladimir), **1576**.
SERPH-DUMAGNON (A.), **1073**.
Servais (*Etienne*), **1902**.
Sévigné (*Jeanne de*), **2094**.
Sevrial (*D.*), **1320**.
Sexualité et littérature américaine, **1224**.
Shakespeare, **1942**, **2287** = *et l'Italie*, **1563**.
SIMMERSBACH (M. B.), **1493**.
Simon (*Gustave*), **2162**.
Singapore, **2059**.
Skavle (*H. L.*), *archéologue*, **1208**.
SKINNER (J. W.), **1951**.
Smith (*Adam*), **2284**.
Smith (*Logan Pearsall*), **2290**.
SMOGORZEWSKI (Casimir), **1794**.
SNELL (Victor), **2147**.
Snobisme, **1354**.
Socialisation, **2252**.
Socialisme, **1559** = *en Allemagne et le Socialisme de Ghilde en Grande-Bretagne*, **1781** = *et la femme*, **1217** = *français*, **1215**.
Société des Nations, **1426** = *et action féminine*, **1750** = *arbitrage international*, **1748** = *et Autriche*, **1752**.
Sociologie, **2185**.
Soieries, lyonnaises en 1922, **2064**.
Soldat inconnu, **2103**
Soleil, chaleur, **2202** — *énergie*, **1192**.
Sophocle, **1146**, **1156**, **1163**.
SONNIÉ-MORET (P.), **1316**.
Sorbels (*Gaston*), **1870**.
SORLEY (W. R.), **1478**.
SORLIER (Edmond), **1393**.
SOUBEYRE (Eugène), **1630**.
SOUCHON (Paul), **1503**.
SOUDAY (Paul), **1653**.
Sousse, **1327**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Souza (Robert de), 1514.
Soyer (Jacques), 1222.
Spender (Hugh.), 1368.
Splinder (Charles), 2006.
Spinoza, 1472, 1479.
Spiritisme, et Victor Hugo, 1675.
Sports, football et rugby, 1929.
Staël (Mme de), 1968.
Stanislas, 1771.
Stanley (Oliver), 1559.
Starom, 1269.
Steck (Paul), 1832.
Steiger (Peter), 1380, 1381, 1382, 1383.
Stendhal, 1960, 1974, 2091, 2231 = *et le Dauphiné*, 1865 = *un inédit de —*, 1237.
Stephen, 1480.
Sterling (John), 1177.
Stevenson (J. A.), 1310.
Stevenson (R. L.), 2269.
Stewart (Charles D.), 1208.
Stimson (F. J.), 2272.
Stinnes (Hugo), 1100, 2096.
Stokes (Margaret Munger) 2265.
Strasbourg, exposition, 1104.
Stratégie, 2144, = *artillerie*, 2140 = *fort de Vaux*, 2138.
Strong, (C. A.), 1480.
Strowski (Fortunat), 1271, 1818, 1825, 1831, 1994, 1997.
Suède, impressions de —, 2008 = *syndicalisme*, 2118.
Suicide et morale, 1902.
Suisse et France, 1347, 1748.
Suk (Josef), 2180.
Suso, 2049.
Sux (Alejandro), 1389.
Swan (Kenneth R.), 1565.
Sylvain (Georges), 2174.
Syndicalisme, en Suède, 2118.
Syrie, 1263 = *Syrie et Arménie, persécutions*, 1184 = *hydraulique*, 1418 = *et Turquie*, 1342 = *valeur de —*, 2068.
Szécsen (Nicolas), 1932.
Szechengi (Etienne), 1933.

T

Talmeyre (Maurice), 2229.
Tanant, 1969.
Tanger, 1079, 1080.
Tapisserie, 1869.
Tarlé (Antoine de), 1266.
Tardieu (André), 1783.
Tardieu (Charles), 1841.
Tardieu (Ch.), 1776, 1782.
Tarqumpol, 1757.
Tayrol (Stirling), 1542.
Tchéco-slovaquie, politique d'emprunt, 1809 = *réforme agraire*, 1810 = *relations économiques avec l'Allemagne*, 1811 — = *vie politique*, 2196.
Tchérikoff (V.).
Télégraphie et téléphonie sans fil = *Etats-Unis*, 2063 = *France*, 2201.
Téléphones, 1841 = *en France*, 2192.
Templier (René), 1785.
Temps et réalité, 1478.
Tennyson, 1990, 1999.
Terres cuites d'Etrurie, 1127.
Thackeray, 1354.
Tharaud (Jérome et Jean), 1694, 1964.
Théâtre, 2010 = *Théâtre, actrices*, 1455.

Les numéros gras 1 renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Théâtre anglais contemporain, **2291** = *Théâtre, Baraque de la Chimère*, **2269** = *et féerie*, **1690** = *à Londres*, **2254** = *et mise en scène*, **1888** = *au Moyen âge*, **2210** = *et réalisme*, **1166** = *et vie française*, **1992**.
Thérapeutique médicale et morale religieuse, **2033**.
Thérèse de l'Enfant-Jésus, **1725**, **2047**.
THÉRIVE (André), **1520**, **1889**, **2147**.
Thérive (André), **1671**, **1857**.
Thermodynamique, **2065**.
THIBAUDET (Albert), **1652**.
THIBERT (Marg.), **1751**.
THOMAZI (A.), **1881**, **2143**.
THOMPSON (James W.), **1124**.
THOMPSON (W. R.), **2066**.
THONI (Jacques), **1768**, **1775**.
Thoni (Jacques), **1760**.
Thoret (Joseph), **1067**.
Tibulle, **1160**.
TINAYRE (Marcel), **1346**, **2008**.
TISSERAND (Ernest), **1456**.
TISZA (Etienne), **1934**.
TOCA (J. S. de), **1364**.
Toilette, accessoires de la —, **2009**.
Tolstoï (Alexis), **1249**.
Tolstoï (Léon), **1555**, **1561**, **1912**.
Tonkin, **2057**.
TOUNY-LÉRYS, **1460**.
TOUPINE (A.), **1700**.
Touraine, **1102**.
TOUREILLE (P.), **1747**.
Tournemire (Charles), **1860**.
TOURNÈS, **2138**, **2142**.
TOUSSAINT (Maurice), **1771**.
TOYNBEE (Arnold J.), **1241**.
TRAQUAIN, **1211**.
TRAUTMANN (René), **1458**.
TRAUTWETTER, **1066**.
Travail, apprentissage dans l'industrie métallurgique en Autriche, **2122** = *contrôle ouvrier*, **1439** = *droit de grève*, **1778** = *Etats-Unis*, **1591** = *organisation internationale et agriculture*, **2123** = *réduction des heures*, **1058**.
Travailliste, autobiographie, **1182**, **1200** = *banquiers*, **1210** = *et Europe*, **2274** = *Grande-Bretagne*, **1575**.
TRAZ (Robert de), **1655**.
TREGGS (W. H.), **1552**.
TROUDE (Robert), **1864**.
T'SERTEVENS (A.), **1709**.
TRUC (Gonzague), **1434**, **2147**.
Tunisie, géologie, **2205** = *institut Pasteur de Tunis*, **1429**.
Turquie et anglo-saxons, **2014** = *capitalisations*, **2163** = *concession Chester avec les Etats Unis*, **1369** = *et Etats-Unis*, **1602** = *nationalisme*, **2211**.

U

UCHARD (Mario), **2162**.
ULLMANN (Regina), **1527**.
Universités aux Etats-Unis, **2259**.
Universités populaires, **1677**.
UNRUH (Fritz), **1534**.
Urbain II, **2000**.
UZUREAU (F.), **1144**, **2032**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

V

VADALA (R.), 1082.2163.
Valence, Notre-Dame de Valence, port, 1357.
VALENSIN (Auguste), 1322.
Valère Maxime, 1148.
VALÉRY (Paul), 1647.
VALLOTON (Benjamin), 1110.
VAMY (BAYSSE (J.), 1676.
Van Bever (Ad.), 1469.
VANDEN BORREN (Charles), 2177.
VANDÉREM (Fernand), 1230. 1235, 1237, 1239, 1503, 1909.
Vanier (Léon), 1469.
VAN SLYKE (Berenice K.), 1581.
VAN TIEGHEN (Ph.), 1945.
Varillon (Pierre), 1885.
VAUDOYER (Jean-Louis), 1405. 2093. 2213. 2224. 2235.
VAUSSARD (Maurice), 2052.
VAUTHIER (Gabriel), 1846.
VEALE (F. J. P.), 1544.
Vence, 2271.
VELING (1105.
Venise, croquis de —, 1332 = *Saint Office*, 1154.
Verdun, 1763, 1769.
VERFEUIL (Raoul), 1816.
VERGEZ-TRICOM (Mlle), 1844.
VERLAINE (Paul), 1469.
Verlaine, 1465, 1669, 1987.
VERMEIL (Edmond), 1091, 1097, 1099, 1107, 1114.
VERNE (Henri), 1838.
Vers latin, 1164.
Versailles, château de —, 1976 = *traité de —*, 1303, 2195 = *traité de —, et la France*, 1367.
Veynes (François de), 1722.
VIALATTE (A.), 1088.
VICTOR (Karl), 1287.
Vie intellectuelle, 1791.
VIEL (G. Durand), 2123.
Vision « extra rétinienne », 1957.
Vigny (Alfred de), 1900, 1997.
Villars (duchesse de), 1920.
VILLEMAIN (2162.
VILLIERS (George), 1171.
Viollis (Jean), 1448, 1697.
Virgile, poésie dans —, 2201.
Vitalisme, 2250.
Viviani (René), 1782.
Vitezslav-Novak, 2180.
VITRY (Paul), 1407.
Vieillesse, son influence sur la jeunesse, 1206.
Vienne (Autriche), musique à —, 1586.
Vlaminck (Maurice de), 1706.
VLATNIG (G.), 1745.
VLOBERG (Maurice), 1037.
Voguë (Eugène-Melchior), 1958. 2079.
Vol à voile, 1062.
Volé familial, 1325.
Voyage en Europe au XVII^e siècle, 1934 = *au Groenland*, 2199, 2203 = *Mexique*, 1571 = *Rhodésie*, 1565.

W

WAITES (Margaret C.), 1129.
WALEFFE (Maurice de), 2147.
WALKER (Charles Rumford), 1201.
Wardsworth (Dorothy), 1189.
WARNOD (André), 1690.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comtes rendus de livres.

Washington (*ville*), **1126** = *accords* **1881** = *conférence*, **1786** = *traité*, **2195**.
WECK (René de), **1470**.
Weelkes (*Thomas*), **2177**.
WEIL, **2031**.
WEISSMANN (Adolf), **1526**.
WELLHOFF (M. E.), **1979**.
Weygand, **1253**, **1256**, **1334**, **2014**.
WHARTON (Edith), **2258**, **2276**.
Whitehead (*A. N.*), **1482**.
WHITE (W. W.), **1564**.
WHITRIDGE, **1598**.
WICKOFF (Ch. Chandler), **1174**.
Wilbye (*John*), **2177**.
WILDE (P. R. de), **1425**.
WILKINSON (Marguerite), **2263**,
WILLIAMS (Ernest E.), **1444**.
Wilned, **1931**.
WINCHELL (Horace V.), **1205**.
Wirth (*Oswald*), **2164**.
WITTEK (P.), **1744**.
WOOD (William Hervey), **2262**.
WOODHOUSE (M. S.), **1378**.
Wordsworth, **2295**.
WORTHAM (H. E.), **1181**.
Wren **1963**.
WRIGHT, (F. A.), **1307**.

Y

Yosano, **1458**.
Yougos slavie, **1879**.
YOUNG (Hélène), **1627**.
YOUNG (Sydney), **1308**.

Z

ZARCK (Otto), **1541**.
ZEILLER (Jacques), **2036**.
ZELLER (Renée), **2049**.
ZIEGLER (Leopold), **1535**.
Zola (*Emile*), **2289**.
ZOLLA (Daniel), **1058**.
ZUCKER (Paul), **1525**.
ZURETTI (Catarina), **1161**.
ZWRIKINE (Nicolas), **2154**.
ZYROMSKI (Jean), **1219**.

Les numéros **gras** renvoient aux articles de Revues. Les noms en capitales désignent les noms d'auteurs des articles; les noms et mots en italiques désignent les sujets d'articles, ou les comptes rendus de livres.

Pour paraître en Juillet

A. G. de LAPRADELLE

L'Occupation de la Ruhr.

Pierre GELY

Blaise Pascal.

JORGA

La Roumanie après le vote de sa Constitution.

Jean GALLOTTI

Dix villes du Maghreb (suite et fin).

Pierre et Etienne MARTEL

La route de Cervantès et du Quichotte.

Imprimerie BIÈRE
18-20-22, rue du Peugue
BORDEAUX

931

DEC 12 1983

P
Fr.Lit.
V

Vie des Peuples
t.10,no.38(1923)

46

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY